ÉTUDES

LITTÉRAIRES,

Ou Recueil de morceaux choisis dans les meilleurs écrivains français du 17e, du 18e et du 19e siècle, avec des notes grammaticales et historiques, et des notices littéraires.

OUVRAGE A L'USAGE DES COLLÉGES ET DES INSTITUTIONS,

PAR L.-S. BORRING.

"Les belles-lettres, bien étudiées et bien comprises, sont des instruments universels de raison, de vertu, de bonheur."

PARTIE EN PROSE.

COPENHAGUE.

V.-F. SOLDENFELDT, ÉDITEUR,

FORTUNSTRÆDE, No 148.

1829.

COPENHAGUE. — IMPRIMERIE DE GRÆBE,

HELLIGGEIST-STRÆDE, N° 157.

AUX FRÈRES CÉLÈBRES,

Anders Sandöe et Hans Christian Ørsted,

DE QUI S'HONORENT LES SCIENCES,

DE QUI SE GLORIFIE LA PATRIE;

Hommage

de

Reconnaissance

Et de Dévouement.

L.-S. Borring.

PRÉFACE.

L'ouvrage que je me hasarde à mettre aujourd'hui sous les yeux du public, se propose le double but de porter l'attention du lecteur sur ce qui constitue le génie de la langue française, et de lui apprendre à goûter et à apprécier la littérature de cette langue.

Toutes les langues paraissent construites sur un plan uniforme; elles suivent toutes dans les parties essentielles les mêmes principes généraux, qui composent ce qu'on appelle la grammaire générale, mais elles offrent en même temps des particularités ou des idiotismes, qui portent sur l'emploi des mots ou sur la manière de les arranger. La connaissance de ces idiotismes, qu'on appelle dans la langue française, gallicismes, est indispensable à quiconque désire pénétrer le génie de la langue. Il y en a qu'on trouve indiqués dans la grammaire particulière, mais il y en a d'autres, et ceux-ci ne sont pas du moindre nombre, qu'aucune grammaire ne nous enseigne. Ce n'est que par une attention constante et soutenue que l'étranger parvient à se familiariser avec cette partie du génie de la langue.

Cependant les gallicismes sont de différente nature. Il y en a qui servent à donner au style noble et élevé plus d'énergie, de grâce et de variété; d'autres qui ne conviennent qu'au style léger, familier et badin; et d'autres enfin qui sont prescrits par la bonne compagnie, et qu'on ne trouve employés que dans le style bourlesque, bas et populaire; c'est à cette dernière classe qu'appartiennent, par exemple, les locutions proverbiales auxquelles Molière a donné le nom de proverbes traînés

dans les ruisseaux des halles. * „Les Français, dit Rivarol, trouvent aux gallicismes les charmes que les Grecs trouvaient aux hellénismes, mais *tout dépend de leur heureux emploi:* c'est lui qui constitue le bon goût chez les Français; il constituait l'urbanité chez les Latins, et l'atticisme chez les Grecs."

Il y a encore dans la langue des termes qui au premier aperçu paraissent présenter une même idée, mais qui, regardés de près, offrent des nuances qu'il faut sentir pour s'exprimer partout avec une justesse digne de son sujet. „Il y aurait deux langues dans une même langue, dit Dumarsais, s'il y avait des synonymes parfaits," des mots qui sans se distinguer par quelque idée accessoire, n'exprimaient qu'une seule et même idée. Un usage inconsidéré de ces mots rendrait le style vague et confus. Il faut donc, pour donner au style de la précision et de la clarté, avoir du scrupule sur le choix de ses expressions, et de l'attention à ne rien nommer que par son terme convenable.

Pour mettre le lecteur sur la voie de connaître les gallicismes et la véritable valeur des mots apparemment synonymes, les morceaux de littérature, contenus dans ce recueil, sont partout accompagnés de notes propres à guider l'ami des lettres françaises dans le choix de

* Voici quelques exemples des locutions basses: „Ayant mis toute son adresse *à lui tirer les vers du nez*, il ne put jamais *tirer* de lui que des réponses générales. Cette expression, *tirer les vers du nez*, se trouve dans la préface de l'histoire d'un concile; à peine serait-elle supportable dans une pièce comique. — Vous, Seigneur, *vous étiez à nos trousses*, comme un maître qui poursuivait des esclaves. — Il *tord le nez* à la poétique d'Aristote. — Le prince des poètes italiens avait *la langue bien pendue*. — La disposition du prince leur met *la puce à l'oreille*. — De pareilles expressions doivent être bannies d'un style sérieux." Bouhours.

ses termes et dans l'arrangement de ses phrases. Cependant il ne faut pas croire que ces notes épuisent la matière; elles n'en sont que trop loin. Le champ de pareilles observations est assez riche pour que ceux qui désirent étudier à fond cette langue, y puissent encore trouver à glaner; mais je pense que ces notes auront atteint leur but, si elles parviennent à rendre l'esprit du lecteur plus attentif à la valeur des différents termes; c'est par un tel esprit qu'il pourra lui-même compléter ce qui manque à mes observations; les noms cités des auteurs qui m'ont fourni des remarques, lui révéleront les sources où il peut aller puiser des renseignements plus amples. Dans l'explication des synonymes j'ai tâché de faire entrer dans quelques lignes ce qui remplit quelquefois plusieurs pages dans les sources où j'ai puisé. Une explication courte, qui pourtant présente le trait distinctif des choses, sert mieux, ce me semble, qu'une longue dissertation à faire ressortir les nuances et les différences entre les acceptions des mots.

Afin que le lecteur danois puisse se mettre en garde contre les expressions et les tournures qui se ressentent du génie de sa langue maternelle, plusieurs notes sont consacrées à lui montrer les écueils contre lesquels il pourra craindre d'échouer. C'est ainsi que cet ouvrage, en familiarisant l'esprit du lecteur avec le génie de la langue française, et en lui montrant les écarts, se propose de lui apprendre à parler français dans les termes de cette langue, et non dans ceux de la sienne.

Le second but de cet ouvrage est de mettre les jeunes gens au courant de la littérature française, en leur présentant un choix exquis des morceaux les mieux

écrits et les mieux pensés. Mais ces morceaux choisis ne sont pas empruntés aux auteurs d'un seul siècle. Comme le sort de tout ce qui est vivant ne lui permet pas de rester toujours dans le même état, la littérature française a aussi dû éprouver l'influence des temps. Elle s'est ressentie des progrès qu'ont faits les sciences sous plusieurs rapports depuis le siècle de Louis XIV, ainsi que de l'empreinte mise au siècle actuel par la révolution et la grande communication des Français avec les autres nations. Une nouvelle tendance s'est ainsi manifestée dans la littérature en France depuis la révolution. * „A la place d'une frivole recherche de traits précieux, d'un pénible enchaînement d'antithèses affectées, de la triste monotonie des fables grecques, de l'insipide ennui du polythéisme, on trouve, dit M. Charles Nodier, dans les conceptions de la nouvelle école, des pensées, des sentiments, des passions qui font rêver le coeur, d'énergiques vérités qui agrandissent l'âme et la rapprochent de sa céleste origine." Pour mettre le lecteur au fait des progrès qu'a ainsi faits la littérature, ce recueil doit embrasser l'ensemble des différents genres, et donner, pour ainsi dire, un échantillon de la littérature de chaque siècle jusqu'à nos jours. Quant au choix des morceaux, je me suis attaché à n'admettre que ceux qui se recommandent par la beauté et la correction du langage autant que par l'importance et l'intérêt du sujet. Quelques morceaux, qui traitent des exploits militaires, ont été admis, dans l'intention de familiariser le lecteur avec les termes de la science stratégique, afin de lui faciliter la lecture des mémoires intéressants qu'ont produits les jours mémorables de ce siècle. Par des notes historiques, j'ai tâché quelquefois de suppléer au texte, ou d'expliquer ce qu'il pourrait y avoir de moins clair.

* On a donné à la nouvelle littérature le nom de romantique: je n'adopte pas ici cette dénomination qu'on semble avoir prise en aversion. Je pense, avec un littérateur estimé, qu'il n'y a que deux sortes de littérature, la bonne ou la mauvaise, et que ce qui est beau, fût-il même nommé „romantique", finira par devenir classique.

L'ouvrage est terminé par des notices littéraires sur les auteurs des morceaux choisis; cependant les limites étroites prescrites à un ouvrage dont une des vertus doit être la modicité du prix, m'ont imposé des bornes que je n'ai osé dépasser que quand il était question des productions du plus haut intérêt, ou des auteurs qui ont fait école ou exercé sur leur siècle une influence prédominante. Mon intention par ces remarques littéraires était surtout d'offrir à l'ami des lettres françaises un précis de ce qui a été le mieux dit, par les littérateurs les plus distingués, sur les auteurs célèbres de la littérature française. En recueillant et en coordonnant les préceptes de savants critiques, je n'ai jamais voulu varier l'expression et la pensée quand la pensée était juste et l'expression claire. Je n'ai eu d'autre ambition que d'être l'interprète du goût des juges éclairés. En indiquant au bas de chaque article les meilleurs ouvrages à consulter, j'ai voulu mettre le lecteur à même de remonter à la source où j'ai puisé.

Quant à l'exécution typographique rien n'a été négligé pour donner à cet ouvrage toute l'exactitude désirable. L'omission des accents sur les lettres majuscules dans les morceaux de littérature n'est dûe qu'au manque de caractères surmontés d'accents dans l'imprimerie d'où le livre est sorti.

J'ai tâché de contribuer par cet ouvrage, autant que me le permettent mes faibles moyens, à faciliter pour mes compatriotes l'étude de la langue française, et à ranimer parmi eux le goût de la littérature de cette langue. C'est aux connaisseurs de juger comment j'y ai réussi, mais j'ose espérer qu'on trouvera dans ce cours l'intention bien prononcée d'appeler les jeunes gens à l'étude et à l'admiration du beau. On reconnaîtra pareillement que mon dessein a été d'ouvrir à l'esprit de la jeunesse des sources exquises où dans un âge plus mûr elle pourra puiser une nourriture solide et substancielle.

Je me regarderai aussi comme amplement indemnisé de mon travail, si les peines que je me suis données peuvent en épargner à la jeunesse; si enfin je suis assez heureux pour lui inspirer l'amour pour les belles lettres qui en élevant et fortifiant l'âme lui offrent une source intarissable de bonheur. Il me reste de solliciter le secours des savants qui voulaient bien contribuer à la perfection de cet ouvrage en m'indiquant des erreurs qui ont pu m'être échappées, et de réclamer enfin l'indulgence du public pour un travail qui encore peut être susceptible de bien des améliorations.

LE VIEUX PLUTARQUE,

OU LA LEÇON PATERNELLE.

ALBIN, fils unique d'Ariste, n'avait pas encore, à quinze ans, quitté la ville maritime où il avait reçu le jour. Son père, pour le surveiller davantage, pour ne pas se sentir privé du plaisir de le voir sans cesse, de le caresser quelquefois, l'avait fait élever auprès de lui par un vieillard de ses amis, homme que son vaste savoir et ses rares vertus rendaient également recommandable. Malheureusement pour Albin, cet instituteur paya bientôt à la nature le tribut que nous devons tous lui payer. Il mourut regretté d'Ariste et pleuré par Albin lui-même, qui le chérissait comme un second père.

Ariste, à la mort du vieillard, se crut obligé de sacrifier à l'avancement de son cher Albin, la satisfaction de le posséder. Il forma le projet de l'envoyer à Paris, pour y achever ses études. Il savait que dans cette ville un jeune homme, jaloux de s'instruire, est environné de mille ressources qu'on ne trouve pas ailleurs réunies. Là, les maîtres les plus fameux offrent à l'envi [1] leurs leçons à ceux qui ont la bonne volonté de les suivre; là, on peut, avec des dispositions et du zèle, se familiariser en peu de temps avec tous les genres de connaissances.

Déjà le jour du départ était fixé. Albin en ressentait une joie extrême au fond de son coeur;

1) A l'envi, avec émulation, à qui mieux. Ils travaillent à l'envi l'un de l'autre.

mais il en dissimulait une partie, pour ne pas *trop affliger* la sensibilité de son père. Son *imagination* lui peignait des plus riantes couleurs la nouvelle carrière qui allait s'ouvrir devant lui. Ariste, au contraire, ne pouvait envisager le départ prochain de son fils, sans avoir les larmes aux yeux. Paris s'offrait à sa pensée avec tous ses dangers, avec toutes ses séductions. Plusieurs fois il fut sur le point de changer de dessein, et de retenir près de lui un fils qui faisait son bonheur; mais l'avantage de ce fils l'emporta sur toutes ses craintes. Ariste s'arma de courage. Il ne s'attacha plus qu'à recommander à son cher Albin l'amour du travail et de la sagesse, et qu'à le conjurer de régler toujours sa conduite sur son devoir.

La veille du jour qui devait éclairer leur séparation, le tendre et vertueux Ariste voulut faire encore avec son fils une promenade sur le bord de la mer. Le ciel était pur; on ne voyait à l'horizon que de légers nuages que le soleil, prêt à se coucher, colorait d'un rouge de feu. Les flots agités paraissaient au loin couverts d'étincelles brillantes; des barques erraient le long de la côte, et des mouettes grisâtres volant autour d'elles, semblaient regarder avec envie [1] les nombreux poissons que les pêcheurs enlevaient avec leurs filets.

Ariste conduisit Albin dans un endroit assez écarté, au haut d'une ceinture de rochers, où l'on n'arrive pas sans peine, mais où l'on jouit du coup d'oeil le plus imposant. "Mon fils, lui dit-il, asseyons-nous sur ces rochers qui s'avancent sur le bord de la mer comme une espèce de promontoire. Toute la majesté de l'Océ-

1) Envie, déplaisir causé par le succès d'autrui. *Il vaut mieux faire envie que pitié. Celui qui n'a aucune vertu porte toujours envie à celle des autres.* — Désir. L'envie lui a pris de voyager; l'envie de voyager lui a passé. — Filets de la peau des doigts autour des ongles. Il a des envies aux doigts.

an se déploie devant nos regards. Vois, aussi loin que ta vue peut s'étendre, les flots écumeux se pousser les uns sur les autres, jusqu'à ce qu'ils expirent, en grondant, sur le sable du rivage. Vois ces barques de pêcheurs qui longent la côte, et qui semblent éviter de voguer au large. [1] Tu as là, devant les yeux, l'image du nouveau séjour que tu vas bientôt habiter, et celle du moyen que tu dois employer pour éviter tous les périls qui t'y attendent." — "Mon cher père, expliquez-moi ce que vous voulez me dire." — Je le veux bien; écoute-moi avec attention. Paris est un monde que l'on peut, à juste titre, comparer à une vaste mer. Quand on est jeune, et qu'on ne veut pas y faire naufrage, il ne faut jamais y voguer au large, mais se tenir prudemment au bord. Une petite barque ne pourrait, sans témérité, perdre un instant la terre de vue; le choc d'une vague un peu forte suffirait pour la culbuter. Près du rivage, elle est sûre de ne pas s'égarer; elle est d'ailleurs, en cas d'accident, à la portée des secours. Imite donc, lorsque je t'aurai confié à cet élément dangereux, imite la sage défiance de ces pêcheurs que tu vois errer le long de la côte: ils ne vont pas imprudemment affronter les écueils, mais ils s'en tiennent loin, pour ne pas y tomber. Fais de même au sein de Paris; ne te laisse pas entraîner hors du quartier paisible où tu auras ton domicile; évite tous les lieux bruyants et tumultueux; en un mot, sois tout entier à tes études, comme les hommes que tu vois sont occupés de leur pêche. C'est ainsi qu'autrefois j'ai vécu moi-même dans la ville que tu vas habiter. Ma demeure se trouvait entre deux beaux jardins, presqu'aussi solitaires

1) Au large, en haute mer. Le vaisseau est au large. Il se met au large, il court au large, il prend le large, il gagne la haute mer. — Spacieusement, à l'aise. Il est logé au large, son appartement est composé de plusieurs pièces. Vous êtes trop pressé, mettez-vous un peu plus au large. — Il s'étend au long et au large.

l'un que l'autre, celui du Luxembourg et celui des Plantes. Là, seul avec mes livres, ne sortant le matin que pour aller puiser aux bibliothéques voisines, ou aux leçons des plus habiles professeurs de nouvelles connaissances, et le soir que pour aller méditer dans les champs ce que j'avais appris dans le jour, j'ai passé plusieurs années, aussi étranger au tumulte de Paris, que si un grand intervalle m'en eût séparé. Mon esprit amassait des connaissances précieuses, et mon coeur n'éprouvait aucune agitation funeste, Aujourd'hui encore j'aime à me souvenir des promenades que je faisais à cette époque. Il me semble que je revois cette vallée de Gentilly, si solitaire et si riante; ce moulin des Prés, où l'on descend par un sentier si étroit; cette petite rivière de Bièvre, bordée de saules et de peupliers, au bord de laquelle est un chemin ouvert qui fait le tour de la prairie. Ne manque pas, mon fils, d'aller visiter quelquefois cette vallée, qui fut tant de fois le témoin de mes douces rêveries: puisse-t-elle te plaire à ton tour et t'inspirer des pensées aussi pures que celles qu'elle m'inspirait autrefois!

Albin avait écouté son père avec émotion. Il lui serra fortement la main, le remercia de ses sages conseils, et lui promit de ne les oublier jamais. Rassuré par les promesses de son fils, encouragé par les assurances de sa bonne volonté, Ariste reprit avec lui le chemin de la ville. Il voulut employer le reste de la soirée à faire les paquets d'Albin. L'ayant introduit dans son cabinet: "Mon ami, lui dit-il, je vais me détacher en ta faveur de quelques livres précieux dont tu chériras davantage la lecture, en songeant qu'ils viennent de moi. Voici le Spectacle de la Nature; c'est un ouvrage aussi instructif qu'amusant. Le bon Pluche qui l'a composé, a voulu former le coeur de la jeunesse, en la familiarisant avec les différentes merveilles de l'univers. Il y a réussi. On ne peut lire ces curieux Entretiens,

sans devenir tout à la fois plus instruit et plus vertueux."

"Voici un volume que je te conseille de relire plusieurs fois. Ce sont les Pensées de Cicéron, traduites par d'Olivet, avec le latin à côté. Ce livre est dans un genre sérieux; mais je me souviens de l'avoir beaucoup feuilleté dans ma jeunesse, et je n'ai pas eu lieu de m'en repentir. Jamais les belles réflexions de Cicéron sur l'existence de Dieu ne sont sorties de ma mémoire. La manière dont il parle de la vieillesse a beaucoup contribué à rendre cet âge toujours respectable à mes yeux; ses pensées sur l'amitié m'ont fait apprécier ce sentiment si profané aujourd'hui."

"Je vais maintenant placer dans la caisse un livre d'une forme bien différente; c'est un gros volume in-folio, auquel je suis très-attaché, mais que je te cède volontiers pour ton avantage. Il est vieux et sa reliure est antique; tel qu'il est cependant, il est d'un grand prix, et tu ne pourras me faire plus de plaisir que d'en lire chaque jour un certain nombre de pages. C'est l'Histoire des Hommes illustres de Plutarque, ouvrage immortel, qui fait connaître à fond la vie et le caractère des hommes célèbres de l'antiquité. A ton âge, on m'avait mis ce vieux Plutarque entre les mains, et sa lecture m'intéressait au point que j'en copiais les morceaux les plus remarquables, pour m'en souvenir plus long-temps. J'en ai retenu les plus belles paroles de plusieurs personnages grecs et romains, qui m'ont servi souvent de règles de conduite."

Ariste mit encore quelques autres livres dans la caisse, et l'ayant fermée avec soin, il recommanda de nouveau à son fils de profiter de leur lecture. "Mon cher ami, lui dit-il, j'ai pris des mesures pour savoir, si tu feuilleteras souvent les livres que je te confie. Lis surtout, lis Plutarque attentivement; que sa grosseur, que son air antique ne rebutent pas ta curiosité; c'est une

mine dont tu reconnaîtras toute la richesse, pourvu que tu daignes l'exploiter. Oui, cher Albin, je suis sûr que, si tu te livres assidûment à cette lecture, tu ne tarderas pas à me remercier de te l'avoir conseillée."

Cependant la nuit vint. Ariste et son fils se séparèrent; mais on pense bien qu'ils ne dormirent guère ni l'un ni l'autre. A la pointe du jour, Albin fut conduit par son père à la diligence, où les paquets avaient été portés dès la veille. Ariste, en le serrant dans ses bras, en le pressant contre son coeur, lui réitéra ses conseils; des larmes encore plus éloquentes que ses paroles, semblèrent dire à ce fils chéri: "Si tu veux rendre heureux ton père, aime l'étude et la vertu." Albin entendit ce langage et répondit par ses larmes à celles que versait Ariste. Il fallut, pour l'arracher des bras paternels, qu'on lui répétât plusieurs fois: "La diligence part; on n'attend plus que vous." Il monte enfin. Les chevaux obéissent à la voix du conducteur, et à l'instant le père et le fils se perdent de vue.

Quel moment pour Albin! Il ne s'était pas attendu au trouble qu'il éprouva au fond de son coeur, en se sentant, pour la première fois de sa vie, abandonné à lui-même et livré à son propre arbitre. Tout occupé de sa nouvelle destinée, affligé de mettre à chaque minute un intervalle plus grand entre lui et son père, il gardait un profond silence, et paraissait triste et rêveur; les distractions du voyage ne purent dissiper tout-à-fait sa mélancolie. Il fit son entrée à Paris, poursuivi par mille regrets, et préoccupé d'une foule d'idées qui se croissaient et se mêlaient dans son esprit, avec une confusion égale à celle du chaos.

Albin, dès l'instant de son arrivée, alla rendre visite aux personnes, auxquelles son père l'avait d'avance recommandé. Il les intéressa par sa timidité même, et on lui fit le plus tendre accueil. "Il faut, lui dit-on, que Mr. votre père

ait eu bien de la confiance en vous, pour vous avoir permis de voyager seul à votre âge." — "Oh! répondit-il, si mon père a de la confiance en moi, c'est que je ne l'ai jamais trompé. Il m'a envoyé à Paris pour suivre des cours; [1] je veux dès demain, s'il est possible, commencer à remplir ses vues." — "Dès demain? s'écria l'ami d'Ariste; ah! cela ne se peut pas. Il faut d'abord vous reposer deux ou trois jours, en employer deux ou trois autres à faire connaissance avec Paris, visiter ce que cette ville offre de plus remarquable, et ne suivre des cours qu'après avoir satisfait, au moins en partie, une curiosité bien naturelle."

"Je me charge de le conduire, dit aussitôt d'un air empressé l'élégant Fierval, jeune homme de l'âge d'Albin, qui se trouvait là par hasard. Ce sera moi qui lui ferai parcourir, s'il y consent, tout ce que Paris offre de curieux." — "Mon père m'a recommandé, dit alors Albin, d'aller visiter un jour la vallée de Gentilly et le moulin des Prés." — "Où est-elle donc cette vallée de Gentilly?" — "Quoi, vous êtes de Paris et vous l'ignorez?" — "Oui, sans doute, il faut que ce soit hors des barrières; mais c'est au sein de Paris même qu'il faut voir les choses curieuses: c'est aux Tuileries, c'est aux Champs-Elysées que je veux conduire vos pas. C'est la galerie du Louvre, c'est le salon des tableaux que je veux vous faire admirer. Nous monterons ensemble sur le dôme du Panthéon, ou sur les tours de Notre-Dame, et nous verrons de là Paris dans toute son immensité." Albin remercia Fierval de sa complaisance, accepta ses offres et lui promit

1) Cours indique un mouvement progressif; le cours du temps, le cours de la vie. — Une suite d'études sur le même sujet s'appelle cours. Il a fait son cours en théologie. — On dit, donner cours à un bruit, pour dire, aider à le répandre. Un mot n'a cours que parmi la populace, il n'est d'usage que parmi le bas peuple.

de le suivre le lendemain partout où il daignerait le conduire.

Le soir Albin fut invité à se coucher de bonne heure. Il y consentit sans peine; mais dès qu'il fut seul dans sa chambre, il se mit à écrire à son père et commença ainsi sa lettre: "Enfin me voici à Paris, après un voyage de six jours. Il me semble déjà que je suis loin de vous depuis six ans. Que de larmes je répandis après notre séparation! Eh bien! mon cher père, maintenant que je me vois réduit à vous écrire, au lieu d'avoir le bonheur de vous parler, je suis prêt à pleurer encore! Votre ami m'a reçu avec une bonté qui mérite toute ma reconnaissance. Il y avait chez lui, au moment de mon arrivée, un jeune homme de mon âge, qui me paraît être un de ses parents, et qui m'a témoigné aussi beaucoup d'amitié. Il doit demain me faire voir quelques-unes des curiosités de Paris. Je ne sais, si les objets qu'il me montrera, seront capables de m'intéresser: je vous en dirai des nouvelles. [1] Ce qui me fait de la peine, c'est qu'il ne sait pas où est située la vallée de Gentilly, dont vous m'avez fait, avant mon départ, une si jolie description."

Satisfait d'avoir écrit cette lettre, Albin entra dans son lit et dormit délicieusement jusqu'au lendemain. Fierval n'oublia pas de venir le chercher dans la matinée. Fierval était en effet un parent de l'ami d'Ariste. Il aimait à rendre service, et n'était pas dépourvu d'esprit; mais il était léger, frivole, et songeait moins à s'instruire qu'à paraître aimable. Il ne fut pas fâché de lier connaissance avec Albin, se doutant bien qu'il avait de l'argent à sa disposition, et se flattant

1) Nouvelles. Mandez-moi de vos nouvelles, faites-moi savoir l'état où vous vous trouverez. Envoyez savoir les nouvelles de M. N., informez-vous de l'état de sa santé. — Vous aurez de mes nouvelles, vous aurez de ma part quelque mortification. — *Il ne faut point dire les nouvelles de l'école.*

de profiter des petites dépenses qu'il le mettrait dans le cas de faire. La manière dont il s'y prit [1] pour gagner sa confiance, les honnêtetés qu'il lui prodigua, ne permirent pas à Albin de lui soupçonner d'autres vues que celles de la prévenance la plus désintéressée. Fierval, après lui avoir fait faire différentes courses, l'engagea à se rafraîchir. "Vous devez être bien fatigué, lui dit-il ensuite, si vous vouliez m'en croire, comme il nous reste encore bien des objets curieux à visiter ce matin, nous prendrions un cabriolet; c'est le moyen de voir tout Paris en une heure. En voici justement qui sont à louer sur la place: choisissons le plus élégant, le mieux suspendu; celui-ci par exemple; il est peint à neuf; le cheval paraît bon; il nous fera voir du chemin. [2]"

Albin n'osa pas rejeter la proposition de Fierval. "Il est peut-être fatigué lui-même, se dit-il tout bas; il serait injuste de l'obliger à aller à pied malgré lui." Les voilà donc tous deux dans le cabriolet; un petit jockei tenait les rênes et guidait le char, qui traversait les rues avec la rapidité de l'éclair." Convenez, dit Fierval à Albin, qu'un cabriolet est une chose fort commode. Regardez à droite et à gauche, et admirez Paris tout à votre aise; voyez la richesse de ces magasins, l'élévation de ces maisons, l'affluence du peuple dans toutes ces rues. Je vais vous conduire à la Bibliothéque royale; de là nous irons, par les boulevards du nord, aux Champs-

1) S'y prendre, entreprendre un ouvrage. — S'en prendre à ..., rejeter la faute sur ... — Se prendre de vin. Se prendre de paroles. Se prendre d'amitié pour qn. — Il se prend à rire. — *Bien nous en prend de suivre un bon conseil.* — 2) Il nous fera voir du chemin, il nous fera marcher vite. Je lui ferai voir du chemin, signifie aussi, je lui donnerai de l'exercice, de l'embarras. — Demeurer en beau chemin, perdre courage lorsque toutes les difficultés sont applanies.

Elysées, aux Invalides, et nous retournerons à l'Estrapade [1] par les boulevards du midi.

Ils firent en effet ce vaste tour; et le pauvre Albin, en mettant pied à terre, fut obligé de payer six francs au jockei pour le prix de sa course; encore en exigeait-il davantage. Albin se reprocha cette dépense et résolut de n'en plus faire de semblable à l'avenir. Mais Fierval était à sa poursuite, et le soir même et les jours suivants, il lui proposa des parties qu'Albin n'osa refuser, et qui ne tardèrent pas à diminuer ses fonds.

Il reçut, le surlendemain de son arrivée, une lettre de son père, qui lui causa de vifs regrets. Ariste lui écrivait: "Qu'il est douloureux pour moi d'être séparé de mon fils!... Depuis ton départ j'ai plusieurs fois été sur le point de partir moi-même et d'aller te rejoindre. Il me tarde de recevoir de tes nouvelles; il me tarde d'apprendre, qu'arrivé en bonne santé, tu t'es empressé de te livrer au travail avec cette ardeur dont tu m'as donné l'assurance. Evite, mon ami, tout ce qui pourrait te détourner de l'étude, et songe que tes progrès seuls peuvent me consoler de ton éloignement. Si je ne me trompe, en comptant toute la dépense de ton voyage, il a dû te rester trois louis à ton arrivée à Paris. Je renouvellerai tes fonds, quand il en sera temps; mais pour cela, je t'exhorte à suivre les conseils d'un père, à lire surtout ce vieux Plutarque dont je t'ai fait présent, et qui est plus précieux qu'il ne te paraît."

Albin laissa passer plusieurs jours sans répondre à cette lettre. Il continua de faire des *courses dans Paris avec Fierval*, et ce ne fut qu'après avoir épuisé ses fonds, qu'il songea sérieusement à se livrer à l'étude. Il écrivit alors à son père, et en l'assurant qu'il suivait trois différents cours, un de mathématiques, un de physique, et un d'anglais, il lui insinua que l'argent se dépensant fort vite à Paris, il serait bien aise d'en recevoir quelque peu au premier moment. Ariste fut affligé de cette demande prématurée; il s'aperçut bien que son fils avait négligé l'étude et les livres. "Mon cher ami, lui manda-t-il, à en juger par la demande que vous me faites, vous avez perdu, depuis votre arrivée à Paris, un temps précieux. Je gagerais que vous n'avez pas encore daigné ouvrir les livres, dont je vous avais recommandé la lecture. Si vous aviez lu davantage, vous ne seriez pas encore dans le besoin, et je ne serais pas dans le cas de vous faire aujourd'hui des reproches. Mon intention ne fut jamais de favoriser en vous l'oisiveté. Ainsi, je vous en conjure, livrez-vous au travail et lisez Plutarque; mes bienfaits seront le prix de votre zèle et de votre application à la lecture."

Cette lettre affecta d'autant plus Albin, qu'il méritait entièrement les reproches que lui faisait Ariste. Depuis son arrivée à Paris, la caisse, qui renfermait le vieux Plutarque, n'avait pas même été ouverte.

Elle le fut un jour, mais à une triste occasion. Albin, d'après les conseils de Fierval, avait, pour se mettre sur le ton, [1] commandé une paire de bottes. Il comptait recevoir des fonds assez à temps pour payer le bottier, le jour même qu'il apporterait son ouvrage; mais il fut trompé dans ses espérances. Le courrier qui devait, suivant son calcul, lui apporter la lettre de change, ne lui apporta qu'une lettre d'Ariste aussi sévère que les précédentes, et dont le refrain était toujours celui-ci: "Lisez Plutarque, mon cher fils; il paraît que vous le négligez trop; et la gêne où vous vous trouvez, n'est que la juste punition de

1) Rue près de l'église Ste. Geneviève.

1) Se mettre sur le ton, suivre l'usage du grand monde. Etre sur un ton badin, sur un ton amical. On le fera bien chanter sur un autre ton. Il prend des tons, des airs. Prendre le ton sur qn, affecter une sorte de supériorité.

votre éloignement pour la lecture." Albin, en lisant ces mots, aurait désiré n'avoir point commandé de bottes; mais les ordres étaient donnés, le bottier devait venir le lendemain apporter l'ouvrage et en recevoir le paiement. Qu'on juge de l'embarras où devait se trouver Albin. La timidité l'empêchait de recourir à l'ami de son père; il aimait mieux ouvrir son coeur à Fierval, qui entra chez lui dans ce moment. Fierval ne put que le plaindre et l'encourager. "Les bottiers, lui dit-il, sont accoutumés à attendre." — "Non, non, répondit Albin, je vendrais plutôt mes habits que de manquer à ma parole." — "Vos habits! vous n'y pensez pas; vendez plutôt des livres, si vous en avez de reste, vous en tirerez meilleur parti, et vous les remplacerez, aussitôt qu'il vous plaira." — "Vous avez raison; l'idée est bonne..... J'en ai ici une caisse toute remplie... Mais non... je ne puis pas les vendre, ils ont appartenu à mon père." — "Vous les vendrez au bouquiniste à condition de les reprendre; il vous les gardera." — "Oh! si cela se peut, je ne m'en défends plus; faites-moi l'amitié d'aller l'avertir."

Albin, resté seul, n'eut pas le courage d'ouvrir la caisse; il se jeta dans un fauteuil et attendit en soupirant l'arrivée du bouquiniste. C'était un petit homme avec les yeux enfoncés, appelé Reynaud. Il entra d'un air dédaigneux, demanda à voir les livres, ouvrit la caisse, compta les volumes, les examina, s'efforça de les déprécier, et au lieu d'en offrir deux louis, prix approchant de leur valeur, il eut la cruauté de n'en offrir que quinze francs. "Quinze francs! s'écrie Albin avec dépit; j'aime encore mieux les garder: observez donc que cette caisse renferme trente-six volumes, gros et petits." — "Je le vois bien." — "Qu'ils sont tous en bon état." — "Oui, notamment ce vieux Plutarque, dont la reliure tombe en lambeaux, et dont les feuilles sont maculées." — "Que voulez-vous dire avec vos feuilles maculées?" — "Je veux dire qu'elles sont pleines de taches." [1] — "Ouvrez le livre, et vous verrez que cela est faux."

A l'instant Reynaud se mit à feuilleter le vieux Plutarque. "Attendez, dit Albin, j'ai aperçu entre les pages quelque chose de blanc; laissez-moi le retirer. C'est une feuille de papier. Je reconnais l'écriture de mon père.... Lisons.... Que vois-je!... A présentation, il vous plaira payer au porteur la somme de cinquante écus..... O ciel! qu'allais-je faire?.... Fierval! je suis confondu.... C'est mon père qui avait mis-là ce billet.... C'était pour me récompenser, si j'avais été exact à lire Plutarque. Je ne m'étonne plus qu'il m'ait écrit tant de fois de feuilleter ce livre. Et j'allais le vendre!... Ah! que cette leçon me sera salutaire!... Je veux désormais changer tout-à-fait de conduite et mériter, par mon zèle et par mon application, les bienfaits d'un aussi bon père."

"A ce que je vois, dit alors Reynaud avec un sourire de dépit, j'allais faire un fort bon marché, auquel il faut que je renonce." — "Oui, lui dit Albin, vous pouvez vous retirer; de ma vie je ne vendrai plus un seul volume de ceux surtout, dont mon père m'aura fait présent." — "Vous pourrez avoir tort, répliqua le bouquiniste avec humeur; votre père n'y aura pas toujours caché des lettres de change." — "Il est vrai, s'écria Albin, mais les instructions qu'ils renferment, ne sont-elles pas des trésors dont il ne tiendra qu'à moi de profiter? N'est-ce pas s'enrichir que de s'instruire? Ah! désormais c'est de

1) Tache, souillure sur une chose. Tache d'encre; tache d'huile. — Tâche, ouvrage qu'un maître exige de ses ouvriers dans un temps déterminé. J'ai fini ma tâche. Ces ouvriers travaillent à la tâche et non pas à la journée. — Prendre à tâche, s'attacher à faire, en mauvaise part. Il a pris à tâche de choquer tout le monde. On dit d'un écrit qui paraît avoir été peiné, travaillé avec effort, qu'il sent la tâche.

mon esprit que je prendrai soin plutôt que de mon extérieur. J'aimerai mieux briller par mes connaissances que par mes habits, économiser mon temps que de le prodiguer, et acheter de vous de bons livres que de vous en vendre."

Ainsi parla Albin. Dès le soir il écrivit à son père et lui conta naïvement son aventure; il lui promit de profiter de la leçon et de ne l'oublier de sa vie. Il l'assura qu'il allait redoubler l'ardeur pour l'étude; qu'il n'aurait plus à l'avenir qu'à se louer de sa conduite; et, je dois dire à son honneur, qu'il tint tous ses engagements, et qu'Ariste n'eut dans la suite que des compliments à lui faire.

JAUFFRET.

LE DINER DE DELILLE,

OU LE CADRAN BLEU.

Les souvenirs du bel âge ne s'effacent jamais; c'est principalement sur les imaginations vives et brillantes qu'ils exercent leur empire: aussi vit-on souvent Delille se plaire, dans ses vieux jours, à récapituler toutes les jouissances qui l'environnaient, lorsqu'il faisait retentir dans Paris les sons harmonieux de sa lyre.

De toutes les réunions, qui s'étaient formées dans la capitale pour entendre ce grand poète réciter ses vers, celle qui le plus souvent se présentait à son souvenir, était un déjeûner, donné en 1780 par une dame que ses talents littéraires et sa haute naissance rendaient également célèbre. Cette réunion, composée de l'élite des beaux esprits du temps, et des femmes les plus distinguées, avait eu lieu au Cadran-Bleu, sur le boulevard du Temple. Ce fut là que Delille fit entendre, pour la première fois, des fragments de

son poème sur l'Imagination; ce fut là qu'en récitant ce bel épisode où il dépeint un artiste égaré dans les catacombes de Rome, il produisit l'impression la plus profonde. Chacun suivait par la pensée ce jeune infortuné dans le ténébreux labyrinthe, où il s'était si imprudemment engagé: on répondait à ses cris déchirants; on cherchait avec lui, dans l'obscurité, ce fil si précieux qui seul pouvait lui rendre la lumière et la vie..... O Delille! tu parus en ce moment aussi riche que Virgile, aussi terrible que le Dante; on ne savait ce qu'on devait admirer le plus en toi, ou le poète, l'honneur de sa patrie et de son siècle, ou le lecteur inimitable, dont le charme et l'expression semblaient ajouter à l'éclat de son génie.

Cette réunion mémorable fit éprouver à Delille une jouissance, qui lui inspira pour le Cadran-Bleu une prédilection dont il ne pouvait se défendre. Chaque fois que le printemps se renouvelait, il allait, avec ses amis les plus intimes, y faire ce qu'il appelait un dîner populaire. Il aimait à se confondre parmi les convives qu'il y rencontrait, à suivre les différentes conversations qui parvenaient à son oreille [1] attentive. C'était tout à la fois la joie des uns, l'impatience des autres, et partout un mouvement, une vie, une abondance qui, frappant l'imagination par la variété la plus amusante, semblaient, disait Delille, ranimer la santé, remettre en verve et disposer le coeur aux plus doux épanchements.

Privé long-temps, par les troubles politiques, de ces dîners qui toujours avaient pour lui tant

1) Avez-vous entendu cela? Je l'ai entendu de mes deux oreilles. Ne prêtez pas l'oreille aux calomniateurs. Les oreilles me cornent, il me semble qu'on parle de moi. Vous me rompez les oreilles avec votre caquet. Ce qui lui entre par une oreille, lui sort par l'autre. Il fait la sourde oreille. Il a de l'oreille, il sent les accords de la musique. Il a l'oreille du ministre, il a un accès facile auprès du ministre. Il est endetté par-des-

de charmes, cet homme célèbre, exilé de sa patrie, voulut les renouveler à Londres, mais il ne trouvait, dans les tavernes les plus fameuses, ni cette gaieté franche, ni cette attrayante urbanité, véritable patrimoine des Français. Oh! combien de fois il regretta le boulevard du Temple et son cher Cadran Bleu!.... Cependant l'horizon s'éclaircit, Delille revint à Paris et s'empressa d'aller visiter ces lieux qui lui offraient tant de souvenirs: mais la publication de ses oeuvres, dont il venait d'enrichir la France, avait augmenté sa renommée au point qu'il ne pouvait plus se montrer en public, sans être entouré d'une foule d'admirateurs qui fatiguaient sa modestie. Le sort enfin, voulant nous offrir dans ce grand poète l'image vivante d'Homère, l'avait privé de la vue.

Le chantre des Jardins et du Bonheur des Champs souffrait plus que tout autre, éloigné de la scène du monde, et retenu dans un appartement solitaire. "S'il ne m'est plus permis, disait-il, de contempler cette voûte azurée, où j'ai trouvé mon Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme; si je ne jouis plus de cet aspect imposant de la nature, je puis du moins entendre les accents de l'amitié; je puis encore, me mêlant à des scènes plus piquantes, entendre souvent les mots heureux, les cris variés de ce bon peuple, qui me réveillent, me réjouissent, et me font oublier les infirmités de l'âge..... O mes amis! ajoutait-il à ceux qui l'approchaient, faites qu'avant de m'endormir pour toujours, je puisse aller encore une fois dîner au Cadran-Bleu."

Vainement osait-on lui représenter qu'il y serait reconnu, assailli, et qu'à son âge il était imprudent de s'exposer aux fatigues d'une semblable apparition, ce grand peintre de la nature ne répondait à toutes ces objections qu'en répétant avec la voix suppliante d'un enfant qui ré-

sus les oreilles. — *Les murs ont des oreilles. Chien hargneux a toujours les oreilles déchirées.*

clame un moment de plaisir. "Faites que je puisse aller encore une fois dîner au Cadran-Bleu!" — "Comment résister à de pareilles instances? disait à son tour [1] la fidèle compagne de Delille qu'il appelait son Antigone; [2] mais je ne puis songer à l'exécution de ce projet sans craindre pour la santé, peut-être même pour la vie d'un être aussi cher." — "Eh bien! dit à son tour un des amis de Delille, artiste aussi recommandable par ses talents que par les qualités de son coeur, il est un moyen de lui procurer la jouissance qu'il désire, sans l'exposer aux dangers de se montrer en public; et puisqu'il est privé de la vue, profitons-en pour le servir sans qu'il s'en doute. J'habite au faubourg Saint-Germain une maison spacieuse et commode, où se trouve une terrasse, donnant sur des jardins, couronnée de feuillages: c'est là que nous conduirons notre vieil enfant; reposez-vous sur moi, je vous promets qu'il y trouvera tous les plaisirs qu'il se propose, et qu'il se croira bien véritablement à son dîner populaire."

Cette offre fut acceptée avec empressement, et le jour fut marqué pour la réaliser: c'était peu de temps après la séance mémorable de l'Académie où le Virgile français, qui la présidait, fit en quelque sorte ses adieux à ses contemporains, en récitant, pour la dernière fois, des vers dans lesquels brillaient encore l'élégance et la vigueur du bel âge. Ce dîner tant désiré semblait occuper Delille comme une des époques les plus importantes de sa vie. Il vit arriver le jour con-

1) Tour est une de ces expressions parasites qui se glissent partout. La terre fait son tour en 365 jours. Il lui joue un tour malin, de méchants tours. Il m'a joué d'un mauvais tour. Je ne m'attendais pas à ce tour-là, je le lui revaudrai. Chacun à son tour. Il sait faire des tours de cartes, des tours de passe-passe, des tours d'adresse, de souplesse. Un tour d'esprit. Des tours oratoires. 2) Antigone, fille d'Oedipe, modèle de piété

venu avec une joie inexprimable; paré dès le matin, comme pour un jour de fête, il se disposait à descendre avec orgueil dans la foule commune, et brûlait d'être confondu parmi les nombreux convives du boulevard du Temple.

Enfin la voiture se fait entendre: son ami lui donne le bras; il y monte escorté de sa compagne chérie, et tous les trois gagnent rapidement la maison du faubourg Saint-Germain, où se trouvaient réunis d'avance plusieurs membres de l'Académie française, des gens de lettres, des artistes célèbres, des femmes aimables, et l'élite des premiers théâtres de la capitale, qui tous s'étaient distribué différents rôles pour amuser l'honorable vieillard, et lui faire accroire qu'il était parmi ce bon peuple dont il recherchait la présence.

En descendant de voiture, Delille entend la portière de la maison qu'on avait mise dans le secret, lui demander avec la voix prononcée d'une écaillère: "Mosieu veut-i' des huîtres? C'est du tout frais, du vrai Cancale." — "Oui, oui, répond le poète dans la plus joyeuse illusion, je ne veux rien me refuser aujourd'hui." — Il monte et traverse un grand salon où plus de soixante personnes, réunies autour de petites tables rondes, font tout-à-coup entendre un mélange de voix et de conversations particulières, qui font dire au célèbre aveugle: "Oh! le voilà bien ce bourdonnement populaire que j'aime à la folie! Que de nuances à saisir! que d'esquisses à faire!.... Garçon! — "Monsieur! répond en s'avançant un des premiers acteurs du Théâtre-Français, qu'y a-t-il pour votre service?" — "Mon bon ami, ne pourriez-vous me procurer une table à trois couverts dans un endroit à part, mais d'où néanmoins je voudrais tout entendre?" — "Il reste justement ce qu'il faut à Monsieur, une

filiale, servit de guide à son père aveugle et banni, et l'accompagna dans son exil.

table dans un coin, près de la cheminée." — "C'est à merveille! comment vous nommez-vous?" — "Paul, chef de service et entièrement à vos ordres." — "Eh bien, mon cher Paul, servez-nous avec exactitude, et vous n'aurez point à vous en plaindre. Apportez-nous la carte, et d'abord une bouteille de Sauterne, du véritable surtout. Je vous préviens que je suis un vieux gourmet." [1] — "Tant mieux, Monsieur, nous ne les craignons pas ici."

On mange les huîtres auxquelles succède le premier service, dont le digne ami de Delille nomme et lui fait choisir les différents mets sur une carte préparée. Pendant ce temps un groupe bruyant fait entendre à l'une des tables voisines les mots de prime, d'usance, de livraisons à crédit..... "Ce sont, dit le poète, en souriant, des agents de change, ou des courtiers de commerce: comme ils s'en donnent! [2] il paraît qu'il y a eu ce matin de la hausse dans les effets publics! D'une autre table s'élève par degrés le caquet de trois femmes, dont les ris immodérés et quelques entorses données adroitement à la langue française, firent croire à Delille que c'étaient quelques riches marchandes de bois de l'île Louviers, qui, dans l'absence de leurs maris, venaient renouveler le dîner des Trois Commères. "Quel feu de file! s'écriait-il en riant aux éclats. Oh! si j'étais jeune et vaillant compère, que j'aurais de plaisir à les agacer, à lutter avec elles! Non, jamais je

1) Gourmet, celui qui s'entend à goûter les vins. Le *gourmet* distingue les vins, comme le *gourmand* les mets. Le *friand* aime, recherche et savoure les morceaux délicats; le *gourmand* aime à faire grande et bonne chère; le *goinfre* mange à pleine bouche, avidement, il se gorge de tout, il mange pour manger; le *goulu* avale plutôt qu'il ne mange, il gobe les morceaux; le *glouton* dévore sa proie d'une manière dégoûtante, il est plus brutalement vorace que le *goulu*. 2) Comme ils s'en donnent! comme ils sont gais! — S'en donner au coeur joie, prendre d'un plaisir tout ce qu'on peut.

n'entendis rien de plus original, de plus divertissant."

On passe au second service, pendant lequel l'ami du vénérable aveugle prépare la scène la plus gaie en lui disant d'une voix élevée, et avec intention: "Eh bien, mon cher Delille, comment vous trouvez-vous?" — "Ne me nommez donc pas si haut; vous me ferez reconnaître, et je serai forcé de m'en aller. Comme il achevait ces mots, s'avance un membre de l'Académie française, connu par sa gaieté franche, et qui lui dit avec le ton enroué d'un habitué du port Saint-Bernard: "D'après ce que je viens d'entendre, Monsieur, sans doute est monsieur Delille gros marchand d'vins, rue des Marmouzets, à la Femme sans Tête?" — "Non, Monsieur, non, je ne suis point marchand de vins, et je n'ai point pour enseigne, la Femme sans Tête;.... n'est-il pas vrai, ma bonne amie?" dit-il à madame Delille avec le plus aimable sourire. — "Ce n'est pas, ajouta gaiement l'ami, que monsieur Delille n'ait un riche magasin, avec lequel il enivre chaque jour bien des gens." — "Je ne me trompe donc point, reprit l'académicien, c'est mon homme. Je pars, dans deux heures, pour Auxerre par le coche; [1] si monsieur Delille a quelques commandes à faire, il peut compter sur mon exactitude: je suis un des frères Bertrand, commissionnaires depuis deux cents ans, de père en fils." — "Je vous rends mille grâces, répondit le poète, je n'ai aucunement besoin de vos services."

1) Coche, m. grand carrosse de voyage, ou bateau de messager. Il a pris le coche; il est allé par le coche, par la voie du coche. — Coche, f. entaillure faite sur un corps solide. On ménage une coche au gros bout de la flèche, pour l'assujettir sur la corde; et de-là vient le mot de décocher. — Il va en poste, il prend la poste, il voyage avec des chevaux de poste. Je vous écrirai par la poste, par le courrier. Un soldat reste à son poste. — Il voyage par la diligence. Il a retenu une place à la diligence. Il va en diligence, en grande diligence, avec hâte. Le courrier a fait diligence.

Cette plaisante conversation se trouve interrompue tout-à-coup par une dispute qui s'élève à une autre table, entre plusieurs convives, sur celle des oeuvres de Delille, qui lui donnait le plus de droits à la célébrité. L'un prétend que c'est la traduction des Géorgiques, où il s'est mis au niveau de son modèle; l'autre affirme qu'on ne peut rien comparer à cette masse prodigieuse de talent que renferme sa traduction de l'Enéide. Celui-ci préfère celle du Paradis Perdu, en ce qu'elle offrait plus de difficultés à vaincre; celui-là soutient que c'est le génie qu'on doit priser avant tout, et qu'il met au-dessus des traductions de Delille, son Poème des Jardins, et celui sur l'Imagination. Un autre enfin prétend que c'est le poème de la Pitié qui doit être regardé comme le fondement de la renommée de son auteur. "Honneur, dit-il, à qui charme l'esprit! mais, reconnaissance éternelle à qui nous rend sensibles aux maux de nos semblables!" — "Eh bien! résumons-nous, s'écrie gaiement un sixième convive. Préférer tour à tour les nombreux ouvrages de Delille, ah! c'est en faire le plus digne éloge!".... Buvons à celui qui sait plaire à tous les goûts, à tous les âges!" — "Au Virgile français! prononcent en même temps un grand nombre de voix, au bruit joyeux du cliquetis des verres: puissions-nous voir le laurier du Parnasse briller sur son front centenaire!" — "Le voir! reprend l'un d'eux avec adresse: eh! comment? en quel endroit? on cherche vainement à jouir de sa présence." — "Pourquoi nous priver, [1] ajoute

1) Pourquoi nous priver de....? Des expressions elliptiques pareilles à celle-ci sont fréquentes dans la langue française. On dit ainsi: que lui répondre, au lieu de que faut-il lui répondre? — Je ne sais à quoi m'en tenir, il n'a pas de quoi payer. — Voici de quoi contenter votre appétit. — Comment nous tirer d'affaire? — Je ne sais quel parti prendre; je ne sais où donner de la tête, que faire. — Il ne sait de quel bois faire flèche, comment subsister.

un autre, de contempler ses traits vénérables? cela fait tant de bien, l'aspect d'un homme célèbre! il semble que sa voix nous inspire; on dirait que son geste nous indique le chemin de la gloire." — "Ah! dit tout bas le vieillard, ému jusqu' aux larmes, si je ne me retenais, j'irais les aborder, me nommer moi-même, et tomber dans leurs bras,"

Arrive enfin le dessert, pendant lequel plusieurs autres scènes de différents genres confirment Delille dans la certitude où il est, de dîner au Cadran-Bleu, et surtout de n'être connu de personne. Il demande la carte, et, se disposant à l'acquitter, il passe sa bourse à Mme Delille, en lui disant: "C'est moi qui régale sur mes petites économies: oh! comment payer tout le plaisir que j'ai ressenti!..." Mais quelle est sa surprise, lorsqu' on lui dit, qu'à la place de l'énumération des mets qu'il avait ordonnés, la carte portait ces simples mots: "L'honneur de recevoir chez moi le plus grand poète de la France, est mon plus doux et mon unique salaire .... Henneveu, restaurateur." — "Comment! dit le vieillard en se levant, je ne saurais accepter cette offre, et ne me connais aucun droit à la générosité du chef de cette maison." — "Aucun droit!... répond quelqu'un, faisant le rôle du restaurateur; ah! Monsieur Delille! n'en avez-vous pas à l'admiration de tout ce qui porte un coeur français?" — "Quelque chose que nous ayons pu vous offrir, ajoute aussitôt l'épouse de son ami, se disant Mme Henneveu, l'honneur que nous fait l'auteur de tant de chefs-d'oeuvre, nous rend encore ses débiteurs." — En achevant ces mots, elle saisit involontairement une des mains du vieillard et y dépose le baiser le plus respectueux. "Mon ami, dit à son tour Mme Delille, vous ne pouvez humilier, par un refus, d'aussi honnêtes gens." — "Ah! je n'en ai pas le courage, répond-il d'une voix altérée; mais c'est à condition que M. et Mme Henneveu me feront

l'amitié de venir dîner chez moi, le jour qui leur sera le plus convenable; je ne leur offrirai pas des mets aussi recherchés; mais du moins ils y trouveront la preuve de mon estime, et l'expression de ma reconnaissance...." Après les débats et les compliments d'usage, après avoir remis au prétendu Paul six francs pour la récompense de son service, Delille, se croyant reconnu et désirant se soustraire aux hommages dont il craignait d'être accablé, propose à son Antigone d'aller prendre le café au Jardin-Turc, pour se remettre de la vive émotion qu'il éprouvait, et respirer l'air dont il avait grand besoin.

On lui fait donc descendre l'escalier, traverser une cour, un jardin spacieux, et après lui avoir fait parcourir à peu près la distance qu'il y a du Cadran-Bleu au Jardin-Turc, on le conduit sur une terrasse ornée de fleurs et de feuillages, où s'étaient réunis les nombreux acteurs du Grand-Salon, qui déjà se distribuaient de nouveaux rôles pour faire croire [1] à Delille qu'il était réellement dans l'un des bosquets de ce jardin public, qui donne sur le boulevard du Temple.

"Oh, qu'on respire bien ici! dit-il en se découvrant; j'aime à retrouver la fraîcheur de la verdure et le parfum des fleurs; j'aime à sentir les rayons du soleil sur ma tête septuagénaire."

Il prend son café, [2] qu'à son grand étonnement, et en vieux connaisseur, il proclame du

1) *Faire croire* signifie simplement déterminer la croyance. On peut faire croire également le vrai et le faux. *Faire accroire* à qn., c'est lui faire ajouter foi à des choses qu'il ne doit pas naturellement croire. On ne fait accroire que le faux. Il m'avait fait croire qu'il parlerait pour moi auprès du ministre, il n'en a rien fait. On fait accroire que des vessies sont des lanternes. On dit, vous m'en donnez bien à garder, pour dire, vous voulez m'en faire accroire. — Il s'en fait accroire, signifie, il présume trop de lui-même, il s'abuse follement sur son propre mérite. 2) On rôtit (ne dites pas, brûle) le café. On prend le café à la crême, ou à l'eau. On prend une glace, une tasse de chocolat, un verre de vin. Prenez-vous du tabac? Non M., je n'en use pas.

moka délicieux. "Oh! lui dit son ami, je viens ici très-souvent avec ma famille, et j'étais bien sûr qu'on nous servirait ce qu'il y a de mieux." — "Ces messieurs veulent-ils des glaces? dit un peintre célèbre, jouant le rôle d'un garçon limonadier." — "Oh, point de glaces! dit madame Delille, cela pourrait vous incommoder." — "Au contraire, reprit le vieillard, c'est un tonique excellent..... Garçon! qu'avez-vous à nous donner?" — "Monsieur peut choisir, nous avons ici tout ce qu'on peut désirer, glace à la vanille, glace à la fraise, ou à la framboise, au citron, à la pistache; sorbet au rhum, au marasquin; crême à la Jaques-Delille."..... "Comment! comment! reprend celui-ci avec un mouvement involontaire: qu'est-ce que c'est que la crême à la Jaques-Delille?" — "C'est un mélange des productions les plus rares, du goût le plus exquis; rien n'est plus en vogue, [1] et le débit en est considérable. Les jeunes poètes surtout se l'arrachent; ils prétendent que cela les réconforte, les inspire: Si Monsieur veut que je lui en serve, j'ose me flatter qu'il en sera content." — "Eh bien, soit! répond Delille, commençant à soupçonner qu'il est reconnu. C'est singulier, ajoute-t-il, en s'adressant à son ami, j'étais loin de m'attendre à un pareil hommage." — "Que voulez-vous? répond ce dernier; chacun pare sa marchandise le mieux possible, et votre nom fera peut-être la fortune des limonadiers, comme il a déjà fait celle des libraires."

On sert donc les glaces en question, qui n'étaient autre chose qu'une crême aux ananas, et le poète enchanté avoue que, soit prévention, soit effet d'un amour propre irrésistible, il n'a de [2]

1) On dit qu'une marchandise est à la mode, et qu'un marchand est en vogue, ou a la vogue. 2) *De* se dit quelquefois pour pendant ou durant. De ma vie je n'ai rien vu de pareil. Vous ne verrez pas cela de votre vivant. Il est arrivé de nuit. De temps immémorial, de mémoire d'homme, de nos jours.

sa vie rien mangé de plus exquis. Pendant qu'il se livre à cette jouissance imprévue, il entend dans un bosquet voisin des voix qu'il affirme être celles de plusieurs académiciens, ses collègues, qui alors avaient en effet repris leur ton naturel. "Oui, lui dit l'ami, ils sont avec ceux de nos gais chansonniers, qui nous rappellent le mieux Pannard et Collé!" — "Oh! reprit Delille, s'ils allaient me reconnaître!.... A ces mots il remet son chapeau qu'il rabat sur sa figure, et tourne le dos au bosquet, où tout-à-coup se font entendre les couplets les plus ingénieux et dignes du grand poète qu'ils célébraient. L'un, entre autres, finissait par ces mots remarquables:

"On a vu l'autre jour Homère
Présider l'Institut."

"Homère! répétait Delille avec la plus touchante modestie: ils n'ont vu que mes yeux...." Un autre couplet vint à [1] prédire que les ouvrages de ce nouvel Homère iraient bien loin dans la postérité. "Est-ce que par hasard, dit-il à son ami, ces aimables chansonniers seraient aveugles comme moi?...."

Enfin l'on entend résonner à quelque distance les sons harmonieux d'une harpe. "Ce sont, dit madame Delille, ces deux jeunes frères languedociens, qui depuis quelque temps parcourent les rues de Paris et rassemblent tous les passants autour d'eux: justement ils s'arrêtent devant nous." — Au même instant deux jeunes personnes, placées au bout de la terrasse, préludent sur des harpes, et l'un des plus célèbres chan-

1) Venir à, devant un verbe à l'inf., sert à exprimer une idée d'incertitude ou d'événement imprévu. Si cette nouvelle venait à s'ébruiter... En venir à, exprime l'issue, le terme. Le menteur en vient à se tromper lui-même. — Venir de, suivi d'un verbe à l'inf., marque un temps passé depuis très-peu. Il vient de sortir de table. Il vient de sonner midi. — Venir suivi immédiatement d'un autre verbe, marque le but de l'action. Je viendrai vous prendre.

teurs de l'Europe, imitant un reste d'accent provençal, s'écrie: "Messieurs et Dames, nous allons avoir l'honneur de vous chanter le fameux cantique de Saint-Jaques. Ce n'est pas Jaques-l'Hermite, Jaques-de-Compostelle, ni Jaques-le-Mineur, mais bien Jaques-le-Majeur, autrement dit Jaques Delille, patron des poètes français et des vieillards aimables....." Aussitôt les harpes font entendre de nouveaux accords auxquels s'unit une voix ravissante, qui chante la vie entière du poète, depuis son enfance dans la Limagne jusqu'à son dernier retour à Paris. Cette heureuse époque surtout est célébrée par un choeur si mélodieux et si touchant, que Delille ne peut plus retenir les larmes qui mouillent ses traits vénérables, et se croyant alors plus que jamais au Jardin-Turc, environné d'une foule immense, il dit à son Antigone dont il saisit le bras avec empressement: "Sortons d'ici! tâchez de me soustraire à ces hommages publics dont je crains les effets, et qui, je n'en puis plus douter maintenant, étaient préparés d'avance," — "Il n'est que trop vrai, lui répond son ami; mais rassurez-vous et ne craignez rien de tous ceux qui vous entourent. Vous n'êtes point sur le boulevard du Temple." — "Comment?" — "Vous n'avez point dîné au Cadran-Bleu." — "Que dites-vous?" — "Mais bien chez moi, mon cher Delille, au sein de ma famille et de mes nombreux amis, qui depuis cinq heures représentent les différents personnages qui vous ont causé tant de douces émotions." — "Non, non, reprit le poète, je ne puis croire qu'on produise à ce point l'illusion. On n'imite pas ainsi les divers accents, le mouvement, la gaieté franche du peuple." — "Rien pourtant n'est plus vrai, cher confrère, lui dit le joyeux académicien, qui avait rempli le rôle du commissionnaire de vins. C'est moi qui vous logeais rue des Marmouzets, [1]

1) Marmouset, petite figure grotesque, petit homme malfait. Voilà un plaisant marmouset, un visage de marmouset.

à la Femme sans Tête, Vous devez reconnaître Paul, dit le premier comique du Théâtre-Français, Paul, chef de service, à qui vous avez remis un écu de six francs qu'il vous demande la permission de conserver toute sa vie." — "Nous sommes les courtiers de change qui fêtaient si bien la hausse, disent plusieurs artistes célèbres." — "Et nous, ajoutèrent leurs épouses, les commères de l'île Louviers." — "C'est moi qui vous ai chanté le cantique de Saint-Jaques, dit celui qu'on surnomme en France le moderne Orphée." — "Et c'est moi, continua l'un de nos premiers peintres, qui faisais le garçon limonadier, et qui vous ai proposé cette crême à la Jaques-Delille." — "C'est nous qui disputions avec tant de chaleur [1] sur vos ouvrages, s'écrient, en lui serrant les mains, plusieurs membres de l'Académie française." — "Enfin c'est moi, dit la dame de la maison, qui représentais madame Henneveu; vous avouerez qu'il m'était impossible de recevoir le montant de la carte, et que j'avais bien raison de vous dire, que l'honneur de vous recevoir chez moi serait mon unique salaire." — "Dieux! s'écria Delille, se laissant aller dans leurs bras, comment exprimer ce que j'éprouve?.... Quoi, tant de monde pour amuser un pauvre vieillard!.... Ce n'est qu'en France que l'on peut inventer une scène aussi délicieuse, ce n'est que dans sa patrie qu'on peut recevoir de si touchants hommages..... Mes amis, mes confrères, hommes aimables, artistes célèbres qui m'entourez, et vous femmes charmantes que je sens près de

1) La chaleur de l'été. La chaleur du combat, de la dispute. — Il a chaud. Il souffre le chaud et le froid. Il a fait chaud à cette affaire, Il souffle le chaud et le froid, il dit du bien et du mal des mêmes personnes. — La froideur de l'eau, du marbre. Il m'a reçu avec froideur. Il y a de la froideur entre eux. — Le froid (ne dites pas, la froideur) de l'hiver. Il a un froid qui glace tout le monde. Il lui répondit avec son froid ordinaire. — La froidure du climat, de la saison.

moi, que je crois voir encore, puissiez-vous tous partager mon ivresse!.... Ah! quand je ne serai plus, vous aurez le droit de vous dire: Nous avons prolongé la carrière du poète-aveugle; ce fut parmi nous que Delille passa le plus beau jour de sa vie."

BOUILLY.

JEANNOT ET COLIN.

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collége et par ses chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très renommé, et Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui après avoir payé la taille, [1] le taillon, [2] les aides [3] et les gabelles, [4] le sou pour livre, la capitation [5] et les vingtièmes, [6] ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot et Colin étaient fort jolis pour des Auvergnats; ils s'aimaient beaucoup; et ils avaient ensemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon de fort bon goût: le tout était accompagné d'une lettre à Monsieur de la Jeannotière. Colin admira l'habit, et ne fut point jaloux: mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde. Quelque temps après un valet de chambre arrive en poste, et apporte une seconde lettre à Monsieur le Marquis de la Jeannotière; c'était un ordre de Monsieur son père, de faire venir Monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire, doivent savoir, que Monsieur Jeannot le père avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes? C'est parce qu'on est heureux. Monsieur Jeannot était bien fait, sa femme aussi. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorsque la fortune qui élève et qui abaisse les hommes à son gré, les présenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, et qui pouvait se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an, que le canon n'en fait périr en dix. Jeannot plut à Madame, la femme de Jeannot plut à Monsieur. Jeannot fut bientôt de part dans l'entreprise; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans le fil de l'eau il n'y a qu'à se laisser aller; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés; ils ne savent comment vous avez pu parvenir, ils vous envient au hasard, et font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt Monsieur de la Jeannotière, et qui ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école Monsieur

1) Imposition qui se lève sur toutes les personnes qui ne sont pas nobles ou ecclésiastiques. La taille personnelle s'impose sur chaque personne taillable; la taille réelle s'impose sur les terres et les possessions. 2) Taille subsidiaire. 3) Subsides sur les boissons. 4) Impôt sur le sel. 5) Taxe par tête. 6) Impôt de la vingtième partie du revenu des biens-fonds.

le Marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde. [1]

Colin toujours tendre, écrivit une lettre de compliments à son ancien camarade, et lui fit ces lignes pour le congratuler. Le petit Marquis ne lui fit point de réponse. Colin en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune Marquis. Ce gouverneur, qui était un homme du bel air, [2] et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur voulait que son fils apprît le latin, Madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire d'abord: "Monsieur, comme vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour..." — "Moi, Monsieur, du latin! je n'en sais pas un mot, répondit le bel esprit, et bien m'en a pris: il est clair, qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle et des langues étrangères. Voyez toutes nos dames, elles ont l'esprit plus agréable que les hommes; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin." [3]

"Eh bien, n'avais-je pas raison? dit Madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde; et vous voyez bien

1) La naissance et le rang font *le grand monde;* la politesse, l'élégance, une fleur d'esprit, la délicatesse du goût, l'urbanité dans le langage, font *le beau monde. Le grand monde* est la première classe de la société; *le beau monde* en est l'élite. Boiste. 2) Bel air signifie des manières, des habitudes en usage dans certaines classes distinguées de la société. Il se donne des airs, il prend des airs, il prend un ton au-dessus de son rang. Voyez p. 11. Air mauvais, extérieur redoutable; mauvais air, extérieur ignoble. Des contes en l'air, des contes sans fondement. Il tire en l'air, il mentit. Battre l'air, agir inutilement. Il a toujours un pied en l'air, il est remuant. 3) Il est

que s'il savait le latin, il serait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin? Plaide-t-on en latin, quand on a un procès? Fait-on l'amour en latin?" Monsieur, ébloui de ces raisons, passa condamnation, [1] et il fut conclu, que le jeune Marquis ne perdrait point son temps à connaître Cicéron, Horace et Virgile.

"Mais qu'apprendra-t-il donc? car encore faut-il qu'il sache quelque chose; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie?" — "A quoi cela lui servira-t-il? répondit le gouverneur. Quand Monsieur le Marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour voyager, et l'on va très commodément de Paris en Auvergne, sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve."

"Vous avez raison, répliqua le père; mais j'ai entendu parler d'une belle science qu'on appelle, je crois, l'astronomie." — "Quelle pitié! répartit le gouverneur; se conduit-on par les astres dans ce monde? et faudra-t-il que Monsieur le Marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, et celui de toutes les princesses de l'Europe?"

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit Marquis était au comble de la joie; le père était très indécis. "Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? disait-il." — "A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait; et s'il sait les moyens de plaire, il saura tout: c'est un art qu'il apprendra chez Madame sa mère, sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine."

Madame à ce discours embrassa le gracieux

au bout de son latin, il est au bout de son savoir, il ne sait plus quel moyen prendre. Il perd son latin, il se donne des peines inutiles. 1) Passer condamnation, convenir qu'on a tort.

ignorant, et lui dit: "On voit bien, Monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant; mon fils vous devra toute son éducation: je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu d'histoire." — "Hélas! Madame, à quoi cela est-il bon? répondit-il; il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux-esprits, ne sont que des fables convenues; et pour les modernes, c'est un cahos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à Monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze Pairs de France, et que son successeur ait été bègue?"

"Rien n'est mieux dit, s'écria le gouverneur; on étouffe l'esprit des enfants par un amas de connaissances inutiles; mais de toutes les sciences la plus absurde à mon avis, et celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des lignes et des points, qui n'existent pas dans la nature. La géométrie en vérité n'est qu'une mauvaise plaisanterie."

Monsieur et Madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire, mais ils furent entièrement de son avis. [1]

"Un seigneur comme Monsieur le Marquis, continua-t-il, ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a besoin d'un géomètre sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un Bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune seigneur, heureusement

1) Il opine du bonnet, il se déclare de l'avis d'un autre sans en alléguer de raison. — Je vous donnerai avis de tout ce qui se passera. Les avis qu'on reçoit portent etc. — Il y a jour d'avis, il y a temps de délibérer. Il faut prendre lettres d'avis, il faut prendre du temps pour se résoudre.

né, n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur, mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer; il suffit que Monsieur le Marquis ait du goût; c'est aux artistes à travailler pour lui; et c'est en quoi on a très-grande raison de dire que les gens de qualité (j'entends ceux qui sont très-riches) savent tout sans avoir rien appris, parce qu'en effet ils savent à la longue juger de toutes les choses qu'ils commandent, et qu'ils paient."

L'aimable ignorant prit alors la parole, et dit: "Vous avez très-bien remarqué, Madame, que la grande fin [1] de l'homme est de réussir dans la société. De bonne foi, [2] est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès? S'est-on jamais avisé dans la bonne compagnie de parler de géométrie? demande-t-on jamais à un honnête homme, quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil?" — "Non sans doute, s'écria la Marquise de la Jeannotière, et Monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tout ce fatras; mais enfin que lui apprendra-t-on? car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit Monsieur mon mari. Je me souviens d'avoir ouï dire à un abbé, que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un B." — "Par un B, Madame? ne serait-ce point la botanique?" — "Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait; elle commençait, vous dis-je, par un B, et finissait

1) Mettez fin à cette affaire. *La fin couronne l'oeuvre.* — Fin signifie aussi, le but, ou ce pourquoi on agit. A quelle fin avez-vous fait cela? Il l'a fait à bonne fin, à mauvaise fin. — Le fin d'une affaire, signifie, le point décisif. Tirer le fin du fin, tirer d'une affaire tout ce qui s'en peut tirer. 2) C'est un homme de bonne foi, il est vrai et sincère. Il a fait la chose dans la bonne foi, selon sa conscience. — Il agit sur la foi des traités, selon la confiance établie entre les honnêtes gens.

par un on." — "Ah! j'entends Madame, c'est le blason; c'est à la vérité une science fort profonde: mais elle n'est plus à la mode, depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carrosse; c'était la chose du monde la plus utile dans un état bien policé. D'ailleurs cette étude serait infinie; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries; et vous savez que tout ce qui devient commun, est peu fêté. [1] Enfin après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que Monsieur le Marquis apprendrait à danser."

La nature qui fait tout, lui avait donné un talent qui se développa bientôt avec un succès prodigieux, c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les grâces de la jeunesse, jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes; et ayant la tête toute pleine de chansons, il en fit pour ses maîtresses. Il pillait *Bacchus et l'Amour* dans un vaudeville, *la nuit et le jour* dans un autre, *les charmes et les alarmes* dans un troisième. Mais comme il y avait toujours dans ses vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne fallait, il les faisait corriger moyennant vingt louis d'or par chanson; et il fut mis dans l'Année littéraire au rang des la Fare, des Chaulieu, des Hamilton, et des Voiture.

Madame la Marquise crut alors être la mère d'un bel esprit, [2] et donna à souper aux beaux esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée; [3] il acquit l'art de parler sans

1) C'est un saint qu'on ne fête point, un homme qui n'a ni crédit ni autorité. 2) On appelle *bel esprit*, celui qui possède l'art de dire élégamment des riens. *Le bon esprit n'a pas d'ennemi plus dangereux que le bel esprit.* D'Aguesseau. On appelle *esprit fort*, celui qui se met au-dessus des opinions reçues. 3) Renverser, au figuré, troubler. On dit proverbialement, c'est le monde renversé.

s'entendre, et se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand son père le vit si éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la Robe. [1] La mère, qui avait des sentiments plus nobles, se chargea de solliciter un régiment pour son fils; et en attendant il fit l'amour. L'amour est quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépensa beaucoup, pendant que ses parents s'épuisaient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité leur voisine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de Monsieur et Madame de la Jeannotière, en se les appropriant, et en épousant le jeune Marquis. Elle l'attira chez elle, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, l'enchanta, le subjugua sans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conseils; elle devint la meilleure amie du père et de la mère. Une vieille voisine proposa le mariage. Les parents, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition. Ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune Marquis allait épouser une femme qu'il adorait, et dont il était aimé; les amis de la maison les félicitaient; [2] on allait rédiger les articles en travaillant aux habits de nôces et à l'épithalame.

Il était un matin aux genoux de la charmante épouse que l'amour, l'estime et l'amitié allaient lui donner; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuse, lorsqu'un valet de chambre de Madame la mère arrive tout effaré. "Voici bien d'autres nouvelles, dit-il; des huissiers déména-

3*

1) *Robe* signifie quelquefois, la profession ou les gens de judicature. Il s'est mis dans la robe. Il a quitté la robe pour prendre l'épée. 2) On *félicite* par politesse; on ne *congratule* que ces amis, ceux dont on partage la joie. Voyez p. 30.

gent la maison de Monsieur et de Madame; tout est saisi par des créanciers; on parle de prise de corps, [1] et je vais faire mes diligences [2] pour être payé de mes gages." — "Voyons un peu, dit le Marquis, ce que c'est que cette aventure-là." — "Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là, allez vite." — Il y court, il arrive à la maison; son père était déjà emprisonné: tous les domestiques avaient fui chacun de leur [3] côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes, il ne lui restait rien que le souvenir de sa fortune, de sa beauté, de ses fautes et de ses folles dépenses.

Après que le fils eut long-temps pleuré avec la mère, il lui dit enfin: "ne nous désespérons pas, cette jeune veuve m'aime éperdûment, elle est plus généreuse encore que riche; je réponds d'elle, je vole à elle, et je vais vous l'amener." — Il retourne donc chez sa maîtresse, il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. "Quoi! c'est vous, Monsieur de la Jeannotière; que venez-vous faire ici? Abandonne-t-on ainsi sa mère? Allez chez cette pauvre femme, et dites-lui que je lui veux toujours du bien: j'ai besoin d'une femme de chambre, et je lui donnerai la préférence." — "Mon garçon, tu me parais assez bien tourné, lui dit l'officier, si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement."

Le Marquis stupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein, et lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire, comme

1) Prise de corps, action de saisir un homme au corps en vertu d'un acte du juge. On a décerné une prise de corps contre lui. 2) Faire ses diligences, terme de pratique qui signifie, prendre les mesures nécessaires. 3) Il fallait dire: son côté, car chacun prend après lui son, sa, ses, quand il vient après un verbe neutre. Le rapport de possession qu'on veut exprimer par l'adj. possessif répond dans cet exemple au distributif.

lui, gouverneur d'enfants. "Hélas! je ne sais rien, vous ne m'avez rien appris, et vous êtes la première cause de mon malheur;" et il sanglotait en lui parlant ainsi. "Faites des romans, lui dit un bel esprit qui était là, c'est une excellente ressource à Paris."

Le jeune homme, plus désespéré que jamais, courut chez le confesseur de sa mère; c'était un Théatin [1] très-accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la première considération; dès qu'il le vit, il se précipita vers lui. "Eh mon dieu, Monsieur le Marquis, où est votre carrosse? comment se porte la respectable Madame la Marquise votre mère?" — Le pauvre malheureux lui conta le désastre de sa famille. A mesure qu'il s'expliquait, le Théatin prenait une mine plus grave, plus indifférente, plus imposante. — "Mon fils, voilà où Dieu vous voulait: les richesses ne servent qu'à corrompre le cœur; Dieu a donc fait la grâce à votre mère de la réduire à la mendicité?" — "Oui, Monsieur." — "Tant mieux, elle est sûre de son salut." — "Mais, mon père, en attendant, n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque secours dans ce monde?" — "Adieu, mon fils; il y a une dame de la cour qui m'attend."

Le Marquis fut prêt à s'évanouir; il fut traité à peu près de même par tous ses amis, et apprit mieux à connaître le monde [2] dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante à l'antique, espèce de tombereau couvert, accom-

1) Religieux. 2) Il connaît le monde, il connaît les hommes. Il connaît bien son monde, il sait bien démêler le caractère des gens à qui il a à faire. Il sait bien le monde, il a du monde, il sait bien la manière de vivre dans la société. — Il doit à Dieu et au monde, il est extrêmement endetté. — Depuis que le monde est monde, de tout temps. Ainsi va le monde; il faut laisser le monde comme il est; vous ne changerez pas le monde.

pagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu; c'était un visage rond et frais qui respirait la douceur et la gaieté. Sa petite femme, brune et assez grossièrement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char [1] d'un petit-maître. Le voyageur eut tout le temps de contempler le Marquis immobile, abîmé dans sa douleur. "Eh mon Dieu! s'écria-t-il, je crois que c'est-là Jeannot." — A ce nom le Marquis lève les yeux, la voiture s'arrête; c'est Jeannot lui-même, c'est Jeannot. Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin; la honte et les pleurs couvrirent son visage. "Tu m'as abandonné, dit Colin, mais tu as beau [2] être grand seigneur, je t'aimerai toujours." — Jeannot confus et attendri lui conta en sanglotant une partie de son histoire. "Viens dans l'hôtellerie, où je loge, me conter le reste, lui dit Colin, embrasse ma petite femme, et allons dîner ensemble." — Ils vont tous trois à pied suivis du bagage. "Qu'est-ce donc que tout cet attirail? vous appartient-il?" — "Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé, et de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits; nous travaillons beaucoup; Dieu nous bénit; nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux, nous aiderons [3] notre ami Jeannot. Ne sois plus Marquis; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. [4] Tu reviendras avec moi au

1) Char se dit poétiquement pour un carrosse magnifique. 2) Vous avez beau faire et beau dire, vos soins sont inutiles. 3) Aider qn., c'est simplement l'assister: il faut aider les pauvres de ses biens, de son crédit. Aider à qn., c'est l'assister en partageant ses efforts: aidez à l'enfant à se relever. — *Aide-toi, Dieu t'aidera.* 4) *On connaît l'ami au besoin.*

pays, je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile, je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés."

Jeannot éperdu se sentait partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte; et il se disait tout bas: tous mes amis du bel air m'ont trahi, et Colin que j'ai méprisé vient seul à mon secours. Quelle instruction! la bonté d'âme de Colin développa dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel, que le monde n'avait pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. Nous aurons soin de ta mère, dit Colin, et quant à ton bon homme de père qui est en prison, j'entends un peu les affaires: ses créanciers voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de chose, je me charge de tout. Colin fit tant qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parents, qui reprirent leur première profession. Il épousa une sœur de Colin: laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et Jeannot le père et Jeannote la mère et Jeannot le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

VOLTAIRE.

BABET ET BOURSAULT.

BABET A BOURSAULT.

1.

Je vous attendis mardi toute la journée, parce que vous me dîtes lundi que vous me feriez la grâce de me venir voir le lendemain, et cependant vous ne vîntes pas. Hier ayant une visite à faire, je péchai contre les règles de la bienséance, car je la fis le matin, afin que si vous passiez chez nous l'après-dînée, j'eusse le bien de vous y voir; et cependant vous n'y passâtes

pas. Aujourd'hui je vous ai attendu dans ma chambre, jusqu'à ce qu'on m'ait appelée pour souper, croyant que vous y viendriez, et cependant vous n'y êtes point venu. Je vous veux du mal. Je ne suis pas bien aise que l'on me promette [1] ce que l'on n'a pas envie de me tenir. On me demande avec empressement ce que je vous accorde sans peine; et j'en connais, puisqu'il faut vous rendre fierté pour fierté, qui reçoivent autant de plaisir de ma vue, que j'en reçus lundi de votre conversation. Si vous avez infiniment de l'esprit, songez que je suis passablement belle, et qu'étant du sexe dont je suis, j'ai lieu d'être un peu plus fière que vous. Bon soir.

2.

Avoue de bonne foi, que tu es bien désobligeant de ne pas vouloir me donner une copie de la lettre que tu écrivis à ton retour de Chantilli. [2] Mon oncle le Secrétaire qui te l'entendit lire, il y a près de quinze jours, et qui s'imagine que j'ai quelque pouvoir sur toi, me presse si fort de la lui faire avoir, que tu m'obligeras infiniment, si tu lui veux faire la grâce que tu me refuses. Tout autre en ma place croirait que tu fais par mépris, ce que je sais bien que tu ne fais que par paresse; mais quelque paresseux que tu puisse être, la vérité est, que si tu ne me l'envoies avant que la journée se passe, je te jouerai un tour à quoi tu ne t'attends pas. Le *point du tout* qui est si naïf dans la bouche de la fille de Chantilli, deviendra une malice dans la mienne; toutes les fois que tu me demanderas si

1) Il promet monts et merveilles; il promet plus de beurre que de pain, il promet plus qu'il ne veut, ou qu'il ne peut tenir. *Chose promise est chose due. Promettre et tenir sont deux; il y a grande différence entre promettre et tenir.* 2) Boursault, dans une lettre à M. Milley, raconte la conversation qu'il avait eue à Chantilly avec une jeune beauté qui lui répondait à toutes ses questions: point du tout.

je t'aime, toi qui me le demandes aussi souvent que si tu en doutais; [1] *point du tout* sera toute ma réponse. Quand tu me diras toi-même que je suis la personne du monde pour qui tu as le plus de passion, et qu'avec la chaleur qui ne t'abandonne point, tu me bredouilleras, qu'il n'est rien dont tu ne t'avisasses [2] pour m'en donner des preuves; je trouverai à point nommé, un second *point du tout*. Et si je m'avise de t'écrire après t'avoir commandé tout ce qu'il m'aura plu, tu croiras que ma lettre doit finir par la protestation que j'ai coûtume de faire, d'être à toi toute ma vie, *point du tout*.

Boursault, en envoyant à Babet la copie qu'elle lui demanda, lui répondit: Je voudrais bien savoir à quel propos tu prends le *point du tout* d'un homme qui ne t'a jamais rien pris. Puisque tu l'as, tu peux t'en servir, mais sers-t'en bien judicieusement, je t'en conjure, car lorsque je te dirai que je t'aime, si tu t'amuses à me répondre, *point du tout*, je dirai que tu en as menti, et que je suis tout à toi.

3.

Je t'épargnai hier au soir pour le moins neuf ou dix francs, car les frais d'un baptême ne sont pas si grands aux champs qu'à Paris. A peine arrivions-nous de chez notre commère [3] l'imprimeuse, que je trouvai notre jardinier de Bagnolet qui m'attendait avec impatience, pour me prier de te prier, en cas qu'il y eût moyen par mon

1) Douter précédé du pron. personnel, signifie, conjecturer, soupçonner. Il se doutait bien qu'on en viendrait là. Je ne m'en suis pas douté. 2) S'aviser de, s'imaginer qu. ch. Il s'avisa d'un bon expédient. Je m'en suis avisé trop tard, j'y ai pensé trop tard. — Avisez à ce que vous avez à faire. — *Un fou avise bien un sage*, il faut écouter les avis de quelque part qu'ils viennent. 3) Commère est celle qui a tenu un enfant sur les fonts, et elle a ce nom tant à l'égard de celui avec qui elle l'a tenu, qu'à l'égard du père et de la mère

moyen, que tu fusses le parrain de l'enfant de la maîtresse de chez eux. Pour ne pas l'effaroucher d'abord, je lui dis que tu serais ravi de la grâce qu'il te faisait, mais que tu avais fait serment de ne jamais tenir d'enfants, si tu ne leur donnais ton propre nom: et ce pauvre homme m'ayant demandé comment tu t'appelais, je lui répondis, que tu t'appelais Calvin. Il se donna au diable, qu'il aimerait mieux que son enfant mourût sans baptême, que d'être parpaillot, [1] et s'en retourna si mécontent de toi, que si cela dépend de lui, je ne pense pas que jamais tu mettes le pied chez nous. N'était que [2] je suis sa commère, j'aurais encore aujourd'hui été la tienne; mais ne pouvant tenir deux de ses enfants, j'ai cru que tu aimerais mieux dîner à Paris avec mon frère et moi, et ne rien payer, que d'aller à Bagnolet payer un prêtre, un vicaire, et une sage-femme, et ne pas dîner. Si tu vas au palais ce matin, et que tu veuilles te rendre à midi à la boutique de la Princesse de Florence, mon frère nous prêtera sa chaise, et tu auras le plaisir de m'entendre dire par le chemin que je suis à toi.

4.

Si je ne t'ai pas mandé qu'il m'est venu un amant de Normandie, c'est que la bonté que j'ai pour toi, n'a pas voulu que je t'affligeasse inutilement. Mon papa, qui l'a fait venir à la sourdine, et qui voulut hier me le faire valoir, [3]

de l'enfant. — L'imprimeuse était la commère de Babet et de Boursault, parce qu'ils avaient tenu un de ses enfants; et Babet était la commère de Boursault, parce qu'elle avait tenu un enfant avec lui. — Commère se dit aussi d'une femme qui parle à tort et à travers. — On dit, *tout va par compère et commère*, pour dire que c'est la faveur et la recommendation qui font tout. 1) Terme injurieux donné aux calvinistes; impie. 2) N'était que etc., si je n'avais pas déjà tenu un de ses enfants, j'aurais encore aujourd'hui tenu un enfant avec toi. — On dit, n'eût été que je suis de vos amis. 3) Il me le fait

m'apprit qu'on l'appelait, Monsieur de Launai, et qu'il était Sieur du Mesnil; item... c'est tout. Le plus grand regret que j'aie, c'est de lui avoir donné un baiser en arrivant, que je lui aurais refusé, n'eût été que mon papa me regardait. Il soupa hier chez nous, et se mit à table sans laver ses mains, qui sont toutes pleines de taches de rousseur. Je ne mangeai point de tout ce qu'il toucha, et cela étant, je ne mangeai pas grand' chose, car il toucha à tout. Il se déboutonna, [1] à mesure que son jabot [2] s'emplissait; et les huit coups qu'il but, furent tous bus à la santé de toute la compagnie. Tant que le soupé dura, il ne dit pas un mot; mais au dessert, il s'avisa de dire, en prenant une pomme de rainette, qu'il en recueillait pour faire plus de six-vingts muids de cidre, et que s'il avait le bonheur d'être mon mari, toute la maison ne dépenserait plus rien en pommes. Après que l'on eut levé la nappe, et que mon papa l'eut prié de s'approcher du feu, il lui demanda si le barbier qui le rasait avait la main bien légère; qu'il n'osait abandonner son visage à la discrétion [3] d'un ignorant, parce qu'il y avait trois ans qu'il ménageait sa moustache, pour tâcher à la fin d'avoir des crocs. Il fit cent autres impertinences, que je voudrais avoir le temps de te dire, pour te faire voir que tu n'as rien à craindre: et quoique mon papa soutienne que c'est ce qu'il me faut, parce qu'il a vingt-cinq mille écus de bien, je te proteste que le choix de mon mari est fait. Toi, ou point. Adieu.

valoir, il me fait apercevoir ses bonnes qualités. On dit, il sait bien faire valoir sa marchandise, pour dire, il pare sa marchandise le mieux possible, il loue jusqu'aux moindres choses qu'il fait ou qu'il dit. 1) Il déboutonna sa veste, son gilet. — Il mange à ventre déboutonné, il mange avec excès. Il rit à ventre déboutonné, à gorge déployée, de toute sa force. 2) On dit populairement d'un homme qui a bien mangé, qu'il a bien rempli son jabot. — Jabot se dit aussi de la mousseline à la fente du haut d'une chemise. 3) Il se mit à la dis-

5.

Je te prie de ne m'écrire plus, je viens de recevoir une lettre de mon amant de Normandie, qui est pour le moins aussi belle que les tiennes. On m'avait bien dit, que tous les gens qui viennent de ce pays-là [1] ont infiniment de l'esprit. Si tu te souviens d'avoir lu dans Voiture une lettre qu'il adresse à Mademoiselle Paulet, qui est peut-être la plus galante [2] qu'il ait jamais faite, c'est justement celle que mon amoureux a copiée. Oblige-moi, quand tu auras vu la réponse que je lui fais, de la cacheter, et de la lui rendre. Il loge chez nous quand nous sommes à Paris, car il n'en bouge; et quand nous n'y sommes pas, dans une auberge subalterne, qui est dans la rue des vieux Augustins, à l'enseigne de la poule qui pond, chez une fruitière, qui achète de lui tout le cidre qu'elle vend. Pour lui rendre larcin pour larcin, j'ai dérobé dans le roman de Pierre de Provence [3] la réponse que je fais à la lettre qu'il a prise dans Voiture. Sollicite-le de m'écrire encore un mot, je t'en conjure; et surtout que ce soit en ta présence. La différence du style de sa première lettre à la seconde, donnerait le plus agréable divertissement que l'on puisse recevoir. Pendant que mon papa sera demain dans son bureau, ne manque pas de venir faire un tour à Bagnolet: dusses-tu n'y demeurer qu'un moment, et dussé-je n'avoir que le loisir de te dire, que je veux toute ma vie être à toi.

crétion de son ennemi, il se livra entièrement à sa volonté. Il s'est rendu à discrétion, il s'est rendu à la merci du vainqueur. A discrétion, à volonté. 1) On dit, c'est un fin Normand, pour dire, que c'est un homme adroit, et à qui il ne faut pas se fier. Il répond en normand, il ne répond ni oui, ni non. C'est une réponse normande, une réponse ambigue. 2) Un galant homme, est un homme poli, dont le commerce est agréable. Un homme galant, est un homme qui cherche à plaire aux dames. 3) Vieux roman du quinzième siècle.

BOURSAULT A BABET.

J'ai rendu ta lettre à Monsieur de Launai, Sieur du Mesnil, qui d'abord a fait plus de cérémonies, qu'un jeune médecin, à qui l'on paie une première ordonnance: mais comme il la lisait, et que je tâchais de remarquer sur son visage quels seraient les mouvements de son cœur, j'ai aperçu qu'il faisait une moue [1] à chaque mot gaulois qu'il y rencontrait. Je l'ai si fort sollicité de t'écrire, et lui ai tant dit que tu en serais ravie, qu'à la fin je l'ai fait résoudre à t'envoyer le billet que tu trouveras enveloppé dans le mien, et dont je viens de faire une copie, que je veux garder pour la rareté du fait. Pour m'obliger à l'aller voir en Normandie quand il sera marié avec toi, il m'a dit les choses les plus obligeantes du monde: et entr'autres, qu'il ne m'en coûterait que douze francs par le coche d'ici à Rouen; que de Rouen au Mesnil, je pourrais prendre la commodité des chasse-marées; et que quand je serais arrivé, je ne coucherais qu'une nuit chez lui, si je voulais. Une des méchantes qualités qu'il trouve en ta personne, et qui l'oblige à consulter s'il doit t'épouser, ou non, est, [2] que tu es plus jeune qu'il ne souhaiterait de dix-sept ou dix-huit ans: Il voudrait avoir donné quelque chose aux pauvres et que tu en eusses trente-six ou trente-sept, afin que tu fusses revenue des bagatelles qui amusent la jeunesse, et que

1) Moue, espèce de grimace qu'on fait ou par dérision ou par mécontentement. Il lui a fait une vilaine moue. — On dit, faire la mine à qn., pour dire, lui témoigner du mécontentement. Qu'a-t-il à nous faire la mine? — Il lui fait la grimace, mauvais visage, mauvaise mine, triste mine, froide mine, mauvais accueil. Il lui fit bonne mine, il lui fit bon accueil. — Vous avez bonne mine, l'air bien portant. — *Il faut faire bonne mine à mauvais jeu*, il faut cacher ses méchantes affaires. 2) Il faut *c'est*, au lieu de *est*. Le pronom *ce* s'emploie avant le verbe être, si ce qui précède ce verbe figure comme attribut, et a une certaine étendue.

tu appliquasses tous tes soins à faire profiter sa maison des champs. Si je t'avance rien qu'il ne m'ait dit, je consens, Babet, quand j'irai demain à Bagnolet te faire un sacrifice de tous mes respects, que tu ne me fasses pas la grâce de croire que je suis tout à toi.

BABET A BOURSAULT.

Je suis au désespoir, mon pauvre cher, je ne te le cèle point. Ce maudit Normand, qui s'est plaint à mon papa qu'il était dans une auberge à dépenser vingt-cinq sous par jour, dans un temps où sa présence est nécessaire en son pays pour faire ensemencer ses orges, l'a fait résoudre à me dire qu'il voulait absolument que je l'épousasse. Ne t'alarme point; quelque respect que je sois obligée de rendre à mon papa, je ménagerai si bien toutes choses, que je ne ferai rien contre ce que je lui dois, ni contre ce que je t'ai promis. Je suis enragée qu'un petit hobereau [1] de village, qui n'est considérable que par vingt-cinq mille écus, que je voudrais qu'on lui eût volés, vienne d'auprès de Caen me déterrer jusque dans la vieille rue du Temple, pour faire mentir mon horoscope, [2] qui me promettait je ne sais combien de plaisirs. Je voudrais avoir payé la dépense de son auberge, lui avoir donné sept ou huit gourmades pour mon argent, et que le Diantre l'eût emporté en son pays, d'où il ne revînt jamais. Avant que de porter les choses à l'extrêmité, je lui écris: vois ma lettre, et quand tu l'auras cachetée, prends la peine de la lui porter toi-même. Comme il ne te connaît pas pour mon amant, dis que tu es mon cousin; et comme parent, prie-le de ne pas s'obstiner à

1) Hobereau, petit oiseau de proie, se dit au figuré et par mépris d'un petit gentilhomme campagnard. 2) Dresser, faire, tirer l'horoscope de qn., signifie, prévoir ce qui doit arriver à qn. dans le cours de sa vie, d'après l'inspection des astres lors de sa naissance.

presser un mariage à quoi je ne me résoudrai jamais. Si tu ne gagnes rien par la douceur, menace; il n'importe de quelle façon tu m'arraches à lui, pour être à toi.

BABET A M. DE LAUNAI, SIEUR DU MESNIL.

Mon père qui vient de me commander de vous aimer, m'a commandé une chose que je ne saurais faire. Ce n'est pas que vous n'ayez des qualités aimables. Vous avez l'air aussi noble que la naissance, votre corps est aussi bien fait que votre esprit; vous parlez normand aussi correctement que pas un de votre province; et tout cela ne me touche point. Vous devez m'être obligé de ma sincérité, comme je vous le suis de votre amour, et me savoir autant de gré [1] de la dépense que je vous sauve, que je vous en sais de celle que vous avez faite. Comme il n'est pas juste que vous ayez fait l'amour à vos dépens, et que j'aie eu l'honneur de vous voir sans qu'il m'en coûte quelque chose, il ne tiendra [2] qu'à vous que nous ne nous accommodions par moitié touchant les frais de vos voyages. Vous paierez ceux que vous avez faits à venir, parce que je ne vous ai pas mandé; et je paierai ceux que vous ferez à vous en retourner, parce que je vous en prie. Si vous m'en croyez, vous prendrez le parti que je vous offre. Mon père, qui a plus d'amour pour moi que je n'en ai pour vous, et qui se repent quand il est dans sa bonne humeur, de ce qu'il a fait quand il était dans la méchante, ne me chassera pas si vite que le

1) Je lui en sais bon gré, je suis satisfait de ce qu'il a fait. — A mon gré, selon mon goût, selon mon opinion. A mon gré son discours a été très-beau. On ne peut pas être au gré de tout le monde. — Cela doit se faire bon gré, mal gré; de gré ou de force. 2) Il ne tient pas à qn. qu'une chose ne se fasse, ce n'est pas lui qui apporte de l'obstacle. Il ne tient pas à moi que nous ne partions. — S'il n'exige qu'une visite de

temps de semer votre orge ne se passe sans qu'il y ait rien de résolu. Laissez-moi vous avoir obligation d'une chose, qui autrement arrivera sans que je vous en aie; car pour ce qui est de nous marier ensemble, je suis votre servante, E. R.

BABET A BOURSAULT.

Adieu, je ne te verrai peut-être de ma vie. Il y eut hier... car je viens de me relever pour t'écrire, et j'ai compté deux heures comme je formais la première lettre de mon billet. Hier, dis-je, il arriva chez nous un si grand vacarme, que toute la famille est en désordre: mon frère, que j'aime autant pour frère, que je t'aime pour amant, battit ce malheureux du Mesnil, mon papa battit mon frère, j'eus quelques soufflets à la traverse, [1] dont je me serais bien passée; et qui pis est, d'abord que le jour commencera de se montrer, on me doit mener en religion. Je suis plus affligée de l'affliction que tu auras, que de la mienne propre. Comme j'ignore en quel couvent on me doit conduire, il m'est impossible de t'en avertir; mais mon frère, qui se doit rendre ici avant que cinq heures sonnent, et qui ne m'abandonnera point tant qu'il pourra me suivre, ne manquera pas de te dire comment tu me pourras voir, en cas que je sois visible, ou comment tu me pourras écrire, en cas que je ne le sois pas. Je ne te recommande point de m'être fidèle: l'amour que je n'ai point de honte de dire que j'ai pour toi, le sacrifice que je te fais, et le traitement que j'endure, te disent plus que je ne te pourrais dire. Je suis inconsolable, mais con-

ma part, qu'à cela ne tienne. — Me voilà prêt à partir, je ne tiens à rien, rien ne m'arrête. Il tient à cet homme-là (il est attaché à lui) par bien des endroits. — La compagnie est mauvaise, on n'y peut tenir, on ne peut résister à l'ennui qu'elle donne. 1) A la traverse, façon de parler qui se dit de ce qui survient inopinément. Notre marché eût été conclu, si un tel ne fut venu à la traverse, ne se fut pas jeté à la traverse.

sole-toi. Où j'entre tu n'as point de rivaux à craindre, je souhaite qu'où je te laisse je n'aie point de rivale à redouter. Adieu, mon cher; je t'embrasse de toute mon âme avant d'entrer en religion, et te proteste que je n'en sortirai de ma vie que pour être à toi.

MADAME DE SEVIGNE.

A MADAME DE GRIGNAN.

1.

Voici un terrible jour, ma chère enfant, je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites, et à tous ceux que je fais; et combien il s'en faut [1] qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer! Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous: c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire.

Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible, et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons. Je les ai senties et je les sentirai long-temps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous, je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable: comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cher-

1) On dit: il s'en faut beaucoup que l'un soit du mérite de l'autre. Mais on dira: il ne s'en faut pas beaucoup qu'il *ne* soit aussi grand que son frère. Peu s'en est fallu qu'il *ne* soit tombé. — S'il est question d'exprimer que la quantité qui devrait être dans un objet quelconque n'y est pas, on dira: il s'en faut *de* beaucoup. Le pays n'est pas peuplé à proportion de son étendue, il s'en faut *de* beaucoup.

che toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que je sois un peu accoutumée; mais ce ne sera jamais pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser. Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir, je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai pas assez embrassée en partant; qu'avais-je à ménager? je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan; je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi: j'en attendrai les effets sur tous les chapitres.

Je suis déjà dévorée de curiosité; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce [1] de l'aimer quelque jour comme je vous aime. Jamais un départ n'a été si triste que le nôtre; nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant; plaignez-moi de vous avoir quittée. Hélas! nous voilà dans les lettres.

2.

Je ne puis songer, sans une extrême émotion, à l'état où j'apprends que vous avez été;

1) Faites-moi la grâce (l'amitié) de m'avertir de mes défauts. Le roi lui a fait grâce, le roi lui a pardonné. Je lui devais mille écus, mais il m'a fait grâce de (il m'a remis) la moitié. — Il est dans les bonnes grâces du prince, il est en grâce auprès de lui. — Vous n'avez pas bonne grâce, vous avez mauvaise grâce d'agir de la sorte, ce que vous faites est contre la bienséance.

et, quoique je sache que vous en êtes quitte, il m'est impossible de tourner les yeux sur le passé, sans une horreur qui me trouble. Faut-il donc que cette tristesse inutile se trouve avec tant d'autres peines qui sont présentement dans mon cœur! Le péril extrême où se trouve mon fils, la guerre qui s'échauffe tous les jours, les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connaissances, et qui peuvent apporter pis; la crainte qu'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir; tout cela me déchire et me tue, [1] et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est; tout le monde pleure ou craint de pleurer. L'esprit tourne [2] à la pauvre madame de Nogent. Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit: je ne l'ai point vue; mais voici ce que je sais. Mademoiselle des Vertus était retournée, depuis deux jours, à Port-Royal, où elle est quasi toujours; on est allé la quérir avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle des Vertus n'avait qu'à se montrer; ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut: "Ah! mademoiselle, comment se porte M. mon frè-

1) Tuer se dit par exagération des choses qui inquiètent, qui peuvent altérer la santé, ou qui fatiguent excessivement. Le chagrin le tue. Il se tue le corps et l'âme pour amasser de l'argent. Il se tue à étudier les langues. 2) Cela lui a tourné la tête, cela lui a troublé l'esprit. Il est si embarrassé que la tête lui en tourne. — Ce jeune homme tourne mal, il ne soutient pas les espérances qu'on avait conçues de lui. Il tourne à tout vent, il tourne comme une girouette. La chance a tourné, les choses ont changé de face. — Le lait

re?" [1] sa pensée n'osa aller plus loin. "Madame, il se porte bien de sa blessure; il y a eu un combat." "Et mon fils?" on ne lui répondit rien. "Ah! Mademoiselle! mon fils! mon fils! mon cher enfant! répondez-moi, est-il mort?"—"Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre." — "Ah! mon cher fils! est-il mort sur-le-champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? ah! mon Dieu, quel sacrifice!" et là-dessus elle tombe sur son lit; et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que le bon Dieu le veut; elle n'a aucun repos; sa santé, déjà très-mauvaise, est visiblement altérée: pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

Mon fils m'a écrit; il est sensiblement touché de la perte de M. de Longueville. Il n'était point à cette première expédition, mais il sera d'une autre: peut-on trouver quelque sûreté dans un tel métier? Je vous conseille d'écrire à M. de La Rochefoucauld sur la mort de son chevalier et sur la blessure de M. de Marsillac. J'ai vu son cœur à découvert dans cette cruelle aventure: il est au premier rang de tout ce que j'ai jamais vu de courage, de mérite, de tendresse et de raison. Je ne m'amuserai point aujourd'hui à vous dire combien je vous aime.

3.

Ah! ma fille, j'ai bien des excuses à vous faire de la lettre que je vous ai écrite ce matin,

tourne, il s'altère. Les cerises, les fraises tournent, signifient ou qu'elles s'avancent vers la maturité, ou qu'elles sont altérées. — Il ne sait plus de quel côté se tourner, il ne sait plus de quoi subsister. 1) Le grand Condé. On ne dit point en français *Monsieur mon frère*; mais il s'agit ici de princes.

en partant pour venir ici. Je n'avais point reçu votre lettre; mon ami de la poste m'avait mandé que je n'en avais point; j'étais au désespoir. J'ai laissé le soin à madame de La Troche de vous mander toutes les nouvelles, et je suis partie là-dessus. Il est dix heures du soir, et M. de Coulanges, que j'aime comme ma vie, et qui est le plus joli homme du monde, m'envoie votre lettre qui était dans son paquet; et, pour me donner cette joie, il ne craint point de faire partir son laquais au clair de la lune: [1] il est vrai, mon enfant, qu'il ne s'est point trompé dans l'opinion de m'avoir fait un grand plaisir. Je suis fâchée que vous ayez perdu un de mes paquets; comme ils sont pleins de nouvelles, cela vous dérange, et vous ôte du train [2] de ce qui se passe. Vous devez avoir reçu des relations très-exactes; elles vous auront fait voir que le Rhin était très-mal défendu: le grand miracle, c'est de l'avoir passé à la nage. M. le prince et ses argonautes furent dans un bateau; les premières troupes qu'ils rencontrèrent au-delà demandèrent quartier, quand le malheur voulut que M. de Longueville, qui sans doute ne l'entendit pas, s'approche de leurs retranchements, et, poussé d'une bouillante ardeur, arrive à la barrière, où il tue le premier qui se trouve sous sa main: en même temps on le perce de cinq ou six coups. M. le duc le suit; M. le prince suit son fils, et tous les autres suivent M. le prince: voilà où se fit la tuerie, qu'on aurait, comme vous voyez, très-bien évitée, si l'on

1) Il fait un beau clair de lune. Au quel quantième de la lune sommes-nous? Combien avons-nous de la lune? C'est le premier quartier de la lune. La lune fut en son plein avant-hier, elle est à cette heure en décours. *La lune pâle est pluvieuse, La rougeâtre est toujours venteuse, La blanche amène le beau temps.* — Il a fait un trou à la lune, il a plié bagage sans payer ses créanciers. Il veut prendre la lune avec les dents, il entreprend ce qui est impossible. 2) Il faut savoir le train des affaires. L'affaire est en bon train, elle va bon train, elle

avait su l'envie que ces gens-là avaient de se rendre; mais tout est marqué dans l'ordre de la Providence.

Le comte de Guiche a fait une action dont le succès le couvre de gloire; car, si elle eût tourné autrement, il était criminel. Il se charge de reconnaître si la rivière est guéable; il dit que oui: elle ne l'est pas; des escadrons entiers passent à la nage sans se déranger; il est vrai qu'il passe le premier; cela ne s'est jamais hasardé: cela réussit, il enveloppe des escadrons, et les force à se rendre. Vous voyez bien que son honneur et sa valeur ne se sont point séparés; mais vous devez avoir de grandes relations de tout cela. Un chevalier de Nantouillet était tombé de cheval; il va au fond de l'eau, il revient, il y rentre, il revient encore; enfin, il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache; ce cheval le mène à bord; il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gaillard: voilà qui est d'un sang-froid qui me fait souvenir d'Oronte, prince des Massagètes.

N'oubliez pas d'écrire un petit mot [1] à La Troche, sur ce que son fils s'est distingué dans ce passage de rivière; on l'a loué devant le roi, comme un des plus hardis. Il n'y a nulle apparence qu'on se défende contre une armée si victorieuse. Les Français sont jolis assurément; il faut que tout leur cède pour les actions d'éclat et de témérité. Enfin, il n'y a plus de rivière

prend le train de réussir. — Il est en train, il est en action. Il fait du train, du tapage. Il est en train (en humeur) de jouer. — Le cocher mène bon train. On menera cet homme bon train, on le poursuivra vivement. — Il voyage avec un grand train, avec une grande suite de valets. — Un train d'artillerie. Un train de bois flotté. 1) Il ne dit mot. Il est parti sans mot dire. Il n'eut pas le mot à dire, pas le moindre petit mot, il ne répondit pas un mot. S'il ne dit mot, il n'en pense pas moins. *Qui ne dit mot, consent.*

présentement qui serve de défense contre leur excessive valeur. — Adieu, ma divine enfant, pardonnez le chagrin que j'avais d'avoir été si longtemps sans recevoir de vos lettres; elles me sont toujours si agréables, qu'il n'y a que vous qui puissiez me consoler de n'en point avoir.

4.

Si je pouvais écrire tous les jours, je m'en accommoderais fort bien. Je trouve même quelquefois le moyen de le faire, quoique mes lettres ne partent pas: mais le plaisir d'écrire est uniquement pour vous; car à tout le reste du monde on voudrait avoir écrit, et c'est parce qu'on le doit.... Je m'en vais vous parler aujourd'hui de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf, qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon (son frère), me pria hier de dîner [1] avec eux, afin de parler de leur affliction; madame de La Fayette y était: nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu; les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avait un portrait divinement bien fait de ce héros, dont tout le train était arrivé à onze heures; ces pauvres gens déjà tout habillés de deuil, ne faisaient que pleurer: il vint trois gentilshommes, qui pensèrent mourir de voir ce portrait; c'étaient des cris qui faisaient fendre le cœur; ils ne pouvaient prononcer une parole. Ses valets de chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes, et faisait fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler répondit à nos

1) *Prier de dîner* est un terme de rencontre ou d'occasion; *prier à dîner* marque un dessein prémédité. *Prier à dîner* marque plus de familiarité; *inviter à dîner* plus de considération. Quand on *prie de dîner*, c'est sans apprêts; quand on *prie à dîner*, l'apprêt doit être meilleur, mais quand on *invite à dîner*, il doit sentir la cérémonie. Boiste. — Il dîne par coeur, il ne dîne point, non pas volontairement, mais contre son gré. — *Qui dort dîne*, veut dire que le sommeil engraisse ceux qui dorment.

tristes questions; nous nous fîmes raconter sa mort.

Il monta à cheval le samedi à onze heures, après avoir mangé; et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf: "Mon neveu, demeurez-là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître." M. d'Hamilton, qui se trouvait près de l'endroit où il allait, lui dit: "Monsieur, venez par ici, on tirera du côté où vous allez." — "Monsieur, lui dit-il, vous avez raison; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui; cela sera le mieux du monde." Il eut à peine touché son cheval, [1] qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit: "Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là." M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber: le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf, il était penché le nez sur l'arçon; dans ce moment le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens, il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée.

On crie, on pleure, M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. [2] On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, [3] on

1) Touchez le cheval, frappez-le pour le faire aller. Touche, cocher. 2) Il se pâme, il tombe en défaillance. L'enfant se pâme à force de crier. On dit familièrement, il crie comme un perdu, comme un enragé, comme si on l'écorchait, comme un aveugle qui a perdu son bâton; il crie à pleine tête, à tue tête. 3) Etre en haie, se mettre, se ranger en haie.

le garde à petit bruit: un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente. Ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. [1] On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil: [2] tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts, ils ne battaient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a encore été une désolation; et partout où il a passé, on n'entendait que des clameurs: mais, à Langres, ils se sont surpassés; ils allèrent au-devant de lui en habit de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple, tout le clergé en cérémonie; il y eut un service solennel dans la ville, et en même temps ils se cotisèrent [3] tous pour cette dépense qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arriva à Saint-Denis le soir, tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici: il sera dans une chapelle en dépôt; on lui

1) Avoir qn. sur le bras, en être chargé. Il est sur mes bras, il faut que je le nourrisse. — On lui coupe bras et jambes, on lui ôte les moyens d'agir. — Il demeure les bras croisés, sans rien faire. — Les bras me tombent, je tombe de mon haut, ma surprise est extrême. 2) Etre en deuil; prendre, porter, quitter le deuil; s'habiller de deuil. 3) Il faut que chacun se cotise selon ses facultés. Il a payé sa côte, sa quote-part. — Ecot est la quote-part que doit chaque personne pour un repas commun.

fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel.

Voilà quel fut le divertissement que nous eûmes; nous dînâmes comme vous pouvez penser, et jusqu'à quatre heures nous ne fîmes [1] que soupirer. Le cardinal de Bouillon parla de vous, et répondit que vous n'auriez point évité cette triste partie, si vous aviez été ici; je l'assurai fort de votre douleur; il vous fera réponse et à M. de Grignan: il me pria de vous dire mille amitiés, et [2] la bonne d'Elbeuf, qui perd tout, aussi bien que son fils.... Adieu, ma chère enfant, je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui ne peut se représenter.

A M. DE COULANGES.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste: une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame de Hauteville; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux

1) *Il ne fait que* jouer, il joue presque toujours. Attendez-moi, je ne fais qu'aller et retourner. Elle ne fait que croître et embellir. — *Il ne fait que d'*arriver, il y a très-peu de temps qu'il est arrivé. — Si vous n'avez *que faire de* ce livre-là (si vous n'en avez pas besoin), prêtez-le moi. Je n'ai que faire de lui ni de ses visites, je n'ai pas besoin de lui, ou je n'en fais nul cas. 2) La conj. *et* ne marque pas assez l'union entre les deux membres; il fallait: ainsi que etc. Lévizac.

qui la verront croiront avoir la berlue; [1] une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire, devinez-la: je vous la donne en trois. [2] Jetez-vous votre langue aux chiens? [3]

Hé bien! il faut donc vous la dire: M. de Lauzun épouse dimanche, au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit: Voilà qui est bien difficile à deviner! c'est madame de la Vallière. — Point du tout, Madame. — C'est donc mademoiselle de Retz? Point du tout: vous êtes bien provinciale! Ah, vraiment, nous sommes bien bêtes! dites-vous: c'est mademoiselle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément mademoiselle de Créqui. — Vous n'y êtes pas. [4] Il faut donc à la fin vous la dire. Il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, mademoiselle de... mademoiselle... devinez le nom; il épouse Mademoiselle, fille de feu Monsieur; Mademoiselle, petite-fille de Henri IV; mademoiselle d'Eu, de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans; Mademoiselle, cousine germaine du Roi; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur. [5]

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux,

1) Il a la berlue, il a la vue trouble. Il faut avoir la berlue pour juger comme vous faites. 2) Je vous la donne en trois fois à deviner, je vous défie de la deviner en trois fois. Je le donne au plus fin à deviner. — Je le donne au plus habile à mieux faire. Voilà un coup bien heureux, je vous le donne en dix, en vingt à en faire un semblable, ou simplement, je vous le donne en dix. 3) Il jette sa langue aux chiens, il se rend, il renonce à deviner l'énigme. 4) Vous ne l'avez pas deviné. Quand on y est, on y est, et vous n'y êtes pas, se dit à celui qui ne touche pas au point de la difficulté. 5) Ce mariage n'eut pourtant pas lieu; la reine y opposa des obstacles.

qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous; adieu. Les lettres qui seront portées par cet ordinaire [1] vous feront voir si nous disons vrai ou non.

CHARLES XII A VARNITZA.

La fortune du roi de Suède, si changée de ce qu'elle avait été, le persécutait dans les moindres choses: il trouva à son retour [2] à Bender son petit camp, et tout le logement inondé des eaux du Niester: il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza; et comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierres, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement, contre sa coutume, pour imposer [3] plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres, l'une pour sa chancellerie, l'autre pour son favori Grothusen [4], qui tenait une de ses tables. Tandis que le roi bâtissait ainsi près de Bender, comme s'il

1) Ordinaire se dit quelquefois du courrier qui part à certains jours précis, ou du jour même où il part ou arrive. Je vous écrirai par le premier ordinaire, au premier ordinaire. Il s'est passé trois ordinaires, sans que j'aie eu de vos nouvelles. 2) Charles XII s'était rendu dans le camp du grand-visir, pour lui reprocher d'avoir conclu avec le Czar le traité du 11 juillet 1711. C'est de là que nous le voyons revenir à Bender, où il s'était retiré après la bataille de Pultava. 3) *Imposer* signifie, commander le respect. *En imposer* signifie, tromper, induire en erreur. L'air noble et simple de l'innocence impose; l'air composé d'un hypocrite en impose. 4) Trésorier de Charles XII à Bender.

eût voulu rester toujours en Turquie, Baltagi Mehemet [1] craignant plus que jamais les intrigues et les plaintes de ce prince à la Porte, avait envoyé le résident de l'empereur d'Allemagne, demander lui-même à Vienne un passage pour le roi de Suède par les terres héréditaires de la maison d'Autriche. Cet envoyé avait rapporté en trois semaines de temps, une promesse de la régence impériale de rendre à Charles XII les honneurs qui lui étaient dûs, et de le conduire en toute sûreté en Poméranie.

On s'était adressé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'empereur d'Allemagne, Charles, successeur de Joseph, était en Espagne où il disputait la couronne à Philippe V. Pendant que l'envoyé allemand exécutait à Vienne cette commission, le grand-visir envoya trois pachas au roi de Suède, pour lui signifier qu'il fallait quitter les terres de l'empire turc. Le roi, qui savait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire, que, s'ils osaient lui rien proposer contre son honneur, et lui manquer de respect, il les ferait pendre tous trois sur l'heure. Le pacha de Salonique, qui portait la parole, déguisa la dureté de sa commission sous les termes les plus respectueux. Charles finit l'audience sans daigner seulement répondre; son chancelier Mullern, qui resta avec ces trois pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son maître qu'ils avaient assez compris par son silence. Le grand-visir ne se rebuta pas, il ordonna à Ismaël Pacha, nouveau sérasquier de Bender, de menacer le roi de l'indignation du sultan, s'il ne se déterminait pas sans délai.

L'ordre et le fetfa [2] furent portés à Bender par le Bouyouk Imraour, grand maître des écuries, et un chiaou pacha premier huissier. Le pacha indigné s'en retourna au grand galop, contre l'usage ordinaire des Turcs: en s'en retournant il ren-

1) Grand-visir. 2) Décision par écrit du moufti.

contra Fabrice [1] et lui cria toujours en courant: "le roi ne veut point écouter la raison; [2] tu vas voir des choses bien étranges." Le jour même il retrancha les vivres au roi, et lui ôta sa garde de janissaires. Il fit dire aux Polonais et aux Cosaques, qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il fallait quitter le camp du roi de Suède, et venir se mettre dans la ville de Bender sous la protection de la Porte. Tous obéirent, et laissèrent le roi réduit aux officiers de sa maison, et à trois cents soldats suédois, contre vingt mille Tartares et six mille Turcs.

Il n'y avait plus de provisions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux. Le roi ordonna qu'on tuât hors du camp à coups de fusil, vingt de ces beaux chevaux arabes que le Grand-Seigneur lui avait envoyés, en disant: "je ne veux ni de leurs provisions, ni de leurs chevaux." Ce fut un régal pour les troupes tartares, qui, comme on sait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs et les Tartares investirent de tous côtés le petit camp du roi. Ce prince sans s'étonner fit faire des retranchements réguliers par ses trois cents Suédois: il y travailla lui-même; son chancelier, son trésorier, ses secrétaires, ses valets de chambre, tous ses domestiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des solives derrière les portes en forme d'arcs-boutants. Quand on eut bien barricadé la maison, et que le roi eut fait le tour de ses prétendus re-

1) Gentilhomme du duc de Holstein, envoyé auprès de Charles XII à Bender, pour y ménager les intérêts du duc. 2) Il ne veut pas se rendre à la raison; on ne peut le réduire, le ranger, l'amener, le mettre à la raison; il n'entend point raison. *Où force domine raison n'a point de lieu.* — Il n'y a ni rime ni raison à tout ce qu'il dit. — On lui a demandé raison de sa conduite, on a demandé qu'il en rendait compte. — Raison signifie aussi satisfaction. S'il m'offense, j'en demanderai raison, j'en aurai... j'en tirerai... il m'en fera raison. Il n'est pas permis de se faire raison soi-même. — On dit

tranchements, il se mit à jouer aux échecs [1] tranquillement avec son favori Grothusen, comme si tout eût été dans une sécurité profonde; heureusement Fabrice, l'envoyé de Holstein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza et Bender, où demeurait aussi M. Jeffreys, envoyé d'Angleterre auprès du roi de Suède. Ces deux ministres, voyant l'orage prêt à éclater, prirent sur eux de se rendre médiateurs entre les Turcs et le roi. Le Kan et surtout le pacha de Bender, qui n'avait nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empressement les offres de ces deux ministres: ils eurent ensemble à Bender deux conférences, où assistèrent cet huissier du sérail et le grand maître des écuries, qui avaient apporté l'ordre du sultan et le fetfa du moufti.

Monsieur Fabrice leur avoua, que sa majesté suédoise avait de justes raisons de croire qu'on voulait le livrer à ses ennemis en Pologne. Le kan, le pacha et les autres jurèrent [2] sur leurs têtes, prirent Dieu à témoin, qu'ils détestaient une si horrible perfidie, qu'ils verseraient tout leur sang plutôt que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au roi en Pologne; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les ambassadeurs russes et polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oserait faire au roi de Suède. Enfin, ils se plaignirent amèrement des soupçons outrageants que le roi concevait sur des personnes qui l'avaient si bien reçu et si bien traité. Quoique les serments ne soient

aussi, je vous fais raison de la santé que vous m'avez portée. 1) Echec au roi et à la dame. Avancez le pion de la reine. Votre cavalier est aux prises. Je vais le retirer. Je joue ma tour à la troisième case du fou de votre dame. Le roi est en échec. Je vous donne échec et mat. 2) Il a juré fidélité à son ami. Il jure par son Dieu et par sa foi, sur son honneur. On vous croit sans jurer. Il ne faut jurer de rien. Il a juré faux. Il jure comme un charretier embourbé. — On dit qu'un

souvent que le langage [1] de la perfidie, Fabrice se laissa persuader: il crut voir dans leurs protestations cet air de vérité que le mensonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il savait bien qu'il y avait eu une secrète correspondance entre le kan tartare et le roi Auguste; mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation, que de faire sortir Charles XII des terres du Grand-Seigneur. Soit que Fabrice se trompât, ou non, il les [2] assura qu'il représenterait au roi l'injustice de ces défiances. "Mais prétendez-vous le forcer à partir?" ajouta-t-il. — "Oui, dit le pacha, tel est l'ordre de notre maître." Alors il les pria encore une fois de bien considérer, si cet ordre était de verser le sang d'une tête couronnée? "Oui, répliqua le kan en colère, si cette tête couronnée désobéit au Grand-Seigneur dans son empire."

Cependant tout étant prêt pour l'assaut, la mort de Charles XII paraissant inévitable, et l'ordre du sultan n'étant pas positivement de le tuer en cas de résistance, le pacha engagea le kan à souffrir qu'on envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le Grand-Seigneur, pour avoir les derniers ordres de sa Hautesse. Monsieur Jeffreys, et Mr. Fabrice, ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le roi; ils arrivent avec l'empressement des gens qui apportaient une nouvelle heureuse, mais ils furent très-froidement reçus; il les appela médiateurs volontaires, et persista à soutenir que l'ordre du sultan et le fetfa du moufti étaient forgés, puisqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux or-

violon jure, lorsqu'il rend un son aigre. 1) *Le langage* convient à tout ce qui exprime les pensées. Le langage des yeux. Le geste est un langage muet. *La langue* est l'expression des pensées par la parole. *Un jargon* est un langage corrompu ou affecté. On appelle *argot* le langage des filous. *Un patois* est un langage corrompu que parlent les paysans. 2) Il fallait: *leur* au lieu de *les*. *Assurer qn.*, c'est témoigner à qn. *Assurer*

dres à la Porte. Le ministre anglais se retira bien résolu de ne se plus mêler [1] des affaires d'un prince si inflexible; M. Fabrice aimé du roi, et plus accoutumé à son humeur que le ministre anglais, resta avec lui pour le conjurer de ne pas hasarder une vie si précieuse dans une occasion si inutile. Le roi, pour toute réponse, lui fit voir ses retranchements, et le pria d'employer sa médiation seulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aisément des Turcs, de laisser passer des provisions dans le camp du roi, en attendant que le courrier fût revenu d'Andrinople. Le kan même avait défendu à ses Tartares impatients du pillage, de rien attenter contre les Suédois jusqu'à nouvel ordre. De sorte que Charles XII sortait quelquefois de son camp avec quarante chevaux, et courait au milieu des troupes tartares qui lui laissaient respectueusement le passage libre; il marchait même droit à leurs rangs, et ils s'ouvraient plutôt que de résister.

Enfin, l'ordre du Grand-Seigneur étant venu, de passer au fil de l'épée [2] tous les Suédois qui feraient la moindre résistance, et de ne pas épargner la vie du roi, le pacha eut la complaisance de montrer cet ordre à M. Fabrice, afin qu'il fît un dernier effort sur l'esprit de Charles. Fabrice vint faire aussitôt ce triste rapport. "Avez-vous vu l'ordre dont vous parlez?" dit le roi. "Oui, répondit Fabrice." — "Eh bien dites-leur de ma part que c'est un second ordre qu'ils ont supposé, et que je ne veux point partir." Fabrice se jeta à ses pieds, se mit en colère, lui reprocha son opiniâtreté; tout fut inutile. "Retournez

à qn., c'est donner pour sûr à qn. Assurez vos parents de mon estime. Assurez à votre ami que je ménagerai ses intérêts. 1) Ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde pas. — *Cordonnier mêle-toi de ta pantoufle. Que chacun fasse son métier, les vaches seront bien gardées.* 2) Passer qn. au fil de l'épée, faire main-basse sur qn. — Donner du fil à une épée, signifie, la rendre tranchante.

à vos Turcs, lui dit le roi en souriant, s'ils m'attaquent, je saurai bien me défendre." — Les chapelains du roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultava, et surtout sa personne sacrée; l'assurant de plus que cette résistance était injuste, qu'il violait les droits de l'hospitalité en s'opiniâtrant à rester par force chez des étrangers, qui l'avaient si longtemps et si généreusement secouru. Le roi qui ne s'était point fâché contre Fabrice, se mit en colère contre ses prêtres, et leur dit, qu'il les avait pris pour faire les prières, et non pour lui dire leurs avis. — Le général Hord et le général Dardoff, dont le sentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat, dont la suite ne pouvait être que funeste, montrèrent au roi leurs estomacs [1] couverts de blessures reçues à son service; et l'assurant qu'ils étaient prêts à mourir pour lui, ils le supplièrent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. "Je sais par vos blessures et par les miennes, leur dit Charles XII, que nous avons vaillamment combattu ensemble; vous avez fait votre devoir jusqu'à présent, faites-le encore aujourd'hui." Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince préparé à l'assaut se flattait en secret du plaisir et de l'honneur de soutenir avec trois cents Suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste: son chancelier Mullern, le secrétaire Empreus et les clercs devaient défendre la maison de la chancellerie: le baron Fief à la tête des officiers de la bouche, [2] était à un

1) Estomac se dit quelquefois de la partie extérieure du corps qui répond à la poitrine et à l'estomac. 2) Officiers qui servent soit à la cuisine du roi, soit au gobelet. — Il a bouche à cour, il a droit de manger aux tables entretenues par le roi. — Cela fait bonne bouche, cela laisse un bon goût. Il garde qu. ch. pour la bonne bouche. — Cela fait venir l'eau à la bouche.

autre poste: les palfreniers, les cuisiniers avaient un autre endroit à garder, car avec lui tou était soldat; il courait à cheval de ses retranchements à sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des officiers: et assurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas long-temps sans voir l'armée des Turcs et des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons [1] sonnaient, les cris de *Alla*, *Alla*, se faisaient entendre de tous côtés. Le baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient seulement *Demirbash* (tête de fer). Aussitôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchements; il s'avança dans les rangs des janissaires, qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui. "Eh, quoi! mes amis, leur dit-il en propres mots, venez-vous massacrer trois cents Suédois sans défense? Vous, braves janissaires, qui avez pardonné à cent mille Russes, quand ils vous ont crié *Amman* (pardon), avez-vous oublié les bienfaits que vous avez reçus de nous? et voulez-vous assassiner ce grand roi de Suède que vous aimez tant, et qui vous a fait tant de libéralités? Mes amis, il ne demande que trois jours, et les ordres du sultan ne sont pas si sévères qu'on vous le fait croire." — Ces paroles firent un effet que Grothusen n'attendait pas lui-même. Les janissaires jurèrent sur leurs barbes, qu'ils n'attaqueraient point le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le signal de l'assaut: les janissaires loin d'obéir, menacèrent de se jeter sur leurs chefs, si l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède: ils vinrent en tumulte à la tente du pacha de Bender, criant que les or-

1) Ce mot ne s'emploie plus qu'en poésie.

dres du sultan étaient supposés; à cette sédition inopinée le pacha n'eut à opposer que la patience. Il feignit d'être content de la généreuse résolution des janissaires, et leur ordonna de se retirer à Bender. Le kan des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'assaut [1] avec ses troupes; mais le pacha, qui ne prétendait pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada [2] au kan d'attendre jusqu'au lendemain.

Le pacha de retour à Bender assembla tous les officiers des janissaires et les plus vieux soldats: il leur lut et leur fit voir l'ordre positif du sultan et le fetfa du moufti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, et qui avaient reçu mille présents des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains; et de souffrir qu'ils lui servissent de gardes. Le pacha le permit, il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens, de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs églises. Ils s'adressèrent au baron de Grothusen et au chancelier Mullern; ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au roi; et que s'il voulait, ils

1) Aller à.. monter à l'assaut; donner.. repousser un assaut; prendre d'.. emporter d'assaut. — Il fait assaut d'esprit, il lutte pour en montrer le plus. Ces dames vont au bal pour faire assaut de beauté, pour en faire parade. 2) Il rejette sa faute sur celui qui lui a persuadé de la faire. On dit, persuader à qn. qu'on est franc, ou persuader qn. de sa franchise. Persuader qn. d'une vérité.

le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au Grand-Seigneur. Dans le temps qu'ils faisaient cette proposition, le roi lisait des lettres, qui arrivaient de Constantinople, et que Fabrice, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrètement par un janissaire. Elles étaient du comte Poniatowsky, qui ne pouvait le servir à Bender, ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrète demande de mille bourses. [1] Il mandait au roi, que les ordres du sultan pour saisir ou massacrer sa personne royale, en cas de résistance, n'étaient que trop réels; qu'à la vérité le sultan était trompé par ses ministres, mais que, plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi; qu'il fallait céder au temps et plier [2] sous la nécessité; qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voie des négociations; de ne point mettre de l'inflexibilité, où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps, le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de Poniatowsky, ne purent donner seulement au roi l'idée, qu'il pouvait fléchir sans déshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque sorte leur prisonnier. Il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire, que, s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe; [3] ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts. — Les vieillards remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant: "Ah!

1) Bourse, monnaie de compte turc, 1500 fr. ou 500 piastres. 2) Vous *pliez* le papier que vous plissez, ou que vous mettez en doubles; vous *ployez* le papier que vous roulez. On *plie* du linge, on *ploie* une branche. Au figuré ces deux verbes signifient, soumettre, assujettir, mais *plier* indique un effort plus grand. 3) On dit familièrement, il a la barbe trop jeune, c'est une

la tête de fer, puisqu'il veut périr, qu'il périsse!" Ils vinrent rendre compte au pacha de leur commission, et apprendre à leurs camarades à Bender, l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du pacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut, qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment: les Turcs marchent aux retranchements: les Tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer. Les janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp. [1] A peine vingt Suédois tirèrent l'épée, les trois cents soldats furent enveloppés et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval entre sa maison et son camp, avec les généraux Hord, Dardoff et Sparre: voyant que tous ses soldats s'étaient laissés prendre en sa présence, il dit de sang-froid à ces trois officiers: allons défendre la maison; nous combattrons, ajouta-t-il en souriant, *pro aris et focis*. — Aussitôt il galope avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang-froid, et en plaisantant, se défendre contre dix canons et toute une armée; ils le suivent avec quelques gardes, et quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes. Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires; déjà même près de deux cents

jeune barbe, pour dire, il n'a point d'expérience. — Faire une ch. à la barbe de qn., c'est la faire malgré lui, et en sa présence. — Il rit dans la barbe, sous cap. — Les barbes d'un bonnet, les bandes de toile qui le garnissent. — Des barbes d'épi; des barbes de plume. Des barbes de baleine. — Un barbe est un cheval de Barbarie. 1) On lève le camp. L'alarme est au camp.

Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartements, à la réserve d'une grande salle, où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes; il s'était jeté en bas de son cheval le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant. Les janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étaient animés par la promesse qu'avait faite le pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché [1] son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait, et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire, qu'il avait blessé, lui appuya son mousqueton sur le visage; si le bras du Turc n'avait fait un mouvement causé par la foule, qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort: la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître. Le roi enfonça son épée [2] dans l'estomac du janissaire; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle en ouvrent la porte: le roi entre comme un trait suivi de sa petite troupe; on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà Charles XII dans cette salle enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de

1) Touchez cela, touchez à cela. N'y touchez pas. Il touche au plancher de la tête. Il touche à sa fin. On les a réconciliés, ils se sont touchés dans la main. — Le prince n'ose toucher à la religion. — Dieu lui a touché le coeur. — Il a touché (reçu) ses appointements. — Il le lui a fait touché au doigt et à l'oeil, il le lui a démontré clairement. — Toucher l'orgue, le piano. 2) Il met l'épée à la main, il la tire. Il lui donne des coups de plat d'épée. Il lui passa son épée au-travers du corps. Il lui enfonça l'épée jusqu'à la garde. Il rengaîna l'épée, il la remit dans le fourreau.

chambre, domestiques de toute espèce. Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la maison, et remplissaient les appartements. Allons un peu chasser de chez moi ces barbares, dit-il, et se mettant à la tête de son monde; il ouvrit lui-même la porte de la salle, qui donnait dans [1] son appartement à coucher; il entre et fait feu sur ceux qui pillaient. Les Turcs chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves; le roi profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point; et en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis. — Le roi aperçut dans la chaleur du combat deux janissaires, qui se cachaient sous son lit; il en tua un d'un coup d'épée; l'autre lui demanda pardon en criant *amman.* "Je te donne la vie, dit le roi au Turc, à condition, que tu iras faire au pacha un fidèle récit de ce que tu as vu." Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes: une chambre basse pleine de mousquets et de poudre avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires: on s'en servit à propos, les Suédois tiraient à travers les fenêtres presque à bout portant [2] sur cette multitude de Turcs dont ils tuè-

1) La porte donne dans le cabinet. La chambre donne sur la rue. Il donne dans le jeu, il se livre au goût du jeu. Il donne dans les (il fait dépense en) tableaux. Il donne tête baissée dans l'affaire. Il donne dans le piége. Il donne dans le ridicule. Le vin donne dans la tête. 2) A bout touchant, à brûle-pourpoint. — Il tire à poudre, à plomb, à balle, à coup sûr, à coups perdus, à ricochet. — Il tire aux oiseaux, au blanc, en

rent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure. — Le canon tirait contre la maison, mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous et ne renversait rien. Le kan des Tartares et le pacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde, et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu [1] à la maison pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes, et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées; la maison fut en flammes en un moment. Le toit tout embrasé était près de fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage: l'appartement du roi était consumé, la grande salle où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins; la moitié du toit était abîmée dans la maison même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes. — Un garde, nommé Walberg, osa dans cette extrémité crier qu'il fallait se rendre. "Voilà un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier." Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire, que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, et était à l'épreuve du feu; qu'il fallait faire une sortie, gagner cette

l'air. — Il tire à boulets rouges sur qn., il en dit les choses les plus offensantes. 1) Il est entre deux feux. On crie au feu. Le feu a pris au lambris; il a gagné le toit. *Il n'y a point de fumée sans feu.*

maison, et s'y défendre. Voilà un vrai Suédois, s'écria le roi: il embrassa ce garde; le créa colonel sur-le-champ. "Allons mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre [1] et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie l'épée à la main."

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison tout embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortaient point; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets; chacun tira deux coups à la fois, à l'instant que la porte s'ouvrit; et dans le même clin d'oeil jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée: le roi qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarassa dans ses éperons et tomba: vingt et un janissaires se jettent aussitôt sur lui, il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre; les Turcs l'emmènent au quartier du pacha, les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade, que l'on craint d'incommoder. — Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament et la fureur, où un combat si long et si terrible avaient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa [2] pas un mot d'impatience, pas un coup d'oeil [3] de

1) Mettre en poudre, réduire en poudre. — Il fait mordre la poudre à l'ennemi. — Il tire sa poudre aux moineaux, il emploie mal sa peine. Il n'a pas inventé la poudre, c'est un homme sans esprit. Il jette de la poudre aux yeux. 2) Une faute m'est échappé, j'ai fait une faute. La faute m'a échappé, je ne l'ai pas remarquée. Ce mot m'est échappé, j'ai prononcé ce mot sans y prendre garde. Ce que je voulais dire m'a échappé, je l'ai oublié. 3) Il a le coup d'oeil excellent, il voit promptement le parti qu'il faut prendre. Donner..jeter un coup d'oeil sur qu. ch.

colère. Il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant: *Alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps et dépouillés par les Turcs et par les Tartares; ce fut le 12 Février de l'an 1713, qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières.

VOLTAIRE.

FREDERIC II.

Pour peu qu'on ait quelque habitude du monde, quelque élévation dans la pensée, on peut parler à un roi sans aucun embarras; mais on n'aborde pas un grand homme sans quelque crainte; d'ailleurs Frédéric dans sa vie privée était assez inégal, passablement capricieux, sujet à prévention, fréquemment railleur, souvent épigrammatique contre les Français, fort attrayant pour le voyageur qu'il voulait favoriser, malicieusement piquant pour celui contre lequel il était prévenu, ou contre ceux qui, sans le savoir, avaient mal choisi leur moment pour l'approcher. Heureusement les circonstances m'étaient favorables; il avait de l'humeur contre la Russie: l'alliance de cet empire avec l'Autriche l'inquiétait; il était irrité du projet d'échange de la Bavière, [1] proposé par les deux cours impériales; l'indifférence de l'Angleterre dans la querelle des Hollandais contre l'empereur lui déplaisait; nos succès dans la guerre de l'indépendance, et l'obstacle que nous venions d'opposer à l'ambition de Joseph II en soutenant les Hollandais contre ce prince, lui avaient inspiré le désir et rendu l'espoir de renouer avec la France ses anciennes liaisons, et de nous sé-

1) L'électeur palatin devait céder la Bavière à la cour de Vienne et recevoir en échange les Pays-Bas autrichiens avec le titre de roi.

parer ainsi peu à peu de l'Autriche, dont l'union avec nous avait failli consommer sa ruine. En conséquence il était disposé à bien traiter les Français, et surtout à bien accueillir un ministre chargé d'une mission importante dans le Nord. [1]

Voilà sans doute ce qui me valut alors un accueil plein de bonté, une longue audience, et un entretien prolongé dans lequel il montra cette grâce, et je pourrais presque dire cette coquetterie d'esprit qu'il savait mieux que personne employer lorsqu'il daignait vouloir plaire, et qu'il lui prenait envie d'augmenter le nombre de ses admirateurs. Nul ne sut jamais aussi bien que lui tour à tour flatter, tourmenter, caresser et pincer l'amour-propre de son prochain. Voltaire en avait fait la double épreuve; il avait senti alternativement la patte de velours [2] du chat et la griffe du lion. [3]

Comme le petit nombre de princes que leur génie place à une grande élévation, il se montrait insensible aux libelles, aux propos méchants ou séditieux, et méprisait tous ces traits de malignité qui, lancés de trop bas, ne pouvaient atteindre si haut. Un jour, à Postdam, il entend de son cabinet un assez grand bruit qui éclatait dans la rue; il appelle un officier, et veut qu'il s'informe de la cause de ce tumulte. L'officier part, revient et lui dit qu'on a attaché sur la muraille un placard très-injurieux pour sa majesté; que, ce placard étant placé très-haut, une foule nombreuse de curieux se presse et s'étouffe à l'envi pour le lire. "Mais la garde, ajoute-t-il, va bientôt la disperser." — "N'en faites rien, répondit le roi; descendez ce placard plus bas afin qu'on le

1) Ségur était nommé ministre de France auprès de l'impératrice Catherine II. 2) Il fait patte de velours, il cache son dessein de nuire sous des dehors caressants. — Il lui a donné un coup de patte, il lui a lâché un trait vif et malin. 3) *A l'ongle on connaît le lion,* on juge des choses par un échantillon. — C'est un âne couvert de la peau du lion, c'est un fanfaron.

lise à son aise." L'ordre fut exécuté; peu de minutes après on ne parla plus du placard, mais on parla toujours de l'esprit du monarque.

Si ce prince éclairé méprisait les rumeurs d'une tourbe ignorante, non-seulement il appréciait, il désirait les suffrages des hommes de talent, mais même il les regardait comme les dispensateurs de la renommée; son ambition les courtisait; leur génie lui semblait une puissance, et il la flattait. — "Je suis, écrivait-il à Voltaire, comme le Prométhée de la fable; je dérobe [1] quelquefois de votre feu divin dont j'anime mes faibles productions. Mais la différence qu'il y a entre cette fable et la vérité, c'est que l'âme de Voltaire, beaucoup plus grande et plus magnanime que celle du roi des dieux, ne me condamne point au supplice que souffrit l'auteur du céleste larcin."

Nul ne récompensa mieux les grands services; mais nul aussi ne se moqua plus constamment de la vanité des personnes qui tenaient de leur naissance ou de sa faveur un rang élevé. — Au moment de paraître à un cercle, un jour de gala, on vint l'avertir que deux dames se disputaient le pas près d'une porte avec une vivacité et une opiniâtreté scandaleuse. "Apprenez-leur, dit le roi, que celle dont le mari occupe le plus haut emploi doit passer la première." — "Elles le savent, répond le chambellan, mais leurs maris ont le même grade." — "Eh bien, la préséance est pour le plus ancien." — "Mais ils sont de la même promotion." — "Alors, reprend le monarque impatienté, dites-leur de ma part que la plus sotte passe la première."

1) *Dérober*, c'est prendre en cachette le bien d'autrui. *Voler*, c'est le prendre de toutes manières, avec violence ou avec adresse. — Le *larron* dérobe. Le *fripon* prend par finesse, il trompe. Le *filou* prend avec adresse, il escamote. Le *voleur* prend de toutes manières et même avec violence. — *Tant prend le larron qu'on le pend. Les grands voleurs pendent les petits.*

En arrivant à Postdam à l'heure [1] indiquée, je pus croire un instant que ce n'était pas un grand monarque, mais un simple colonel auquel j'allais rendre visite. Il n'y avait à sa porte qu'un soldat en faction. Après avoir passé un corridor, je me trouvai dans une grande salle où M. de Goltz, aide-de-camp du roi, était seul assis près du feu. Il se leva et me dit qu'il allait avertir le roi que j'étais là. Je lui demandai s'il y avait quelque étiquette [2] particulière à observer à ma présentation. "Étiquette? dit-il en riant; ah! nous ne connaissons guère ici ce mot-là. Si le roi veut vous recevoir comme la plupart des étrangers, il sortira de son cabinet dont vous voyez d'ici la porte, et viendra vous parler dans ce salon. Si, relativement à votre caractère de ministre, il croit devoir vous recevoir dans son cabinet, il nous appellera tous deux. Enfin, si son dessein est de vous traiter avec une distinction particulière, vous resterez seul avec lui." Après ce peu de mots, il entra chez le roi, et revint presque aussitôt causer avec moi.

Au bout d'un quart d'heure, je vis la porte s'entr'ouvrir, et le roi nous fit signe de venir. Mais, à peine fûmes-nous entrés, que ce prince dit à M. de Goltz de sortir. Ainsi je me trouvai, non sans un peu d'embarras, tête-à-tête avec ce grand homme qui remplissait l'univers de son nom glorieux. Je remerciai sa majesté de la bonté qu'elle avait eue de m'accorder si promptement une audience, et de satisfaire le désir impatient que j'avais de présenter mes hommages à un monarque dont l'Europe révérait le génie, et dont l'amitié était précieuse au roi mon maître. — Frédéric, après m'avoir répondu qu'il désirait sincèrement entretenir et même resserrer les liens d'amitié qui existaient entre Louis XVI et lui, me demanda en détail des nouvelles du roi, de la reine, des princes, de leur famille. Il me dit: "J'ai toujours aimé la France, le caractère des Français, leur langue, leurs arts, leur littérature, et je vous vois avec plaisir chez moi. Votre père [1] m'est connu depuis long-temps de réputation; c'est un honnête homme et un brave militaire, qui a gagné son bâton de maréchal par ses actions et par ses blessures. Je vois que vous portez la décoration de Cincinnatus. [2] Vous avez fait la guerre en Amérique; votre jeunesse est toujours belliqueuse. Cependant, depuis 1763, vous auriez dû oublier la guerre; une si longue paix peut amollir. Comment avez-vous pu si loin, et dans un pays où la civilisation commence, oublier les délices de Paris, et vous passer de luxe, de bals, de parfums, de poudre?" — Assez piqué de ces mots tant soit peu désobligeants, je l'interrompis, et, reprenant le mot *poudre*, que je feignis d'entendre autrement, je lui dis: "Sire, nous n'avons pas malheureusement trouvé l'occasion d'en brûler autant que nous l'aurions voulu; après trois courtes campagnes, les Anglais, en se renfermant dans leurs forteresses et en se résignant à la paix, nous ont privés trop tôt de ce plaisir." — "Ah! reprit en souriant le roi, je

1) Il m'a donné heure à cinq h. Vous venez à l'h. sonnante. Vous venez à belle h., ou, il est belle h. pour venir, se dit ironiquement à celui qui arrive tard. Il vient à une h. indue, à une h. qui ne convient pas. Il ne fait rien qu'à ses h. Toutes ses h. sont remplies, il n'a pas une h. à lui. Il n'est pas sujet à l'h., au coup de cloche. Il est à l'h., il travaille à tant par h. — Heures de loisir. Heures dérobées. — En hiver les jours n'ont point d'heures, ils sont très-courts. Il cherche midi à quatorze h., il cherche une ch. où elle n'est pas. 2) *Un noble sans mérite est un vase qui n'a plus que l'étiquette* (le petit écriteau qu'on attache sur le sac). Boiste. *Ne jugez pas sur l'étiquette du sac.* 1) Ph. Henr. de Ségur, père de l'auteur de ce morceau, se distingua beaucoup dans les guerres de Louis XV. Louis XVI l'appela au ministère de la guerre en 1780, et le fit maréchal de France en 1783. 2) Les officiers de l'armée américaine s'étaient associés dans une société d'amis, sous le nom de Cincinnatus. Les membres de cette société se décoraient d'un aigle d'or suspendu à un ruban bleu

vous l'ai dit, personne ne rend plus de justice que moi à l'ardeur de votre nation pour la guerre. Il n'est point de peuple plus brillant; il réussit dans tout ce qu'il veut faire: mais vous savez bien qu'on l'a toujours accusé d'être un peu léger et inconstant; il est mobile comme son imagination." — "Sire, lui répondis-je, nul n'est exempt d'imperfections, pas même les plus grands hommes. Si votre majesté me permet de le dire, n'avons-nous pas eu quelquefois nous-mêmes à nous plaindre de son inconstance, lorsque nous étions ses alliés? la gloire seule vous a trouvé toujours fidèle." — Comme ma repartie avait été provoquée par ses malins sarcasmes, elle ne lui déplut pas. Au contraire, il rit, et ses yeux bleus, qui étaient tour à tour si malins, si pénétrants, et on dit même quelquefois si sévères, prirent tout-à-coup une singulière expression de douceur et de bienveillance.

J'examinais avec une vive curiosité cet homme, grand de génie, petit de stature, voûté et comme courbé sous le poids de ses lauriers et de ses longs travaux. Son habit bleu, usé comme son corps, ses longues bottes qui montaient au-dessus de ses genoux, sa veste couverte de tabac, formaient un ensemble bizarre et cependant imposant: on voyait au feu de ses regards que l'âme n'avait pas vieilli; malgré sa tenue [1] d'invalide, on sentait qu'il pouvait encore combattre comme un jeune soldat; en dépit de sa petite taille, l'esprit le voyait plus grand que tous les autres hommes.

bordé de blanc: d'un côté Cincinnatus était représenté quittant ses rustiques foyers pour prendre les armes; de l'autre on le voyait déposant son glaive, et reprenant sa charrue. 1) La tenue d'un soldat, c'est sa manière d'être vêtu. Il est en petite tenue, en grande tenue. On dit d'un homme qui est propre et soigneux sans recherche dans ses habits, qu'il a une bonne tenue. — Il n'a point de tenue (n'a pas l'assiette ferme) à cheval. — Il n'a pas de tenue, il change souvent d'avis. Le temps n'a pas de tenue.

"Savez-vous, me dit-il, que le règne de votre jeune roi commence bien? Il a trompé mes craintes et passé mes espérances: j'avais eu peur que le fils du dauphin ne se laissât gouverner par des prêtres, par quelque cardinal comme Fleury, et que les Welches (ainsi vous appelait Voltaire) ne s'affaissassent [1] sous leur triste discipline; mais il a osé prendre un ministre protestant [2] que j'avais cru qu'il garderait plus long-temps; il a suivi les conseils de tolérance de M. de Malesherbes; il a profité des fautes des Anglais pour leur enlever treize provinces; il vient récemment de protéger la Hollande, et d'opposer une digue aux projets de l'Autriche. Celle-ci n'est pas légère, et sa constance dans ses vues pourrait bien encore nous donner d'autres occupations." — Je croyais, d'après cette dernière phrase, qu'il allait peut-être me parler de l'échange de la Bavière; mais il s'arrêta, se tut encore, et, changeant subitement de conversation, il me demanda des nouvelles de notre littérature, me parla des ouvrages les plus marquants avec autant de justesse que d'esprit, traita assez mal l'abbé Raynal [3] qu'il avait cependant accueilli avec faveur, me questionna sur ce que j'en pensais, et parut assez content en me voyant rendre justice aux bons principes consignés dans son livre, et blâmer les déclamations qui le déparent. — "Ces philosophes, reprit le roi, ont fait beaucoup de bien, et nous ont tirés de la barbarie. Ils ont presque anéanti la sottise des préjugés et la honteuse folie des superstitions; mais ils connaissent peu les hommes, et croient à tort qu'on gouverne aussi facilement qu'on écrit. Ils ne conçoivent pas qu'un prince, philosophe par inclination, soit forcé d'être politique par devoir et guerrier par

1) Les pluies affaissent la terre. Le plancher commence à s'affaisser. Le vieillard s'affaisse sous le poids des années. 2) Necker. 3) Le roi de Prusse n'avait pas été épargné dans *l'histoire philosophique du commerce* que l'abbé Raynal publia en 1771.

nécessité; leur paix perpétuelle est un rêve [1] comme la perfection. Leur chef est mort, c'est une grande perte; d'ici à long-temps, personne, chez vous ni ailleurs, ne remplacera Voltaire." — "Je suis charmé, sire, lui dis-je, pour la mémoire de cet immortel écrivain, que vous rendiez à son ombre [2] une faveur qu'il avait peut-être mérité de perdre, mais qui lui avait laissé sûrement de douloureux regrets." — "Oui, j'ai eu à m'en plaindre, répliqua le roi; mais nous nous étions réconciliés. J'ai oublié ses torts, je ne me souviens que du plaisir et du bien que m'ont faits ses ouvrages. Vous allez voir en Russie sa grande admiratrice; elle payait ses hommages un peu adulateurs et ses sarcasmes contre les Turcs par de douces et piquantes cajoleries. Elle ne m'a pas si bien traité, moi, et une seule visite de l'empereur m'a enlevé son amitié; au reste, j'aurais tort d'en être surpris: les femmes sont capricieuses comme la fortune, et d'ailleurs celle-ci ne s'est jamais trop piquée de fidélité; ce n'est point par cette vertu qu'elle est célèbre."

Le voyant en si belle humeur, je hasardai quelques mots sur l'ambition de cette princesse qui avait aimé, élevé, couronné, subjugué et dépouillé le roi de Pologne. Je sentis bien vite que, dans cet instant, je manquais un peu de tact: Frédéric avait ses raisons pour glisser légèrement sur la position de Stanislas et sur le démembrement de sa couronne; mais il revint sur le compte de l'impératrice, et, comme il était très-

1) *Le songe* n'est que du sommeil; *le rêve* est de la veille comme du sommeil. Celui-ci est plus vague et n'a aucune apparence de raison. Au figuré une chose ridicule est un *rêve*, une fable, une chimère; une chose fugitive, illusoire, quoique réelle, est un *songe*. Nos projets sont des *rêves*, et la vie est un *songe*. 2) Tout lui fait ombre, il se défie de tout. — Cela lui donne ... il en prend de l'ombrage, cela lui inspire des soupçons. — Il n'a pas l'ombre de bon sens. Il n'a pas assez de mérite pour faire ombre à personne. — Il court après une ombre. Il prend l'ombre pour le corps.

caustique contre les personnes dont il croyait avoir à se plaindre, il me raconta plusieurs anecdotes piquantes sur la santé de Catherine, sur sa cour et sur ses favoris. Je lui dis que j'étais fort curieux de connaître une princesse si célèbre, à laquelle on ne pouvait refuser du génie, puisque, étant femme et étrangère, elle avait su régner tranquillement sur une cour féconde en orages, conquérir l'affection d'une population immense sortant à peine des ténèbres, étouffer sans cruauté plusieurs conjurations, triompher des Ottomans, brûler leur flotte près du Bosphore, et faire rechercher son alliance par les plus grands souverains de l'Europe. "Il est fâcheux, ajoutai-je, qu'un règne, si éclatant à beaucoup d'égards, ait commencé par une scène, par une catastrophe si tragique." — "Ah! me répondit le roi, sur ce point, quoique nous soyons à présent à peu près brouillés, je dois lui rendre justice: on est à ce sujet dans l'erreur; on ne peut imputer justement à l'impératrice ni l'honneur, ni le crime de cette révolution; elle était jeune, faible, isolée, étrangère, à la veille d'être répudiée, enfermée. Les Orloff ont tout fait. Rulhière [1] s'est trompé. Catherine ne pouvait encore rien conduire; elle s'est jetée dans les bras de ceux qui voulaient la sauver. Leur conjuration était folle et mal ourdie; le manque de courage de Pierre III, malgré les conseils du brave Munich, l'a perdu; il s'est laissé détrôner comme un enfant qu'on envoie coucher. Catherine, couronnée et libre, a cru, comme une jeune femme sans expérience, que tout était fini; un ennemi si pusillanime ne lui paraissait pas dangereux. Mais les Orloff, plus audacieux et plus clairvoyants, ne voulant pas qu'on fît contr'eux de ce prince un étendard, [2] l'ont abattu. L'impératrice ignorait ce

1) Historien français. 2) Le mot *enseigne* qui a servi long-temps à dénommer le drapeau des gardes du corps, et à désigner l'officier qui le portait, n'est qu'un terme générique. Les *enseignes* de l'infanterie s'appellent *drapeaux*; celles de la cavalerie *étendards*, et celles de la

forfait, et l'apprit avec un désespoir qui n'était pas feint; elle pressentait justement le jugement que tout le monde porte aujourd'hui contr'elle; car l'erreur de ce jugement est et doit être ineffaçable, puisque dans sa position elle a recueilli les fruits de cet attentat, et s'est vue obligée, pour avoir des appuis, non-seulement de ménager, mais même de conserver près d'elle les auteurs du crime, puisqu'eux seuls avaient pu la sauver. ... Je vous conseille, pour approfondir ce fait, de voir un vieillard très-estimable qui est, je crois, à présent à Mittau; c'est M. de Kaiserling. Il a tout vu, tout su; il a été à cette époque l'intime confident des chagrins secrets de l'impératrice."—"Votre opinion, sire, lui dis-je, est d'un grand poids et me soulage; car il m'en coûtait d'admirer une souveraine montée au trône par des degrés si sanglants. On me l'a tant vantée; je voyais avec peine une telle tache dans *la lumière* [1] *du Nord,* ainsi que l'appelaient Voltaire et D'Alembert." — "C'était une flagornerie [2] un peu forte, reprit le roi, lorsqu'ils disaient que c'était du Nord que nous venait aujourd'hui la lumière." — "Sire, répliquai-je, Berlin cependant est dans le Nord." Il me fit une mine gracieuse et me dit: "Quelle route prenez-vous pour aller à Pétersbourg? est-ce la plus courte?" — "Non, sire, répondis-je; je veux passer par Varsovie pour voir la Pologne."

gendarmerie *guidons*. *Bannière* s'emploie au fig. pour exprimer un signe tutélaire ou un signe de dévouement. 1) Apportez-nous de la lumière, je n'y vois plus. Allumez les bougies, nous n'y voyons goutte. J'ai acheté des chandelles des six à la livre. — Je n'ai aucune lumière sur cette affaire. Il a répandu une grande lumière dans cette affaire. — Aurore boréale, phénomène lumineux dans le ciel, au pôle N. 2) Les *flagorneries* sont des flatteries basses et lâches; c'est le mot propre pour caractériser les flatteries des panégyristes outrés. Les *cajoleries* sont des propos galants ou flatteurs et légers. Il faut de l'esprit et de l'art, de l'agrément et de la légèreté pour *cajoler*; il ne faut que de la fausseté et de la lâcheté, de l'impudence, pour *flagorner*.

"C'est un pays [1] curieux, ajouta le roi, pays libre où la nation est esclave, république avec un roi, vaste contrée presque sans population, aimant, faisant la guerre depuis plusieurs siècles avec gloire, sans places fortes, et n'ayant pour armée qu'une pospolite ardente, mais indisciplinée, toujours divisée en factions, en confédérations, et tellement enthousiaste d'une liberté sans règle, que, dans leurs diètes, le *veto* d'un seul Polonais suffit pour paralyser la volonté générale. Les Polonais sont vaillants; leur humeur est chevaleresque; mais ils sont inconstants, légers, à peu d'exceptions près; les femmes y montrent seules une étonnante fermeté de caractère; ces femmes sont vraiment des hommes." — A l'appui de ces dernières paroles, le roi me raconta plusieurs traits surprenants de l'intrépidité, de la constance, de l'héroïsme de plusieurs dames polonaises. Ensuite il me fit un signe de tête pour me congédier; mais, me rappelant bientôt, il me dit: "Je vous prie de vouloir bien vous charger d'un paquet pour mon ministre à Pétersbourg, le comte de Goërtz." Je lui assurai que je m'acquitterais de sa commission avec exactitude. — "Ecoutez, continua-t-il, je m'intéresse à votre succès en Russie. L'impératrice est depuis long-temps assez mal [2] avec votre cour, et vous rencontrerez dans votre mission des obstacles assez difficiles à aplanir. Il est de mon intérêt, et je désire que votre cabinet reprenne, comme il le souhaite, quelque influence à Pétersbourg, et y contre-balance celle de l'Autriche; sur ce point nos intérêts sont com-

1) C'est un pays de Cocagne, tout y abonde. Il juge à vue de pays, il juge d'une chose qu'il n'a pas approfondie. Il bat le pays, il s'éloigne de son sujet. Il est bien de son pays, il est bien simple. Il est en pays de connaissance, il sait la carte du pays, il connait les gens avec qui il a à vivre. Il gagne pays, il vide le pays, il s'en fuit. *Nul n'est prophète en son pays.* 2) Etre mal avec qn., être brouillé avec lui. Etre bien avec qn., être dans ses bonnes grâces.

muns. Vous allez, je l'espère, former quelques liaisons avec mon ministre: le comte de Goërtz est un homme d'esprit, expérimenté, et qui me sert avec zèle depuis long-temps. Mais, comme c'est pendant sa mission que l'impératrice a changé de système, et que le crédit de l'empereur près d'elle a remplacé le mien, vous trouverez le comte de Goërtz, dont le caractère est très-ardent, fort irrité, fort mécontent, et un peu trop disposé à adopter comme vraies toutes les nouvelles que lui débitent les frondeurs [1] et tous ceux qui sont maltraités par l'impératrice. Tenez-vous en garde [2] contre son exagération. C'est un conseil que je trouve utile de vous donner pour votre direction, et qui importe au succès que je vous souhaite."

Je le remerciai de cette preuve de bonté, qui me surprit, mais cependant beaucoup moins qu'on ne pourrait le croire; car, depuis l'affaire de Hollande, notre cabinet, refroidi pour celui de Vienne, tendait peu à peu à changer de système politique et à se rapprocher secrètement de la Prusse. J'avais même, dans mes instructions, l'ordre de vivre avec le comte de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche, dans une intimité très-grande en apparence, mais de montrer en secret une confiance plus réelle au ministre de Prusse.—Le roi, en me congédiant, me dit: "Adieu, monsieur de Ségur: je suis bien-aise de vous avoir connu; et, lorsque après votre mission vous retournerez en France, si je vis encore, revenez par Berlin, restez-y plus long-temps; je vous reverrai avec un véritable plaisir."

SEGUR.

1) Frondeur, celui qui jette des pierres avec une fronde, se dit au fig. de ceux qui blâment ou contredisent. 2) Tenez-vous en garde, mettez-vous en garde, soyez sur vos gardes. Prenez garde à vous. Prenez (donnez-vous de) garde qu'on ne vous trompe. C'est le plus honnête homme du monde, il n'a garde de nous tromper. — Ces fruits ne sont pas de garde, de bonne garde, ne se gardent pas long-temps sans se gâter. — L'officier est de garde; on a monté, on a descendu la garde.

CATHERINE II.

CATHERINE, fille du prince d'Anhalt-Zerbst, portait dans son enfance les noms de Sophie-Auguste-Dorothée d'Anhalt. Elle prit celui de Catherine en embrassant la religion grecque, lorsqu'elle épousa son cousin Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, que l'impératrice Elisabeth venait de désigner pour son héritier et de nommer grand-duc de Russie. Jamais union ne fut plus mal assortie: la nature, avare de ses dons [1] pour le jeune grand-duc, en avait été prodigue en faveur de Catherine. Il semblait que, par un étrange caprice, le sort eût voulu donner au mari la pusillanimité, l'inconséquence, la déraison d'un être destiné à servir, et à sa femme l'esprit, le courage et la fermeté d'un homme né pour gouverner. Aussi l'un se montra sur le trône et en disparut comme une ombre, tandis que l'autre s'y maintint avec éclat. — Le génie de Catherine était vaste, son esprit fin; on voyait en elle un mélange étonnant des qualités qu'on trouve le plus rarement réunies. Trop sensible aux plaisirs, et cependant assidue au travail, elle était naturelle dans sa vie privée, dissimulée dans sa politique; son ambition ne connaissait point de bornes, mais elle la dirigeait avec prudence. Constante non dans ses passions, mais dans ses amitiés, elle s'était fait en administration et en politique des principes fixes; jamais elle n'abandonna ni un ami ni un projet.

1) *Don* et *présent* expriment l'un et l'autre l'action de donner gratuitement, mais *présent* se dit proprement de ce qu'on donne de la main à la main. On fait des *dons* à qn. pour lui faire du bien, mais on lui fait des *présents* pour lui plaire. Ainsi, on dira les *dons* de Cérès, mais les *présents* de Flore. On fait des *présents* de noces. *Cadeau* se dit d'un petit présent et suppose ordinairement un sentiment d'affection. Il a fait *cadeau* d'une bague à sa soeur. On appelle *étrennes* les présents qu'on donne au commencement de l'année.

Majestueuse en public, bonne et même familière en société, sa gravité conservait de l'enjouement; sa gaîté, de la décence. Avec une âme élevée, elle ne montrait qu'une imagination médiocre; sa conversation même semblait peu brillante, hors les cas très-rares où elle se laissait aller [1] à parler d'histoire et de politique: alors son caractère donnait de l'éclat à ses paroles; c'était une reine imposante et une particulière aimable. La majesté de son front [2] et le port de sa tête, ainsi que la fierté de son regard et la dignité de son maintien, paraissaient grandir sa taille naturellement peu élevée. Elle avait le nez aquilin, la bouche gracieuse, des yeux bleus et des sourcils noirs, un regard très-doux quand elle le voulait, et un sourire attrayant. Pour déguiser l'embonpoint que l'âge, qui efface toutes les grâces, avait amené, elle portait une robe ample avec de larges manches, habillement presque semblable à l'ancien *habit moscovite*. La blancheur et l'éclat de son teint furent les attraits qu'elle conserva le plus long-temps. — Trop entraînée par d'autres penchants, elle avait au moins la vertu de la sobriété, et quelques voyageurs satiriques ont commis une grossière erreur en affirmant qu'elle buvait beaucoup de vin; ils ignoraient qu'habituellement la liqueur vermeille qui remplissait son verre n'était que de l'eau de groseilles.

Cette princesse ne soupait jamais; elle se levait à six heures du matin, et faisait elle-même son feu. [3] Elle travaillait d'abord avec son lieu-

1) Se laisser aller à, s'abandonner à .. ne pas résister à ... Il se laisse aller à la douleur. Il se laisse aller à la tentation. 2) Il n'a point de front, il n'a ni honte ni pudeur, il a toute honte bue, il a mis bas (il a perdu) toute honte. Il a eu le front (l'impudence) de me dire ... Il a un front d'airain, il est impudent au dernier point. 3) Faites du feu, échauffez la chambre. Il faut faire bon feu. Allumez, soufflez, entretenez, attisez, détisez, couvrez, éteignez le feu. [4] Combien de feux (cheminées) a-t-il dans sa maison? Combien de voies

tenant de police et ensuite avec ses ministres. Rarement à sa table, [1] servie comme celle d'un particulier, on voyait plus de huit convives. Là, comme aux dîners de Frédéric, l'étiquette était proscrite et la liberté permise. — Philosophe par opinion, elle se montrait religieuse par politique; jamais personne ne sut avec une aussi inconcevable facilité passer des plaisirs aux affaires; jamais on ne la vit entraînée par les uns au-delà de sa volonté ou de ses intérêts, ni absorbée par les autres au point d'en paraître moins aimable. Dictant elle-même à ses ministres les dépêches les plus importantes, ils ne furent réellement que ses secrétaires, et son conseil n'était éclairé et dirigé que par elle.

Telle était l'illustre [2] souveraine près de laquelle j'étais accrédité: il est facile de juger, d'après cette courte esquisse, de l'émotion avec laquelle j'attendais le jour où je devais être admis en présence d'une princesse si extraordinaire et d'une femme si célèbre.

J'obtins enfin mon audience, et peu s'en fallut que mon début ne devînt malencontreux: j'avais, conformément à l'usage, donné au vice-chancelier la copie du discours que je devais prononcer; arrivé au palais impérial, le comte de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche, vint me trouver dans le cabinet où j'attendais le moment d'être présenté. Sa conversation vive, animée, et l'importance de

de bois emploie-t-il par an? — Il n'a ni feu ni lieu, il n'a aucun asile. — Il le fait mourir à petit feu, il le fait languir en lui causant des chagrins. Il jette de l'huile au feu. 1) On a servi, mettez-vous à table. Il est à table. Il sort de .. il se lève de table. Je n'aime pas à tenir (à demeurer à) table long-temps. — Il tient table ouverte, il donne à manger à tous ceux qui se présentent. 2) *Illustre* indique une réputation fondée sur un mérite de dignité et d'éclat; *célèbre*, une rép. fondée sur un mérite de talent, d'esprit ou de science; *renommé*, une rép. fondée sur la vogue; *fameux*, une rép. fondée sur une simple distinction du commun, soit en bien soit en mal. *Illustre* ne se dit que des personnes. Girard.

quelques affaires dont il me parla, m'occupèrent assez pour me distraire complètement, de sorte qu'à l'instant où l'on m'avertit que l'impératrice allait me recevoir, je m'aperçus que j'avais totalement oublié le discours que je devais lui adresser. Je cherchais vainement à me le rappeler [1] en traversant les appartements, quand tout-à-coup on ouvrit la porte de celui où se tenait l'impératrice. Elle était richement parée et debout, la main appuyée sur une colonne; son air majestueux, la dignité de son maintien, la fierté de son regard, sa pose un peu théâtrale, en me frappant de surprise, achevèrent de troubler ma mémoire.

Heureusement, au lieu de tenter des efforts inutiles pour la réveiller, je pris soudainement le parti d'improviser un discours dans lequel il ne se trouvait peut-être pas deux mots de celui qui avait été communiqué à l'impératrice, et pour lequel elle avait préparé sa réponse. Une légère surprise se peignit sur ses traits; ce qui ne l'empêcha pas de me répondre sur-le-champ avec autant d'affabilité que de grâce, en ajoutant même à sa réponse quelques paroles personnellement obligeantes pour moi. Ayant ensuite reçu et remis au vice-chancelier ma lettre de créance, elle m'adressa différentes questions sur la cour [2] de France et sur mon voyage à Berlin et à Varsovie.

Depuis, lorsque cette princesse m'eut admis dans son intimité, elle me rappela cette audience. "Que vous est-il donc arrivé, me dit-elle, monsieur le comte, la première fois que je vous ai vu, et par quelle fantaisie avez-vous soudainement changé le discours que vous deviez m'adresser? ce qui m'a surprise et forcée à changer aussi ma réponse." Je lui avouai que je m'étais senti un moment troublé en présence de tant de gloire et de majesté. "Mais, madame, ajoutai-je, je pensai promptement que cet embarras, très-simple pour un particulier, n'était nullement convenable à un représentant du roi de France; ce fut ce qui me décida, au lieu de tourmenter ma mémoire, [1] à vous exprimer, dans les termes qui vinrent les premiers à mon esprit, les sentiments de mon souverain pour votre majesté, et ceux que m'inspiraient votre renommée et votre personne."— "Vous avez bien fait, me répondit-elle; chacun a ses défauts; moi, je suis très-sujette à prévention: je me souviens qu'un de vos prédécesseurs, le jour qu'il me fut présenté, se troubla tellement qu'il ne put me dire que ces mots: *Le roi mon maître*..... J'attendais le reste; il redit encore: *Le roi mon maître*..... et n'alla pas plus loin; enfin, la troisième fois, venant à son secours, je lui dis que depuis long-temps je connaissais l'amitié du roi son maître pour moi. Tout le monde m'a assuré que c'était un homme d'esprit, [2] et cependant sa timidité me laissa toujours contre lui une prévention injuste, et que je me reproche, comme vous le voyez, un peu tardivement."

Le même jour je fus présenté au grand-duc Paul Petrowitz, à la grande-duchesse et à leur fils le grand-duc Alexandre, depuis empereur, qui

1) Je me rappelle cet événement; je me rappelle de l'avoir vu. — Je me souviens de mon enfance; je ne m'en souviens presque plus. Faites-moi souvenir d'aller-là. 2) Un homme de la cour, est un homme qui a le ton de la cour. Un homme de cour se prend quelquefois en mauvaise part. — On dit que c'est la cour du roi Pétaut, pour dire que c'est une maison où il n'y a que de la confusion, où l'on met tout à la débandade.

1) N'avez-vous point mémoire de l'avoir entendu? Rappelez-vous un peu votre mémoire. J'en ai perdu la mémoire; je n'ai point de mémoire de cela. Remettez-le lui en mémoire. — J'oublierai votre affaire, si vous ne m'en donnez un mémoire. 2) Il a de l'esprit comme un ange. — Il s'alambique l'esprit, il s'applique trop fortement à qu. ch. Ne mettez-vous pas cela dans l'esprit; ôtez cela de votre esprit. — Il a l'esprit au bout des doigts, il a la main adroite à plusieurs choses. — Il a l'esprit aux talons, il manque de conduite.

vient de mourir après un règne glorieux. C'était la première fois que ce prince, âgé de sept ans, recevait un ambassadeur et écoutait une harangue. J'ai toujours trouvé très-ridicule l'usage d'adresser de graves paroles à un enfant; aussi je ne lui dis que quelques mots sur son éducation et sur les espérances qu'on en concevait. Un de nos célèbres magistrats fit un jour beaucoup mieux; je crois que c'était M. de Malesherbes. Chargé à la tête d'une cour souveraine de haranguer un dauphin au berceau, [1] et qui, loin de pouvoir entendre une parole, ne savait encore que crier et pleurer pour exprimer ses désirs et ses douleurs, il lui dit seulement: "Puisse, monseigneur, votre altesse royale, pour le bonheur de la France et le sien, se montrer toujours aussi insensible et sourde au langage de la flatterie, qu'elle l'est aujourd'hui au discours que j'ai l'honneur de prononcer devant elle!"

SEGUR.

PRISE D'ASSAUT DE LA BASTILLE.

M. DE LAUNAY, digne ministre du despotisme, était chargé de la garde des affreux donjons de la Bastille. Frémissant du seul nom de liberté, tremblant de voir tarir, avec les larmes de ses victimes, cet or, [2] objet de ses désirs et le prix de leurs tourments, l'avare et lâche satellite de la tyrannie s'entourait depuis long-temps d'armes et de canons. Il s'occupait sans relâche de ses moy-

1) *Ce que l'on apprend au berceau dure jusqu'au tombeau.* 2) On dit d'une ch. qu'on a achetée chèrement, je l'ai achetée au poids d'or. Quand une ch. est fort rare, on dit qu'on n'en peut avoir ni pour or ni pour argent. — On dit pour louer un homme, qu'il vaut son pesant d'or, et pour dire qu'il est riche, qu'il est tout d'or, tout cousu d'or. — Il dit d'or, il parle bien et à notre avantage. — C'est un Saint Jean bouche d'or, c'est

ens de défense; quinze pièces de canon bordaient les tours sourcilleuses de la Bastille, et trois pièces de campagne, placées dans la grande cour, en face de la porte d'entrée, présentaient l'aspect le plus imposant et le plus redoutable. Quatre cents biscaïens, [1] quatorze coffres de boulets ramés, [2] des boulets de calibre, quinze cents cartouches et deux cent cinquante barils de poudre, de cent vingt-cinq livres chacun, composaient ses munitions. Tel était l'état de ses forces le mardi 14 juillet. [3] Mais les munitions de guerre lui avaient fait oublier les provisions de bouche: elles consistaient en deux sacs de farine et un peu de riz. Il n'avait d'autre eau que celle que fournissaient des canaux par le moyen d'un bassin extérieur; faible ressource dont on pouvait aisément le priver. Le nombre de sa troupe consistait en quatre-vingts soldats invalides et trente-deux Suisses. Le château de la Bastille était flanqué [4] de huit grosses tours rondes, dont les murs avaient environ six pieds d'épaisseur. Dans la matinée du 14, plusieurs députations vinrent demander au gouverneur des armes et la paix; il les assura de ses bonnes intentions, et les reçut au gouvernement, [5] après avoir donné au peuple [6] des ôtages pour sa sûreté. Une grande partie de l'état-major était d'avis qu'il ne prit aucune mesure hostile; mais il se décida à employer la violence.

Cependant dès le matin du jour que la Bastille fut emportée, ces mots, *à la Bastille, marchons à la Bastille*, volaient de bouche en bouche, et retentissaient d'une extrémité de la ca-

un babillard qui ne peut garder un secret. — *Tout ce qui reluit n'est pas or.* 1) Sorte de long fusil à gros canon et qui porte très-loin. 2) Boulets à chaine. 3) L'an 1789. 4) Flanquer est un t. de fort. Des bastions flanquent la courtine. — On dit populairement, il lui a flanqué un souflet; il se flanque dans la boue, il y marche étourdiment. 5) A l'hôtel du gouverneur. 6) *La voix du peuple est la voix de Dieu.*

pitale à l'autre. M. Thuriot de la Rosière, député par le district vers le gouverneur, s'y rend aussitôt accompagné de deux citoyens qui s'arrêtent au premier pont; il entre seul, et lui dit: "Je viens, au nom de la nation, vous représenter que les canons que l'on voit braqués [1] sur les tours de la Bastille, causent beaucoup d'inquiétude et répandent l'alarme dans tout Paris: on vous prie de les faire descendre." — "Cela n'est pas en mon pouvoir, dit le gouverneur: ces pièces ont de tout temps été sur les tours; je ne puis les en faire descendre qu'en vertu d'un ordre du roi. Instruit déjà des alarmes qu'elles causent dans Paris, je les ai fait reculer, et sortir de leurs embrasures."

Le député ayant obtenu, avec peine, la liberté d'entrer dans la cour intérieure, somma les officiers et les soldats, au nom de l'honneur et de la patrie, de faire changer la direction des canons et de se rendre. Tous, sur l'invitation même du gouverneur, jurèrent de ne faire aucun usage de leurs armes, si on ne les attaquait. M. de la Rosière monte ensuite sur les tours avec M. de Launay. Parvenus au sommet de celle qui dominait l'arsenal, ils découvrent un peuple immense accourant de toutes parts, et le faubourg Saint-Antoine qui s'avançait en masse. Le gouverneur pâlit, et saisissant M. de la Rosière par le bras: "Que faites-vous, monsieur? vous abusez [2] d'un titre sacré pour me trahir." — "Et vous, monsieur, lui répliqua M. de la Rosière, si vous continuez sur le même ton, je vous déclare, que l'un de nous va bientôt tomber dans ce fossé." Le gouverneur se tut.

Alors la sentinelle, [3] qui était sur cette même

1) Braquer, diriger d'un certain côté, en mirant, en ajustant. On braque une lunette, un canon, un timon. 2) Il abuse de son loisir, de son autorité. Celui qui abuse de tout, s'expose à ne pouvoir user de rien. — Il vous abuse, il vous trompe. Il s'est abusé, il s'est trompé. 3) Faire sentinelle; être en... relever de sentinelle.

tour vint leur dire que l'on se préparait à attaquer le gouvernement, et conjura M. de la Rosière de se montrer. Celui-ci s'avance sur le rebord: de nombreux applaudissements partent du jardin de l'arsenal. Il jette ensuite un coup-d'oeil sur les canons: on les avait retirés d'environ quatre pieds des embrasures; mais il observe que leur direction était la même, et qu'on les avait masqués. Craignant de perdre des moments précieux, il prend le parti de se retirer, d'abord à son district, ensuite à l'hôtel de ville. Un nombre assez considérable de citoyens vint alors se présenter devant la Bastille pour demander des armes et des munitions de guerre. M. de Launay les acueille, et fait baisser le premier pont-levis [1] pour les recevoir. Les plus déterminés s'avancent pour lui faire part du motif de leur mission; mais à peine sont-ils entrés dans la première cour que le pont se relève, et un feu roulant de mousqueterie fait mordre la poussière à une partie de ces infortunés, qui ne peuvent ni se défendre, ni se sauver. Ceux qui les attendaient au dehors, révoltés d'une si lâche perfidie, courent sur le champ à l'hôtel de ville rendre compte, et demander vengeance de cette barbarie.

Bientôt une immense multitude, armée de fusils, de sabres, d'épées, de haches, se précipite dans les cours extérieures. En même temps, deux hommes, dont l'un, nommé Louis Tournay, ancien soldat au régiment Dauphin, montent sur le

1) On appelle *pont levis*, un pont qui se lève et qui s'abaisse sur un fossé; et *pont dormant*, celui qui est fixé, et qui ne se hausse point. Il faut faire un pont d'or à son ennemi, il faut lui donner la facilité de se sauver. — Il passera bien de l'eau sous les ponts entre ci et là, cela n'arrivera pas sitôt. Je laisse passer l'eau sous les ponts, je ne me mets pas en peine de ce qui ne me regarde pas. — Ne savez-vous pas cela, c'est le pont aux ânes, c'est ce que tout le monde sait, et qu'il est honteux d'ignorer.

toit du corps-de-garde, [1] qui était à côté du pont-levis. Le brave Tournay descend seul dans la cour du gouvernement, et va au corps-de-garde chercher les clefs [2] du pont-levis: ne les trouvant pas, il demande une hache, brise les verroux et les serrures, [3] pendant que de l'autre côté on travaillait à enfoncer les portes. La foule des assaillants augmentait de moment en moment autour du pont-levis. Le peuple se jette en foule dans la cour du gouvernement, et se transporte au second pont pour s'en emparer, en faisant une décharge de mousqueterie sur la troupe. Elle y répond par un feu vif et soutenu, qui force les assaillants à se retirer en désordre. Il y avait une heure que cette attaque durait, lorsqu'on entendit, du côté de l'arsenal, le bruit d'un tambour et de grands cris. On voit approcher au même instant un drapeau escorté par un grand nombre de citoyens armés. Une gresse troupe s'avance alors vers la cour du gouvernement, et crie aux ennemis de suspendre leur feu, que ce sont des députés de l'hôtel de ville qui veulent parler au gouverneur. Aussitôt on arbore un pavillon blanc sur la plate-forme des tours. Sur cette invitation amicale, les députés s'avancent. Un homme du peuple leur fait remarquer une pièce de canon qui s'avançait dans une embrasure des murs, et que l'on pointait sur eux. Un des députés, M. Francotai, s'avance seul, avec le tambour et le drapeau, malgré les instances de la multitude qui le conjurait de ne pas aller plus

1) On appelle plaisanteries de corps-de-garde, des railleries grossières. 2) La porte ferme à clef. Cela est enfermé sous la clef. C'est une clef forée. On a faussé la clef. On appelle passe-partout, une clef qui sert à ouvrir plusieurs portes. Le panneton est la partie de la clef qui entre dans la serrure. La tige de la clef. Les dents de la clef. 3) Serrure à double tour, à secret. La serrure est mêlée, on en a faussé les gardes, il faut la lever. Le pêne est le morceau de fer qui sort d'une serrure et ferme la porte. La cache-entrée est la pièce qui couvre l'entrée d'une serrure.

loin; mais l'intrépide patriote les presse aussi vivement de s'éloigner eux-mêmes: ils refusent de l'abandonner, et marchent sur ses pas. Les assiégés lui font alors essuyer une décharge de mousqueterie, qui étend deux hommes à ses côtés. Les assaillants furieux amènent trois voitures de paille, mettent le feu au corps-de-garde avancé, au gouvernement et aux cuisines. Les assiégés tirent en ce moment un coup de canon à mitraille, le seul, à les en croire, qui soit parti de la Bastille pendant cinq heures de combat. Les Suisses, qui étaient demeurés dans la cour, avaient pratiqué un trou dans le tablier [1] du grand pont-levis, d'où ils faisaient, sur les assaillants, des décharges continuelles d'un fusil de rempart, qui tua, à lui seul, plus de combattants que toutes les pièces d'artillerie et de mousqueterie ensemble.

L'incendie durait encore, lorsqu'on vit arriver, dans la cour, un détachement de grenadiers et de fusiliers, et une troupe nombreuse de bourgeois, commandés par M. Hulin: c'était lui qui venait de décider la marche des gardes françaises. Ils s'avancent avec cinq pièces de canon: on les amène à la porte qui communique au jardin de l'arsenal, et l'on entre dans la dernière cour, malgré le feu continuel des assiégés. Deux canons sont braqués en face du grand pont, et l'attaque recommence avec une nouvelle furie. Que de traits d'héroïsme ont signalé ce jour de la révolution! Jamais on ne vit plus de prodiges de bravoure dans l'armée la plus aguerrie, que n'en fit en ce jour cette multitude sans chef. Les assaillants ayant abattu le premier pont, et placé leurs canons en face du second, ne pouvaient manquer de s'emparer du fort. M. de Launay

1) La partie du pont-levis qui s'abaisse pour fermer le passage. — Tablier se dit proprement d'un morceau d'étoffe qu'on met devant soi; tablier de cuisine, tablier à bourse.

aurait pu sans doute opposer une plus vigoureuse résistance à la prise [1] du premier pont; mais il perdit la tête [2] dès qu'il se vit bloqué. Il se hâta de se réfugier derrière la masse énorme de ses bastions, où il espérait pouvoir attendre en sûreté les secours qui lui étaient promis, pour le soir même, par M. de Besenval et par M. de Flesselles: il voulait sauver sa vie et sa réputation, et il courait à grands pas à la perte de l'une et de l'autre. Incertain et flottant entre la crainte et l'espérance, il prit le parti le plus dangereux, celui de n'en prendre aucun. Il se livre enfin au désespoir, saisit la mèche d'une des pièces de canon de la cour intérieure, et va droit à la sainte-barbe pour y mettre le feu. Un bas officier, M. Ferrand, lui présente sa bayonnette, et le repousse. Il descend alors dans une tour où l'on avait mis en dépôt une partie des poudres; mais M. Bréquart, autre bas officier, l'oblige de se retirer, et prévient un acte de fureur qui aurait coûté la vie à des milliers de citoyens, fait sauter la Bastille, les maisons voisines, et une partie du faubourg Saint-Antoine. Le gouverneur, hors de lui-même, demande alors par grâce un seul baril de poudre; mais les soldats lui répondent qu'ils aiment mieux périr que de coûter la vie à un si grand nombre de leurs concitoyens, et que la résistance étant désormais impossible, il faut faire monter le tambour [3] sur la plate-forme pour rappeler, [1] arborer un drapeau blanc, et capituler. On bat donc la chamade, [2] et on arbore le drapeau blanc sur une tour. C'était trop tard; le peuple, irrité de la lâche trahison du gouverneur qui avait fait tirer sur ses députés, ne voit qu'un nouveau piége dans ce signal de paix, et s'avance toujours, faisant des décharges, jusqu'au pont de l'intérieur. Il fait porter trois pièces de canon: on allait tirer; déjà les rangs s'ouvraient pour laisser passer les boulets, lorsque l'ennemi, voyant que l'on voulait abattre le grand pont, fait baisser le petit pont-levis de passage, qui était sur la gauche de l'entrée de la forteresse. Malgré le nouveau danger qui naissait de cette manoeuvre, MM. Elie, Hulin, Maillard, Réole, Humbert, Tournay, François, Louis, Morin, et plusieurs autres, le remplissent à l'instant, après l'avoir assujetti, en fermant les verroux. Les gardes françaises, conservant leur sang-froid, forment une barrière de l'autre côté du pont pour empêcher la foule des assiégeants de s'y porter. Cet acte de prudence sauva la vie à des milliers de personnes qui se seraient précipitées dans les fossés. Environ deux minutes après, un invalide vint ouvrir la porte située derrière le pont-levis, et demanda ce qu'on voulait? *Qu'on rende la Bastille,* lui répondit-on. Alors il laisse entrer; les vainqueurs font à l'instant baisser le grand pont. Les invalides étaient rangés à la droite, les Suisses à la gauche. Leurs armes étaient déposées le long du mur. Ils ôtèrent leurs chapeaux, battirent des mains, et crièrent *bravo* aux assiégeants, qui entrèrent en foule dans le fort. Les premiers entrés abordent [3] les

1) Il a (il a trouvé) prise sur vous, il a sujet de vous critiquer, il en a trouvé l'occasion. La ch. est en prise, elle est exposée. — Ces hommes se sont brouillés et ont eu quelque prise (querelle) ensemble. Ils en sont venus aux prises, ils se sont jetés l'un sur l'autre. 2) Perdre la tête signifie, ou perdre le sang-froid, ou perdre le jugement. — Il a la tête chaude, il a la tête près du bonnet, il prend feu, il s'emporte aisément. — Il a de la tête, signifie qu'il a du sens, ou qu'il est capricieux. Il a fait un coup de tête, il a fait une étourderie. Il a fait un coup de sa tête, il s'est déterminé de lui-même. Il ne veut rien faire qu'à sa tête. 3) Battre le tambour signifie, donner un signal sur le tambour;

mais battre du tambour signifie, jouer du tambour; on dit aussi battre la caisse. La garde bat aux champs, quand le roi sort ou entre. — *Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour,* ce qui se gagne vite, se dépense de même. 1) Battre le rappel, battre le tambour pour faire venir les soldats au drapeau. 2) Signal pour demander à capituler. 3) Aborder qn., approcher de qn. pour lui parler. L'abord de cet homme est fort difficile, je n'ai pu

vaincus avec humanité; mais ceux qui les suivent, ne respirant que carnage et que vengeance, traitent la place comme prise d'assaut. Quelques soldats, postés sur les plates-formes, et ignorant leur défaite, ayant en ce moment fait quelques décharges, le peuple, transporté de fureur, se jette sur les invalides, et les accable de mauvais traitements. Un d'entr'eux est massacré; le malheureux Béquart, ce brave officier qui avait si bien mérité de la ville de Paris, en arrêtant le bras du gouverneur lorsqu'il voulait faire sauter la Bastille, est percé de deux coups d'épée, et frappé d'un sabre qui lui abat le poignet. On porte en triomphe, dans toutes les rues de la ville, cette même main à laquelle tant de citoyens doivent leur salut: lui-même est arraché du fort, et traîné à la Grève. La multitude, qui le prend pour un canonnier, l'attache à un gibet, [1] où il expire, avec un nommé Asselin, victime, comme lui, d'une fatale méprise.

MM. Maillard, Cholet, le grenadier Arné, et quelques autres, se disputent l'honneur d'avoir arrêté M. de Launay. Il n'était point en uniforme; il était vêtu d'un frac gris avec un ruban ponceau; il portait à sa main une canne à épée, dont il voulait se percer le sein, et que l'intrépide Arné lui arracha. Presque tous ceux qui escortèrent M. de Launay de la Bastille à l'hôtel de ville, faillirent être les victimes de l'acharnement de la multitude contre leur prisonnier, et de leur zèle à le garantir de la fureur commune. Mais la rage populaire allait toujours croissant. Hulin lui-même, malgré sa vigueur et sa grande taille, ne put résister au grand nombre. Epuisé

l'aborder. — Il se dit au fig. pour traiter. Le sujet est difficile à aborder; il n'a pas abordé la question. 1) Le gibet ne perd point ses droits, les criminels sont punis tôt ou tard. Ce sont des gens de sac et de corde, des scélérats qui méritent d'être pendus. C'est un gibier de potence, un gibier à prévôt, il aura à faire tôt ou tard à la justice. On l'a condamné à la potence.

par les efforts qu'il avait faits pour défendre M. de Launay, il fut forcé de le quitter à la place de Grève, pour prendre un peu de repos. A peine était-il assis, que, retournant les yeux, il aperçoit la tête du gouverneur suspendue au haut d'une pique. Le peuple, craignant qu'on ne lui enlevât sa victime, s'était hâté de l'égorger sur les marches de l'hôtel de ville.

Les invalides sont présentés à un officier de ville, qui leur dit: "Vous avez fait feu sur vos concitoyens, vous méritez d'être pendus, et vous le serez sur-le-champ." Mais les gardes françaises, aussi humains après la victoire, que terribles dans le combat, supplient le peuple de leur faire grâce: on applaudit [1] à ce sentiment généreux, et les cris consolateurs, *grâce, grâce*, font retentir la place de Grève.

Avides de juger par leurs yeux de tout ce que la renommée publiait sur les mystères de ces tours affreuses, les vainqueurs se précipitent en foule dans les profondeurs de ces vastes tombeaux des vivants; ils ébranlent, renversent d'énormes pierres, dont le roulement, jadis sinistre, retentit dans tous les coeurs, et rappelle l'idée des victimes immolées dans ces lugubres souterrains, dans ces antres du despotisme. D'autres forçaient la chambre du conseil, de ce conseil impie, où des esclaves de la faveur, gagés par la haine, jugeaient sans loix, exécutaient sans remords. Le plus grand nombre parcourait en tumulte les prisons, descendait dans les cachots, en ébranlait avec fracas les doubles, les triples portes ferrées, aussi épaisses que les portes extérieures des citadelles, et s'enfonçait dans ces froides catacombes des ténèbres et du silence de la mort. On découvre un vieux corselet de fer, inventé pour retenir un homme par toutes les ar-

1) On applaudit aux acteurs. Applaudir est aussi actif: chacun l'a applaudi d'une si bonne action. Il s'applaudit de sa bonne fortune.

ticulations, et l'assujettir à une immobilité éternelle. Plusieurs autres machines, non moins bien combinées, non moins cruellement destructives et torturantes, sont exposées au grand jour; [1] mais personne n'en peut deviner ni les noms, ni même l'usage direct: c'était le secret des bourreaux salariés. On trouva sept prisonniers, que l'on conduisit en triomphe au Palais-Royal. Ces infortunés se croyaient bercés par les illusions d'un songe. Telles sont les principales circonstances de cette mémorable action, dont le succès parut incroyable à ceux mêmes qui en furent les spectateurs. "Je ne sais, dit Mirabeau, en parlant des prisons d'état, s'il est possible que l'âme et le corps supportent long-temps les tortures, les angoisses qu'on y éprouve; mais je crois, que l'on serait épouvanté si l'on avait une liste fidèle de ceux qui meurent désespérés, ou qui vivent insensés dans ces infernales demeures."

FRANÇOIS PAGES.

1) Il craint le grand jour, il craint de se montrer. On a mis au jour son insigne perfidie. Il faut mettre le tableau dans son jour, dans un autre jour, pour le bien voir. — Mettez votre pensée dans tout son jour, dans un beau jour. Il a mis cette affaire dans (il l'a présentée sous) un faux jour.

BONAPARTE, GENERAL EN CHEF

DE L'ARMEE D'ITALIE.

Les soldats qui allaient combattre sur le Rhin étaient dirigés par Moreau et Jourdan, généraux éprouvés déjà par des triomphes, et en qui la république avait mis sa confiance. La France avait d'autres grands capitaines à opposer à Beaulieu. Hoche pacifiait la Vendée, Kléber était sur le Rhin, Kellermann dans les Alpes; Pichegru

s'était rendu suspect, mais Pérignon, mais Moncey, mais Championnet, et cet intrépide Masséna encore couvert des palmes de Loano, offraient une garantie suffisante, et leurs noms seuls étaient un présage de victoire. Quel choix feront les directeurs? Ils envoient en Italie un jeune homme, à qui sans doute on était en droit de supposer une grande aptitude et des connaissances théoriques de l'art militaire très-étendues, mais qui n'avait encore commandé en chef que dans une émeute, et aux milices bourgeoises de la capitale.

Cet homme fut Napoléon; ce choix ouvrit à l'armée d'Italie une carrière illimitée de succès. Le Directoire avait-il donc si bien deviné son génie et prévu toutes les conséquences de cette nomination? Il n'en est rien; [1] s'il eût tout prévu, il ne se fût pas servi d'un tel général. Mais Bonaparte avait pour protecteur Barras, à qui il avait été utile dans les jours de vendémiaire. [2] Barras qui était devenu une puissance dans la république, dominait déjà le directoire, et, seul entre ses collègues, affichait des airs de souverain dans son palais du Luxembourg. Quels que fussent ses projets, il lui fallait des clients, des hommes à lui, ses *créatures* enfin. Bonaparte, par ambition, accepta le joug. Le seul éclat qui eût alors rejailli sur sa personne, il l'avait dû à sa conduite devant Toulon et à l'armée d'Italie. Ses regards se portaient incessamment vers cette ar-

1) Il n'en est rien, ce n'est pas le cas. Il en est, se dit de ce qui arrive, de ce qui s'ensuit de qu.. ch. Il l'a traité outrageusement et il n'en a rien été. — Il se dit aussi du point où est une affaire: où en êtes-vous de votre ouvrage? voilà où nous en sommes. Il ne sait où il en est, il ne sait par où sortir d'affaire. — Il sert encore à marquer la conformité des choses: il en est des peintres comme des poètes, ils ont la liberté de feindre.
2) La guerre civile communément appelée la journée des sections, eut lieu le 13 vendémiaire correspondant au 4 octobre, an 1795. La garde nationale, commandée par le général Danican, fut défaite par les troupes de la convention sous Bonaparte.

mée où il avait une réputation à continuer. Employé au bureau des documents militaires, il y fut chargé d'éclairer [1] les membres du comité de salut public sur des détails de localités dans les Alpes et les Apennins, et sur le personnel des troupes qui y étaient employées. Si l'on veut lire franchement dans le cœur humain, et songer quelle était alors la situation de Bonaparte, resté sans emploi comme guerrier, lorsque les circonstances lui offraient une perspective de gloire si brillante, on concevra peut-être facilement ce qui, dans le temps, fit naître en lui cette grande sévérité avec laquelle il contrôla les opérations de Kellermann et de Schérer. [2] Il avait déjà tenté, auprès du comité, tous les moyens pour rentrer en activité de service. Sans être suppliantes, ses sollicitations étaient d'une importune ténacité. Placé dans une position plus favorable pour demander, il pressa obstinément Barras d'employer son pouvoir en sa faveur. Il avait sur lui des droits à faire valoir. Celui-ci n'avait grandi tout-à-coup dans les rangs conventionnels que grâce aux événements de vendémiaire, et c'était en partie à Bonaparte qu'il devait le succès de cette journée. Il l'en récompensa par le titre de général en chef, l'envoya en Italie, heureux de satisfaire [3] par là à sa reconnaissance, et croyant sans doute s'être donné à lui-même un appui, en plaçant son protégé, sa créature, à la tête d'une des armées de la république. C'est ainsi que cette nomination importante, inouïe, et qui devait

1) Eclairer qn., signifie donner de l'intelligence, de la clarté à l'esprit. Eclairer à qn., signifie apporter de la lumière à qn., pour lui faire voir clair. Eclairez à Monsieur. 2) Kellermann fut général en chef de l'armée d'Italie; Schérer qui vint après lui, fut remplacé par Bonaparte. 3) Satisfaire à ... signifie faire ce qu'on doit à l'égard de qu. ch. Il faut satisfaire à son devoir. — Satisfaire qn., ou qu. ch., signifie contenter. Tous les biens du monde ne sont pas capables de satisfaire le coeur humain. On satisfait ses créanciers de sa bourse. Une ch. satisfait l'esprit, le goût, l'oreille, etc. quand

changer l'histoire moderne de l'Europe, comme tous les événements les plus considérables, passa par la filière des petits intérêts humains.

A son arrivée à Nice, le 27 mars de l'année 1796 (7 germinal an 4), Bonaparte sentit la difficulté de sa position. Au départ de Schérer, l'armée se retrouvait dans l'état précaire et misérable dont la bataille de Loano n'avait pu la retirer entièrement. L'âge du nouveau général, le peu de titres qu'il semblait apporter au commandement excitaient contre lui la jalousie des chefs et la défiance des soldats, dont la plus grande partie, surtout ceux qui composaient les divisions venues des Pyrénées, connaissaient à peine son existence. Ils murmuraient hautement contre une nomination qui plaçait un enfant, un nouveau venu à la tête de l'armée. Sa taille, au-dessous de la moyenne, sa constitution délicate et grêle étaient loin de diminuer ces impressions défavorables. Les hommes, avant tout, sont frappés par les objets extérieurs, et la force physique, qui chez les peuples primitifs était un droit à la domination, agit encore puissamment sur l'esprit inculte des grandes masses. Mais une âme ardente, un génie prodigieux habitaient ce faible corps, et *l'homme de Plutarque* [1] allait se révéler tout-à-coup et tout entier.

Possédant au plus haut degré l'art de se rendre maître de ses émotions et de calculer l'effet de ses paroles, Bonaparte, dès son début, affecta, dans ses discours et dans son maintien,

elle plaît à l'esprit, au goût etc. On dit, satisfaire (remplir) l'attente de qn. 1) Napoléon, à son retour dans l'île de Corse en 1790, suivit quelque temps la même route que son parent vénéré Paoli, qui, frappé de ses talents précoces et de sa manière de s'exprimer, déclara qu'il appartenait aux hommes de Plutarque. "O Napoléon! tu n'as rien de moderne, tu appartiens tout-à-fait aux hommes de Plutarque; courage, tu prendras ton essor." Voilà les paroles de Paoli, répétées par Napoléon à M. de Las Casas, tome 1er, etc.

une réserve et une sévérité qui prêtèrent à sa personne et à son langage un caractère d'assurance et de force intime. Austère dans ses mœurs, exact à ses devoirs, simple dans ses vêtements, les qualités, les talents, les privations qu'il exigeait des autres, il leur en avait déjà donné l'exemple. Ne distribuant les éloges qu'avec mesure, qu'avec justice, il parvint facilement à en rehausser le prix aux yeux de tous. Plein de calme lorsqu'il avait à blâmer, si quelqu'un éclatait devant lui en plaintes intempestives, en exigences, en vivacités, son regard fixe et perçant suffisait pour imposer silence. Ne prodiguant ni les gestes ni les mots, l'effet de ses paroles ne se peignait point sur sa figure, mais sur la figure de ceux qui l'écoutaient; car son langage accentué, bref, tranchant, réclamait impérieusement l'attention, et le grandiose de sa pensée inspirait l'étonnement.

Souvent seul, toujours occupé, il n'avait avec ses généraux que des entretiens sérieux, des rapports [1] d'utilité. S'il invoquait l'aide de leurs lumières et de leur expérience, c'était après leur avoir fait sentir qu'il pouvait peut-être s'en passer. Cependant, malgré ses dehors sévères, habile à caresser les penchants de ceux qui l'entouraient, et à les exciter par les mobiles qui pouvaient agir sur eux, il parlait à Serrurier de discipline, à Laharpe de liberté, à Masséna de gloire. Pouvait-il dévier dans sa conduite, démentir le lendemain sa volonté de la veille, se montrer enfin en contradiction avec lui-même? ses actions, ses discours, les témoignages d'amitié ou d'indifférence qu'il semblait laisser échapper, tout, jusqu'à ses emportements, était pesé et calculé d'avance.

1) Avoir des rapports avec qn., signifie, avoir des liaisons d'affaire, des communications avec lui. Une ch. a rapport à une autre, quand l'une conduit à l'autre, ainsi: les effets ont rapport aux causes, les copies aux originaux; et une ch. a rapport avec une autre, quand elle lui est analogue, conforme, semblable. Une copie, en terme de peinture, a rapport avec l'original si elle lui ressemble. La langue française a (un) grand rapport avec la langue provençale.

Masséna seul, parmi les généraux de l'armée d'Italie, se tenait encore sur la réserve avec lui, sans que cette réserve nuisît en rien cependant à la soumission qu'il lui devait comme à son chef; mais c'était avec peine qu'il se voyait contraint d'obéir à ce jeune parvenu, dont il n'attribuait l'élévation qu'à l'esprit d'intrigue et de favoritisme, [1] et qu'intérieurement, sans doute, il regardait comme occupant une place qui lui était due. Bonaparte, de son côté, ne semblait point chercher à vaincre cette répugnance qui éloignait de lui le plus brave de ses lieutenants; non, certes, qu'il méprisât l'amitié d'un pareil homme, mais il savait qu'avec un caractère aussi fortement trempé [2] qu'était celui de Masséna, il faut tout attendre d'une occasion favorable, et cette occasion se présenta bientôt. — Les hostilités commençaient à peine, et tous deux [3] n'avaient, pour ainsi dire, fait que se mesurer du regard, comme deux coursiers fiers et jaloux qui frémissent des liens qui les enchaînent l'un à l'autre. Après la reprise de Dégo, quand le succès était décidé et que les derniers coups de canon se faisaient entendre, Masséna, qui s'était déjà distingué si vaillamment aux jours précédents, à Montenotte et à Millésimo, passa près du général en chef, tout couvert de poussière et s'acharnant encore à la poursuite des Autrichiens.

1) Abus du régime des favoris. 2) Tremper signifie mouiller. Il se dit aussi du fer qu'on plonge tout rouge dans de l'eau préparée pour le durcir, et dans ce sens il s'emploie au fig. Un esprit de (d'une) bonne trempe, c'est un esprit ferme et solide. — Il est tout trempé, il est extrêmement mouillé. On trempe du vin, quand on y met de l'eau en grande quantité. Il trempe dans le crime, il en est complice. 3) *Tous deux* s'emploient quand les personnes agissent conjointement; je n'ose y aller seul, allons y tous deux. *Tous les deux*,

Ils venaient de vaincre ensemble, sous les yeux l'un de l'autre; ils s'étaient jugés. Bonaparte fait quelques pas de son côté, lui tend la main silencieusement; Masséna la lui presse, et se donne à lui pour toujours. C'est ainsi qu'agissant moralement sur tous les chefs de l'armée, les ralliant autour de lui pour leur faire deviner sa haute capacité, il s'empara de leur confiance, leur fit bientôt ratifier le titre éminent dont il était revêtu, et força l'attention générale, qui se dirigeait constamment sur sa personne, à voir autre chose en lui que son âge. Il avait vingt-six ans.

Les moyens de séduction qu'il employa auprès des soldats étaient plus empreints de franchise, plus directs, mais non moins adroits. Ce fut en invoquant le souvenir de leurs glorieux travaux qu'il leur parla de ses espérances. Plus familier avec eux, parce que la distance qui les séparait de lui était plus grande, il se plaisait à les interroger sur leurs besoins; il accueillait leurs plaintes, et, quittant pour eux seuls son ton grave et sérieux, parfois il excitait leur esprit par de douces railleries ou par des reparties piquantes. Jaloux cependant de faire disparaître cette égalité démocratique que jusque-là, dans leurs discours, les chefs avaient affectée à leur égard, ce n'était plus du nom de *camarades,* ou même de *citoyens,* qu'il les saluait. Il fut le premier général de cette époque qui n'employa vis-à-vis [1] d'eux que le mot de *soldats.* Ce nouveau titre, si bien d'accord avec sa pensée, ce titre, qui semblait n'en faire plus que des hommes propres aux travaux

exprime une action commune à deux personnes, mais qui peut s'être faite en différents temps. Nous y avons été tous les deux, mais non pas tous deux. 1) Il ne faut pas employer *vis-à-vis* dans le sens d'*envers.* Cette préposition ne s'emploie que dans les rapports physiques. Voltaire en dit: "Une infinité de nouveaux écrivains sont infectés de l'emploi vicieux de ce mot vis-à-vis: on a negligé ces expressions: envers, pour, avec, à l'égard, en faveur de."

belliqueux, et non des êtres appelés avant tout aux vertus civiques, il sut le relever à leurs propres yeux en s'en parant lui-même, et en les poussant à l'enthousiasme de la gloire de toute la puissance de sa propre ardeur. Mais cette idole qu'il leur présentait alors, cette gloire guerrière qu'il leur montrait, en l'isolant peu à peu des vertus qui l'ennoblissent, [1] devait, par la suite, prendre dans leurs cœurs la place d'un sentiment plus honorable encore, l'amour de la patrie. Doué d'une prodigieuse mémoire, il s'appliquait à reconnaître, au milieu des rangs les plus obscurs, ceux d'entr'eux qui s'étaient distingués par quelque action d'éclat, et bientôt leur nom seul, prononcé par sa bouche, était la récompense enviée qu'il réservait à leur valeur. Ce nom, il ne l'oubliait plus, et, dans l'occasion, il s'en servait comme d'un mot magique, qui faisait un héros de l'heureux guerrier connu de son général.

Ne se débarrassant d'abord qu'avec quelque peine de leurs premières préventions, les vieux combattants de l'armée d'Italie étaient convenus entr'eux, dans les loisirs du camp, de ne reconnaître la légitimité de sa promotion au généralat en chef que lorsque, selon ses mérites, ils l'auraient fait passer par toute la hiérarchie des grades militaires. Quelque temps sévères, ils ne lui décernèrent un titre nouveau qu'au prix d'une grande victoire. C'est ainsi qu'après Dégo, ils le reconnurent digne seulement de faire partie de l'armée, comme si la carrière militaire ne faisait que de s'ouvrir devant ses pas. A Lodi, ils le nommèrent caporal, et le surnom lui en resta pendant de longues années, bien qu'à Castiglione il eût été, par eux, élevé au grade de sergent. Ces titres ne lui étaient conférés qu'après de longues discussions, où ses droits à un pareil honneur

1) On *anoblit* les ancêtres de celui que l'on élève au rang de la noblesse, et qui a su par ses talents, ses vertus, sa conduite *ennoblir* sa profession. Ph. la Madeleine.

étaient soutenus, contredits, examinés. Dans ces conciliabules [1] guerriers, bien que sous des formes frivoles, ils n'étaient pas moins forcés de s'entretenir souvent des talents et des hautes qualités de leur chef. Insensiblement, contractant l'habitude de le considérer dans tous ses faits et gestes, non-seulement comme général, mais comme individu, tout ce qui venait de lui frappait au but; [2] rien n'était perdu de ses moindres actions, de ses moindres paroles, et il s'était mis en mesure de subir l'examen. Grâce à ces accidents, en apparence si indifférents, leurs idées premières de défiance et de dédain s'étaient effacées rapidement, pour faire place à une admiration d'autant plus forte qu'ils n'y étaient point d'abord préparés. Il dut y avoir de l'excès dans leur engouement, comme il y en avait eu dans leur sévérité à son égard. Ainsi commença ce culte dont ils l'entourèrent plus tard, culte d'idolâtrie, qui, parfois, leur fit voir la patrie dans un homme, et prépara des chaînes à l'Europe entière.

Il le faut avouer, cependant, qu'à cette immortelle époque de sa vie, il se montra digne d'exciter tant de dévouement et de respect. Si la grandeur de ses conceptions, l'éclat et l'audace de son génie, la fermeté de son caractère, faisaient oublier son âge et lui donnaient sur les autres l'empire qu'il avait sur lui-même, il n'étonna pas moins les camps par un désintéressement sans bornes, par sa haine pour les exacteurs, son mépris pour les intrigants, et surtout par une chasteté de mœurs qui en fit l'émule des Bayard et des Scipion, et le grandit aux yeux de ses soldats de toute la hauteur de la vertu.

SAINTINE.

1) Conciliabule se dit proprement d'une assemblée de prélats illégalement convoqués. 2) On dit d'un homme qui atteint au point où il a visé, qu'il frappe au but. Il a touché au but, il a trouvé le noeud de l'affaire. — Jouer but à but, c'est jouer sans aucun avantage de part ni d'autre. Il le querella de but en blanc, brusquement.

BATAILLE D'ARCOLE.

Le 14 novembre, à la nuit tombante, le camp de Vérone prit les armes; trois colonnes se mirent en marche dans le plus grand silence, traversèrent la ville, passèrent l'Adige sur les trois ponts et se formèrent sur la rive droite. L'heure du départ, la direction, qui est celle de la retraite, le silence que garde l'ordre du jour, contre l'habitude constante d'annoncer qu'on va se battre, la situation des affaires, tout, enfin, indique qu'on se retire. Ce premier pas [1] de retraite entraîne nécessairement la levée du siége de Mantoue et présage la perte de l'Italie. Ceux des habitants qui plaçaient dans les victoires des Français l'espoir de leurs nouvelles destinées, suivent, inquiets et le cœur serré, les mouvements de cette armée qui emporte toutes leurs espérances. Cependant l'armée, au lieu de suivre la route de Peschiera, prend tout-à-coup à gauche, longe l'Adige, et arrive avant le jour à Ronco; Andréossy achevait d'y jeter un pont. Aux premiers rayons du soleil, elle se voit avec étonnement, par un simple à gauche, sur l'autre rive. Alors les officiers et les soldats qui, du temps qu'ils poursuivaient Wurmser, avaient traversé ces lieux, commencèrent à deviner l'intention de leur général: il veut tourner [2] Caldiero qu'il n'a pu enlever de front; avec 13,000 hommes ne pouvant lutter en plaine contre 40,000, il porte son champ de bataille sur des chaussées entourées de vastes marais, où le nombre ne pourra rien, mais où le

1) Il retourne sur ses pas, il tourne bride, il retourne au lieu d'où il est venu. Il rebrousse chemin, il retourne subitement en arrière. Il a fait un pas en arrière, il a reculé d'un pas. Il double ses pas; il force ses pas. Il ne plaint pas ses pas, il aime à prendre de la peine pour autrui. Il va à pas de géant; à pas de tortue; à pas mesurés. Il a franchi le pas, il s'est enfin décidé. 2) Tourner un poste, le prendre à revers.

courage des têtes de colonnes [1] décidera de tout. L'espérance de la victoire ranime alors tous les cœurs, et chacun promet de se surpasser pour seconder un plan si beau et si hardi. Kilmaine était resté dans Vérone avec 1,500 hommes de toutes armes, les portes fermées, les communications sévèrement interdites; l'ennemi ignorait parfaitement ce mouvement.

Le pont de Ronco fut jeté sur la droite de l'Alpon, à peu près à un quart de lieue de son embouchure. Trois chaussées partent de ce pont: la première, celle de gauche, se dirige sur Vérone en remontant [2] l'Adige, passe aux villages de Bionde, de Porcil, où elle débouche [3] en plaine; la deuxième, celle du centre, conduit à Villa-Nova et traverse le village d'Arcole, en passant l'Alpon sur un petit pont de pierre; la troisième, celle de droite, descend l'Adige et conduit à Albaredo. Trois colonnes s'engagèrent sur ces trois chaussées: celle de gauche remonta l'Adige jusqu'à l'extrémité des marais, au village de Porcil, d'où elle apercevait les clochers de Vérone; il était dès lors impossible à l'ennemi de marcher sur cette ville. La colonne du centre se porta sur Arcole, où les tirailleurs français parvinrent jusqu'au pont sans être aperçus: deux bataillons de Croates avec deux pièces de canon, y bivouaquaient pour garder les derrières de l'armée, et surveiller les partis que la garnison de Legnago aurait pu jeter dans la campagne; cette

1) On dit, la tête d'une colonne, pour les premières troupes d'une colonne. — L'armée marche sur une ou plusieurs colonnes, elle marche sur une ou plusieurs lignes qui ont peu de front et beaucoup de hauteur. 2) On remonte une rivière quand on la côtoie à pied ou en voiture, en remontant vers sa source. — Remonter une compagnie de cavalerie, signifie, donner de nouveaux chevaux à un escadron qui était démonté. — On remonte une guitare, quand on la garnit de cordes neuves. On remonte des bottes, quand on y remet une empeigne neuve. 3) On débouche une bouteille. Une armée débouche (sort d'un défilé) dans la plaine.

place n'étant qu'à trois lieues sur la droite. Le pays entre Arcole et l'Adige n'était point gardé; Alvinzi s'était contenté d'ordonner des patrouilles de hussards, qui, trois fois par jour, parcouraient les digues des marais sur les bords de l'Adige. La route de Ronco à Arcole rencontre l'Alpon à douze cents toises, delà elle remonte pendant dix mille toises la rive droite de ce petit ruisseau, jusqu'au pont de pierre qui tourne perpendiculairement à droite et entre dans le village d'Arcole.

Les Croates étaient bivouaqués, la droite appuyée au village et la gauche vers l'embouchure, ayant devant leur front la digue dont ils n'étaient séparés que par le ruisseau; tirant devant eux, ils prirent en flanc [1] la colonne dont la tête était sur Arcole; elle se replia [2] en toute hâte jusqu'au point où la chaussée cesse de prêter le flanc à la rive gauche. Augereau, indigné de ce mouvement rétrograde de son avant-garde, s'élança sur le pont à la tête de deux bataillons de grenadiers; mais accueilli par une vive fusillade de flanc, il fut ramené sur sa division. Alvinzi, instruit de cette attaque ne le comprit pas d'abord; cependant à la pointe du jour, il put observer des clochers voisins le mouvement des Français. Les reconnaissances de ses hussards furent reçues à coups de fusil sur toutes les digues et poursuivies par la cavalerie: il lui fut dès lors évident que les Français avaient passé l'Adige et se trouvaient sur ses derrières. Il lui parut insensé d'imaginer qu'on pût jeter ainsi toute une

1) On dit, attaquer (prendre) l'ennemi en flanc. Prêter le flanc à l'ennemi, se dit pour, marcher avec si peu de précaution que l'ennemi puisse nous prendre par le flanc. Au fig. prêter le flanc signifie, donner prise sur soi. On dit à peu près dans le même sens, il prête à la critique, au ridicule. 2) Se replier, se retirer en bon ordre. L'escadron se replia sur la seconde ligne pour n'être pas pris en flanc.

armée dans des marais impraticables; il pensa que c'était des troupes légères qui s'étaient portées de ce côté pour l'inquiéter et pour masquer une attaque réelle qui déboucherait par la chaussée de Vérone. Cependant ses reconnaissances lui ayant rapporté que tout était tranquille sur Vérone, il jugea important de chasser des marais ces troupes légères; il dirigea une division sur la ligne d'Arcole, sous Métrouski, et une sur la digue de gauche, sous Provera. Vers neuf heures du matin, elles attaquèrent vivement; Masséna, qui était chargé de la digue gauche, ayant laissé engager l'ennemi, courut sur lui au pas de charge, l'enfonça, lui causa beaucoup de perte, et fit un grand nombre de prisonniers. La même chose arriva sur la digue d'Arcole: aussitôt que l'ennemi eut dépassé le coude [1] de la chaussée, il fut attaqué au pas de charge, mis en déroute par Augereau, laissant des prisonniers et du canon au pouvoir du vainqueur; les marais furent couverts de cadavres.

Il devenait de la plus haute importance de s'emparer d'Arcole, puisque de là, en débouchant sur les derrières de l'ennemi, on se fût emparé du pont de Villa-Nova sur l'Alpon, qui était sa seule retraite, et qu'on y eût été établi avant qu'il pût être fermé; mais Arcole résista à plusieurs attaques. Napoléon voulut essayer un dernier effort de sa personne; [2] il saisit un drapeau, s'élance sur le pont et l'y place; la colonne qu'il commandait l'avait à moitié franchi, lorsque le feu de flanc et l'arrivée d'une division ennemie firent manquer [3] l'attaque; les grenadiers

1) Un chemin fait un coude quand il fait un angle. — On dit fig., il lève, il hausse le coude, il boit à l'excès. — *Quand on a mal aux yeux, il n'y faut toucher que du coude.* — Il veut avoir ses coudées franches, il ne veut pas être gêné. 2) On dit, il s'y rendra de sa personne, pour dire, qu'il ira lui-même. J'y étais en personne, en propre personne. 3) L'attaque a manqué; elle n'a pas réussi. Il a manqué son coup, il n'a pas réussi dans

de la tête, abandonnés par la queue, hésitèrent; mais entraînés par la fuite, ils ne voulurent pas se dessaisir de leur général; ils le prirent par les bras, les habits, et l'entraînèrent avec eux au milieu des morts, des mourants et de la fumée; il fut précipité dans un marais, il y enfonça [1] jusqu'à la moitié du corps, il était au milieu des ennemis: les grenadiers s'aperçurent que leur général était en danger, un cri se fit entendre: "*Soldats en avant pour sauver le général.*" Ces braves revinrent aussitôt au pas de course sur l'ennemi, le repoussèrent jusqu'au-delà du pont, et Napoléon fut sauvé. Cette journée fut celle du dévouement militaire. Lannes était accouru de Milan, blessé à Governolo, il était encore souffrant, il se plaça entre l'ennemi et Napoléon, le couvrit de son corps, et reçut trois blessures, ne voulant jamais le quitter. Muiron, aide-de-camp du général en chef, fut tué couvrant de son corps son général. Mort héroïque et touchante!

Le général Guieux passa l'Adige à Albaredo, sur le bac avec une brigade. Arcole fut pris à revers; mais pendant ce temps, Alvinzi, instruit du véritable état des choses, avait conçu tout le danger de sa position; il avait abandonné Caldiéro en toute hâte, défait ses batteries et fait repasser le pont à tous ses parcs et ses réserves. Les Français, du haut du clocher de Ronco, virent avec douleur cette proie leur échapper, et ce fut à la vue des mouvements précipités de l'ennemi, qu'on put juger toute l'étendue et les

son dessein. — Il l'a manqué belle, il a échappé à un grand danger. — Un fusil manque, il râte, il ne prend pas feu. — Il manque à son devoir. Les forces lui manquent. — Il ne manque pas de bonne volonté. — Ne manquez pas de vous y rendre; je n'y manquerai pas Il a manqué d'être tué. 1) La voiture enfonce dans la boue jusqu'à l'essieu. Il s'enfonce dans l'étude. Il enfonce une porte, un bataillon, les rangs etc. — Il enfonce le chapeau dans la tête, il fait que la tête entre plus avant dans le chapeau.

conséquences du dessein de Napoléon. Chacun vit quels pouvaient être les résultats d'une combinaison si profonde et si hardie. L'armée ennemie, par sa retraite précipitée, échappait à sa destruction; ce ne fut que vers les quatre heures que le général Guieux put marcher sur Arcole par la rive gauche de l'Alpon: le village fut enlevé sans coup férir; [1] mais alors il était sans intérêt; il était six heures trop tard: l'ennemi avait pris sa position naturelle; Arcole n'était plus qu'un poste intermédiaire entre le front des deux armées, tandis que le matin, il était sur les derrières de l'ennemi. Toutefois de grands résultats avaient couronné cette journée; Caldiéro était évacué, Vérone ne courait plus de dangers, deux divisions d'Alvinzi avaient été défaites avec des pertes considérables; de nombreuses colonnes de prisonniers et grand nombre de trophées défilèrent au travers [2] du camp et remplirent d'enthousiasme les soldats et les officiers; chacun reprit la confiance et le sentiment de la victoire.

MONTHOLON.

EXPEDITION D'EGYPTE.

MARCHE DANS LE DESERT.

L'ORGANISATION du gouvernement provisoire était à peine terminée, que Bonaparte résolut de quitter Alexandrie pour pénétrer dans l'intérieur de l'Egypte. Il se dirigea sur le Caire. D'après

1) Sans coup férir, sans en venir aux mains, c'est la seule phrase dans laquelle le verbe férir soit encore en usage. 2) Il fallait: à travers le camp. Nous passons *à travers le* milieu qui nous laisse un passage. Nous passons *au travers* d'un milieu dans lequel il faut faire un passage. Le fil passe à travers l'aiguille qui est percée. L'aiguille passe au travers de la toile qu'elle perce.

une ancienne tradition, répandue parmi les musulmans, la prise de cette capitale assurait au vainqueur la possession de toute l'Egypte, et c'était là que les beys avaient établi le centre de leur domination. Le succès de l'expédition devait donc avoir le double résultat de prévenir les préparatifs de l'ennemi et de frapper l'imagination d'un peuple superstitieux. Aussi Bonaparte, habile appréciateur du temps et des causes morales, préféra-t-il de prendre le chemin le plus court malgré les difficultés qu'il présentait; et, laissant la route de Rosette, il fit suivre à l'armée celle qui passe par Damanhour. C'était lui donner un avant-goût du désert.

L'avant-garde, sous les ordres du général Desaix, partit d'Alexandrie dans la nuit du 3 au 4 juillet. Elle se composait de quatre mille six cents hommes, dont cent soixante seulement de cavalerie, hussards et dragons. Après cinq heures de marche dans des sables arides, elle arriva près de deux puits [1] récemment comblés. On les nettoya sur-le-champ; mais leur eau saumâtre et fangeuse, distribuée avec parcimonie, fut loin de pouvoir suffire aux besoins des soldats. Cette division fut suivie de celles des généraux Regnier, Bon et Menou. Le général en chef, parti d'Alexandrie le 9, arriva le 10 à Damanhour, où l'armée se trouva réunie après avoir parcouru le même espace avec les mêmes souffrances. Une marche de quinze lieues sur un sable stérile et brûlant apprit aux Français que cette contrée leur offrirait des obstacles et des périls [2] plus redoutables que ceux qu'ils étaient venus y chercher. Espérant trouver, comme dans leurs campagnes

1) *Il faut puiser tandis que la corde est au puits; il faut prendre la balle au bond; il faut battre le fer pendant qu'il est rouge. — La vérité est au fond du puits*, on a beaucoup de peine à découvrir la vérité. — Ce qu'on lui dit tombe dans le puits, il est fort secret. 2) Le *danger* menace ou de près ou de loin. Le *péril* est présent, imminent et terrible. Le *risque* est une situation glis-

d'Europe, des villages et des habitations pourvus de vivres et de rafraîchissements, ils s'étaient débarrassés, dès la première journée, du biscuit [1] et de l'eau dont on les avait chargés pour quatre jours. "Nous couchons ce soir à Béda, à Birket, etc.", se disaient-ils entre eux pour s'encourager à la marche; leur étonnement était grand de trouver deux ou trois huttes sans une âme. Bientôt ils eurent à endurer les tourments de la faim et ceux de la soif plus terribles encore. Plusieurs y succombèrent. Un phénomène inconnu dans nos climats réalisa pour l'armée le supplice auquel la fable a condamné Tantale. Par un singulier effet de lumière, on croyait voir devant soi un lac immense où se réfléchissaient les monticules de sable et toutes les aspérités du sol. L'illusion du mirage est telle qu'on s'y trompe la dixième fois aussi bien que la première. Comme c'était principalement dans la matinée que ce phénomène avait lieu, nos soldats, épuisés de fatigues, faisaient de nouveaux efforts, pressaient leur marche et ne s'arrêtaient enfin, que quand le soleil, dans toute sa force, avait fait disparaître les eaux imaginaires dans lesquelles ils avaient cru éteindre la soif qui les dévorait. Arrivés à Damanhour, ils trouvèrent des vivres frais, rassemblés par les soins de l'ordonnateur en chef de l'armée, Sucy.

Au milieu de tant de souffrances et de fatigues, nos guerriers conservèrent néanmoins l'insouciance et la gaieté qui les a toujours caractérisés. Dans ces déserts, comme sous le climat riant de l'Italie, ils égayaient leurs marches par des plaisanteries et des chansons. Couplets et bons mots allaient leur train, même en face [2] de

sante, dans laquelle on a lieu de craindre ou d'espérer. Un général court le *risque* d'une bataille, et il est en *danger* de la perdre, si les soldats l'abandonnent dans le *péril*. Roubaud. Boiste. 1) *Il ne faut pas s'embarquer sans biscuit*, il ne faut rien entreprendre sans avoir les moyens nécessaires pour réussir. 2) En face, en présence. Il

la mort. Les uns, pour prix de leurs travaux, n'ambitionnaient que la possession du sérail de Mourad-Bey; d'autres ne réclamaient pour la part du butin futur, que le chameau blanc sur lequel, disait-on, ce chef des mameloucks emportait d'immenses trésors; d'autres encore voulaient aller voir, à la Mecque, le tombeau de Mahomet suspendu en l'air par une pierre d'aimant. Ceux qui, dans leurs garnisons d'Europe, avaient lu quelques contes ou fables asiatiques, réunissaient toujours un nombreux auditoire. Combien de fois les merveilleux récits de Dinazarde, estropiés, confondus, commentés de la manière la plus comique, n'ont-ils pas excité de bruyants éclats de rire qui se perdaient promptement dans le vaste silence d'une solitude sans échos, après avoir fait tressaillir quelque savant de l'expédition plongé dans ses rêveries! Il faut avoir été soldat pour se faire une idée du charme des narrations du bivouac.

Mais le plus grand péril de cette aventureuse traversée [1] consistait dans les surprises soudaines des Arabes. Malheur aux traîneurs qui s'isolaient seulement de cent pas! ils étaient enlevés avec une vélocité extraordinaire, et la mort était presque toujours le prix de leur imprudence. Ainsi périrent Mireur et Galois, officiers de distinction. Le sort de l'adjoint d'état-major Desnanots (parent du célèbre naturaliste Lacépède) est encore plus digne de pitié. Saisi presque au milieu d'une des colonnes en marche, en traversant un ravin desséché, on traite [2] de sa rançon;

lui dit *en face* que etc. — On dit, voir en face, regarder en face. — Faire face se dit d'une armée rangée en bataille, pour marquer le côté vers lequel elle présente le front. Faire volte-face signifie, se retourner pour faire tête. — *Face d'homme porte vertu*, une affaire n'en va que mieux lorsqu'on y est présent. 1) Traversée se dit proprement du trajet qui se fait par mer d'une terre à une autre terre opposée. 2) Traiter d'une rançon, d'une dette etc. signifie, prendre sur cette rançon, sur cette dette un arrangement quelconque. Dans ce sens traiter

les Arabes s'en disputent le partage et vont en venir aux mains; leur chef, pour terminer le différend, s'approche du malheureux jeune homme, lui brûle la cervelle et renvoie aux Français le prix de la rançon. Singulière alliance d'honneur et de férocité! Le général en chef lui-même faillit d'être enlevé par ces pirates du désert. Un monticule de sable le déroba, comme il était presque seul, à la vue d'une de leurs hordes. Ce fut à cette occasion qu'il dit en riant: "Il n'est pas écrit là-haut que je doive être pris par les Arabes." Ainsi perçait déjà son penchant pour le fatalisme dont il professa depuis la doctrine assez ouvertement. Un autre héros, Charles XII, satisfit à l'humanité par la même faiblesse.

Pendant que le gros de l'armée se porfait sur Damanhour, le général Dugua s'emparait de Rosette, et ouvrait à la flottille française la libre entrée du Nil. Le chef de division Perrée qui la commandait reçut ordre de lui faire suivre les mouvements de l'armée. Ramanieh était le point de jonction des deux routes, et le rendez-vous des forces destinées à agir contre le Caire. Lorsqu'au sortir du désert, les troupes aperçurent les bords du fleuve bienfaiteur de l'Egypte, un cri de joie s'éleva: il est impossible de décrire les sensations qu'elles éprouvèrent à l'aspect d'une nature pleine de force et de vie. L'inondation avait engraissé le sol, et de riches moissons bordant les deux rives du Nil semblaient une broderie d'or. Le premier mouvement des soldats fut

se met toujours avec la prép. de. — On dit assez indifféremment, traiter une matière, une question, et traiter d'une matière, d'une question, mais quand on spécifie la matière, la question, il faut dire traiter de. Dans son ouvrage il traite des plantes, des métaux etc. Duvivier. — Selon Laveaux traiter une affaire, c'est l'examiner à fond, et traiter d'une affaire, c'est la discuter. — Traiter qn. d'ami, c'est lui en donner le nom, et le traiter en ami, c'est agir à son égard, comme on le fait avec un ami. Féraud.

de se précipiter dans le fleuve sans même se déshabiller; ils s'enivrèrent à longs traits d'une eau délicieuse.

AFFAIRE DE CHEBREIS.

Ce fut le 12 juillet, à Ramanieh, que les mameloucks se montrèrent aux troupes françaises pour la première fois. Cette rencontre fut marquée par un exploit qui rappelle les temps chevaleresques où deux guerriers se défiaient [1] et combattaient en présence des armées immobiles. Vingt dragons marchaient en avant-garde. Des mameloucks parcouraient la plaine en éclaireurs sans trop s'approcher. L'un d'eux plus hardi, d'une taille gigantesque, monté sur un cheval superbe, vint défier les Français jusqu'à portée du pistolet. "Qui veut aller chercher ce beau cheval?" dit le chef des dragons: Ramorel, jeune homme à peine âgé de seize ans, s'élance avec rapidité. Ses compagnons, par un sentiment de délicatesse inhérent au caractère français, s'arrêtèrent aussitôt. Après quelques minutes de combat, Ramorel vainqueur revint présenter à son officier le cheval et le magnifique sabre de damas qui avaient appartenu à son adversaire.

En même temps s'était formé un groupe d'ennemis qui menacèrent la division Desaix. Accueillis par un feu de peloton bien nourri, ils ne tardèrent pas à se dissiper, laissant une vingtaine des leurs sur la poussière. L'armée prit deux

1) Défier signifie provoquer. Il défia son ennemi par un héraut. Ils se sont défiés à qui courra le mieux. Vous dites que vous me ferez un procès, je vous en défie, je vous défie de le faire, je vous déclare que je ne vous crains pas. — On *se défie* d'un étranger qu'on n'a jamais vu; on *se méfie* de celui dont on a été trompé. On *se défie* de soi-même quand on n'est pas sûr de ses forces; on *s'en méfie* quand on est assuré de sa faiblesse. Je me *méfie* (je crois) qu'un tel dit du mal de moi, mais quand il en dirait du bien, je *me défierais* de (je ne croirais pas) ses louanges.

jours de repos à Ramanieh. Quoique dans un pays fertile, elle n'avait point abondance de vivres, Les villages étaient abandonnés par les habitants, et les troupeaux chassés dans l'intérieur; les soldats couchaient sur des tas de blé, et, faute de pouvoir le moudre, seraient morts de faim, sans le nombre prodigieux de pastèques, ou melons d'eau, que le Nil voit se multiplier sur ses rives, aliment plus propre à rafraîchir le corps qu'à réparer les forces. C'est de ce fruit que l'armée vécut en partie jusqu'à son entrée au Caire, et surtout depuis le combat de Chebreis, auquel nous voici parvenus. Le 14 au soir, elle arriva en vue de ce village où l'attendaient quatre mille mamelouckes et une multitude d'Arabes. Le 15 les ennemis furent en présence. L'engagement [1] commença sur le Nil entre la flottille française et celle des beys. Des deux côtés on combattit avec une extrême opiniâtreté; plus de quinze cents coups de canon furent échangés en peu de temps. Les marins égyptiens plus habitués que les français à la navigation du Nil, parvinrent, dès le commencement de l'action, à leur enlever [2] trois chaloupes canonnières et une galère. Le chef de division Perrée fut blessé au bras d'un coup de canon. Cependant, par ses bonnes dispositions et son intrépidité, il reprit à l'abordage les bâtiments qu'il avait perdus, en coula cinq aux ennemis, brûla plusieurs de leurs chaloupes et mit les autres en fuite. Deux des savants de l'expédition, Berthollet et Monge, étaient à bord d'un chebeck qui fut continuellement au milieu du feu; et ils prouvèrent, en payant de leur personne, que la science n'exclut pas le courage.

Pendant que cette action se passait sur le

1) Avant de commencer un combat naval on fait le commandement de *branle-bas*, pour faire détendre tous les branles (hamacs) d'entre les ponts. S'il y a des cabanes construites sur les dunettes, ou les détruit. 2) Quand un vaisseau est obligé de se rendre, il *amène* le pavillon; pour le lui commander, on lui crie: *amène*.

Nil, les mamelouckes s'étendaient dans la plaine, débordaient les ailes et cherchaient un point faible pour pénétrer dans les rangs de l'infanterie française. Partout les bataillons habilement disposés et flanqués les uns par les autres, leur présentent un front impénétrable. Ils reviennent à la charge à plusieurs reprises et toujours avec une nouvelle fureur: on leur oppose une immobilité meurtrière; un mur de baïonnettes les arrête; les uns tombent percés, d'autres périssent par le feu que les fusils tirés à bout portant mettent à leurs vêtements. On vit de ces mamelouckes, désespérés d'une résistance aussi inattendue, pousser leurs chevaux à reculons pour renverser la barrière contre laquelle ils venaient échouer [1]. Après avoir consumé la journée en efforts impuissants, ils disparurent. Quatre cents des leurs restèrent sur le champ de bataille. Avant cette affaire, les mamelouckes avaient un souverain mépris pour l'infanterie européenne qu'ils jugeaient d'après celle du pays. Aussi furent-ils tellement surpris de la précision avec laquelle les bataillons manœuvraient, [2] que les blessés prisonniers demandèrent si leurs adversaires n'étaient point *liés* ensemble.

L'armée continua sa marche au milieu de toutes sortes de privations, à travers des villages déserts et sur un sol presque sans végétation alimentaire. Elle arriva le 20 à Werdam. Sur les ruines de ce bourg on trouva des milliers de pigeons et de poules qui restaurèrent un peu les soldats fatigués de manger des pastèques. Les

1) *Echouer* se dit proprement d'un vaisseau qui donne sur le sable ou sur un écueil. Il est aussi actif: le pilote échoua son vaisseau. Il signifie figurément, ne pas réussir: ses desseins ont échoué. — *Chavirer* se dit d'un vaisseau ou d'un bateau qui se renverse en revirant de bord. 2) Manoeuvrer se dit premièrement de la marine, puis des mouvements que des troupes exécutent. *La manoeuvre* signifie, le cordage, ce qui sert à manier les voiles, ce qui se fait pour le mouvement d'un vaisseau,

champs environnants leur fournirent aussi du blé, des lentilles et d'autres légumes. Ils se remirent en route; le Caire n'était plus qu'à une petite distance: ils devaient s'en ouvrir les portes par une bataille.

BATAILLE DES PYRAMIDES.

Le 23 juillet (5 thermidor), au moment où le soleil paraissait sur l'horizon, l'armée aperçut les Pyramides. A l'aspect de ces masses antiques [1] qui se dessinaient au loin sur un ciel bleuâtre, elle s'arrêta saisie de respect et d'admiration. "Soldats, s'écria Bonaparte, vous allez combattre les dominateurs de l'Egypte; songez que du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent!" Et le plus noble enthousiasme animait sa figure! L'armée lui répondit par la victoire.

Mourad a appelé tous les beys à la défense de la ville sacrée; six mille mamelouckes n'attendent que le signal du combat, et leurs armes réfléchissant les rayons du soleil étincèlent aux yeux des Français. Mourad est furieux de l'échec que les siens ont essuyé à Chebreis: il veut les remplir de son courage ou du moins de sa colère; il parcourt les rangs; il exhorte chacun à bien faire son devoir et à soutenir la réputation des mamelouckes; il leur peint les Français isolés dans un pays ennemi, harassés de fatigues et succombant sous les assauts de la faim et de la soif; il suffira de se précipiter en masse sur ces fantassins débiles pour les renverser et leur passer sur le corps. Et cependant comme il y va [1] de sa puissance, de ses richesses, il n'a négligé rien pour s'assurer la victoire; il a pris une bonne position en avant du Nil, entre les villages de Giseh et d'Embabeh; des retranchements défendent sa gauche et quarante pièces de canon sont prêtes à porter la mort dans les rangs français. Mourad a fait dresser sa tente sous un sycomore gigantesque, au centre de son armée.

puis, le mouvement combiné des troupes. *Le manoeuvre* est le nom d'un aide-maçon, d'un aide-couvreur, et au fig. d'un mauvais artiste. 1) *Antique* enchérit sur *ancien; ancien* sur *vieux*. Une mode est *vieille* lorsqu'elle cesse d'être en usage; elle est *ancienne*, lorsque l'usage est entièrement passé; elle est *antique*, lorsqu'il y a déjà long-temps qu'elle est *ancienne*. Ce qui est récent n'est pas *vieux;* ce qui est nouveau n'est pas *ancien;* ce qui est moderne n'est pas *antique*. Girard.

Dès que Bonaparte eut reconnu la position de l'ennemi, il rangea ses troupes de la même manière qu'à Chebreis par divisions en carré, qui se flanquaient mutuellement. Celles des généraux Desaix et Reynier reçurent ordre de se poster sur la droite, entre Embabeh et Giseh, afin de couper aux vaincus la retraite vers la Haute-Egypte. Mourad-Bey sentit les conséquences de ce mouvement, et fit aussitôt avancer un groupe d'élite qui fondit [2] impétueusement sur les deux divisions: les soldats l'attendirent en silence; lorsqu'il fut à la distance de cinquante pas, ils le foudroyèrent par une grêle de balles et de mitraille qui dans un instant joncha le champ de bataille d'hommes et de chevaux. Les mamelouks, qui s'étaient séparés pour charger les deux divisions à la fois, se réunirent alors contre le carré de Desaix, l'entourèrent et le pressèrent avec une nouvelle fureur; ils voltigeaient sans ordre autour de ce trapèze dont les décharges terribles les étendaient par centaines. Tous leurs efforts échouèrent contre un rempart de fer et de flamme.

1) Aller, joint au pron. y, et employé impers., sert à marquer de quoi il s'agit. Songez qu'il y va de votre fortune. Le pronom se supprime devant les temps *irai* et *irais*. Quand il irait de ma vie etc. Irez-vous à la comédie ce soir? — Oui, M. j'irai. 2) Fondre signifie ici, attaquer impétueusement. Il signifie proprement, liquéfier qu. ch. par le moyen du feu: fondre du plomb, de la neige, des couleurs. — La neige fond au soleil. — Il fond en larmes.

Dans leur désespoir, ils voulurent se jeter sur la division Reynier; mais ce mouvement les mit entre le feu des deux carrés. L'artillerie et la mousqueterie en firent un carnage horrible. Quoique leur désordre fût au comble, [1] ils recommencèrent à charger avec le même acharnement: un grand nombre vinrent expirer sur les baïonnettes. Mourad-Bey lança hors des retranchements un nouveau corps pour soutenir le premier. Bonaparte saisit le moment: il ordonne au général Bon, à la gauche de la ligne, de se porter à l'attaque des ouvrages, et au général Vial de s'établir entre les retranchements et le corps qui venait d'en sortir. Les mamelouckes qui avaient attaqué les divisions Desaix et Reynier, se voyant coupés par la division Menon (que commandait alors le général Vial), se portèrent au grand galop sur Bit-Kil, petit village occupé par quelques troupes du général Desaix, sous les ordres du chef de bataillon Dorsenne; mais ils y furent si chaudement [2] accueillis, qu'ils tournèrent bride et regagnèrent la plaine. Leur intrépidité y éclata par de nouvelles charges. Vains efforts! ceux qui ne succombèrent pas furent obligés de se disperser.

Cependant le général Bon exécute l'ordre qu'il a reçu: sa division formée en trois colonnes d'attaque marche sur les retranchements. Les mamelouckes lui opposent d'abord un feu d'artillerie bien nourri, et ensuite se décident à la charge: ils s'élancent avec une telle furie, que les colonnes ont à peine le temps de se former en

1) On dit, il est au comble de ses désirs. C'est le comble de ses maux. Insulter au malheur, c'est mettre le comble à l'inhumanité. Il est tombé malade et, pour comble de disgrâce, il a perdu tout son bien. Il est ruiné de fond en comble. — En parlant du théâtre on dit que la salle est comble, lorsqu'elle est toute remplie. 2) On dit se vêtir chaudement. — Il signifie fig., avec vivacité. Il poursuit chaudement cette affaire. — Il signifie aussi, à la chaude, promptement. Il attaque l'ennemi à la chaude, chaudement.

bataillon carré. La rage déréglée de l'ennemi échoue de nouveau contre ce bastion vivant, dont toutes les faces vomissaient la mort. Au milieu des balles et de la mitraille, les mamelouckes n'ont plus d'autre salut que dans la fuite; ils dirigent leurs agiles chevaux vers leur gauche. Bonaparte l'avait prévu. Sur le passage se trouve la division Vial. Ils sont forcés de passer à cinq pas d'un bataillon de carabiniers qui en fait une effroyable boucherie. Un grand nombre se jettent épouvantés dans le Nil et s'y noient. En même temps les retranchements étaient enlevés; le général Bon s'établissait dans le village d'Embabeh, et privait les mamelouckes de leur point d'appui principal.

Durant [1] la lutte des deux armées, aucun nuage n'obscurcit les rayons du soleil, aucun souffle ne troubla le calme de l'air. Les Pyramides, séjour de la mort, semblaient par leur imposante masse commander le silence et le repos. Il fallut céder. Mourad-Bey, trop sûr de l'impuissance de ses efforts, s'éloigna précipitamment du champ de bataille, et longeant le fleuve, prit le chemin de la Haute-Egypte, sans même oser s'arrêter à Giseh, lieu de sa résidence habituelle. Son collègue Ibrahim Bey avait eu la prudence de rester sur la rive droite du Nil avec les mamelouckes de sa maison; de là il activait le feu de quelques chebecks placés vers le milieu du fleuve. Lorsque la bataille fut perdue, il brûla plusieurs bâtiments de la flottille, [2] qui auraient pu faciliter le passage des Français. Cette journée

Durant exprime une durée continue; *pendant* marque un moment, une époque. — On peut dire: durant sa vie, ou sa vie durant, mais on ne dirait pas de même: l'hiver durant etc. 2) Voici les termes les plus fréquents en parlant d'un combat naval: L'escadre appareille, met à la voile. Elle arrive avec toutes voiles dehors. Les vaisseaux amarrent avec rapidité. On attaque de vaisseau à vaisseau. Chaque batiment jette l'ancre par l'arrière et se place en travers de la proue d'un batiment

coûta aux ennemis plus de trois mille cavaliers d'élite, quarante pièces de canon et quatre cents chameaux chargés de bagages. La presque totalité de la milice à pied, acculée au Nil, s'était précipitée dans le fleuve, et y avait trouvé la mort. Plusieurs des beys et Mourad lui-même furent blessés en combattant vaillamment. Pour se former une idée du butin immense que firent les vainqueurs, il suffit de savoir que les mameloucks étaient couverts d'armures d'un grand prix, et que tous portaient sur eux des bourses plus ou moins garnies de pièces d'or.

La bataille des Pyramides est moins remarquable par le grand déploiement des forces ou par l'habileté des manœuvres, que par ses résultats immenses et par le sang-froid que les Français opposèrent à l'impétuosité de leurs adversaires. Dès lors nous eûmes la mesure des mameloucks, et ils eurent la nôtre. Chose rare chez des Français! pendant une journée entière, les divisions demeurèrent sous le choc de cette nuée de cavaliers sans se laisser un moment emporter au désir de fondre sur eux: elles les écrasèrent par leur héroïque impassibilité, aussi n'eurent-elles à regretter qu'une quarantaine de morts; le nombre des blessés ne s'éleva pas à cent vingt; la perte aurait été bien plus grande si les soldats eussent cédé à cette impulsion de fureur guerrière qui avait fait les succès d'Italie.

L'ennemi fut poursuivi par-delà Giseh; mais, après tant de fatigues, le repos était nécessaire. Les troupes bivouaquèrent, partie dans ce village,

ennemi. Un vaisseau est vergue à vergue d'un autre. Un vaisseau mouille par le travers (jette l'ancre bord à bord) d'un vaisseau ennemi. On lâche une bordée. On coupe les cables et tombe sur la ligne ennemie. Un vaisseau est dégréé, dématé et obligé d'amener. Il saute en l'air. Le canon est démonté, les manoeuvres hachées, les voiles criblées de balles, les mats brisés. Les vaisseaux et les frégates sont rasés, coulés, incendiés. Voyez pages 3, 122, 123.

partie dans celui d'Embabeh. L'état-major se logea dans une maison de Mourad-Bey, qui donna aux Français une haute idée du luxe asiatique. Le lendemain, au soir, Bonaparte reçut à son quartier général une députation des négoçiants étrangers établis au Caire. Il apprit ce qui se passait dans la ville. Les mameloucks échappés au carnage, en la traversant rapidement, y avaient jeté la nouvelle de la victoire des Français. D'abord la consternation régna partout; mais bientôt l'effroi s'était changé en fureur. Le départ des mameloucks d'Ibrahim bey, qui se réfugiaient dans le désert, avait été le signal des plus grands désordres. La populace pilla les maisons des beys, et, s'irritant de plus en plus par ses propres excès, elle menaçait de piller également et même de réduire en cendres le quartier habité par les Européens. Bonaparte rassura la députation; il donna ordre au général Dupuy, de partir sur-le-champ avec deux compagnies de grenadiers, et d'aller prendre possession du Caire.

LES PYRAMIDES.

Les ténèbres sont profondes, et une armée partie des rives de la France repose dans les campagnes de l'Egypte, non loin des Pyramides. Tout dort sur le champ de bataille de la veille; seul le général en chef repousse le sommeil [1] peut-être et médite les combats du lendemain. Profitons de ce moment de répit pour visiter ces monuments en face desquels nous avons combattu

1) Le *sommeil* exprime l'état de l'animal pendant l'assoupissement de tous ses sens. Le *somme* signifie le temps que dure cet assoupissement; il ne se dit qu'en parlant de l'homme. On dit *faire un somme*, mais on ne dirait pas *faire un sommeil*. On dit, il a fait la nuit tout d'un somme; il n'a fait qu'un somme toute la nuit. Il dort d'un bon somme. — *Sommeil* se prend quelquefois pour l'envie de dormir. Il a sommeil, il n'en peut plus de sommeil.

toute la journée. Combien de générations ils ont vues naître, s'agiter un instant et mourir! Mais jamais ils n'avaient été témoins d'une bravoure égale à celle de ce jour mémorable.

A deux lieues de Giseh, vers le sud-est, après avoir marché trois quarts d'heure dans le désert, on trouve les grandes Pyramides. Elles sont au nombre de quatre [1], placées sur une ligne diagonale, distantes les unes des autres d'environ cinq cents pas, les faces tournées vers les quatre points cardinaux. Ces masses diffèrent de grandeur. Les deux Pyramides septentrionales sont les plus élevées et peuvent avoir cent cinquante mètres de hauteur perpendiculaire [2]. Le seul de ces monuments dans lequel on ait pu s'introduire jusqu'à présent, est connu sous le nom de Pyramide de Chéops, parce que, s'il faut en croire Hérodote, il fut construit pour la sépulture de ce roi. L'ouverture par laquelle on pénètre dans l'intérieur se trouve à une élévation de soixante pieds et regarde le septentrion. Après avoir suivi plusieurs galeries presque impraticables, et avoir erré, un flambeau à la main, de corridor en corridor, sous des voûtes étroites et obscures, on arrive à une chambre de grandeur médiocre, qu'on appelle *chambre de la reine;* de nouveaux détours encore plus compliqués conduisent à une chambre supérieure nommée *chambre du roi.* Ces deux appartements sont d'une extrême simplicité: point d'ornements, point de décorations, c'est du granit tout pur. Les matériaux qui ont servi à ces constructions gigantesques furent tirés, dans des siècles inconnus, du Mokatan, montagnes situées sur la rive droite du Nil, et dont une des

1) L'auteur ne parle ici que de *quatre* pyramides, quoique ces monuments soient en plus grand nombre. Au même lieu se trouve le fameux Sphinx dont tous les voyageurs ont donné la description. 2) La hauteur de la pyramide de Chéops est d'environ 155 mètres (près de 465 pieds). La flèche de Strasbourg qui passe pour le monument de l'Europe le plus élevé, a 428 pieds 4

ramifications domine le Caire. On voit encore dans leurs flancs les grottes et les excavations causées par l'extraction des pierres. Les sommes et les travaux qu'ont dû coûter les pyramides sont incalculables. Et quelle est l'utilité de ces monuments? A peine donnent-ils un peu d'ombre aux Arabes du désert.

Ces montagnes de main d'hommes furent donc élevées pour couvrir un cadavre. Le roi dont chacune d'elles renferme les cendres ignorées, rêva aussi l'immortalité. O Bonaparte! et les Pyramides ne t'ont point dégoûté de la gloire!

ADER.

L'INCENDIE DE MOSKOU.

Le 14 septembre, Napoléon, persuadé que Kutosof ne s'était pas jeté sur son flanc droit, rejoignit son avant-garde. Il monta à cheval à quelques lieues de Moskou. Il marchait lentement, avec précaution, faisant sonder devant lui les bois et les ravins, et gagner le sommet de toutes les hauteurs, pour découvrir l'armée ennemie. On s'attendait à une bataille: le terrain s'y prêtait [1]; des ouvrages étaient ébauchés, mais tout avait été abandonné, et l'on n'éprouvait pas la plus légère résistance. Enfin une dernière hauteur reste à dépasser; elle touche à Moskou, qu'elle domine; c'est *le Mont du Salut.* Il s'appelle ainsi parce que, de son sommet, à l'aspect de

pouces, ou à peu près 138 mètres de hauteur, y compris la croix. Le haut de la pyramide qui d'en bas semble une pointe, est une plate-forme capable de contenir trente personnes. 1) Se prêter signifie, ne pas s'opposer; consentir à qu. ch. Je me prêterai à cet arrangement. C'est un homme qui se prête à tout. — On dit que le cuir prête, pour dire qu'il s'étend aisément quand on le tire.

leur ville sainte, les habitants se signent et se prosternent. Nos éclaireurs l'eurent bientôt couronné. Il était deux heures; le soleil faisait étinceler de mille couleurs cette grande cité. A ce spectacle, frappés d'étonnement, ils s'arrêtent; ils crient: "Moskou! Moskou!" Chacun alors presse [1] sa marche; on accourt en désordre, et l'armée entière, battant des mains, répète avec transport: "Moskou! Moskou!" comme les marins crient: "Terre! Terre!" à la fin d'une longue et pénible navigation.

A la vue de cette ville dorée [2], de ce nœud brillant de l'Asie et de l'Europe, de ce majestueux rendez-vous, où s'unissaient le luxe, les usages et les arts des deux plus belles parties du monde, nous nous arrêtâmes, saisis d'une orgueilleuse contemplation. Quel jour de gloire était arrivé! Comme il allait devenir le plus grand, le plus éclatant souvenir de notre vie entière. Nous sentions qu'en ce moment toutes nos actions devaient fixer les yeux de l'univers surpris, et que chacun de nos moindres mouvements serait historique. Sur cet immense et imposant théâtre, il nous semblait marcher entourés des acclamations de tous les peuples; fiers d'élever notre siècle reconnaissant au-dessus de tous les autres siècles, nous le voyions déjà grand de notre grandeur et tout brillant de notre gloire.

Napoléon lui-même était accouru. Il s'arrêta transporté; une exclamation de bonheur lui échappa. Depuis la grande bataille, les maréchaux mécontents s'étaient éloignés de lui; mais à la vue de

1) On nous presse de partir. Il n'y a rien qui nous presse, le temps est à nous. Je suis fâché que vous soyez si pressé, que vous ayez tant de hâte. — Presser signifie proprement, serrer, étreindre avec force; approcher une ch. contre une autre. Presser une éponge. Pressons-nous un peu, il y aura place pour tout le monde. 2) Quand la ville brillait au soleil avec les clochers de ses trois cents églises, ses dômes de cuivre et ses palais d'architecture orientale, elle pouvait à juste titre mériter e nom de la ville dorée.

Moskou prisonnière, à la nouvelle de l'arrivée d'un parlementaire, frappés d'un si grand résultat, enivrés de tout l'enthousiasme de la gloire, ils oublièrent leurs griefs. On les vit tous se presser autour de l'empereur, rendant hommage à sa fortune, et déjà tentés d'attribuer à la prévoyance de son génie le peu de soin qu'il s'était donné le 7 pour compléter sa victoire. Mais chez Napoléon, les premiers mouvements étaient courts. Il avait trop à penser pour se livrer long-temps à ses sensations. Son premier cri avait été: "La voilà donc enfin cette ville fameuse!" Et le second fut: "Il était temps!" Déjà ses yeux, fixés sur cette capitale, n'exprimaient plus que de l'impatience: en elle il croyait voir tout l'empire russe. Ces murs renfermaient tout son espoir, [1] la paix, les frais de la guerre, une gloire immortelle: aussi ses avides regards s'attachaient-ils sur toutes ses issues. Quand donc ses portes s'ouvriront-elles; quand en verra-t-il sortir cette députation, qui lui soumettra ses richesses, [2] sa population, son sénat et la principale noblesse russe? Dès lors cette entreprise, où il s'était si témérairement engagée, terminée heureusement et à force d'audace, sera le fruit d'une haute combinaison, son imprudence sera grandeur; dès lors sa victoire de la Moskowa, si incomplète, deviendra son plus beau fait d'armes. Ainsi, tout ce qui pouvait tourner à sa perte tournerait à sa gloire; cette journée allait commencer à décider s'il était le plus grand homme du monde, ou le plus téméraire; enfin s'il s'était élevé un autel ou creusé un tombeau. [3]

1) *L'espérance* exprime toujours qu. ch. de plus sûr ou de moins incertain que ce que ne promet *l'espoir*. La jeunesse qui fait *l'espoir* de la patrie, n'en peut devenir *l'espérance* qu'autant qu'elle a été bien formée. De Flagis. Roubaud dit que l'espoir s'attache aux biens que nous désirons le plus ardemment et dont la privation serait pour nous un malheur. 2) Richesse, au sing., signifie opulence. La richesse de cette ville est le commerce. La richesse du sage est la modération. Richesses, au plur., signifie de grands biens. Les richesses enorgueillissent. 3) *La tombe* et *le tombeau* sont des monuments élevés

Cependant, l'inquiétude commençait à le saisir. Déjà, à sa gauche et à sa droite, il voyait le prince Eugène et Poniatowski déborder la ville ennemie; devant lui, Murat atteignait, au milieu de ses éclaireurs, l'entrée des faubourgs, et pourtant aucune députation ne se présentait .... Le jour s'écoule et Moskou reste morne, silencieuse et comme inanimée. L'anxiété de l'empereur s'accroît; l'impatience des soldats devient plus difficile à contenir. Quelques officiers ont pénétré dans l'enceinte de la ville. "Moskou est déserte!" .... A cette nouvelle, qu'il repousse avec irritation, Napoléon descend de la montagne du Salut, et s'approche de la Moskowa et de la porte de Dorogomilow. Il s'arrête encore à l'entrée de cette barrière, mais inutilement. Murat le presse. "Eh bien, lui répond-il, entrez donc, puisqu'ils le veulent!" Et il recommande la plus grande discipline; il espère encore, "Peut-être que ces habitants ne savent pas même se rendre; car ici tout est nouveau, eux pour nous, et nous pour eux."

Mais alors, les rapports se succèdent; tous s'accordent. Des Français, habitants de Moskou, se hasardent à sortir de l'asile qui, depuis quelques jours, les dérobe à la fureur du peuple: ils confirment la fatale nouvelle. L'empereur appelle Daru et s'écrie: "Moskou déserte! quel événement invraisemblable! il faut y pénétrer. Allez, et amenez-moi les boyards." Il croit que ces hommes, ou roidis d'orgueil, ou paralysés de terreur, restent immobiles sur leurs foyers; et lui, jusque-là toujours prévenu par les soumissions des

au milieu des *sépultures* pour perpétuer le souvenir des hommes. La *tombe* est une pierre chargée d'inscriptions. Le *tombeau* est un monument plus magnifique. La *fosse* est un creux fait en terre, destiné à recevoir un corps mort. La *sépulture* est le lieu consacré pour rendre les derniers devoirs aux morts qui y ont leur *sépulcre* qui est le caveau. Le mot *sépulcre* ne s'emploie guère que dans le style élevé. On dit, qu'un homme est sur le bord de la *fosse*, qu'il a un pied dans la *fosse*; qu'il semble sorti récemment d'un *sépulcre*.

vaincus, il provoque leur confiance, et va au-devant de leurs prières. Comment en effet se persuader que tant de palais somptueux, de temples si brillants, et de riches comptoirs, étaient abandonnés par leurs possesseurs, comme ces simples hameaux qu'il venait de traverser. Cependant Daru vient d'échouer. Aucun Moscovite ne se présente; aucune fumée du moindre foyer ne s'élève; on n'entend pas le plus léger bruit sortir de cette immense et populeuse cité; ses trois cent mille habitants semblent frappés d'un immobile et muet enchantement: c'est le silence du désert! ....

Déjà, depuis une heure, Murat et la colonne longue et serrée de sa cavalerie envahissaient Moskou; ils pénétraient dans ce corps gigantesque, encore intact, mais inanimé. Frappés d'un long étonnement, à la vue de cette grande solitude, ils répondaient à l'imposante taciturnité de cette Thèbes moderne, par un silence aussi solennel. Ces guerriers écoutaient avec un secret frémissement les pas de leurs chevaux retentir seuls au milieu de ces palais déserts. Ils s'étonnaient de n'entendre qu'eux au milieu d'habitations si nombreuses. Aucun ne songeait à s'arrêter ni à piller, soit prudence, soit que les grandes nations civilisées se respectent elles-mêmes, dans les capitales ennemies, en présence de ces grands centres de civilisation. Cependant, leur silence observait [1] cette cité puissante, déjà si remarquable s'ils l'eussent rencontrée dans un pays riche et populeux, mais bien plus étonnante dans ces déserts. C'était comme une riche et brillante oasis. Ils avaient d'abord été frappés du soudain

1) On *remarque* les choses par attention pour s'en ressouvenir. On les *observe* par examen pour en juger. Le général *remarque* ceux qui se distinguent dans ses troupes, et *observe* les mouvements de l'ennemi. — Observer s'emploie quelquefois dans le sens de remarquer, mais dans ce sens on ne dirait pas: je lui ai observé que, attendu qu'on ne dirait pas, je lui ai remarqué que; il faut dire, je lui ai fait observer que etc.

aspect de tant de palais magnifiques. Mais ils remarquaient qu'ils étaient entremêlés de chaumières; spectacle qui annonçait le défaut de gradation entre les classes, et que le luxe n'était point né là, comme ailleurs, de l'industrie, mais qu'il la précédait; tandis que, dans l'ordre naturel, il n'en devait être que la suite, plus ou moins nécessaire.

On s'avançait ainsi, tantôt agité de surprise, tantôt de pitié, et plus souvent d'un noble enthousiasme. Plusieurs citaient les souvenirs des grandes conquêtes que l'histoire nous a transmises; mais c'était pour s'enorgueillir, et non pour prévoir; car on se trouvait trop haut et hors de toute comparaison; on avait laissé derrière soi tous les conquérants de l'antiquité. On était exalté, par ce qu'il y a de mieux après la vertu, par la gloire [1]. Puis venait la mélancolie; soit épuisement, suite de tant de sensations; soit effet d'un isolement produit par une élévation sans mesure, et du vague dans lequel nous errions sur cette sommité, d'où nous apercevions l'immensité, l'infini, où notre faiblesse se perdait [2]; car plus on s'élève, plus l'horizon s'agrandit, et plus on s'aperçoit de son néant.

Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moskou. Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilow. Ce fut là qu'il nomma le maréchal Mortier gouverneur de cette capitale. "Surtout, lui dit-il, point de pillage! Vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moskou envers et contre tous." — Cette nuit fut triste: des rapports sinistres se succédaient. Il

1) La *gloire* est plus éclatante que *l'honneur*; on peut être indifférent pour la *gloire*; mais il n'est pas permis de l'être pour *l'honneur*. Girard. 2) Se perdre signifie: s'égarer, se ruiner, disparaître. Je me perds dans le bois. Le vaisseau s'est perdu sur un rocher. Ce jeune homme s'est perdu de réputation. Les couleurs se perdent l'une dans l'autre. L'odeur de cette liqueur s'est perdue. La rivière se perd dans le sable. — Je m'y perds, je n'y connois rien.

vint des Français, habitants de ce pays, et même un officier de la police russe, pour dénoncer l'incendie. Il donna tous les détails de ces préparatifs. L'empereur ému chercha vainement quelque repos. A chaque instant il appelait, et se faisait répéter cette fatale nouvelle. Cependant il se retranchait [1] encore dans son incrédulité, quand vers deux heures du matin, il apprit que le feu éclatait. C'était au palais Marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier. Aussitôt il donne des ordres, il les multiplie. Le jour venu, lui-même y court, il menace la jeune garde et Mortier. Ce maréchal lui montre des maisons couvertes de fer; elles sont toutes fermées, encore intactes, et sans la moindre effraction [2]; cependant une fumée noire en sort déjà. Napoléon tout pensif entre dans le Kremlin.

A la vue de ce palais, à la fois gothique et moderne des Romanof et des Rurick, de leur trône encore debout, de cette croix du grand Yvan, et de la plus belle partie de la ville que le Kremlin domine, et que les flammes, encore renfermées dans le bazar, semblent devoir respecter, il reprend son premier espoir. Son ambition est flattée de cette conquête; on l'entend s'écrier: "Je suis donc enfin dans Moskou, dans l'antique palais des czars! dans le Kremlin!" Il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait. Toutefois, il se fait rendre compte [3] des ressources que présente la ville; et, dans ce court moment, tout à l'espérance, il écrit des paroles de

1) Retrancher est un terme de guerre qui signifie, fortifier. Les assiégés se sont retranchés jusqu'à la gorge du bastion. Puis il s'emploie au fig: il se retranche toujours sur sa bonne intention; il s'est retranché dans une seule défense. — Retrancher signifie proprement, ôter qu. ch. d'un tout. On lui a retranché la moitié de sa pension. — Se retrancher, se restreindre. Il s'est retranché à la moitié de sa dépense. 2) On dit, il y a eu vol avec effraction, on a trouvé le bureau fracturé. 3) Vous me rendrez compte de votre conduite. — Il ne fait pas (il ne tient pas) grand compte de cette personne, il l'estime

paix à l'empereur Alexandre. Un officier supérieur ennemi venait d'être trouvé dans le grand hôpital; il fut chargé de cette lettre. Ce fut à la sinistre lueur des flammes du bazar que Napoléon l'acheva, et que partit le Russe. Celui-ci dut porter la nouvelle de ce désastre à son souverain, dont cet incendie fut la seule réponse.

Le jour favorisa les efforts du duc de Trévise: il se rendit maître du feu. Les incendiaires se tinrent cachés. On doutait de leur existence. Enfin, des ordres sévères étant donnés, l'ordre rétabli, l'inquiétude suspendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode ou d'un palais somptueux, pensant y trouver un bien-être acheté par de si longues et de si excessives privations. Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtiments du Kremlin. De là, leur vue pouvait embrasser [1] le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit, une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent, et voient des flammes remplir des palais, dont elles *illuminent* d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du nord chasse directement ces flammes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte, où reposaient l'élite de l'armée et son chef. Ils craignent aussi pour toutes les maisons environnantes, où nos soldats, nos gens et nos chevaux, fatigués et repus, sont sans doute ensevelis dans un profond sommeil. Déjà des flammèches et des débris ardents volaient jus-

fort peu. — Il a fait (il a trouvé) son compte dans ce traité. — Il lui a donné son compte, il l'a payé, ou dans un sens figuré, il l'a traité comme il l'a mérité. Il lui a donné un à-compte. Cinq francs trois sous font un compte borgne; ôtez le rompu pour faire un compte rond. Au bout du compte, que m'en peut-il arriver? — Mettez cela sur mon compte, je le paierai. Ne mettez pas cette histoire sur mon compte. Je prends cela sur mon compte, je suis garant de cela. Passer cela en compte; ôtez cela de dessus votre compte, ne le mettez pas en ligne de compte. — *Les bons comptes font les bons amis.* 1) La mer *embrasse* toute la terre. L'incendie de la ré-

que sur les toits du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction. Alors, rassuré sur son corps d'armée, l'un de ces officiers se rendormit en s'écriant: "C'est à faire aux autres, cela ne nous regarde plus." Car telle était l'insousiance qui résultait de cette multiplicité d'événements et de malheurs sur lesquels on était comme blasé, [1] et tel l'égoïsme produit par l'excès de fatigue et de souffrance, qu'ils ne laissaient à chacun que la mesure de forces et de sentiment indispensables pour son service et pour sa conservation personnelle. Cependant, de vives et nouvelles lueurs [2] les réveillent encore; ils voient d'autres flammes s'élever précisément dans la nouvelle direction que le vent venait de prendre sur le Kremlin, et ils maudissent l'imprudence et l'indiscipline française, qu'ils accusent de ce désastre. Mais trois fois le vent [3] change ainsi du nord à l'ouest, et trois fois ces feux ennemis, vengeurs, obstinés, et comme acharnés contre le quartier-impérial, se montrent ardents à saisir cette nouvelle direction. A cette vue, un grand soupçon s'empare de leur esprit. Les Moskovites, connaissant notre téméraire et négligente insouciance, auraient-ils conçu l'espoir de brûler avec Moskou nos soldats ivres de vin, de fatigue et de sommeil; ou plutôt ont-ils osé croire qu'ils envelopperaient Napoléon dans cette catastrophe; que la perte de cet homme valait bien celle de leur capitale; que c'était un assez

volution fut sur le point *d'embraser* l'Europe entière. — On dit, embrasser un état, une profession; embrasser, épouser la cause de qn. — *Qui trop embrasse mal étreint*, qui entreprend trop de choses n'en fait bien aucune. 1) Blaser, émousser les sens. Il s'est blasé sur les plaisirs, sur les spectacles, sur tout; c'est un homme blasé. 2) La *lueur* est un commencement de clarté; la *splendeur* en est la perfection: *L'éclat* est une grande lumière, comme un grand bruit, une lumière brillante ou une vive clarté: ce sont les quatre différents degrés de *lumière*. — Une lueur d'espérance. 3) Le vent saute de rumb (prononcez, ronbe) en rumb.

grand résultat pour y sacrifier Moskou tout entière; que peut-être le ciel, pour leur accorder une aussi grande victoire, voulait un aussi grand sacrifice; et qu'enfin il fallait à cet immense colosse un aussi immense bûcher.

On ne sait s'ils eurent cette pensée, mais il fallut l'étoile de l'empereur pour qu'elle ne se réalisât pas. En effet, non-seulement le Kremlin renfermait, à notre insu, un magasin à poudre, mais, cette nuit-là même, les gardes, endormies et placées négligemment, avaient laissé tout un parc d'artillerie entrer et s'établir sous les fenêtres de Napoléon. C'était l'instant où ces flammes furieuses étaient dardées de toutes parts, et avec le plus de violence, sur le Kremlin; car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité. L'élite de l'armée et l'empereur étaient perdus, si une seule des flammèches qui volaient sur nos têtes s'était posée sur un seul caisson. C'est ainsi que, pendant plusieurs heures, de chacune des étincelles qui traversaient les airs, dépendit le sort de l'armée entière.

Enfin le jour, un jour sombre, parut; il vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Les chefs, et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir. Il se taisaient, et nous nous accusions. Il semblait à la plupart que l'indiscipline et l'ivresse de nos soldats avaient commencé ce désastre, et que la tempête [1] l'achevait. Nous nous regardions nous-mêmes avec une espèce de dégoût. Le cri d'horreur qu'allait jeter l'Europe nous effrayait. On s'abordait les

1) *L'orage* est une grosse pluie, mêlée quelquefois de grêle et toujours accompagnée d'éclairs et de tonnerre. La *tempête* est un vent violent, mais sans éclats de foudre; s'il est d'une violence extrême mais passagère, c'est un *ouragan* sur terre, une *bourrasque* par mer.

yeux baissés, consternés d'une si épouvantable catastrophe: elle souillait notre gloire, elle nous en arrachait le fruit, elle menaçait notre existence présente et à venir; nous n'étions plus qu'une armée de criminels dont le ciel et le monde civilisé devaient faire justice [1]. On ne sortait de cet abîme de pensées, et des accès de fureur qu'on éprouvait contre les incendiaires, que par la recherche avide des nouvelles, qui toutes commençaient à accuser les Russes seuls de ce désastre.

En effet, des officiers arrivaient de toutes parts, tous s'accordaient. Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï, et l'avait consumé; c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse: on avait aperçu des soldats de police russes l'attiser avec des lances goudronnées. Ici, des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons, ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir d'autres asiles; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées: ils avaient entendu en sortir une faible explosion; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé [2] dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes, et compléter une

1) Faire justice, signifie punir. Se faire justice, se condamner; se venger soi-même. Personne ne se fait justice. Il ne faut pas se faire justice à soi-même. — Rendre justice à qn., c'est agir à son égard comme il le mérite. 2) Abîmer, précipiter dans un abîme; ruiner entièrement. Il s'abîme dans l'étude, dans la débauche. Des dépenses excessives l'ont abîmé; il est abîmé de dette. Prenez garde à la porte qu'on vient de peindre, elle abîmera vos habits.

épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie: il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise [1]. On se disait que ces bandits avaient été déchaînés par les chefs russes pour brûler Moskou: et qu'en effet, une si grande, une si extrême résolution, n'avait pu être prise que par le patriotisme, et exécutée que par le crime. Aussitôt l'ordre fut donné de fusiller sur la place [2] tous les incendiaires. L'armée était sur pied [3]. La vieille garde, qui tout entière occupait une partie du Kremlin, avait pris les armes; les bagages, les chevaux tout chargés, remplissaient les cours; nous étions mornes d'étonnement, de fatigue, et du désespoir de voir périr un si riche cantonnement. Maîtres de Moskou, il fallait donc aller bivouaquer sans vivres à ses portes!

Pendant que nos soldats luttaient encore avec l'incendie et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita, et voulut commander à cet élément; mais bientôt il fléchit, et s'arrêta devant l'impossibilité. Surpris, quand il a frappé au cœur d'un empire, d'y trouver un autre sentiment que celui de la soumission et de

1) On lâche une corde qui est trop bandée. Le chien lâcha sa proie pour l'ombre. — Il lâche (le) pied, il montre le dos (les talons), il fuit honteusement. — Voir p. 98. 2) Sur la place, sur le champ, sur le lieu même. — Cet homme est en place, dans un emploi. Il est hors de place, il a été dépouillé de son emploi. Il n'est pas à sa place, son emploi ne lui convient pas. Je ne voudrais pas être en (à) sa place. Si j'étais de vous, si j'étais que de vous, si j'étais à votre place. — Un mot qui ne convient pas à l'endroit où on l'a mis, n'est pas dans sa place. 3) Il a été sur pied (il a veillé) toute la

la terreur, il se sent vaincu et surpassé en détermination. Cette conquête pour laquelle il a tout sacrifié, c'est comme un fantôme qu'il a poursuivi, qu'il a cru saisir, et qu'il voit s'évanouir dans les airs en tourbillons de fumée et de flammes. Alors une extrême agitation s'empare de lui; on le croirait dévoré des feux qui l'environnent. A chaque instant, il se lève, marche et se rassied brusquement. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide; ses gestes courts et véhéments décèlent [1] un trouble cruel: il quitte, reprend, et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie. De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée. "Quel effroyable spectacle! Ce sont eux-mêmes! Tant de palais! Quelle résolution extraordinaire! Quels hommes! Ce sont des Scythes!" ... Entre l'incendie et lui se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moskowa et ses deux quais: et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuie sont déjà brûlantes, et le travail continuel des balayeurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffit pas pour écarter [2] les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y poser.

En cet instant, le bruit se répand que le Kremlin est miné: des Russes l'ont dit, des écrits l'attestent; quelques domestiques en perdent la tête d'effroi; les militaires attendent impassiblement ce que l'ordre de l'empereur et leur destin décideront, et l'empereur ne répond à cette alar-

nuit. Il était malade, le médecin l'a remis sur pied. Il a mis une armée sur pied. Il ne sait sur quel pied danser, il ne sait quelle contenance tenir. Il sèche sur pied, il se consume d'ennui, de tristesse. 1) On *découvre* son secret en le communiquant; on *révèle* son secret ou celui des autres en l'annonçant ou en le dénonçant; on *manifeste* ses vertus, ses desseins en les étalant au grand jour; on *décèle* ce qui était dissimulé, ses vues et ses sentiments, en les rapportant ou en les faisant remarquer; on *dévoile* ce qui n'était pas apparent et nu en écartant les obstacles. 2) On *écarte* ce dont on veut se débarrasser

me que par un sourire d'incrédulité. Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée, et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête; se saisir de tous les ponts, de tous les passages de sa forteresse; le cerner, l'y tenir comme assiégé; envahir à chaque minute les maisons environnantes, et, le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin. Déjà nous ne respirions [1] plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait, et allait ajouter son ombre à nos dangers; le vent d'équinoxe, d'accord [2] avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir le Roi de Naples et le prince Eugène: ils se joignirent au prince de Neufchâtel, pénétrèrent jusqu'à l'empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent, et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout-à-coup un cri, "Le feu est au Kremlin!" passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire: il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin an-

pour toujours; on met *à l'écart* ce qu'on veut reprendre. On *éloigne* les traîtres; on *écarte* les flatteurs (Encycl.) 1) On respire un bon air. — Dans cette famille tout respire (marque) le bonheur. Il ne respire que (il désire ardemment) la vengeance. — Elle respire (soupire) après le retour de son fils. 2) Ils sont d'accord; ils en sont tombés d'accord. Ils en sont convenus d'un commun accord. J'en demeure accord.

tique et sacré. L'empereur fit un geste de mépris et d'humeur; on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs baïonnettes.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des Strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Pétrowsky. Mais nous étions assiégés par un océan de flammes; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit, à travers les rochers, une poterne [1] qui donnait sur la Moskowa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde, parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer ni demeurer; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer [2] de feu? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres [3].

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage.

1) La poterne est une fausse porte, par où l'on fait des sorties dans le fossé. 2) Ce n'est pas là la mer à boire, les difficultés ne sont pas insurmontables. 3) *Décombres* ne se dit qu'au propre. *Débris* et *ruines* se disent souvent au fig., mais *ruine* en ce cas s'emploie ordinairement au singulier. Les *débris* d'une fortune brillante. La *ruine* du commerce. — *Décombres* et *ruines* ne s'appliquent qu'aux édifices, et le dernier suppose que les édifices soient considérables. Les *débris* d'un vaisseau, les *décombres* d'un batiment, les *ruines* d'un palais.

Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faite, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée [1] par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements. Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide incertain et troublé s'arrêta. Là, se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres [2] dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmühl. Ce maréchal, blessé à la Moskowa, se faisait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon ou y périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport: l'empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui dans le péril ne le quittait jamais. Pour échapper à cette vaste région de maux [1], il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Pétrowsky.

1) Ce qui ôte la respiration *étouffe*; ce qui bouche le canal de la respiration *suffoque*. On *étouffe* dans un air trop dense. Les noyés sont *suffoqués* par l'eau. — *Suffoquer* ne s'emploie pas au fig. On *étouffe* un bruit, ses passions. Roubaud. 2) Il réduit (il met) en cendres la ville, il y met tout à feu et à sang. Il couve le feu sous la cendre, il dissimule son ressentiment, il attend l'occasion de se venger.

Le lendemain matin, 17 septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moskou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence: toute cette cité lui parut une vaste trombe [2] de feu qui s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier: "Ceci nous présage de grands malheurs!"

PHILIPPE DE SÉGUR.

NAPOLEON BONAPARTE.

Avec ses passions et malgré ses erreurs, Napoléon est, à tout prendre, le plus grand homme de guerre des temps modernes. Il a porté dans les combats un courage stoïque, une ténacité profondément calculée, un esprit fécond en inspirations soudaines, qui déconcertaient par des ressources inespérées les plans de l'ennemi. Qu'on se garde d'attribuer une longue suite de succès à la puissance organique des masses qu'il a mises en mouvement. L'œil le plus exercé aurait peine à y

1) *Chacun sent son mal, chacun sent où le bât le blesse. — Des deux maux il faut éviter le pire*, il faut s'exposer à une petite perte pour éviter une plus grande. — Tout va de mal en pis, les sujets d'affliction augmentent. 2) La *trombe* pompe l'eau de la mer. — La *trompe* de l'éléphant lui tient lieu de main. Le chasseur sonne de la trompe. Il publie sa louange à son de trompe, il la raconte à beaucoup de gens afin qu'elle se divulgue.

découvrir autre chose que des éléments de désordre. Qu'on ne dise pas non plus qu'il fut capitaine heureux parce qu'il était monarque puissant. De toutes ses campagnes, les plus mémorables sont: la campagne de l'Adige, où, général de la veille, commandant à une armée peu nombreuse, et, dans le commencement, mal ordonnée, mal outillée, il se plaça de prime-abord [1] plus haut que Turenne, et à côté de Frédéric; et la campagne de France en 1814, où, réduit à une poignée de soldats harassés, il combattait à un contre dix. Les dernières lueurs de la foudre impériale éblouissaient encore les yeux de nos ennemis, et il faisait beau voir [2] comme les élans du vieux lion pourchassé, resserré, traqué, retraçaient au vif [3] les jours de sa jeunesse où il s'épanouissait dans les champs du carnage.

Napoléon possédait à un degré éminent [4] les facultés du métier des armes: tempérant et robuste, veillant et dormant à volonté, paraissant à l'improviste où on l'attendait le moins, il ne dédaignait pas les détails auxquels se ratachent parfois des résultats importants. Souvent la main qui venait de tracer des règles pour le gouvernement de plusieurs millions d'hommes, rectifiait l'état de situation inexact d'un régiment, ou écrivait d'où l'on devait tirer deux cents conscrits, et dans quel magasin on prendrait leurs souliers. Interlocuteur patient et facile, il interrogeait à fond; il savait écouter, talent rare chez les grands de la terre. Il a porté dans les combats un courage

1) De prime-abord signifie ici, subitement, tout d'un coup. — Cette locution signifie ordinairement, au premier abord. On dit, il me parut froid du premier abord, et familièrement, de prime-abord. Il me parut froid à l'abord, en l'abordant. Il est d'un abord affable. 2) Il fait beau voir, il est agréable de voir. Ironiquement cette locution signifie, il est ridicule de voir: il est beau voir un sot faire de l'esprit, un lâche faire le brave. 3) Au vif, d'une manière éclatante. — Il est piqué au vif, il est très-sensible à l'offense qu'il a reçue. 4) Le péril *éminent* est très-grand, mais éloigné. Le péril *imminent* est présent, est inévitable.

froid et impassible; jamais esprit plus profondément méditatif ne fut plus fécond en illuminations rapides et soudaines. En devenant empereur, il ne cessa pas d'être soldat. Si, avec le progrès de l'âge, son activité diminua, c'est que les forces physiques étaient moindres.

Dans les jeux mêlés de calcul et de hasard, on court toujours des risques d'autant plus grands, qu'on veut obtenir de plus grands avantages. C'est là précisément ce qui rend si funeste aux nations la trompeuse science des conquérants. Napoléon, quoique naturellement aventureux, ne manquait ni de suite, ni de méthode, et n'usait [1] ni ses soldats, ni ses trésors là où suffisait l'autorité de son nom. Ce qu'il pouvait obtenir par les négociations ou par la feinte, il ne le demandait pas à la force des armes. L'épée tirée du fourreau ne fut ensanglantée que lorsqu'il était impossible d'arriver au but par une manœuvre. Toujours prêt à combattre, habituellement il choisissait l'occasion et le terrain. Il a donné quarante batailles pour huit ou dix qu'il a reçues. D'autres généraux l'ont égalé [2] dans l'art de disposer les troupes sur le terrain. Quelques-uns ont donné une bataille aussi bien que lui. On en citerait plusieurs qui l'ont mieux reçue. Il les a surpassés tous dans la manière de diriger une campagne offensive. Les guerres d'Espagne et de Russie ne prouvent rien contre son génie. Ce n'est pas avec les règles de Montécuculli et de Turenne manœuvrant sur la Renchen qu'il faut juger de telles entreprises. Les uns guerroyaient pour avoir

1) User, verbe actif, signifie affaiblir, consommer. Il use ses yeux à force de lire. Les longues veilles usent le corps. Le pavé use les souliers. — User, verbe neutre, signifie, se servir de. Il use de remèdes; il use de tabac; il use de menaces, de prières, de précaution. — On dit, en user bien ou mal avec qn., pour, agir bien ou mal avec lui. Il en use mal avec ses domestiques. — Je vous demande pardon, si j'en use si familièrement, si librement avec vous. 2) On *égale* qn. en talents, en mérite; on lui *ressemble* de visage. Alexandre s'était

tel ou tel quartier d'hiver; l'autre, pour conquérir le monde. Il lui fallait souvent non pas seulement gagner une bataille, mais la gagner de telle façon qu'elle épouvantât l'Europe et amenât des résultats gigantesques. Ainsi les vues politiques intervenaient sans cesse dans le génie stratégique; et pour l'apprécier tout entier il ne faut pas se renfermer dans les limites de l'art de la guerre. Cet art ne se compose pas seulement de détails techniques, il a aussi sa philosophie. Pour trouver dans cette région élevée un rival à Napoléon, il faudrait remonter aux temps où les institutions féodales n'avaient pas encore rompu l'unité des nations antiques. Les seuls fondateurs de religion ont exercé sur leurs sectaires une autorité comparable à celle qui le rendit maître absolu de son armée. Cette puissance morale lui est devenue funeste pour avoir voulu s'en prévaloir, même contre l'ascendant de la force matérielle, et parce qu'elle l'a entraîné a mépriser des règles positives dont la longue violation ne reste pas impunie.

Quand l'orgueil acheminait Napoléon vers sa chute, il lui arriva de dire: "La France a plus besoin de moi que je n'ai besoin d'elle...." Et il disait vrai. Mais pourquoi était-il devenu nécessaire? C'est parce qu'il avait confié la destinée des Français aux hasards d'une guerre interminable: c'est parce que, malgré les ressources de son génie, cette guerre, tous les jours plus chanceuse par la mise en jeu de la totalité des forces et par la hardiesse des mouvements, remettait en problème [1] à chaque campagne, à chaque

proposé d'égaler en tout la gloire de Bacchus. Il n'y a personne qu'on puisse lui égaler. Le fils ressemble à son père. — *Les jours se suivent mais ne se ressemblent pas.* — *Qui se ressemble, s'assemble. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.* 1) Cet homme est un problème, son caractère est difficile à définir. Remettre en problème, rendre incertain. — On lui a remis devant les yeux le péril où il s'expose. Il a remis la question sur le tapis. — Il s'est remis de sa maladie, il a recouvré la

bataille, les fruits de vingt années de triomphe; c'est parce que son gouvernement était modelé de façon que tout devait disparaître avec lui, et que du dehors et du dedans devait éclater à la fois une réaction proportionnée à la violence de l'action. La frénésie conquérante avait retourné la question européenne; nous, les fils premiers nés de la liberté et de l'indépendance, nous versions notre sang pour servir des passions royales contre la cause des peuples, et les peuples outragés revenaient plus terribles, armés des principes que nous avions abandonnés.

Parfois cette masse immense de passions qu'il accumulait contre lui, cette multitude de bras prêts à se lever pour la vengeance, portèrent un trouble involontaire dans l'âme de l'ambitieux. Regardant autour de lui, il s'effraya d'être seul, et il songea à affermir sa puissance en la modérant. Alors lui vint en pensée le projet de créer une pairie héréditaire et de refaire sa monarchie sur des bases moins fragiles. Mais Napoléon voyait sans illusion le fond des choses. La nation occupée tout et toujours à suivre les desseins de son chef, n'avait pas eu jusque-là le temps d'en former pour elle-même. Le jour où elle n'eût plus été étourdie par le fracas des armes, elle eût demandé compte de sa servile obéissance. Mieux vaut, pensait-il [1], pour un prince absolu, combattre les armées de l'étranger, qu'avoir à lutter contre l'énergie des citoyens. Le despotisme avait été organisé pour faire la guerre; on continua la guerre pour conserver le despotisme.

santé. Elle ne saurait se remettre de son affliction. 1) *Penser*, avoir une ch. dans l'esprit, y réfléchir. *Songer*, s'occuper d'une idée légèrement, avec inquiétude, sans suite. A celui qu'on veut corriger on dit, *pensez* y bien. A celui qu'il suffit d'avertir, on dit, *songez* y, faites y attention. Vous n'y *pensez* pas est un reproche. Vous n'y *songez* pas est un avis. On *songe* aux petites choses; il faut *penser* aux graves. Roubaud. On *rêve* pour s'occuper agréablement. L'amant solitaire rêve à ses amours.

Le sort en était jeté; la France devait conquérir l'Europe, ou l'Europe subjuguer la France.

Napoléon a péri; il a péri pour avoir tenté avec les hommes du dix-neuvième siècle l'œuvre des Attila et des Gengiskan; pour avoir cédé à une imagination toute contraire à l'esprit contemporain, que sa raison connaissait pourtant si bien; pour n'avoir point voulu s'arrêter le jour où il eut la conscience de son impuissance à réussir. La nature a marqué un terme au-delà duquel les entreprises folles ne peuvent pas être conduites avec sagesse. Ce terme, l'Empereur l'atteignit [1] en Espagne, et le dépassa en Russie. S'il eût échappé alors à sa ruine, son inflexible outrecuidance lui eût fait trouver ailleurs Baylen et Moskou.

FOY.

ASPECT DE L'ALLEMAGNE.

La multitude et l'étendue des forêts indiquent une civilisation encore nouvelle: le vieux sol du midi ne conserve presque plus d'arbres, et le soleil tombe à plomb [2] sur la terre dépouillée par les hommes. L'Allemagne offre encore quelques traces d'une nature non habitée. Depuis les Alpes jusqu'à la mer, entre le Rhin et le Danube, vous voyez un pays couvert de chênes et de sapins, traversé par des fleuves d'une imposante

1) On dit *atteindre à* une ch., quand on fait des efforts pour y parvenir; et *atteindre* une ch., quand on y parvient sans effort et pour ainsi dire malgré soi. On atteint au grand et au sublime; on atteint un certain âge. — Atteindre qn. signifie, l'égaler. 2) Le soleil tombe à plomb, donne à plomb, bat à plomb en qu. lieu, les rayons du soleil y donnent directement. — Une muraille est à plomb, elle est perpendiculaire. Une montagne est coupée à pic, est à pic, est perpendiculaire. — On dit qu'un danseur tombe d'aplomb, conserve ou perd son aplomb.

beauté, et coupé par des montagnes dont l'aspect [1] est très-pittoresque; mais de vastes bruyères, des sables, des routes souvent négligées, un climat sévère, remplissent d'abord l'âme de tristesse; et ce n'est qu'à la longue qu'on découvre ce qui peut attacher à ce séjour.

Le midi d'Allemagne est très-bien cultivé; cependant il y a toujours dans les plus belles contrées de ce pays quelque chose de sérieux qui fait plutôt penser au travail qu'aux plaisirs, aux vertus des habitants qu'aux charmes de la nature. Les débris des châteaux forts qu'on aperçoit sur le haut des montagnes, les maisons bâties de terre, les fenêtres étroites, les neiges qui pendant l'hiver couvrent des plaines à perte de vue, causent une impression pénible. Je ne sais quoi de silencieux dans la nature et dans les hommes resserre d'abord les cœurs. Il semble que le temps marche là plus lentement qu'ailleurs, que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes, et que les sillons réguliers du laboureur y sont tracés sur une terre pesante.

Néanmoins, quand on a surmonté ces sensations irréfléchies, le pays et les habitants offrent à l'observation quelque chose d'intéressant et de poétique: vous sentez que des âmes et des imaginations douces ont embelli ces campagnes. Les grands chemins y sont plantés d'arbres fruitiers, placés là pour rafraîchir le voyageur. Les paysages dont le Rhin est entouré sont superbes presque partout; on dirait que ce fleuve est le génie

1) Une chaumière placée sur le bord d'un beau lac peut jouir d'un bel *aspect*, le coup d'oeil en peut être joli; si la rive opposée du lac est couverte d'habitations délicieuses, elle aura une belle *vue*. — L'*aspect* suppose que les objets qui sont aperçus sont regardés en face et d'assez près pour être distingués, et la *vue* suppose que les objets qui la forment se trouvent dans un lointain convenable. L'*aspect* d'un incendie effraie, la *vue* en attache. De Flagis. On a une belle *vue*, une *vue* très-étendue sur une campagne inondée dont l'*aspect* est désagréable.

tutélaire d'Allemagne; ses flots sont purs, rapides et majestueux comme la vie d'un ancien héros: le Danube se divise en plusieurs branches; les ondes de l'Elbe et de la Sprée se troublent facilement par l'orage; le Rhin seul est presque inaltérable. Les contrées qu'il traverse paraissent tout à la fois si sérieuses et si variées, si fertiles et si solitaires, qu'on serait tenté de croire que c'est lui-même qui les a cultivées, et que les hommes d'à présent n'y sont pour rien. Ce fleuve raconte, en passant, les hauts faits des temps jadis, et l'ombre d'Arminius semble errer encore sur ses rivages escarpés.

Les monuments gothiques sont les seuls remarquables en Allemagne; ces monuments rappellent les siècles de la chevalerie; dans presque toutes les villes les musées publics conservent les restes de ces temps-là. On dirait [1] que les habitants du nord, vainqueurs du monde, en partant de la Germanie, y ont laissé leurs souvenirs sous diverses formes, et que le pays tout entier ressemble au séjour d'un grand peuple qui depuis longtemps l'a quitté. Il y a dans la plupart des arsenaux des villes allemandes des figures de chevaliers en bois peint, revêtus de leur armure; le casque, le bouclier, les cuissarts, les éperons, [2] tout est selon l'ancien usage, et l'on se promène au milieu de ces morts debout, dont les bras levés semblent prêts à frapper leurs adversaires, qui tiennent aussi de même leurs lances en arrêt. Cette image immobile d'actions jadis si vives cause une impression pénible. C'est ainsi qu'après les tremblements de terre on a retrouvé des hommes engloutis qui avaient gardé pendant long-temps encore le dernier geste de leur dernière pensée.

1) Plusieurs auteurs emploient le subjonctif après la locution *on dirait* qui équivaut à *il semble*. On *dirait* que le ciel qui se fond tout en eau, *Veuille* inonder ces lieux d'un déluge nouveau. Boileau. (Sat. VI.) 2) Il a plus besoin de bride que d'éperon, se dit d'un téméraire, d'un ambitieux.

L'architecture moderne en Allemagne n'offre rien qui mérite d'être cité, mais les villes sont en général bien bâties, et les propriétaires les embellissent avec une sorte de soin plein de bonhomie. Les maisons, dans plusieurs villes, sont peintes en dehors de diverses couleurs: on y voit des figures de saints, des ornements de tout genre, dont le goût n'est assurément pas parfait, mais qui varient l'aspect des habitations, et semblent indiquer un désir bienveillant de plaire à ses concitoyens et aux étrangers. L'éclat et la splendeur [1] d'un palais servent à l'amour propre de celui qui le possède; mais la décoration soignée, la parure et la bonne invention des petites demeures ont quelque chose d'hospitalier.

Les jardins sont presque aussi beaux dans quelques parties de l'Allemagne qu'en Angleterre; le luxe des jardins suppose toujours qu'on aime la nature. En Angleterre, des maisons très-simples sont bâties au milieu des parcs les plus magnifiques; le propriétaire néglige sa demeure et pare avec soin la campagne. Cette magnificence et cette simplicité réunies n'existent sûrement pas au même degré en Allemagne; cependant à travers le manque de fortune [2] et l'orgueil féodal, on aperçoit en tout un certain amour du beau, qui, tôt ou tard, doit donner du goût et de la grâce, puisqu'il en est la véritable source. Souvent, au milieu des superbes jardins des princes allemands, on place des harpes [3] éoliennes près des grottes entourées de fleurs, afin que le vent

1) L'*éclat* s'emploie au propre et au fig., mais la *splendeur* ne se dit qu'au fig. La *splendeur* d'un empire. 2) Il court fortune d'être riche. Il court fortune de se ruiner. — Il a fait fortune, il a acquis de grands biens. — *Chacun est artisan de sa fortune. Contre fortune bon cœur.* Tâchez d'attacher un clou à la roue de la fortune, tâchez de la fixer. 3) On *pince* la harpe, le luth, la guitare; on *touche* l'orgue, le forte-piano; on *bat* la caisse, les timballes, le tambour (voir p. 98); on *sonne* de la trompette, du cor; on *joue* de la flûte, du violon; on joue un air sur le violon.

transporte dans les airs des sons et des parfums tout ensemble. L'imagination des habitants du nord tâche ainsi de se composer une nature d'Italie; et pendant les jours brillants d'un été rapide l'on parvient quelquefois à s'y tromper.

Mme de STAEL.

LONDRES.

C'EST de cette ville souveraine qui, bâtie de briques, sans élégance ni noblesse dans ses édifices, montre la Tamise et son pont superbe, et semble dire: *Qu'oseriez-vous me comparer?* [1] *que l'océan, que les mondes m'apportent ici leur tribut;* c'est de cette ville que je vous écris à la hâte, les yeux distraits par une foule d'objets nouveaux, l'esprit occupé de mille soins pénibles au présent et dans l'avenir, mais le cœur et l'imagination [2] pleins de vous.

Notre voyage ferait un roman. Vous savez une partie des inconvénients qui ont précédé notre départ; vous aurez éprouvé sans doute à Paris le temps dont nous avons été accueillis dans la route, et vous ne vous ferez jamais d'idée de notre passage qu'après avoir essuyé une tempête. Nous avons été deux fois au moment de périr;

1) *Comparer à* suppose un rapport commun de ressemblance entre les deux termes; *comparer avec* éloigne l'idée de ce rapport. On compare les oeuvres de la nature *aux* ouvrages de l'homme. On compare une pièce de toile *avec* une barre de fer. C'est par la même raison qu'un homme orgueilleux dit: vous osez vous *comparer à* moi! et non pas: vous osez vous *comparer avec* moi! Duvivier. 2) Quand deux substantifs qui n'ont pas le même genre sont qualifiés par un adjectif terminé par une consonne, l'oreille exige qu'on énonce le substantif masculin le dernier; à moins que les mots ne soient placés autrement par gradation.

une fois par la seule force du vent et de la mer, qui écrasait notre frêle paquebot, et une fois à l'entrée de l'Adder, c'est-à-dire presque au port. En revirant de bord, un faux coup de timon [1] et un câble caché sous une vague terrible nous ont mis au moment de chavirer [2]; on avait sur le pont de l'eau au-dessus du genou....

Aussitôt débarqués, nous avons pris la poste dans la compagnie d'un Irlandais, que je croirais honnête homme, si je n'avais toujours pensé que c'est là que s'arrête la toute-puissance divine; d'une Française, qu'il a pris la liberté [3] d'enlever à sa famille, du droit qu'a tout Irlandais de s'approprier une riche héritière; et d'un ministre anglais, homme doux, modéré et fort instruit. Nous avons pris la poste, dis-je, et ce n'est pas par magnificence. Mais tous les élégants d'Angleterre et la partie brillante de la cour était à Brightelmstone, parce que le prince de Galles y prend les eaux [4]. Il n'y a pas une seule diligence où l'on puisse trouver place. Au reste, les postes, qui sont excellentes, et fournissent par obligation des voitures comparables à nos voitures de maîtres, sont à peine aussi chères qu'en France, quoique plus longues, et trois fois plus rapidement franchies. Il suit cependant de cette manière de voyager que, malgré les talents économiques et l'industrie hibernoise de notre compagnon, que j'ai créé maréchal général des logis de la caravane, notre voyage nous a coûté trois fois ce qu'il devait nous coûter; et cela parce que le

1) *Timon* en termes de marine est ce que les marins appellent plus ordinairement *la barre du gouvernail.* Dans le discours ordinaire il se prend pour le gouvernail même. On dit au fig., il prend le timon des affaires, il en prend le gouvernement. Il tient le gouvernail, il gouverne. 2) Voir p. 123. 3) On dit, je prends la liberté de etc., et non pas: je me prends etc. Mais on dit, je me donne la liberté de etc., il se donne de grandes libertés. — *La véritable liberté consiste à n'obéir à aucune passion.* Dacier. 4) Il est allé aux eaux, aux bains. Il prend les eaux, il prend les bains. — On dit qu'un navire *fait eau,* pour

paquebot ne partant qu'à trois jours de distance de celui de notre arrivée, et les difficultés pour le passe-port devenant inquiétantes, j'ai été obligée de fréter un navire. Si je ne craignais pas de divulguer des secrets qui peuvent, dans la foule, servir à quelques honnêtes gens, comme ils nous ont servi, je vous démontrerais combien ces sublimes formalités de notre inquisition, appelée *amirauté*, sont inutiles à toute autre chose qu'à faire gagner de l'argent aux huissiers-visiteurs.

Nous avons dîné à Brightelmstone avec la meilleure viande de boucherie que j'aie mangée de ma vie; et, comme le seul acte de toucher un plancher anglais brûle la bourse, [1] surtout dans le voisinage de la cour, nous avons été coucher à Lewis. N'êtes-vous pas scandalisé qu'un bourg anglais porte le nom d'un de nos rois? Depuis et dès Lewis, nous avons parcouru le plus beau pays de l'Europe par la variété des sites et de la verdure, la beauté et l'opulence de la campagne, la propreté et l'élégance rurale de chaque propriété. C'est un attrait pour les yeux, c'est un charme [2] pour l'âme, qu'il est impossible d'exagérer. Les approches de Londres sont entre autres d'une beauté champêtre dont la Hollande même ne m'a point fourni de modèle; je lui comparerais plutôt quelques vallées de la Suisse; car, et cette observation très-remarquable saisit à l'instant des yeux exercés, ce peuple dominateur est avant tout et surtout agricole au sein de son île; et voilà ce qui l'a sauvé si long-temps de ses propres délires. Je sentais mon âme fortement et profondément saisie en parcourant ces contrées plantureu-

dire qu'il y entre de l'eau par quelque ouverture. Mais le navire est allé *faire de l'eau*, signifie, qu'il est allé se fournir d'eau bonne à boire. — On dit qu'une perle est d'une belle eau, pour dire qu'elle est d'un beau lustre. 1) Brûler la bourse, consumer beaucoup d'argent. 2) Les *appas* tiennent aux formes; ce sont des beautés matérielles et palpables. Les *attraits* doivent à l'esprit la plupart de leurs agréments. Les *charmes* prennent leur source

ses et prospères, et je me disais: Pourquoi donc cette émotion si nouvelle? Ces châteaux comparés aux nôtres sont des guinguettes. [1] Plusieurs cantons de la France, même ses provinces les plus médiocres, et toute la Normandie, que je viens de traverser, sont assurément plus beaux par la nature que ces campagnes. On trouve çà et là, mais partout dans notre pays, de beaux édifices, des ouvrages fastueux, de grands travaux publics, de grandes traces des plus prodigieux efforts de l'homme; et cependant ceci m'enchante bien plus que le reste ne m'étonne. C'est que ces routes étroites, mais excellentes, ne me rappellent les corvéïeurs que pour gémir sur les pays où ils sont connus; c'est que cette admirable culture m'annonce le respect de la propriété; c'est que ce soin, cette propreté universelle est un symptôme parlant de bien-être; c'est que toute cette richesse rurale est dans la nature, près de la nature, selon la nature, et ne décèle pas l'excessive inégalité des fortunes, source de tant de maux, comme les édifices somptueux entourés de chaumières; c'est que tout me dit qu'ici le peuple est quelque chose, qu'ici chaque homme a le développement et le libre exercice de ses facultés, et qu'ainsi je suis dans un autre ordre de choses.

Et prenez bien garde, mon ami, que c'est si bien là la vraie cause de l'effet sur lequel je raisonnais, qu'arrivé dans Londres, et cette superbe Tamise (qu'il ne faut comparer à rien, parce que rien ne lui est comparable) une fois franchie, rien ne m'a plus étonné ni même fait plaisir, si ce n'est les trottoirs, qui faisaient tomber à genoux le bon *La Condamine*, et s'écrier: *Béni soit*

dans l'amabilité du caractère. (Anon.) Les *appas* nous séduisent. Les *attraits* nous attirent; ils inspirent le penchant. Les *charmes* s'emparent de nous, et nous enchantent; ils inspirent la passion et l'enthousiasme. Roubaud. 1) Guinguette se dit familièrement d'une petite maison de campagne. Venez me voir à ma guinguette. Il se dit proprement d'un cabaret hors de la ville.

Dieu! voici le pays où l'on s'occupe des gens à pied. Tout le reste m'a paru ordinaire et presque mesquin. Je dirais presque comme cet apathique Italien: Ce sont des rues à droite, des rues à gauche et un chemin au milieu. Toutes les villes sont de même, si cependant vous accordez à celle-ci l'avantage de cette admirable propreté qui s'étend à tout, qui embellit tout, qui a un attrait presque égal pour l'esprit et pour l'œil, et des dimensions dont aucune ville ne saurait [1] jouir: du reste, effrayante obstruction du corps politique, cloaque infâme au moral, si ce n'est comme ailleurs au physique et au moral; hommes entassés et infectés de leur haleine; lutte éternelle des corrupteurs et des corrompus, des prodigues et des misérables. C'est mieux ou plus mal que Paris ou que Babylone, comme vous voudrez; j'y prends peu d'intérêt. Notez pourtant que j'ai peu vu encore, et que Londres m'offrira certainement plus que toute autre grande ville de commerce un foyer d'activité et d'émulation, qui ne peut pas ne point intéresser; mais je vous rends compte de la première impression, qui a toujours un grand fonds de vérité.

Nous avons eu en voyage la rencontre des *gentlemen*. Le sobriquet des voleurs [2] est ici le mot *gentilhomme!* Ils ont observé et tâté deux ou trois fois notre petite troupe. J'étais décidé à ne leur accorder rien, parce que je suis loin d'avoir trop d'argent. J'avais mis les dames en avant, seules dans une chaise, trois hommes dans

1) *Je ne saurais* s'emploie fort souvent pour *je ne puis*. Je ne saurais dire la moindre chose qu'on ne me fasse des objections. Ce qu'*on ne saurait* faire est trop difficile, ce qu'*on ne peut* faire est impossible. Girard. — On ne dit pas *je ne saurais* pour *je ne pourrais*. On dit, par exemple, si je mangeais de cela, *je ne pourrais* dormir de la nuit, mais on ne dirait pas, je ne saurais dormir de la nuit. 2) Les voleurs de grands chemins *demandent* la bourse ou la vie. Les filous ou chevaliers d'industrie *coupent* la bourse; ce sont des coupeurs de bourse.

celle qui suivait, et un à cheval. Notre ordre de bataille était si bon, et notre contenance armée si simplement fière et ostensible, qu'ils nous ont laissé passer. — Le 30 août, 1784.

MIRABEAU à Chamfort.

LA LITTERATURE ALLEMANDE

EN ANGLETERRE.

La littérature allemande est beaucoup plus connue en Angleterre qu'en France. On y étudie davantage les langues étrangères, et les Allemands ont plus de rapports naturels avec les Anglais qu'avec les Français; cependant, il y a des préjugés, même en Angleterre, contre la philosophie et la littérature des Allemands. Il peut être intéressant d'en examiner la cause.

Le goût de la société, le plaisir et l'intérêt de la conversation ne sont point ce qui forme les esprits en Angleterre: les affaires, le parlement, l'administration remplissent toutes les têtes, et les intérêts politiques sont le principal objet des méditations. Les Anglais veulent à tout des résultats immédiatement applicables, et de là naissent leurs préventions [1] contre une philosophie qui a pour objet le beau plutôt que l'utile.

Les Anglais ne séparent point, il est vrai,

1) *La préoccupation* est l'état d'un esprit qui ne connaît rien de si vrai que ses idées, rien de si solide que ses systèmes. L'amour-propre en est le premier principe. *La prévention* est l'état d'un esprit qui ne se détermine que par l'autorité d'autrui, par les habitudes que l'éducation lui a fait prendre. La paresse en est le premier principe. Le *préjugé* est un jugement anticipé qui vient de l'une de ces deux sources, soit de trop de confiance en ses propres lumières, soit de trop de confiance aux lumières d'autrui.

la dignité de l'utilité, et toujours ils sont prêts, quand il le faut, à sacrifier ce qui est utile à ce qui est honorable, mais ils ne se prêtent pas volontiers, comme il est dit dans Hamlet, à *ces conversations avec l'air* dont les Allemands sont très-épris. La philosophie des Anglais est dirigée vers les résultats avantageux au bien-être de l'humanité; les Allemands s'occupent de la vérité pour elle-même, sans penser au parti que les hommes peuvent en tirer. La nature de leurs gouvernements ne leur ayant pas offert des occasions grandes et belles de mériter la gloire et de servir la patrie, ils s'attachent en tout genre à la contemplation, et cherchent dans le ciel l'espace, que leur étroite destinée leur refuse sur la terre. Il se plaisent [1] dans l'idéal, parce qu'il n'y a rien dans l'état actuel des choses qui parle à leur imagination. Les Anglais s'honorent avec raison de tout ce qu'ils possèdent, de tout ce qu'ils peuvent être; ils placent leur admiration et leur amour sur leurs loix, leurs mœurs et leur culte. Ces nobles sentiments donnent à l'âme plus de force et d'énergie; mais la pensée va peut-être encore plus loin quand elle n'a point de bornes ni même de but déterminé, et que sans cesse en rapport avec l'immensité et l'infini, aucun intérêt ne la ramène aux choses de ce monde.

Toutes les fois qu'une idée se consolide, c'est-à-dire qu'elle se change en institution, rien de mieux que d'en examiner attentivement les résultats et les conséquences, de la circonscrire

1) Se plaire à, prendre plaisir à. Il se plaît à étudier. — Vous plaisez-vous à la ville? non, je me plais mieux à la campagne. — Le gibier se plaît dans le taillis. La vigne se plaît dans les terres pierreuses, elle y vient bien. — En terme de civilité on supprime *de* après plaire: Vous plaît-il me faire cet honneur? Il lui a plu m'honorer d'une visite. Vaugelas. A qn. qui nous offre qu. ch., on doit répondre: ce qu'il vous plaira; et ainsi partout où l'on se sert de cette façon de parler: je ferai tout ce qu'il vous plaira, on sous-entend, que je fasse.

et de la fixer, mais quand il s'agit d'une théorie, il faut la considérer en elle-même. Il n'est plus question de pratique, il n'est plus question d'utilité, et la recherche de la vérité dans la philosophie, comme l'imagination dans la poésie, doit être indépendante de toute entrave.

Les Allemands sont comme les éclaireurs de l'armée de l'esprit humain: ils essaient des routes nouvelles, ils tentent des moyens inconnus: comment ne serait-on pas curieux de savoir ce qu'ils disent au retour de leurs excursions dans l'infini? Les Anglais qui ont tant d'originalité dans le caractère, redoutent néanmoins [1] assez généralement les nouveaux systèmes. La sagesse de l'esprit leur a fait tant de bien dans les affaires de la vie, qu'ils aiment à la retrouver dans les études intellectuelles; et c'est là cependant que l'audace est inséparable du génie. Le génie, pourvu qu'il respecte la religion et la morale, doit aller aussi loin qu'il veut: c'est l'empire de la pensée qu'il agrandit.

Les Allemands professent une doctrine qui tend à ranimer l'enthousiasme dans les arts comme dans la philosophie, et il faut les louer s'ils la maintiennent; car le siècle pèse aussi sur eux, et il n'en est point où l'on soit plus enclin à dédaigner ce qui n'est que beau; il n'en est point où l'on répète plus souvent cette question, la plus vulgaire de toutes: *à quoi bon?*

Mme de STAEL.

11*

1) *Néanmoins* distingue deux choses opposées, et en soutient l'une sans détruire l'autre. *Toutefois* se dit par exception. *Pourtant* assure avec fermeté malgré ce qui peut être opposé. Il a plus de force et d'énergie que *cependant*; celui-ci affirme seulement contre les apparences contraires. Quoiqu'il soit habile il a *pourtant* fait une faute. On crie beaucoup contre les vices, et *cependant* on ne se corrige pas. *Girard.*

LE BEN-LOMOND EN ECOSSE.

A mon arrivée à la base du Ben-Lomond [1], le levant commençait à briller de tout l'éclat du matin. Je laissais le lac Lomond à mes pieds, et je m'élevais au milieu d'une longue ceinture de montagnes diversement éclairées... A mesure que je m'avançais verticalement, l'action du soleil et la direction de l'air donnaient aux brumes [2] du lac une multitude de figures et de positions qui changeaient à tout moment la perspective. Quelquefois la cime seule des montagnes se dégageait des blanches vapeurs du matin [3], et paraissait flotter comme un vaisseau noir sur tous les nuages de la terre et du ciel. Les rochers hétéroclites du *Cobler,* suspendus sur cet océan de brouillards qui venait baigner la surface indéterminée que je parcourais, ressemblaient à deux écueils contre lesquels ces bâtiments égarés étaient près de se briser. Un instant après tout reparaissait: les montagnes se dépouillaient jusqu'à la base de leurs langes humides; on voyait les eaux se bercer doucement contre les rivages en roulant sur elles ces légers flocons de vapeurs transparentes qui, par leur mollesse et leur couleur, imitent la toison [4] des brebis et l'édredon des oiseaux, et que les Calédoniens désignent avec une vérité pittoresque qui n'appartient qu'à eux, sous le nom de *blanches plumes du lac.* Bientôt le soleil prend de la force: ses rayons moins horizontaux frappent le sol qu'ils ne faisaient qu'effleurer. Les ombres se retirent, et les brouillards, chassés comme une poussière légère sous les roues d'un char, volent si légers et si fugitifs, qu'ils n'obscurcissent point les objets rapprochés, que vous distinguez toujours comme à travers une gaze transparente. Seulement il arrive un instant où le rideau [1] s'épaissit à une plus grande distance, et puis, devenu, comme tout à l'heure, vaste, humide, obscur, impénétrable, se ferme de toutes parts autour de la montagne, et enveloppe l'endroit que vous occupez, comme les vagues qui menaçaient l'homme sur la dernière cime que n'eût pas envahie le déluge.

1) Montagne d'Ecosse. 2) Brume, brouillard épais. Bruine, petite pluie froide. Le temps est brumeux. La vallée est embrumée. La bruine tombe. Il ne pleut pas bien fort, il ne fait que bruiner. 3) On dit, une heure du matin, trois h. du matin, et ainsi jusqu'à onze h. du matin. — *Qui a bon voisin a bon matin. Rouge au soir, blanc au matin, c'est la journée du pélerin. — On a beau se lever matin, quand on a le nom de dormir la grasse matinée,* on a de la peine à guérir les esprits préoccupés sur le fait de la réputation. 4) La Toison d'or, ou absolument la Toison, est un ordre de chevalerie. Il est

Un nouveau rayon vient-il à briller, de nouveau le rideau se déploie, le ciel s'éclaire, la création sort d'un autre chaos et se régénère sous vos yeux pleine de grandeur et de beauté; vous revoyez les montagnes et le lac et le ciel, et vous suivez tout au plus du regard, sur quelque sommet éloigné, l'apparence fantastique d'un nuage qui se dissout sous la forme d'un géant couché, ou d'une grande biche blessée à mort [2].

L'excursion au Ben-Lomond ne présente aucune espèce de dangers aux personnes qui n'ont pas l'imprudence d'en chercher, et de tenter un péril inutile en marchant sur l'étroite crête du rocher d'où l'œil mesure un précipice de trois ou quatre cents pieds. Elle offre même très-peu de difficultés; et ce qui la rend plus com-

chevalier de la Toison; il a la Toison. 1) Tirez le rideau, la farce est jouée; l'affaire est finie, il n'y a plus rien à attendre. — Rideau se dit aussi d'une petite élevation de terre: l'infanterie était rangée derrière un rideau. 2) Il est frappé à mort, il est attaqué d'une maladie très-dangereuse. Il est malade à la mort, il est à la mort, il est près de mourir. Il est à l'article de la mort, il est à l'agonie. Mettre à mort, tuer. Combattre à mort; haïr à (la) mort; il lui en veut à la mort, il lui veut beaucoup de mal; déplaire à la mort; s'ennuyer à la mort.

mode, c'est que la terre est tapissée presque partout d'une sorte de mousse blonde extrêmement épaisse, d'une douce élasticité, et qui n'offense pas plus le pied que les tapis les plus délicats. Le seul chemin très-escarpé de la montagne est celui qui conduit des trois quarts de son élévation à son sommet [1]. Cet étage supérieur, qui se distingue de fort loin à sa forme et à sa couleur, et qui ressemble à une autre montagne imposée sur la première, est tout-à-fait dépouillé de verdure... Quand on est parvenu à la cime, on éprouve un froid très-vif, qui ne serait pas non plus sans inconvénient après une marche fatigante, si l'on cessait trop subitement d'entretenir la transpiration par un exercice modéré, et si l'on ne prenait pas la précaution de se mettre à l'abri du courant d'air au pied d'une pyramide grossière que les montagnards ont bâtie en cet endroit, et probablement dans cette intention.

Lorsqu'on a eu le temps de se remettre du trouble d'une première impression, et qu'on est parvenu à se rendre compte de ce qu'on voit et de ce qu'on éprouve, on se sent transporté tout à coup par l'idée qu'on est appelé à jouir d'un des spectacles les plus imposants de la nature: mais je ne crois pas que personne s'avise alors de représenter la scène qui se déploie à ses yeux avec des mots ou des couleurs: cela est au-dessus des forces de l'homme. On ne voit cependant que des lacs, des îles et des montagnes, la plupart très-inférieures en hauteur au Ben-Lomond, et qui rampent à ses pieds comme un noir trou-

1) La partie la plus élevée d'une montagne, d'une tour, d'un arbre s'appelle le *sommet*, la *cime*. Le sommet d'une montagne ou d'un rocher s'appelle encore la *crête*. Le *faîte* se dit du *comble* d'un édifice, de la *cime* d'un arbre. Le *pinacle* s'appelle, dans la sainte écriture, le faîte du temple où J.C. fut transporté lorsqu'il fut tenté par le démon. — On dit au fig. le *sommet* des grandeurs, le *faîte* de la gloire; le *comble* du bonheur. Il est sur le *pinacle*, il est dans une grande faveur. On l'a mis sur le *pinacle*, on l'a loué extrêmement.

peau. L'horizon n'a pas une plaine, pas une culture qui révèle la main de l'homme, pas un toit qui annonce son habitation; celles que nous avons remarquées de distance en distance, disparaissent sous d'épais massifs d'ombrages, ou se perdent à force [1] de petitesse parmi les détails que la vue ne peut pas saisir. On conçoit facilement tout ce qu'il y a d'agréable pour le voyageur parvenu à un point élevé de nos montagnes du continent, dans la contemplation d'une enceinte qui n'a de bornes que le ciel, et qui étale à ses yeux toutes les richesses de la nature, toutes les merveilles de la civilisation: des campagnes délicieuses, des villes opulentes, des canaux couverts de bâtiments, des collines couvertes de plantations. Ce que l'on ne conçoit pas sans l'avoir vu, c'est ce qu'il y a de solennel et de terrible dans l'aspect d'un désert où rien n'existe que des forces de la création; où nulle puissance, nulle volonté n'a modifié les ouvrages [2] de la puissance et de la volonté de Dieu; où toutes les productions de sa main conservent sans altération le sceau qui leur a été imprimé aux premiers jours du monde; où rien n'a changé, absolument rien, depuis ce jour où le Seigneur sépara la terre des eaux, plaça les îles sur les lacs, les lacs entre des montagnes, les montagnes dans d'autres îles, et la terre entière comme une île immense au milieu de l'océan.

CH. NODIER.

---

1) On dit, à force de soins, de travaux etc. pour dire, par beaucoup de etc.; et à force de prier, etc. pour dire, en priant beaucoup, etc. — Il veut à toute force (par toutes sortes de moyens) venir à bout de son entreprise. A force ouverte, de vive force, avec violence. 2) La création est l'*œuvre* de la Toute-puissance; le monde sorti des mains du créateur dans six jours d'exécution, est son *ouvrage*. La force productive est dans l'*œuvre*, l'effet de son action est dans l'*ouvrage*. Nous admirons dans les *œuvres* de la

PARIS.

LETTRES PERSANES.

1.

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan: les maisons y sont si hautes, qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée; et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirais pas peut-être; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les Français: ils courent, ils volent; les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à [1] ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure [2], j'enrage quelquefois comme un chrétien: car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête; mais je ne puis

nature son énergie, et dans ses *ouvrages* leur beauté. — *Oeuvres* au pluriel se dit pour le recueil de tous les *ouvrages* d'un auteur; mais lorsqu'on les indique en particulier, ou qu'on leur joint quelque épithète, on se sert du mot d'*ouvrages*. — Quand il s'agit de gravures, le mot *œuvre* signifie un recueil entier; il est alors masculin: l'*œuvre* de Calot. Le *grand œuvre* signifie la pierre philosophale. — On se met à l'*œuvre*, quand on commence son ravail; on se met à l'*ouvrage*, quand on commence à tonner par son travail, des formes à la matière. Girard. Roubaud. 1) Fait à, habitué à. Je ne saurais me faire (m'habituer) à votre absence. 2) Allure, façon de marcher. Je le reconnais à son allure. Au fig. il se dit en mauvaise part; j'ai reconnu ses allures, l'affaire prend une méchante allure. 1) L'endroit le plus profond d'une ch. en est le *fond*. Le *fond* d'un puits. — Une masse de terre et une masse d'argent qui peuvent donner un produit, se nomment *fonds*. Il cultive ses *fonds*. Il a dissipé un *fonds* de fortune. — Il a un grand *fonds* d'esprit. — Le mot *fonts*, qui est toujours pluriel, tient aux cérémonies de l'église. Il a tenu un enfant sur *les fonts*.

pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement: un homme, qui vient après moi et qui me passe, me fait faire un demi-tour; et un autre, qui me croise de l'autre côté, me remet soudain où le premier m'avait pris: et je n'ai point fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes: je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner. Le Roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or, comme le Roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds [1] que des titres d'honneur à vendre; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies et ses flottes équipées.

D'ailleurs, ce Roi est un grand magicien: il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux; et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de tou-

tes sortes de maux, en les touchant; tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits. — Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 1712.

2.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité [1] qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait: si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure: enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens, qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux: Il faut avouer qu'il a l'air [2] bien persan. Chose admirable! je trouvais de mes portraits partout; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge: je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare; et, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville, où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet

1) Badauderie est le mot qui exprime cette curiosité des Parisiens. Il se livre à la badauderie; c'est un badaud; il ne fait que badauder. 2) On dit, cette femme a l'air doux (non pas: douce), l'air fripon, l'air grâcieux; mais on dira, cette femme a l'air d'être grosse de six mois, et non pas: a l'air gros, par la raison que l'adjectif dans cet exemple ne peut qualifier le mot air. De même on dira, cette robe me paraît bien faite, et non: cette robe a l'air bien fait.

essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur [1], qui m'avait fait perdre, en un instant, l'attention et l'estime publique; car j'entrais tout-à-coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche; mais, si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement: Ah! ah! Monsieur est Persan? C'est une chose bien extraordinaire! comment peut-on être Persan? — Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

3.

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver: mais, surtout, on ne saurait croire combien il en coûte à un mari, pour mettre sa femme à la mode.

Que me servirait [2] de te faire une description exacte de leurs habillements et de leurs parures? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers; et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé. Une femme qui quitte Paris, pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait de sa mère; tant l'habit avec

1) *La belle plume fait le bel oiseau*, les beaux habits relèvent beaucoup la belle mine. L'*habit ne fait pas le moine*, il ne faut pas juger du mérite d'une personne par ses vêtements. 2) *Que* s'emploie quelquefois pour *à quoi* devant le verbe servir. Que (à quoi) sert le silence, quand le remords crie. — L'expression *ne servir de rien* éveille l'idée d'une nullité absolue de service; mais *ne servir à rien* désigne une nullité momentanée de service. Il nourrit un vieux cheval estropié qui ne lui sert de rien. Vous pouvez prendre mon cheval, car il ne me sert à rien aujourd'hui.

lequel elle est peinte, lui paraît étranger: il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout-à-coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même: dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place; les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air. Qui pourrait le croire? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement; et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois, sur un visage, une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparaissent toutes le lendemain.

Il en est des manières et de la façon de vivre, comme des modes: les Français changent de mœurs selon l'âge de leur Roi. Le monarque pourrait même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avait entrepris. Le prince imprime le caractère de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'âme du souverain est un moule [1], qui donne la forme à toutes les autres. — Paris, le 8 de la lune de Saphar, 1717.

MONTESQUIEU.

DE LA CONVERSATION.

Avec quelle légèreté on ballotte [2] à Paris les opinions humaines! Dans un souper, que d'arrêts rendus! On a prononcé hardiment sur les pre-

1) *La moule* est un petit poisson à coquille. *Le moule* est une matière creusée pour donner la forme au métal fondu, au plâtre etc. Cela ne se jette pas au moule, cela ne se peut faire qu'avec beaucoup de soin. On dit d'une ch. très-rare, que le moule en est perdu ou brisé. 2) Ballotter une affaire, c'est la discuter. Ballotter

mières vérités de la métaphysique, de la morale, de la littérature et de la politique: l'on a dit du même homme, à la même table, à droite, qu'il est un aigle [1]; à gauche, qu'il est un oison [2]. L'on a débité du même principe, d'un côté, qu'il était incontestable; de l'autre, qu'il était absurde. Les extrêmes se rencontrent, et les mots n'ont plus la même signification dans deux bouches différentes.

Mais surtout avec quelle facilité on passe d'un objet à un autre; et que de matières on parcourt en peu d'heures! Il faut avouer que la conversation, à Paris, est perfectionnée à un point, dont on ne trouve aucun exemple dans le reste du monde. Chaque trait ressemble à un coup de rame tout à la fois léger et profond. On ne reste pas long-temps sur le même objet; mais il y a une couleur générale, qui fait que toutes les idées rentrent dans la matière dont il est question. Le pour et le contre se discutent avec une rapidité singulière. C'est un plaisir délicat qui n'appartient qu'à une société extrêmement policée, qui a institué des règles fines, toujours observées. L'homme qui n'a point ce tact, avec de l'esprit d'ailleurs, est aussi muet que s'il était sourd.

On ne sait par quelle transition rapide on passe de l'examen d'une comédie, à la discussion des affaires des Insurgents; comment on parle à la fois d'une mode, et de Boston, et de Franklin. L'enchaînure est imperceptible, mais elle existe aux yeux de l'observateur attentif; les rapports, pour être éloignés, n'en sont pas moins réels; et si l'on est né pour penser, il est impossible

qn., c'est railler, berner, draper qn., le faire servir de jouet et de sujet de plaisanterie à toute une compagnie, le turlupiner, brocarder, piquer, satiriser, tourner en ridicule, et se l'envoyer l'un à l'autre comme une balle ou une pelote de paume. 1) Aigle au fig. signifie un homme d'un esprit supérieur. Il est permis de n'être pas un aigle, mais il faut avoir du bon sens. 2) On dit fig., qu'une personne est un oison, un oison bridé, qu'elle se laisse mener comme un oison, pour dire, que c'est un esprit borné.

alors de ne pas apercevoir que tout est lié, que tout se touche, et qu'il faut avoir une multitude d'idées pour enfanter une bonne idée.

Rien de plus délicieux que de se promener, pour ainsi dire, au milieu des pensées diverses de ses voisins; de voir si souvent l'habit qui parle encore plus que l'homme. Tel ne vous répond pas, qui répond à sa propre pensée, et n'en répond que mieux: le geste au lieu du discours est quelquefois remarquable; et la connaissance des hommes et des choses s'apprend mieux dans un cercle que dans les meilleurs livres.

MERCIER.

L'HOMME EN PLACE.

Un ministre se lève, son antichambre est déjà pleine de gens qui l'attendent [1]: il paraît; des milliers de placets passent dans les mains embarrassées de ses deux secrétaires, qui froids et immobiles, représentent [2] à ses côtés. Il sort; des solliciteurs se trouvent sur son passage, et le poursuivent jusqu'à sa voiture. Il dîne; des recommandations à droite et à gauche l'investissent pendant le repas, et des femmes lui parlent à l'oreille pendant le dessert. Il rentre dans son cabinet; il voit sur son bureau cent lettres qu'il faut lire; des audiences particulières le tyrannisent encore.

Comment existe-t-il, dira-t-on? Comment? Il est distrait pendant qu'on lui parle, et il oublie tout ce qu'on lui dit; il laisse à des commis, le soin de répondre à tout le monde, et d'expédier son immense besogne [3]; il signe les lettres; voilà à peu près toutes ses fonctions. Mais il se

1) Il nous fait croquer le marmot dans son antichambre, il nous fait trouver le temps long à sa porte. *Tout vient à qui peut attendre. Avec le temps et la paille, les nèfles mûrissent.* 2) Représenter, sans régime, signifie, conserver les dehors convenables à la place dont on remplit les fonctions. 3) Il est apre à la besogne, il est

réserve quelque intrigue de cour, qu'il ourdit avec adresse, qu'il suit avec constance, et dont il prépare le dénouement. Il songe toute sa vie, non au devoir de sa place, mais à rester en place.

Les gens en place sont d'un sérieux à glacer. Leur conversation est la sècheresse même: ils ne s'expriment que par monosyllabes; mais toute cette démonstration extérieure est pour le public: en particulier, comme ils n'ont plus la crainte de se compromettre, ils abjurent une morgue [1] qui nuirait à leurs plaisirs, et l'on voit l'homme qui, pour un instant, n'est plus dupe de sa vanité.

Le valet de chambre d'un homme en place jouit [2] quelquefois de quarante mille livres de rentes; il a lui-même un valet de chambre, lequel en a un autre sous ses ordres. C'est le subalterne qui nettoie l'habit, qui apprête la perruque artisée de Monseigneur; le valet [3] en chef la reçoit de la quatrième main et ne fait que la poser sur la tête ministérielle, où reposent les grandes destinées de l'état. Après cette fonction auguste, c'est à son tour de se faire habiller par ses gens; il les appelle à haute voix, il les gronde, il reçoit son monde, protège et commande que l'on mette les chevaux à sa voiture. Le valet de chambre du valet de chambre n'a pas tout-à-fait un équipage, mais il est très-bien servi.

Monseigneur est tout-puissant à onze heures du matin; il donne audience et son salon est rempli. D'un coup d'œil il distribue la faveur.

très-actif. Il est mou à la besogne, il est nonchalant. Il aime besogne faite, il n'aime pas à travailler. Il s'endort sur la besogne, il travaille nonchalamment. Vous avez fait une belle besogne, vous avez gâté l'affaire. Il lui donne (taille) de la besogne, il lui suscite bien des affaires. Il ressemble au bahutier, il fait plus de bruit que de besogne, il a plus de paroles que d'effet. — Il va vite en besogne, il agite précipitamment. 1) Il a de la morgue, il a la mine grave et sérieuse. 2) Jouir se prend toujours en bonne part. Il jouit d'une bonne santé. On ne dirait donc pas: il jouit d'une mauvaise réputation, d'une mauvaise santé. 3) *Tel maître, tel valet. Les bons maîtres font les bons valet.*

Heureux ceux qu'il a regardés! Leur cœur [1] bondit d'espérance et de joie. L'homme puissant invite ses créatures à sa table; elles se prosternent et leur visage devient rouge de plaisir et de contentement. A une heure entre quelqu'un qui vient trouver Monseigneur, le fait passer dans son cabinet et lui redemande le porte-feuille. Monseigneur n'est plus rien. Il fait mettre à voix basse deux chevaux à sa plus humble voiture, quitte Versailles sans revoir le visage du maître qui le chasse, et va dîner seul à Paris avec son chagrin et loin de la cohue brillante, qui lui prodiguait les révérences et les adulations. Cette foule qui apprend la nouvelle, se disperse pour aller dîner ailleurs, et chacun dit à part: demain, j'irai voir le successeur et le féliciter.

Comment cette portion de royauté que l'homme puissant tenait entre ses mains lui échappe-t-elle tout-à-coup? Cela a l'air d'un songe, d'un acte de féerie. Les hommes en place ne sont-ils que des pantins [2], ainsi que l'a dit Diderot? Coupez le fil [3] qui le faisait mouvoir, le pantin reste immobile. — Et que fait le pantin réduit à lui-même? Il cherche à culbuter à son tour celui qui l'a fait choir; il compose de nouveaux rêves de grandeur: il ne peut se résoudre à n'être plus rien; il abhorre la tranquillité et le loisir dont il jouit: ce qui prouve qu'il y a une volupté exquise à régir la foule des humains, à leur inspirer tour à tour la crainte et l'espérance, et à recevoir en qualité d'homme puissant, leurs louanges intéressées, leurs respects simulés et leurs courbettes mensongères.

1) Il prend l'affaire à coeur, il s'y intéresse fort. L'affaire lui tient au coeur. Il a le coeur au métier, il affectionne fort ce qu'il doit faire. — Il a qu. ch. sur le coeur, il a du ressentiment de qu. ch. La ch. lui pèse sur le coeur. — Il est tout coeur, il est fort généreux. Il a le coeur sur le bord des lèvres, il ne dissimule rien. *De l'abondance du cœur la bouche parle. — Qui est loin des yeux est loin du cœur.* 2) On dit fig., c'est un pantin, ce n'est qu'une marionnette, c'est une personne dégingandée, qu'on fait agir comme on veut. 3) Couper (aller) de droit fil, signifie, couper la toile entre deux fils sans biaiser. On

On ne s'intrigue aujourd'hui (disait Duclos) que pour l'argent; les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places, où l'on ne se flatte pas même de se maintenir; mais l'opulence qu'elles auront procurée, consolera de la disgrâce. Nos ayeux aspiraient à la gloire toute nue: ce n'était pas, si l'on veut, le siècle des lumières; mais c'était celui de l'honneur.

MERCIER.

LE BOURGEOIS DU MARAIS.

NICOLE [1] dit quelque part que, dans le monde civilisé comme il l'est aujourd'hui, il n'y a rien de plus heureux qu'un bourgeois qui a dix mille livres de rente. Tout le monde travaille pour ses besoins et pour ses plaisirs: c'est pour lui que les villageois quittent chaque jour leurs demeures pour apporter à la Halle [2] les plus beaux fruits de la saison; c'est pour lui qu'il se forme tous les jours des cuisiniers chargés d'apprêter les mets les plus délicats; c'est pour lui qu'on bâtit les hôtels les plus commodes; lorsqu'il voyage [3], il est partout attendu, et trouve partout des gens empressés de le recevoir et de le servir; lorsqu'il est malade, on court au-delà des mers chercher des remèdes pour le guérir.

Voilà sans doute, M. l'Hermite, un bourgeois

dit, la vie de l'homme ne tient qu'à un fil. Ce sont de petites malices cousues de fil blanc, ce sont des finesses aisées à découvrir. — On a interrompu le fil de l'histoire; revenons à nos moutons, reprenons le fil. — Il lui donnera du fil à retordre, il lui causera de l'embarras. 1) Il y a deux auteurs français de ce nom, l'un poète, l'autre écrivain en prose. 2) On appelle langage des halles, un langage grossier, tel qu'on le tient au marché de Paris. 3) *Voyager*, faire voyage. Il voyage en Italie, par terre, par mer. *Partir*, se mettre en voyage, commencer un voyage. Il partira dans quinze jours. Pour désigner le

bienheureux: eh bien! je suis ce bourgeois-là, et je bénis le ciel tous les jours: habitant Paris, né dans un siècle de merveilles, la vie n'est pour moi qu'un magnifique spectacle; je jouis de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends, et il me semble que tout ce qu'on fait est pour moi; c'est pour ma commodité qu'on perce les rues de toutes parts et qu'on agrandit les places publiques; c'est pour moi que deux cents fontaines versent leurs eaux, qu'on élève partout des monuments; c'est pour moi que le génie des arts enfante ses prodiges, et que cinquante mille ouvriers travaillent jour et nuit à orner la capitale. Convenez donc, M. l'Hermite, qu'il n'y a point d'être plus heureux qu'un bourgeois de Paris qui a dix mille livres de rente, et qui a le loisir de tout voir.

Nous autres [1] bourgeois, nous sommes naturellement curieux, et les journaux ne sont pas une de nos moindres jouissances: nous n'avons pas besoin d'envoyer des courriers vers le Danube, vers le Dniéper, à Londres, à Vienne, à Pétersbourg pour savoir ce qui s'y passe. Quoique les nouvelles des journaux ne soient pas toujours regardées comme authentiques, je les crois cependant comme mot d'Evangile [2], et je ferais volontiers comme ce bourgois de la rue Saint-Denis, qui alla se mettre au lit, parce qu'il avait lu dans la Gazette qu'il s'était cassé la jambe.

J'ai l'esprit paresseux, et ce qui me charme le plus dans la lecture des journaux, c'est le feuilleton où l'on trouve des jugements tout

terme du voyage, on ajoute la prép. *pour*. Il est parti pour Londres. *Aller à* ou *en* s'emploie dans le même sens. Il va en Italie, il va à Rome. 1) Autre s'emploie quelquefois avec un pron. personnel pl. pour désigner toute une classe. Nous autres étudiants; vous autres officiers. — On dit, en voici bien d'une autre (on sous-entend, sorte), pour dire, voici une ch. encore plus surprenante. — Il en sait bien d'autres ch., d'autres tours. On dit à ceux qui veulent nous faire accroire qu. ch., à d'autres, expression elliptique pour, adressez-vous à d'autres. 2) Tout ce qu'on dit n'est pas mot d'évangile,

faits sur toutes les matières. Je ne sais comment faisaient les Grecs et les Romains qui n'avaient point de feuilletons. La civilisation était alors bien peu avancée; aussi les dames romaines, et surtout les dames grecques, allaient fort peu le soir dans le monde, où elles n'avaient presque rien à dire: j'aime à croire que les modes étaient encore dans l'enfance, et que le goût en littérature n'était guère plus avancé. En effet, comment pouvait-on juger les vers d'Euripide, de Sophocle et de tant d'autres? Je crois qu'on disait sur tout cela bien des sottises, et je me persuade que l'antiquité n'a été réellement bien jugée que depuis que le monde a des feuilletons.

Les bourgeois de Paris sont bien plus heureux que ceux d'Athènes; ils trouvent partout des gens qui se donnent la peine de penser pour eux. Pour moi j'éprouve des moments de délices, quand je songe que s'il paraît une pièce [1] nouvelle, s'il s'élève un monument, s'il arrive sur notre horizon une comète, vingt journalistes sont chargés de m'en rendre compte. Lorsqu'un livre ou une brochure vient de paraître, ils se chargent de le lire pour moi, et de m'avertir de ce que je dois en croire. Convenez donc, M. l'Hermite, qu'il n'y a point d'être plus heureux qu'un bourgeois de Paris qui n'a rien à faire, et qui a dix mille livres de rente.

Je trouve les journaux si commodes, que je ne fais presque plus d'autre lecture. Marmon-

se dit d'un homme sujet à mentir. C'est l'évangile du jour, c'est une nouvelle dont tout le monde parle. Il croit cela comme l'évangile. 1) On appelle pièce de théâtre, et absolument pièce, une comédie ou une tragédie. Cet auteur a donné plusieurs pièces au théâtre. — On appelle aussi pièces, les différentes parties d'un logement. Il y a six pièces de plain-pied dans cet appartement. — On dit, mettre un vase en pièces, le briser en mille pièces; couper par pièces et par morceaux; tomber par pièces. — On a accommodé, on a habillé un homme de toutes pièces, on en a dit beaucoup de mal.

tel disait qu'on trouvait de tout dans les livres; on peut en dire autant des journaux: j'y trouve tout ce que je veux savoir; je vois tout par les yeux des journalistes; c'est d'après eux que je pense; c'est d'après eux que je forme mes opinions; je me garde bien de parler d'une chose avant que les journaux en aient parlé; il m'est arrivé une fois ou deux de blâmer ou d'approuver un ouvrage d'après moi-même, et le lendemain, en lisant le journal, j'étais tout honteux d'avoir hasardé un avis qui n'était pas celui du feuilleton. Maintenant quand je vais voir un monument nouveau, je reviens lire mon journal pour savoir si je dois l'admirer; quand j'ai entendu Talma, j'attends que le feuilleton me dise s'il a bien joué. A présent que les journaux ne parlent plus des théâtres des boulevarts, je n'entends plus rien aux mélodrames, et j'ai fait le serment de ne plus y aller; je n'assiste [1] plus aux premières représentations, car je veux savoir d'avance les endroits où je dois rire ou pleurer. Vous voyez, M. l'Hermite, que grâce aux feuilletons, mon esprit reste dans un parfait repos, et que mes plaisirs ne me donnent pas la moindre peine. Convenez [2] donc qu'il n'y a point d'être plus heureux qu'un bourgeois de Paris qui a dix mille livres de rente, et qui n'a rien à faire.

Il me reste cependant un grand embarras: il est beaucoup de choses dont les journaux ne parlent point, et je me trouve quelquefois dans une incertitude qui devient pour moi un supplice: je suis fort aise, M. l'Hermite, de savoir que vous

Il met tout le monde en pièces, il déchire son voisin. — Il est tout d'une pièce, il se tient trop droit, et au fig. il n'a point de souplesse dans l'esprit, 1) On *assiste à* une cérémonie, on y est présent. On *assiste les* pauvres, on les secourt. La cantatrice a promis assistance au concert, elle y a donné (ou prêté) assistance. 2) Convenir, dans le sens d'être sortable, prend *avoir;* et *être,* quand il signifie demeurer d'accord; cette maison m'a convenu, et je suis convenu du prix.

envoyez au *Feuilleton de la Gazette de France* vos observations sur les mœurs de la capitale; je pourrais savoir à quoi m'en tenir sur ce point. Quelques-uns de mes voisins du Marais se sont étonnés que vous ayez placé votre hermitage à la Chaussée-d'Antin; pour moi, j'en suis charmé: ce quartier est si loin de nous, que, sans vous, nous ne pourrions en avoir de nouvelles. Je me rappelle qu'un vieux président du Marais, pour achever l'éducation de son fils, l'avait envoyé passer quelques jours au Palais-Royal et à la Chaussée-d'Antin; quand le jeune homme revint dans ses foyers [1], son père ne le reconnut point, et il ne reconnut point son père, tant son éducation était achevée. J'espère, M. l'Hermite, que vous nous direz ce qui se passe dans votre quartier, et que vous nous informerez aussi de ce qui se passe dans le nôtre; dites-moi, je vous prie, si, à la Chaussée-d'Antin, on estime beaucoup l'*Ogresse* [2] des Variétés; au Marais, elle jouit encore d'une grande réputation: je voudrais bien que cet engouement vous parût bizarre et de mauvais goût. Vous n'avez rien dit encore de la comète; cependant, si j'en crois quelques-uns de mes voisins, elle exerce une grande influence sur les choses d'ici-bas: c'est la comète qui dessèche les fontaines, et qui nous occasionne la sécheresse; lorsque les bonnes femmes sont malades, c'est la comète qui leur a donné la fièvre; lorsqu'on bâille [3] aux dernières œuvres de Mad. de Genlis, c'est encore la comète qui en est la cause. J'avoue que j'ai besoin de voir de pareilles opini-

1) Foyer, lieu où se fait le feu; point dans un miroir ardent où les rayons se réunissent. Il aime à garder son foyer, il aime le repos. Il signifie aussi, en t. de théâtre, le lieu où les acteurs se rassemblent et se chauffent en hiver. — Foyers, au pluriel, se dit pour domicile, patrie. Il faut combattre pour ses propres foyers. 2) Ogre, au fém. ogresse, monstre imaginaire, antropophage. Il mange comme un ogre, excessivement. 3) Ne confondez pas *bâiller* avec *bailler* qui est un t. de prat.

ons consignées dans un journal pour y ajouter foi; il court encore d'autres bruits alarmants sur la comète. Je ne serais tranquille que lorsque vous m'aurez dit qu'elle passera sans nous faire du mal; rassurez-moi, je vous prie, et faites que je puisse dire: *Il n'y a point d'être plus heureux qu'un bourgeois du Marais qui a dix mille livres de rente, et qui n'a point peur des comètes.*

JOUY.

ASPECT DE DEUX CAMPS.

VOYEZ les bataillons français arriver au bivouac après une marche longue et pénible. Dès que les tambours ont cessé de battre, les havresacs, déposés en rond derrière les faisceaux d'armes, dessinent le terrain où la chambrée [1] doit passer la nuit. On met bas les habits; vêtus seulement de leurs capotes, les soldats courent aux vivres, au bois, à l'eau, à la paille. Le feu s'allume; bientôt la marmite est dressée; les arbres apportés de la forêt sont grossièrement façonnés en pieux et en poutres. Pendant que les baraques s'élèvent, l'air retentit en mille endroits à la fois des coups de la hache et des cris des travailleurs. On dirait la ville d'Idoménée bâtie par enchantement sous l'influence inaperçue de Minerve. En attendant que la viande soit cuite, nos jeunes gens, impatients de l'oisiveté, recousent les sous-pied à la guêtre, visitent les gibernes, nettoient et éclaircissent [2] les fusils. La soupe est prête; on la mange. Si le vin manque, la conversation est calme sans être triste, et l'on ne tarde pas à chercher dans le sommeil les forces nécessaires pour

1) Chambrée, soldats qui logent ou campent ensemble. Ce mot est aussi un terme de théâtre: de bonnes pièces attirent au théâtre chambrée complète. 2) Eclaircir signifie quelquefois, donner le lustre, polir.

entreprendre la fatigue du lendemain. Si au contraire la liqueur inspiratrice des propos [1] joyeux, transportée dans des tonneaux ou dans des outres, sur les épaules des coureurs qu'on avait envoyés chercher de l'eau, est arrivée au camp, la veillée se prolonge. Les anciens racontent aux conscrits rangés autour du feu les batailles où le régiment a donné avec tant de gloire. Ils frémissent encore d'allégresse en exprimant le transport dont on fut saisi, quand l'empereur qu'on croyait bien loin, apparut tout-à-coup devant le front des grenadiers, monté sur son cheval blanc et suivi de son Mamelouck. "O! quelle déconfiture on eût fait des Russes et des Prussiens, si le régiment qui était à notre droite se fût battu comme le nôtre; si la cavalerie se fût trouvée là au moment où l'ennemi a commencé [2] à fléchir; si le général de la réserve eût égalé en talent et en courage celui qui commandait l'avant-garde! Pas un de ces gueux-là, pas un seul n'aurait échappé...." Quelquefois la diane [3] retentit, et l'aurore commence à poindre avant que les conteurs aient fini. Cependant on a souvent humecté le récit, et il est aisé de s'en apercevoir à la contenance de l'auditoire. Mais l'ivresse des Français est gaie, scintillante et téméraire; c'est pour eux un avant-goût de la bataille et de la victoire.

Tournez vos regards vers l'autre camp, voyez ces Anglais fatigués, ennuyés et presque immobiles; attendent-ils, comme les spahis [4] des armées turques, que des esclaves dressent leurs tentes et préparent leurs aliments? Cependant on

1) Il tient des propos joyeux. Changement de propos réjouit l'homme. — Il n'a pas jugé à propos (qu'il fût convenable) d'agir ainsi. L'à-propos fait le mérite de tout, donne du prix à tout. 2) *Commencer à*, désigne une action qui aura du progrès, de l'accroissement. *Commencer de*, peint une action complète, qui aura de la durée. On dit d'un enfant: il commence à parler, et d'un orateur: il commence de parler à quatre h. et ne finit qu'à six. Marmontel. 3) Batterie du tambour au point du jour. 4) Les *spahis* forment la meilleure milice

leur a fait faire à pas comptés une marche très-courte, et ils sont arrivés avant deux heures de l'après-midi sur le terrain où ils doivent passer la nuit. On leur apporte le pain et la viande. Le sergent distribue le service et les corvées; il dit où est l'eau, où est la paille et quels arbres il faut abattre. Quand les matériaux sont arrivés, il montre la place où chaque pièce de bois doit être posée; il réprimande les maladroits et corrige les paresseux. Le fouet est peu propre à éveiller l'intelligence; on s'en aperçoit à la lenteur avec laquelle se dressent leurs baraques informes. Où est donc l'esprit industrieux, entreprenant de cette nation qui a devancé les autres dans le perfectionnement des arts mécaniques? Les soldats ne savent faire que ce qu'on leur a commandé; au-delà de la routine tout leur est embarras et désappointement. Une fois sortis de la discipline (et peut-on faire la guerre sans en sortir souvent?) ils se livrent à des excès qui étonneraient les Cosaques; ils s'enivrent dès qu'ils le peuvent, et leur ivresse est froide, apathique, anéantissante. La subordination de tous les instants est la condition *sine qud non* de l'existence des armées anglaises. Elles ne sont pas composées d'hommes faits pour jouir avec modération de l'abondance, et on les verrait se débander dans la disette.

FOY.

LE PEUPLE RUSSE.

1.

Douze heures s'étaient écoulées depuis l'instant où nous étions sortis de Twer, et, désireux d'arriver enfin à Moscou, nous avions résolu de mar-

des Turcs pour la cavalerie. Ils vivent comme des seigneurs dans les fiefs qu'ils reçoivent du sultan à proportion de leurs services.

cher toute la nuit; déjà le soleil s'était caché derrière l'horizon, des ombres épaisses s'étendaient sur nos têtes, et quelques rayons affaiblis brillaient seuls encore à l'occident, comme un doux souvenir dans l'âme du malheureux: nous traversions une sombre forêt de sapins [1], et dans cette triste solitude, nous cherchions, par d'effrayants récits, à distraire l'ennui de la route. Nous aimions à peupler de brigands armés, ces déserts silencieux; nous les voyions s'élancer sur nous, se partager nos dépouilles, et, tout en riant des scènes sanglantes que notre mémoire empruntait [2] à la terrible Radcliffe [3], nous portions au loin, malgré nous, des regards inquiets, comme pour découvrir si le hasard n'allait pas bientôt réaliser les fantômes de notre imagination. Tout-à-coup mon compagnon de voyage saisit mon bras; il me montre du doigt un groupe d'hommes réunis sur notre chemin et qui semblaient nous attendre; ils étaient au nombre de vingt au moins, étendus autour d'un grand feu qui projetait des lueurs rougeâtres sur leurs visages barbares, et nous permettait de les examiner à notre aise; ces chaussures d'écorce d'arbres, ces bonnets garnis de poil, ces sarraux de toile grossière, ces larges peaux de mouton jetées sur leurs épaules, ces longues moustaches rejoignant des barbes rousses qui tombaient sur des poitrines velues, ce teint basané, ces yeux [4] étincelants dirigés sur nous, offraient à nos regards un tableau très-pittoresque sans doute, mais fort peu rassurant, surtout avec la disposition momentanée de nos esprits. Nous

1) Il sent le sapin, il porte la mort dans son sein, il n'ira pas loin, il ne fera pas de vieux os. — Il est droit comme un sapin, se dit d'un homme qui se tient fort droit. 2) Emprunter accompagné d'un régime indirect de personne, prend indifféremment la prép. *à*, ou la prép. *de*. A cependant semble être préférable. — Accompagné d'un régime indirect de chose, il prend la prép. *de*: la lune emprunte sa lumière du soleil. 3) Femme anglaise, auteur de plusieurs romans d'un genre fantastique. 4) Les yeux lui sortent de la tête, il a de fort

tâchons cependant de faire bonne contenance; nos mains se portent sur les pistolets innocents qui, chargés à Paris, n'avaient pas encore quitté les poches de notre voiture; nous avançons, nous voilà tout près de ces hommes effrayants; ils se lèvent, nous allons passer devant eux..., ils s'inclinent tous, et accompagnent leurs souhaits de bon voyage, du salut le plus respectueux; c'étaient les *rouliers* du pays: dans ces longues routes où les villages sont souvent si distants les uns des autres, il n'y a point d'auberges pour eux; dès qu'arrive la nuit, ils dételent leurs chevaux qui vont chercher leur pâture dans les bois, ils bivouaquent autour d'un grand feu, et, à la pointe du jour, ils rappellent ces animaux intelligents et dociles qui viennent reprendre le joug.

Heureusement affranchis de cette terreur dont le souvenir égaya le reste du voyage, nous continuâmes notre course, et vers le milieu du quatrième jour [1] de marche, nous aperçûmes les dômes brillants, les clochers dorés de Moscou.

2.

Mon plus grand plaisir, dans cette vraie capitale de la Russie, est l'étude du peuple: accompagné d'hommes instruits qui connaissent la langue, et qu'un long séjour dans ces contrées a enrichis de précieuses observations, je parcours tous les lieux où se rassemble le peuple, j'épie ses usages et son caractère, et chaque remarque ajoute à mon étonnement. On va bien loin, mon ami, chercher de nouvelles mœurs et de nouveaux

gros yeux. Il a de bons yeux, il a la vue bonne. Il a les yeux au talon, il ne voit pas ce qu'il y a de plus frappant. Il a la vue basse, la vue courte. — On dit d'une ch. qui frappe les regards par un certain éclat, que cela donne dans (éblouit) les yeux. — On dit d'une ch. qu'il est impossible de ne pas voir, qu'elle crève les yeux; et d'une ch. qui est d'une vérité claire, qu'elle saute aux yeux. 1) Saint-Pétersbourg est séparé de Moscou par un espace de sept cent vingt-sept werstes (environ cent dix milles de Danemarck), et ce chemin, coupé en ligne droi-

tableaux; on traverse les mers, on brave mille dangers pour examiner un peuple neuf [1] dans sa simplicité primitive, et, à quelques centaines de lieues de la France, on peut jouir de cet intéressant spectacle, on peut voir l'homme de la nature au milieu de la civilisation.

Ce qui frappe d'abord l'étranger dans le paysan russe, c'est ce mépris du péril, qu'il puise dans le sentiment de sa force et de son adresse; au moment où les travaux sont suspendus, vous apercevez des hommes dormant sur un étroit parapet, étendus sur une planche vacillante; le moindre mouvement les expose à une mort certaine: effrayé, vous leur indiquez le danger qui les menace; ils sourient, et vous répondent *nebos* (ne craignez rien): ce mot est sans cesse dans leur bouche; il indique cette intrépidité qui forme la base de leur caractère. Intelligents et officieux, ils appliquent toutes leurs facultés à vous comprendre et à vous être utiles; quelques mots suffisent à l'étranger pour faire entendre sa pensée au paysan russe qui, les yeux attachés sur ses yeux, cherche à deviner ses désirs, et s'empresse de les satisfaire. Rien ne paraît plus étonnant, au premier coup d'œil, que l'extrême politesse qui distingue [2] ces hommes simples, et présente un singulier contraste avec leurs figures sauvages et leurs grossiers vêtements; ce n'est point seulement en parlant à ceux que la naissance ou la fortune a placés au-dessus d'eux, qu'ils emploi-

te, à travers des forêts, des plaines de sable et des marais, est franchi ordinairement en quatre jours. 1) Celui qui n'a pas encore l'expérience et l'usage du monde, est un homme *neuf*. — Un habit *neuf* est un habit qui n'a point ou qui a peu servi. Un habit *nouveau* est un habit de nouvelle mode. Un *nouvel* habit est un habit qu'on vient de mettre à la place d'un autre. — Le vin *nouveau*, c'est le vin nouvellement fait. Le *nouveau* vin est le vin nouvellement mis en perce, ou du vin différent de celui que l'on buvait. — Des livres *nouveaux*, ce sont des livres imprimés récemment; de *nouveaux* livres, ce sont d'autres livres. 2) Distinguer signifie ici, élever

ent ces formules polies qu'on ne trouve guère en France dans les classes inférieures, et qui décorent ici le langage du peuple, ils s'en servent entre eux dans toutes les circonstances de la vie: dès qu'ils se rencontrent, ils se découvrent la tête, et se saluent avec une décence qui paraîtrait devoir être le fruit de l'éducation, et qui chez eux est le résultat d'une bienveillance naturelle. S'il s'élève une contestation parmi les hommes du peuple, si quelque débat d'intérêt excite leur colère, ils échangent des injures, mais quelque vive, quelqu'animée que soit la dispute, ils n'en viennent [1] jamais aux coups; jamais vous n'êtes témoins de ces scènes parfois sanglantes, si communes dans les rues de Paris et de Londres. J'ai vingt fois cherché à m'expliquer cette modération qui, imposant des limites à la fureur, semble leur interdire ce mouvement si naturel et quelquefois irrésistible qui nous porte à lever la main sur l'homme que nous considérons comme un ennemi; il me serait impossible d'en indiquer la cause. Peut-être ces esclaves pensent-ils qu'ils sont assez souvent battus par leurs seigneurs pour être dispensés de se battre entre eux.

Chaque pas que fait l'étranger dans les rues, lui fournit des exemples de cette urbanité particulière au peuple russe: c'est toujours par un mot obligeant que l'homme qui porte des fardeaux, avertit le passant de se déranger; au lieu de ce brutal *gare*, qui s'échappe si brusquement de la bouche de nos porte-faix et souvent après qu'ils

au-dessus des autres. — ***Distinguer une ch. d'une autre***, c'est saisir les nuances qu'il y a entre les qualités analogues des deux choses. ***Distinguer une ch. d'avec une autre***, c'est démêler entre deux ch. qui paraissent semblables, les qualités réelles qui les rendent différentes. On distingue la piété de la dévotion, la bienfaisance de la charité. Distinguez l'ami d'avec le flatteur, la fausse monnaie d'avec la bonne. 1) En venir aux coups, aux injures, aux prises, se dit pour, porter la dispute jusqu'aux coups, aux injures etc. Les deux armées étaient prêtes à en venir aux mains.

vous ont renversé, vous entendez ici: "*Monsieur, veuillez prendre garde! Jeune homme, ayez la bonté de me laisser passer!*" Parfois même cette prière est accompagnée d'un terme affectueux emprunté aux relations de la famille, comme *mon père, mes frères, mes enfants.* Le soldat en faction, lui-même, vous fait connaître sa consigne avec honnêteté; c'est votre *complaisance* qu'il invoque en vous engageant à vous détourner du lieu qu'il vous est défendu d'approcher [1]: dans un état militaire, cette politesse du soldat m'a paru fort remarquable, et, comme je ne l'ai trouvée dans aucun autre pays, j'en conclus qu'elle est inhérente au caractère de ce peuple.

Le paysan russe est naturellement bon, et je n'en veux point d'autre preuve que sa turbulente gaieté, que sa tendresse expansive pour tout le monde, dès qu'il est ivre [2]. Dans cette situation qui bannit toute contrainte, et met à nu le cœur de l'homme, celui-ci ne se montre ni querelleur, ni méchant; il a perdu la raison, mais il a conservé sa naïve et affectueuse obligeance. — Son aptitude à tous les métiers est incroyable: il est extrêmement rare que tous ces *serfs*, désignés au hasard par les seigneurs, pour exercer différents états, ne s'acquittent pas d'une manière satisfaisante des devoirs qui leur sont imposés: on leur dit: Tu seras cordonnier, maçon, bijoutier, menuisier, peintre ou musicien; on les livre aux leçons d'un maître; et, en peu de temps, ils deviennent ce que vous voulez qu'ils soient. Cette intelligence native, ces dispositions heureuses qui

1) Il fallait ici: *dont* il vous est défendu d'approcher. On dit, approcher du but, pour dire, avancer vers le but. Approchez-vous du feu. — Il approche le prince, il a un accès libre auprès de lui. 2) On dit d'un homme ivre, qu'il s'est pris de vin, qu'il a reçu un coup de soleil à l'ombre, qu'il est entre deux vins, qu'il est dans les vignes, qu'il en a dans la casquette. — Ivre comme une soupe, ivre mort; si ivre qu'il chancelle, que le vin lui sort par les yeux, qu'il ne voit goutte, qu'il ne saurait desserrer les dents; voilà des expressions pour dire qu'un

se développent si promptement, cette habitude d'obéissance qui donne force de loi à la moindre volonté de leur maître, font, des domestiques russes, les meilleurs domestiques du monde: attentifs et dévoués, jamais ils ne commentent un ordre, ils l'exécutent; empressés et adroits, il n'est point de services manuels qu'on ne puisse attendre d'eux.

Tu te rapelleras peut-être, mon cher Xavier [1], qu'en te rendant compte de la *Fête des Mariages* [2], à Pétersbourg, je ne t'ai pas donné une idée fort avantageuse de la beauté des filles des marchands; ici, les femmes des classes inférieures méritent une mention plus favorable: sans être précisément jolies, elles ont du moins un type original de physionomie que le mélange des nations qui composent la population de Pétersbourg ne permet pas de rencontrer dans cette ville, et, dès qu'on s'est accoutumé à la conformation particulière de leurs visages, on trouve dans la mobilité de leurs traits, dans la finesse de leur regard, une variété d'expression qui a des charmes. La diversité des couleurs, l'éclat des ornements répandus sur le costume national, sont fort pittoresques; mais ce costume enlève aux jeunes femmes l'un de leurs puissants attraits, la grâce et l'élégance de la taille. Par un usage barbare, qui contrarie la nature, la ceinture de la jupe moscovite est attachée sous les aisselles, de sorte que la gorge disparaît affaissée par le poids de ce vêtement; l'œil cherche en vain la forme du corps, il aperçoit une tête placée sur un sac

homme est si ivre qu'il a perdu tout sentiment. — On dit d'un homme qui boit à l'excès, qu'il s'acquitte de boire, qu'il boit sec, qu'il boit comme un trou, comme une éponge, comme un Allemand, comme un Suisse, comme un Templier. 1) *Ancelot* écrit ses lettres à *X-B. Saintine*, qui est le même auteur à qui est dû le morceau qu'on lit p. 102. 2) Cette fête se célèbre à Saint-Pétersbourg au jardin d'été, le lundi de la Pentecôte. Dès le matin les filles de marchands se rendent au jardin où elles se rangent en haie; puis viennent les marchands

qui tombe jusqu'à la moitié de la jambe; cet usage, non moins ridicule que l'usage des énormes corsets que portaient jadis nos aïeules, ne subsiste plus en Russie que chez les femmes du peuple; les dames, dont le costume habituel est le costume parisien, modifient le vêtement national, lorsque, dans quelque fête de la cour, elles sont obligées de paraître russes un instant.

Ce n'est pas sans raison, mon ami, que l'habitant des contrées méridionales est frappé de crainte en contemplant cette puissance colossale en armes et debout à nos portes; l'inquiétude redouble quand on voit ce peuple de près. Que ne pourrait pas entreprendre un prince conquérant avec ces hommes dont le courage résigné n'est arrêté par aucun péril? Façonné à toutes les privations, le paysan russe semble n'avoir aucuns besoins: un oignon, un concombre, un morceau de pain [1] noir lui suffisent; étendu sur la pierre, ou dans la neige, il dort d'un sommeil paisible; vous le réveillez, il se lève prêt à obéir. L'âme du philantrope s'indigne à l'aspect de ces malheureux, dans un continuel état de dépendance et de pauvreté, déshérités, par les institutions, des biens communs à tous les hommes.

ANCELOT.

L'ILE DE SAINT-PIERRE.

De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux, et ne m'a laissé de si

célibataires qui passent les filles en revue pour se choisir une épouse. Le choix fait, ils prennent des renseignements sur l'objet de leur prédilection pour se mettre ensuite en rapport avec sa famille. 1) On dit d'un homme habile qui sait plusieurs métiers, qu'il sait plus que son pain manger, qu'il a plusieurs cordes à son arc. Il ne vaut pas le pain qu'il mange, se dit d'un fainéant. Il a

tendres regrets, que l'île de Saint-Pierre au milieu du lac de Bienne. Cette petite île, qu'on appelle à Neufchâtel l'île de la Motte, est bien peu connu même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache [1], n'en fait mention. Cependant, elle est très-agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire; car quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aie trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture, de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés de bocages, de contrastes plus fréquents et des accidents [2] plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin d'une forme presque ronde enferme dans son milieu deux petites îles; l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-

mangé de plus d'un pain, il a beaucoup voyagé. Je lui ai mis le pain à la main, je lui ai donné moyen de subsister. On l'a mis au pain et à l'eau. On lui a fait passer le goût du pain, on l'a fait mourir. 1) Savoir, accompagné au présent d'une négation, est le seul verbe qui se mette au subjonctif, sans qu'un autre mot le précède. Je ne sache rien qui soit plus digne de notre amour que la vertu. Cependant, cette manière de parler n'a lieu qu'à la première personne, car on ne dit pas, tu ne saches rien, il ne sache rien. 2) Accident se dit en termes de

lieue de tour; l'autre plus petite, déserte et en friche, et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant.

Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de Berne ainsi que l'île, et où loge un receveur avec sa famille et ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière et des réservoirs pour le poisson. L'île dans sa petitesse est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets, et bordés d'arbrisseaux de toute espèce dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans sa longueur, et dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon où les habitants des rives voisines se rassemblent, et viennent danser les dimanches durant les vendanges.

C'est dans cette île que je me réfugiai après la lapidation de Motiers [1]. J'en trouvai le séjour si charmant, j'y menais une vie si convenable à mon humeur, que, résolu d'y finir mes jours, je n'avais d'autre inquiétude, sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet, qui ne s'accordait

philos., de ce qui n'appartient pas essentiellement au sujet; et en t. de peinture, de ce qui ne vient pas de la lumière principale. — Dans le sens propre du mot d'un cas fortuit, il se prend toujours en mal, quand il n'est accompagné d'aucune épithète qui en change la signification. 1) Le procureur-général Tronchin écrivit contre les habitants de Genève une brochure intitulée: *les lettres écrites de la campagne.* Poussé par ses concitoyens Rousseau réfuta et parodia ces lettres par *les lettres écrites de la montagne.* Au sujet de cet écrit la po-

pas avec celui de m'entraîner en Angleterre dont je sentais déjà les premiers effets. Dans les pressentiments qui m'inquiétaient, j'aurais voulu qu'on m'eût fait de cet asile une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, et qu'en m'ôtant toute puissance et tout espoir d'en sortir, on m'eût interdit toute espèce de communication avec la terre ferme, de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisait dans le monde j'en eusse oublié l'existence, et qu'on y eût oublié la mienne aussi.

On ne m'a laissé passer guères que deux mois dans cette île; mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles, et toute l'éternité sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse avec ma compagne d'autre société que celle du receveur, de sa femme et de ses domestiques, qui tous étaient à la vérité de très-bonnes gens, et rien de plus; mais c'était précisément ce qu'il me fallait. Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie, et tellement heureux qu'il m'eût suffi durant toute mon existence, sans laisser naître un seul [1] instant dans mon âme le désir d'un autre état.

Quel était donc ce bonheur, et en quoi consistait sa jouissance? Je le donnerais à deviner à tous les hommes de ce siècle sur la description de la vie que j'y menais. Le précieux *far niente* fut la première et la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur; et tout ce que je fis durant mon séjour, ne fut en effet que l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

pulace de Motiers insulta Rousseau à plusieurs reprises et porta leurs excès au point que sa vie se trouva en danger. Pour se soustraire à ces insultes, il quitta Motiers et alla se fixer à l'île de St. Pierre. 1) Une ch. est *seule* lorsqu'elle n'est pas accompagnée. Elle est *unique* lorsqu'il n'y a point d'autre de la même espèce. Un homme abandonné de tout le monde reste *seul*. Un enfant qui n'a ni frère ni soeur est *unique*. Girard. — Un *seul mot* est le seul qui soit convenable. Un *mot seul* est un mot qui

L'espoir qu'on ne demanderait pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé où je m'étais enlacé de moi-même, dont [1] il m'était impossible de sortir sans assistance et sans être bien aperçu, et où je ne pouvais avoir ni communication, ni correspondance que par le concours des gens qui m'entouraient, cet espoir, dis-je, me donnait celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avais passés; et l'idée que j'aurais le temps de m'y arranger tout à loisir fit que je commençait par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement seul et nu, j'y fis venir successivement ma gouvernante [2], mes livres, et mon petit équipage dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses et mes malles comme elles étaient arrivées, et vivant dans l'habitation où je comptais achever mes jours, comme dans une auberge dont [1] j'aurais dû partir le lendemain. Toutes choses telles qu'elles étaient, allaient si bien que vouloir les mieux [3] ranger, c'était y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices [4] était surtout de laisser toujours mes livres bien encaissés, et de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçaient de prendre la plume [5] pour y répondre, j'empruntais en murmurant l'écritoire du receveur, et je me hâtais de la rendre, dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la remprunter. Au lieu de ces tristes paperasses et de toute cette bouquinerie, j'emplissais ma chambre de

n'est point accompagné d'autres mots. — Seul ne comporte guère un adv. de quantité. On dit cependant, j'ai été tout seul. 1) Il fallait ici *d'où* etc. *Dont* ne s'emploie avec un verbe qui marque l'action de sortir que lorsqu'il s'agit d'origine, de race. On dit ainsi au fig. la maison (la famille) *dont* il est sorti; mais au propre on dira: la maison *d'où* il est sorti. 2) *Thérèse Le Vasseur*, maîtresse, puis femme de Jean-Jaques. 3) *Le mieux est l'ennemi du bien.* 4) Délices, m. au sing. est f. au pl., bizarrerie qu'on doit au latin. Cette singularité serait surtout frappante, si elle se trouvait dans la même phrase, mais le mot dans un tel cas n'adopte qu'un genre, et c'est le masc., d'abord parce qu'il est le plus noble,

fleurs et de foin; car j'étais alors dans ma première ferveur de botanique. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en fallait une d'amusement, qui me plût et qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire la *Flora petrinsularis* et de décrire toutes les plantes de l'île sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zeste de citron, j'en aurais fait un sur chaque gramen des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers; enfin je ne voulais pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal, qui ne fut amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeûné, que nous faisions tous ensemble, j'allais, une loupe à la main et mon *systema naturae* sous le bras, visiter un canton de l'île que j'avais pour cet effet divisée en petits quarrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison. Rien n'est plus singulier que les ravissements, les extases que j'éprouvais à chaque observation que je faisais sur la structure et l'organisation végétale.

Au bout de deux ou trois heures je m'en revenais chargé d'une ample moisson, provision d'amusement pour l'après-dînée au logis en cas de pluie. J'employais le reste de la matinée à aller avec le receveur, sa femme et Thérèse, visiter leurs ouvriers et leur récolte, mettant le plus souvent la main à l'œuvre avec eux; et souvent des Bernois qui me venaient [1] voir, m'ont

ensuite parce qu'ayant été employé le premier, c'est à lui à déterminer l'ordre. Le mot *orgue* suit la même règle. 5) Il prend la plume, il met la main à la plume. 1) Il est venu (ne dites pas, il a été) ici un homme qui vous a demandé. N'est-il venu personne? mon oncle est venu ici. Si l'on parle de la maison d'autrui, on emploiera le verbe *être*: il a été chez mon voisin. — On dit: je lui ai fait dire de *venir* chez moi à midi; mais on dira: je l'ai fait prier de *passer* (ou de *se rendre*) chez moi. — Voilà un beau venez-y-voir, se dit d'une ch. dont on fait peu de cas.

trouvé juché sur de grands arbres ceint d'un sac que je remplissais de fruit, et que je dévalais ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avais fait dans la matinée et la bonne humeur qui en est inséparable, me rendaient le repos du dîné très-agréable: mais quand il se prolongeait trop, et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais attendre si long-temps; et pendant qu'on était encore à table je m'esquivais et j'allais me jeter seul dans un bateau que je conduisais au milieu du lac quand l'eau était calme, et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses; et qui, sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissaient [1] pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti par le baisser du soleil de l'heure de ma retraite, je me trouvais si loin de l'île que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île dont les limpides eaux et les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner.

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires, pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravisant coup-d'œil du

1) On dit qu'une ch. ne laisse pas d'être vraie, pour dire, que ce qu'on objecte contre, n'empêche pas qu'elle ne soit vraie. Il est pauvre, mais il ne laisse pas d'être honnête homme. — Ce vin *se laisse* boire, il n'est pas excellent mais il est potable. Ce vin se *fait* boire, il est excellent.

lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque asile caché; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens, et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent, sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient [1] aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui sans aucun concours actif de mon âme ne laissait pas de m'attacher, au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts.

Après le soupé, quand la soirée était belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur [2] la terrasse pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On se reposait

1) Suppléer à, réparer le défaut de qu. ch. La valeur suppléera au nombre. — Suppléer qu. ch., ajouter ce qui manque. Ce sac doit être de mille écus, et ce qu'il y aura de moins, je le suppléerai. 2) Il se promène *sur* le rempart. Je l'ai rencontré *dans* la rue. Il a de l'argent *sur* lui (dans ses poches), mais il n'en a pas *chez* lui (à la maison). Elle a son tricotage *sur* elle. Ecrivez cela *sur* votre livre. Il est écrit *sur* le livre rouge, il est marqué pour quelques fautes qu'il a commises. On a mis quatre chevaux *sur* la voiture pour la

dans le pavillon, on riait, on causait, on chantait quelque vieille chanson qui valait bien le tortillage moderne; et enfin on s'allait coucher content de sa journée et n'en désirant qu'une semblable pour le lendemain.

J.-J. ROUSSEAU.

ROME.

LES CAMPAGNES ROMAINES.

FIGUREZ-VOUS quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Ecriture; un silence et une solitude aussi vaste que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète: *Venient tibi duo hæc subito in die unâ, sterilitas et viduitas* [1]. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans les lieux où il ne passe plus personne; quelques traces desséchées des torrents de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres; mais vous voyez partout des ruines d'aquéducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans

tirer du bourbier. Il loge *sur* le vieux marché. Sa maison de campagne est *sur* le vieux chemin du roi, *sur* la route de Roschild. Une tempête nous accueillit *dans* la route. Il est toujours *dans* (ne dites pas, *sur*) ses terres. Asseyez-vous *sur* le sopha. Cette femme est *sur* le retour, elle commence à vieillir. Il est en chemin pour revenir ici (ne dites pas, sur son retour ici). Il est fort *sur* l'anglais. 1) La stérilité et le veuvage viendront te surprendre tous deux le même jour.

une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais, et ce n'était que des herbes [1] flétries qui avaient trompé mon œil: sous ces moissons stériles, on distingue quelquefois les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs: les fenêtres et les portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants; une espèce de sauvage presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que vous voyez ces champs tels que les a laissés le soc de Cincinnatus [2], ou la dernière charrue [3] romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble dans son orgueil, avoir voulu s'isoler; elle s'est séparée des autres cités de la terre; et comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché [4] ses malheurs dans la solitude.

Il me serait impossible de vous peindre ce qu'on éprouve, lorsque Rome vous apparaît tout à coup au milieu de ses royaumes vides, *inania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qu'éprouvaient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple, *quasi aspectus splendoris*. La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments vous oppressent, et votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob.

1) Sur quelque herbe avez-vous marché? se dit, en plaisantant, à quelqu'un pour lui reprocher sa mauvaise humeur. Il mange son blé en herbe, il mange son revenu par avance. L'herbe sera bien courte s'il ne trouve à brouter; il trouve à subsister là où d'autres auraient peine à vivre. *Mauvaise herbe croît toujours.* 2) Voyez p. 80. 3) *Mettre la charrue devant les bœufs*, c'est faire une ch. qui ne doit être faite qu'après une autre. 4) On *cache* par un profond secret; on *dissimule* par une conduite réservée; on *déguise* par des apparences contraires. La prudence *cache* sa vie, l'art *déguise*, la fausseté *dissimule*. *Boiste.*

Vous croirez peut-être, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes [1] romaines? Vous vous tromperiez beaucoup; elles ont une inconcevable grandeur.... Si vous les voyez en économiste, elles vous déplairont; mais si vous les contemplez en artiste, en poète, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un coteau de vigne ne donnerait pas à votre âme d'aussi fortes émotions que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est, pour ainsi dire, demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est beau comme les lignes de l'horizon romain, comme la douce inclinaison des plans, et les contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées y prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les coteaux y sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets, et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop heurté dans leurs formes. Les ombres n'y sont jamais lourdes [2] et noires; il n'y a pas de

1) *A la campagne* signifie qu'on a les champs pour séjour. *En campagne* sert à signifier qu'on est en mouvement, hors de chez soi. Les troupes vont se mettre en campagne. Il s'est mis en campagne pour découvrir ce qu'il cherche. 2) Tout corps est *pesant*; on n'appelle *lourd* que le corps qui a une pesanteur

masses si obscures dans les rochers et les feuillages, où il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel, les eaux; toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs [1] s'unisent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain, cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? eh bien! c'est la lumière de Rome.

CHATEAUBRIAND.

LE CAPITOLE.

Hier, en sortant du Panthéon, j'ai été au Capitole.

Cet endroit, qui a dominé l'univers; où Jupiter avait son temple, et Rome avait son sénat; d'où jadis les aigles romaines s'envolaient continuellement dans toutes les parties du monde, et de toutes les parties du monde continuellement revolaient en rapportant des victoires; d'où un mot échappé de la bouche du Scipion, ou de Pompée, ou de César, courait parmi les nations menacer la liberté, et faire la destinée des Rois; où enfin les plus grands [2] hommes de la république respiraient, après leur mort, dans des statues, qui exerçaient encore sur l'univers une autorité romaine; eh bien! ce lieu si renommé a perdu ses statues, son sénat, sa citadelle, ses temples; il n'a conservé que son nom, tellement cimenté par le sang

considérable. Au figuré, *lourd* enchérit sur *pesant*. L'esprit *pesant* conçoit avec peine; l'esprit *lourd* ne conçoit rien. 1) Couleur est ordinairement féminin, cependant on l'emploie au masculin quand il se prend pour la ch. même qui a telle ou telle couleur. Parmi ces étoffes de différentes couleurs, j'aime mieux le couleur de rose. — La couleur se décharge, se déteint. — L'affaire commence à prendre une bonne couleur. Il sait bien donner une couleur spécieuse à ce qu'il dit. 2) Un *grand homme* est un homme d'un grand mérite. Un *homme grand* est un homme d'une grande taille. Si après *grand homme* on

et les larmes de tant de peuples, que le temps n'a pu encore en désunir les syllabes immortelles; il s'appelle encore le Capitole.

C'est au Capitole que l'on voit bien tout ce peu que sont les choses humaines, et tout ce qu'est, au contraire, la fortune.

Je cherche la place où était la citadelle.

La roche Tarpéyenne est plus de trois quarts enterrée.

On ne peut se consoler des ravages qui ont détruit tant de grands monuments, que dans un musée, qui en est tout près, où les papes ont recueilli quelques-uns de leurs débris, et devant la statue équestre de Marc-Aurèle.

Cette statue est de bronze: elle est la plus belle qui soit restée des anciens; Michel Ange lui a fait un piédestal.

On a beaucoup critiqué cette statue, et ce n'est pas sans fondement.

Ce cheval, j'en conviendrai, est court, lourd, épais; mais il vit, il va, il passe....

DU PATY.

LE COLISÉE.

Le colisée est sans contredit le monument le plus admirable de la puissance romaine sous les Césars.

A cette enceinte qu'il embrasse, à cette multitude de pierres qui le composent, à cette réunion de colonnes [1] de tous les ordres [2] qui s'élèvent les unes sur les autres circulairement pour

ajoute un autre adjectif qui énonce une qualité du corps, comme *un grand homme sec*, *un grand homme brun*, le mot *grand* ne tombe alors que sur la taille: de même, si après *homme grand*, on ajoute quelque modificatif qui ait rapport au moral, comme un *homme grand dans ses projets*, le mot *grand* cesse alors d'avoir rapport à la taille. Duvivier. En parlant d'une femme, *grand* n'a rapport qu'à la taille, une *grande femme* ne signifie pas, une femme d'un grand mérite. Bouhours. Il a *l'air grand*, il a une physionomie qui annonce de grandes qualités. Il a *le grand air*, il a les manières d'un grand seigneur. 1) *La*

soutenir trois rangs de portiques, à toutes les dimensions, en un mot, de ce prodigieux édifice, vous reconnaissez tout de suite l'œuvre d'un peuple souverain de l'univers, et l'esclave d'un empereur.

J'errai pendant long-temps autour du colisée, sans oser, pour ainsi dire, y pénétrer: mes regards l'embrassaient avec admiration et respect. Il n'y a tout au plus que la moitié de ce vaste édifice qui soit debout; cependant l'imagination peut encore relever le reste, et voir le monument en entier. J'entrai enfin dans l'enceinte.

Quel coup d'œil! quels tableaux! quel contraste! quel étalage de ruines, et de toutes les portions du monument, et sous toutes les formes, et de chaque siècle, et de toutes les années, pour ainsi dire, portant, les unes l'empreinte de la main du temps, les autres l'empreinte de la main du barbare; celles-ci écroulées hier, celles-là il y a peu de jours, un grand nombre qui vont tomber, et quelques-unes enfin qui, de moment en moment, tombent; ici c'est un portique qui chancelle, là un entablement, plus loin un gradin; et cependant, à travers tous ces débris, les lierres, les ronces, la mousse, les plantes, les arbustes rampent; ils s'avancent, ils s'insinuent, ils prennent pied dans le ciment; et incessamment ils le détachent, pulvérisent ces masses énormes que des siècles avaient formées, et qu'avaient unies ensemble la volonté d'un empereur et les bras de cent mille esclaves.

C'était donc là où combattaient dans les jours des fêtes romaines, pour hâter un peu plus le

colonne est un pilier rond qui se compose de *l'acrotère* ou du petit piédestal qui est la partie supérieure de la colonne; de *l'entablement* dont les parties sont: *la corniche, la frise* et *l'architrave*; *du chapiteau*; *du fût* de la colonne; de *la base* de la colonne, et *du piédestal* dont les parties sont: *la corniche*, *le dé* et *la base*. Toutes ces parties de la colonne sont nommées ici selon l'ordre dans lequel elles se suivent. *Le pilastre* est une colonne carrée. 2) Il y a trois ordres grecs: *le dorique* qui est le plus simple, *l'ionique* dont le chapiteau est recourbé,

sang dans les veines de cent mille oisifs, les gladiateurs, les martyrs et les esclaves. Je croyais entendre encore les rugissements des lions, les soupirs des mourants, la voix des bourreaux, et, ce qui épouvantait le plus mon oreille, les applaudissements des Romains.

Je croyais les entendre, ces applaudissements, pressant, encourageant, exigeant le carnage: ceux des hommes demandant aux combattants toujours plus de sang, ceux des femmes aux mourants toujours plus de grâce.

Il me semblait voir une de ces femmes, belle, jeune, quand un gladiateur était tombé, se lever alors sur la pointe du pied, et, d'un œil qui venait de caresser un amant, accueillir ou repousser, quereller ou applaudir le dernier soupir du vaincu, comme si elle l'eût acheté. Que l'ennui romain était féroce! on ne pouvait l'amuser qu'avec du sang.

DU PATY.

LE VENDREDI-SAINT A ROME.

Tous les étrangers viennent exprès à Rome pendant le carême pour jouir du spectacle des cérémonies de la semaine [1] sainte: et comme la musique de la chapelle Sixtine et l'illumination de Saint-Pierre sont des beautés uniques dans leur genre, il est naturel qu'elles attirent vivement la curiosité; mais l'attente n'est pas également satisfaite par les cérémonies proprement dites. Un culte éclatant et majestueux dans les

et *le corinthien* qui est le plus orné; le chapiteau en est décoré de 3 rangées de feuilles, l'une au-dessus de l'autre. Parmi les ordres italiens, *le toscan* se rapproche le plus *du dorique*, et *le composite* est composé de *l'ionique* et *du corinthien*. 1) Mon frère est de semaine; il entrera demain en semaine, il est sorti de semaine. — Les ouvriers ont reçu leur semaine. Charles a déjà dépensé sa semaine (l'argent qu'on lui a donné pour ses menus plaisirs). — Il paiera sa dette la semaine des trois Jeudis, il ne la paiera jamais.

formes extérieures, est certainement très-propre à remplir l'âme des sentiments les plus élevés; mais il faut prendre garde que les cérémonies ne dégénèrent en un spectacle, où l'on joue son rôle l'un vis-à-vis de l'autre, où l'on apprend ce qu'il faut faire, à quel moment il faut le faire, quand on doit prier, finir de prier, se mettre à genoux, se relever; la régularité des cérémonies d'une cour introduite dans un temple gêne le libre élan du cœur, qui donne seul à l'homme l'espérance de se rapprocher de la Divinité.

On se rend à la chapelle Sixtine pour entendre le fameux *Miséréré* vanté dans toute l'Europe. On est d'abord frappé de ces peintures célèbres de Michel-Ange, qui représentent le jugement dernier. Michel-Ange s'était pénétré de la lecture du Dante; et le peintre, comme le poète, représente des êtres mythologiques en présence de Jésus-Christ; mais il fait presque toujours du paganisme le mauvais principe, et c'est sous la forme des démons qu'il charactérise les fables païennes. On aperçoit sur la voûte de la chapelle les Prophètes et les Sybilles appelés en témoignage par les chrétiens; une foule d'anges les entourent, et toute cette voûte ainsi peinte semble rapprocher le ciel de nous: mais ce ciel est sombre et redoutable; le jour percé à peine à travers les vitraux qui jettent sur les tableaux plutôt des ombres que des lumières; l'obscurité agrandit encore les figures déjà si imposantes que Michel-Ange a tracées; l'encens, dont le parfum a quelque chose de funéraire, remplit l'air dans cette enceinte, et toutes les sensations préparent [1] à la plus profonde de toutes celle que la musique [2] doit produire.

1) Le temps se prépare à être (se met au) beau. Voilà un orage qui se prépare. 2) J'ai égaré le livre de musique et le papier de musique. Il gagne sa vie à copier de la musique. J'ai acheté quelques cahiers de musique. Elle a épousé un pauvre copiste de musique, un pauvre noteur.

Le *Miséréré* commence. Les voix, parfaitement exercées à ce chant [1] antique et pur, partent d'une tribune au commencement de la voûte; on ne voit point ceux qui chantent; la musique toute religieuse, qui conseille le renoncement à la terre, semble planer dans les airs; à chaque instant la chute du jour rend la chapelle plus sombre.

Le *Miséréré*, c'est-à-dire, *ayez pitié de nous*, est un psaume composé de versets qui se chantent alternativement d'une manière très-différente. Tour à tour une musique céleste se fait entendre, et le verset suivant, dit en récitatif, est murmuré d'un ton sourd et presque rauque; on dirait que c'est la réponse des caractères durs aux cœurs sensibles; que c'est le réel de la vie qui vient flétrir et repousser les vœux des âmes généreuses, et quand ce chœur si doux [2] reprend, on renaît à l'espérance: mais lorsque le verset récité recommence, une sensation de froid saisit de nouveau; ce n'est pas la terreur qui la cause, mais le découragement de l'enthousiasme. Enfin, le dernier morceau, plus noble et plus touchant encore que tous les autres, laisse au fond de l'âme une impression douce et pure: Dieu nous accorde cette même impression avant de mourir.

On éteint les flambeaux, la nuit s'avance [3], les figures des Prophètes et des Sibylles appa-

1) *Chant*, élévation et inflexion de voix sur différents tons, avec modulation. — J'aime bien le chant d'église, s'il est mélodieux. Il se dit aussi, du ramage des oiseaux, du cri du coq, de la cigale, et de la division d'un poème épique. — *Chanson*, vers que l'on chante: chanson bachique, à boire, chanson guerrière. Il signifie aussi, sornette, discours frivole: il nous conte des chansons. Je ne me paie pas de chansons, je veux des effets et non de simples paroles. 2) Il fait les yeux doux à cette personne, il lui témoigne de l'amour. On dit d'un vin agréable à boire et fumeux, qu'il est doux et traître. Filer doux, se soumettre, devenir souple, faire le chien couchant. — *Ce qui est amer à la bouche est doux au cœur.* 3) Ma montre

raissent comme des fantômes enveloppés du crépuscule. Le silence est profond, la parole ferait un mal insupportable dans cet état de l'âme où tout est intime et intérieur; et quand le dernier son s'éteint, chacun s'en va lentement et sans bruit; chacun semble craindre de rentrer dans les intérêts vulgaires de ce monde.

La procession se rend dans le temple de Saint-Pierre, qui n'est alors éclairé que par une croix illuminée; ce signe de douleur, seul resplendissant dans l'auguste obscurité de cet immense édifice est la plus belle image du christianisme au milieu des ténèbres de la vie. Une lumière pâle et lointaine se projette sur les statues qui décorent les tombeaux. Les vivants qu'on aperçoit en foule sous ces voûtes, semblent des pygmées en comparaison des images des morts. Il y a autour de la croix un espace éclairé par elle, où se prosternent le pape, vêtu de blanc, et tous les cardinaux rangés derrière lui. Ils restent là près d'une demi-heure dans le plus profond silence, et il est impossible de n'être pas ému par ce spectacle. On ne sait pas ce qu'ils demandent, on n'entend pas leurs secrets gémissements; mais ils sont vieux; ils nous devancent dans la route de la tombe: quand nous passerons à notre tour dans cette terrible avant-garde, Dieu nous fera-t-il la grâce d'ennoblir assez la vieillesse, pour que le déclin [1] de la vie soit le premier jour de l'immortalité?

Mme de STAEL.

avance et la vôtre retarde d'un quart-d'heure. Le jour est déjà bien avancé. Mon oncle est avancé en âge. La nuit, l'hiver s'avance. Vous avez la mauvaise habitude de vous pencher sur la table et d'y avancer le bras. Faites avancer la voiture. Ayez la bonté de m'avancer (de me faire passer) le pain. 1) Sa fortune est sur son déclin, elle va en déclinant. Le jour est sur son déclin, il commence à décliner. Ce malade décline tous les jours; ses forces déclinent beaucoup.

LE VESUVE.

Au pied du Vésuve, la campagne est la plus fertile [1] et la mieux cultivée que l'on puisse trouver dans le royaume de Naples, c'est-à-dire, dans la contrée de l'Europe la plus favorisée du ciel. La vigne célèbre dont le vin est appelé *Lacryma Christi*, se trouve dans cet endroit, et tout à côté des terres dévastées par la lave. On dirait que la nature a fait un dernier effort en ce lieu voisin du volcan, et s'est parée de ses plus beaux dons avant de périr. A mesure que l'on s'élève, on découvre, en se retournant, Naples et l'admirable pays qui l'environne. Les rayons du soleil font scintiller la mer comme des pierres précieuses; mais toute la splendeur de la création s'éteint par degrés jusques à la terre de cendre et de fumée qui annonce d'avance l'approche du volcan. Les laves ferrugineuses des années précédentes tracent sur le sol leur large et noir sillon, et tout est aride autour d'elles. A une certaine hauteur, les oiseaux ne volent plus; à telle autre, les plantes deviennent très-rares; puis les insectes même ne trouvent plus rien pour subsister dans cette nature consommée. Enfin tout ce qui a vie disparaît; vous entrez dans l'empire de la mort, et la cendre de cette terre pulvérisée roule seule sous vos pieds mal affermis.

Un hermite habite là sur les confins de la vie et de la mort. Un arbre, le dernier adieu de la végétation, est devant sa porte, et c'est à l'ombre de son pâle feuillage que les voyageurs

1) *Fécond* donne l'idée de la cause ou de la faculté de produire; *fertile*, celle de l'effet. La pluie, la chaleur sont *fécondes*. Les harengs sont fort *féconds*. Ce sol est si *fertile* qu'il rend au centuple. La moisson de cette année a été *très-fertile*. — Cet homme a l'esprit *fécond* en heureuses saillies. Un génie *fécond* crée; un écrivain *fertile* écrit beaucoup.

ont coutume d'attendre que la nuit vienne pour continuer leur route; car pendant le jour les feux du Vésuve ne s'aperçoivent que comme un nuage de fumée, et la lave, si ardente de nuit, paraît sombre à la clarté du soleil. Cette métamorphose elle-même est un beau spectacle, qui renouvelle chaque soir l'étonnement que la continuité du même aspect pourrait affaiblir.

Le terrain qu'on traverse avant d'y arriver, fuit sous les pas, et semble repousser le voyageur loin d'un séjour ennemi de tout ce qui a vie: la nature n'est plus en ces lieux en relation avec l'homme. Il ne peut plus s'en croire le dominateur; elle échappe à son tyran par la mort. Le feu du torrent est d'une couleur funèbre; néanmoins, quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante; mais la lave même est sombre, tel qu'on se représente un fleuve de l'enfer; elle roule [1] lentement comme un sable noir de jour, et rouge la nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles, qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force: le tigre royal arrive ainsi secrètement à pas comptés. Cette lave avance, avance sans jamais se hâter et sans perdre un instant; si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncelle devant l'obstacle ses torrents noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle; mais elle atteint, comme le temps, les imprudents et

1) *Pierre qui roule n'amasse point de mousse,* il faut s'arrêter au métier qu'on a choisi, si l'on veut profiter. — Il y a long-temps qu'il roule par le monde, qu'il voyage sans s'arrêter en un lieu. Mille pensées lui roulent dans l'esprit. Il roule de grands desseins dans sa tête. La conversation roule à présent sur la guerre entre les Russes et les Turcs. Il roule sur l'argent, il est fort riche. C'est lui qui fait rouler (subsister) la maison.

les vieillards qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé [1] de lui échapper. Son éclat est si ardent, que pour la première fois la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair continuel: ce ciel, à son tour, se répète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image du feu.

Le vent se fait entendre et se fait voir par des tourbillons de flamme dans le gouffre d'où sort la lave. On a peur de ce qui se passe au sein de la terre, et l'on sent que d'étranges fureurs la font trembler sous nos pas. Les rochers qui entourent la source de la lave sont couverts de soufre, de bitume dont les couleurs ont quelque chose d'infernal. Un vert livide, un jaune brun, un rouge sombre, forment comme une dissonance pour les yeux, et tourmentent la vue, comme l'ouïe serait déchirée par ces sons aigus que faisaient entendre les sorcières quand elles appelaient, de nuit, la lune sur la terre. Tout ce qui entoure le volcan rappelle l'enfer, et les descriptions des poètes sont sans doute empruntées de ces lieux. C'est là que l'on conçoit, comment les hommes ont cru à l'existence d'un génie malfaisant qui contrariait les desseins de la Providence. On a dû se demander, en contemplant un tel séjour, si la bonté seule présidait aux phénomènes de la création, ou bien si quelque principe caché forçait la nature, comme l'homme, à la férocité.

Mme de STAEL.

14*

1) *Aisé* exclut la peine qui naît de l'état de la chose. *Facile* exclut la peine qui naît des obstacles. L'entrée est *facile* lorsque rien n'arrête au passage. Elle est *aisée* lorsqu'elle est large et commode. Beauzée. Tout est *facile* au génie; l'habitude rend tout *aisé*. Ce problème est *facile* à résoudre. La plume est *aisée* à manier. Un habit est *aisé*, lorsqu'il ne gêne pas. Il faut huiler la serrure pour la rendre plus *aisée*. — Il y a la même différence entre les mots: *difficile* et *mal-aisé*. Une énigme est *difficile* à deviner. *Il est aisé de parler mais mal-aisé de faire.* Il a les manières *aisées*, il n'a rien de con-

LA VALLEE DE TEMPE.

Apres avoir passé l'embouchure du Titarésius, dont les eaux sont moins pures que celles du Pénée, nous arrivâmes à Gonnus, distante de Larisse d'environ 160 stades [1]. C'est là que commence la vallée, et que le fleuve se trouve resserré entre le mont Ossa qui se trouve à sa droite, et le mont Olympe qui est à sa gauche, et dont la hauteur est d'un peu plus de 10 stades.

La vallée s'étend du sud-ouest au nord-est; sa longueur est de 40 stades, sa plus grande largeur d'environ 2 stades et demi; mais cette largeur diminue quelquefois au point qu'elle ne paraît être que de 100 pieds.

Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté surprenante. De leurs pieds jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal: et des intervalles qui séparent leurs sommets, s'échappe un air frais [2] que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve présente presque partout un canal tranquille; et, dans certains endroits, il embrasse de petites îles, dont il éternise la verdure. Des grottes percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asyle du repos et du plaisir. Ce qui nous étonnait le plus, était une certaine intelligence dans la distribution des ornements qui

traint dans ses manières. C'est un génie *aisé*, il sait se conformer à tout; il a l'esprit *aisé*, il s'explique facilement. C'est un esprit *facile*, un génie *facile*, il fait tout sans peine, il est très-habile. C'est un homme *facile*, condescendant; il est trop *facile*, il se laisse aller trop aisément. 1) Le stade est, selon Barthélemy, une mesure de 96 toises. 150 stades font, selon lui, six lieues et 120 toises; il donne toujours à la lieue 2500 toises. 2) Au printemps les matinées sont fraîches. — La plaie est encore toute fraîche, l'affliction est récente. — Il est encore frais de ses leçons, il en a la mémoire récente. — Frais s'emploie adverbialement dans le sens de récem-

parent ces retraites. Ailleurs, c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature; ici on dirait que la nature veut imiter [1] l'art. Les lauriers et différentes sortes d'arbrisseaux forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec des bouquets de bois placés au pied de l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, et les arbres, ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches, et tombent en festons et en guirlandes. Enfin, tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'œil semble [2] respirer la fraîcheur, et l'âme recevoir un nouvel esprit de vie.

Les Grecs ont des sensations si vives, ils habitent un climat si chaud, qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect, et même au souvenir de cette charmante vallée. Au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que dans le printemps elle est toute émaillée de fleurs, et qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre des chants auxquels la solitude et la saison semblent prêter une mélodie plus tendre et plus touchante.

Cependant nous suivions lentement le cours du Pénée, et mes regards, quoique distraits par une foule d'objets délicieux, revenaient toujours sur ce fleuve. Tantôt je voyais ses flots étinceler à travers le feuillage dont ses bords sont ombragés; tantôt, m'approchant du rivage, je contem-

ment. Il est frais relevé de sa maladie. Il est tout frais émoulu de ses études 1) On *imite* qn., et l'on *suit l'exemple* de qn. *Imiter l'exemple* ne se dit que d'un modèle d'écriture. *Suivez l'exemple* de l'homme de bien. *Imitez cette exemple*, copiez-la trait pour trait. 2) Une ch. *semble* bon, agréable etc. par des traits ou des formes de bonté, d'agrément etc.; il *paraît* tel par les apparences, les dehors de la bonté, de l'agrément etc. Un ouvrage vous *semble* bien fait, lorsque après quelque examen vous le trouvez conforme aux règles de l'art. Il vous *paraît* bien fait, lorsque vous n'y avez encore jeté qu'un coup d'oeil. Roubaud.

plais le cours paisible de ses ondes qui semblaient se soutenir mutuellement, et remplissaient leur carrière sans tumulte et sans effort. Je disais à Amyntor: telle est l'image d'une âme pure et tranquille; ses vertus naissent les unes des autres, elles agissent toutes de concert et sans bruit. L'ombre étrangère du vice les fait seule éclater par son opposition. Amyntor me répondit: Je vais vous montrer l'image de l'ambition, et les funestes effets qu'elle produit.

Alors, il me conduisit [1] dans une des gorges du mont Ossa, où l'on prétend que se donna le combat des Titans contre les Dieux. C'est là qu'un torrent impétueux se précipite sur un lit de rochers qu'il ébranle par la violence de ses chutes. Nous parvînmes en un endroit où ses vagues, fortement comprimées, cherchaient à forcer un passage. Elles se heurtaient, se soulevaient, et tombaient en mugissant dans un gouffre, d'où elles s'élançaient avec une nouvelle fureur, pour se briser les unes contre les autres dans les airs.

Mon âme était occupée de ce spectacle, lorsque je levai les yeux autour de moi; je me retrouvai resserré entre deux montagnes noires, arides, et sillonnées dans toute leur hauteur par des abymes profonds. Près de leurs sommets, des nuages erraient pesamment parmi des arbres funèbres, ou restaient suspendus sur leurs branches stériles. Au-dessus, je vis la nature en ruine; les montagnes écroulées étaient couvertes de leurs débris, et n'offraient que des rochers [2] menaçantes et confusément entassées. Quelle puissance a donc brisé les liens de ces masses énormes. Est-ce la fureur des aquilons? est-ce un bouleversement du globe? est-ce en effet la vengeance terrible des Dieux contre les Titans? je l'ignore: mais enfin, c'est dans cette affreuse vallée que les conquérants devraient venir contempler le tableau des ravages dont ils affligent la terre.

1) *Guider*, c'est éclairer ou montrer la voie; *conduire*, c'est être à la tête, commander, diriger la marche; *mener*, c'est conduire par la main, ou comme par la main, ceux qui ne peuvent ou ne veulent aller seuls. L'itinéraire *guide* le cocher; le cocher *conduit* les chevaux; les chevaux *mènent* la voiture: de même la bousole *guide* le navigateur; le pilote *conduit* le vaisseau, et les vents le *mènent*. Roubaud. On dit aussi que le cocher *mène* bien. *Il conduit* (*ou, il mène*) *bien sa barque, il conduit bien ses affaires.* 2) Le *roc* est une masse de pierre très-dure, enracinée dans la terre et élevée au-dessus de sa surface; la *roche* est un *roc* isolé, d'une grosseur et d'une grandeur considérables: c'est aussi un bloc détaché du *rocher*; le *rocher* est un *roc* très-élevé, très-escarpé, hérissé de pointes. Il faut donc dire que les héros d'Homère lancent des *roches*, et non pas des *rochers;* de même on dira que Sisyphe roule sans cesse une *roche* dans l'enfer et non un *rocher;* mais sa *roche* roulé du haut du *rocher*. On dit les *rochers* des Pyrénées et des Alpes. Roubaud.

Nous nous hâtâmes de sortir de ces lieux, et bientôt nous fûmes attirés par les sons mélodieux d'une lyre, et par des voix plus touchantes encore: c'était la *Théorie,* ou députation que ceux de Delphes envoient de neuf en neuf ans à Tempé. Ils disent qu'Apollon était venu dans leur ville avec une couronne et une branche de laurier cueillies dans cette vallée, et c'est pour en rappeler le souvenir qu'ils font la députation que nous vîmes arriver. Elle était composée de l'élite des jeunes Delphiens. Ils firent un sacrifice pompeux sur un autel élevé près des bords du Pénée; et après avoir coupé des branches du même laurier dont le Dieu s'était couronné, ils partirent en chantant des hymnes.

En sortant de la vallée, le plus beau des spectacles s'offrit à nous. C'est une plaine couverte de maisons et d'arbres, où le fleuve, dont le lit est plus large, et le cours plus paisible, semble se multiplier par de sinuosités sans nombre. A quelques stades de distance paraît le golfe Thermaïque; au-delà se présente la presqu'île de Pallène, et dans le lointain le mont Athos termine cette superbe vue.

BARTHELEMY.

VOYAGE EN TURQUIE.

L'ANATOLIE.

J'AVAIS résolu [1] de me rendre à Constantinople par terre, afin d'y prendre des firmans, et de m'embarquer ensuite, avec les pélerins grecs, pour la Syrie; mais je ne voulais pas suivre le chemin direct, et mon dessein était de visiter la plaine de Troie en traversant le mont Ida. Le neveu de M. Chauderloz, [2] qui venait de faire une course à Ephèse, me dit que les défilés du Gargare étaient infestés de voleurs, et occupés par des agas plus dangereux encore que les brigands. Comme je tenais à mon projet, on envoya chercher un guide qui devait avoir conduit un Anglais aux Dardanelles par la route que je voulais tenir. Ce guide consentit en effet à m'accompagner, et à fournir les chevaux nécessaires moyennant une somme assez considérable. M. Chauderloz promit de me donner un interprète et un janissaire expérimenté. Je vis alors que je serais forcé de laisser une partie de mes malles au consulat, et de me contenter du plus strict nécessaire. Le jour du départ fut fixé au 4 septembre, c'est-à-dire au surlendemain de mon arrivée à Smyrne.

Le 4 au matin, tous les arrangements étant faits, le guide partit avec les chevaux: il alla m'attendre à Ménémen-Eskélessi, petit port de l'Anatolie.... Il était minuit [3] quand nous arrivâmes au kan [1] de Ménémen. J'aperçus de loin une multitude de lumières éparses: c'était le repos d'une caravane. En approchant, je distinguai des chameaux, les uns couchés, les autres debout; ceux-ci, chargés de leurs fardeaux; ceux-là, débarrassés de leurs bagages. Des chevaux et des ânes débridés mangeaient l'orge dans des seaux de cuir, quelques cavaliers se tenaient encore à cheval, et les femmes voilées n'étaient point descendues de leurs dromadaires. Assis, les jambes croisées sur des tapis, des marchands turcs étaient groupés autour des feux qui servaient aux esclaves à préparer le pilau; d'autres voyageurs fumaient leurs pipes à la porte du kan, mâchaient de l'opium, écoutaient [2] des histoires. On brûlait le café dans les poêlons: des vivandiers allaient de feux en feux, proposant des gâteaux de blé grué, [3] des fruits et de la volaille; des chanteurs amusaient la foule; des imans faisaient des ablutions, se prosternaient, se relevaient, invoquaient le prophète; des chameliers dormaient étendus sur la terre. Le sol était jonché de ballots, de sacs de coton, de *couffes* [4] de riz. Tous ces objets, tantôt distincts et vivement éclairés, tantôt confus et plongés dans une demi-ombre selon la couleur et le mouvement des feux, offraient une véritable scène des Mille et Une Nuits. Il n'y manquait que le calife Aroun-al-Raschild, le visir Giaffar, et Mesrour, chef des eunuques.

Je me souvins alors, pour la première fois,

1) Résoudre, quand il est actif ou passif, régit *de* devant l'infinitif; mais quand il est pronominal, il régit *à*: je me suis résolu *à* demander une retraite. 2) M. Chauderloz occupa le consulat français à Smyrne en 1806. 3) Les deux substantifs *minuit* et *midi* sont masculins et ne s'emploient pas au pluriel; on dit: j'irai vous voir à midi précis, à minuit et demi, sur le minuit. On dit: midi *est* sonné, minuit *est* sonné; et non pas *a* sonné; mais on dit l'horloge *a* sonné. — Les mots *après-dînée, après-soupée, après-midi* sont féminins: je vous ai attendu toute l'après-midi. Plusieurs font pourtant le dernier mot masculin. 1) *Kan* s'appelle dans l'Orient tous les lieux où les voyageurs sont admis: on donne plus particulièrement le nom de *Kiarvanserai* aux bâtiments assez vastes pour recevoir de nombreuses troupes de marchands, nommées *Kiarvan* ou *Caravanes*. 2) *Entendre*, être frappé des sons; *écouter*, prêter l'oreille; *ouïr* marque une sensation confuse. On *entend* souvent sans *écouter*, et l'on a quelquefois *ouï* parler sans avoir *entendu* ce qui a été dit. Girard. 3) Gruer, concasser. 4) Couffe, sorte de panier.

que je foulais les plaines de l'Asie, partie du monde qui n'avait point encore vu la trace de mes pas, hélas! ni ces chagrins que je partage avec tous les hommes. Je me sentis pénétré de respect pour cette vieille terre où le genre humain prit naissance, où les patriarches vécurent, où Tyr et Babylone s'élevèrent, où l'Eternel appela Cyrus et Alexandre, où Jésus-Christ accomplit le mystère de notre salut. Un monde étranger s'ouvrait devant moi: j'allais rencontrer des nations qui m'étaient inconnues, des mœurs diverses, des usages différents, [1] d'autres animaux, d'autres plantes, un ciel nouveau, une nature nouvelle. Je passerais bientôt l'Hermus et le Granique; Sardes n'était pas loin; je m'avançais vers Pergame et vers Troie: l'histoire me déroulait une autre page des révolutions de l'espèce humaine.

Je m'éloignai à mon grand regret de la caravane. Après deux heures de marche, nous arrivâmes au bord de l'Hermus que nous traversâmes dans un bac. C'est toujours le *turbidus Hermus:* [2] je ne sais s'il roule encore de l'or. Je le regardai avec plaisir; car c'était le premier fleuve, proprement dit, que je rencontrais depuis que j'avais quitté l'Italie. Nous entrâmes à la pointe du jour dans une plaine bordée de montagnes peu élevées. Le pays offrait un aspect tout différent de celui de la Grèce: les colonniers verts, le chaume jaunissant des blés, l'écorce [3] variée des pastèques diapraient agréablement la campagne; des chameaux paissaient çà et là avec des buffles. Nous laissions derrière nous Magnésie et

1) La *diversité* consiste dans des différences assez grandes entre plusieurs objets, de manière qu'ils semblent former différents ordres de choses; la *différence* consiste dans la qualité ou la forme qui empêche de confondre ensemble les objets. La *diversité* exclut la conformité; la *différence* exclut l'identité. Boiste. 2) L'Hermus impétueux. Les Géorgiques de Virgile, II. 137. 3) Ecorce s'emploie élégamment pour apparence. Le vulgaire s'arrête à l'écorce. *Ne jugez pas du bois par l'écorce.* P.79.

le mont Sipylus: ainsi nous n'étions pas éloignés des champs de bataille où Agésilas humilia la puissance du grand' roi, et où Scipion remporta sur Antiochus cette victoire qui ouvrit aux Romains le chemin de l'Asie. Nous aperçûmes au loin sur notre gauche les ruines de Cyme, et nous avions Néon-Tichos à notre droite: j'étais tenté de descendre de cheval et de marcher à pied, par respect pour Homère qui avait passé dans ces mêmes lieux.

Après quelques heures de marche, nous franchîmes une des croupes [1] du mont Sardène, et nous arrivâmes au bord du Pythicus. Nous fîmes alte pour laisser passer une caravane qui traversait le fleuve. Les chameaux attachés à la queue les uns des autres, n'avançaient dans l'eau qu'en résistant: ils allongeaient [2] le cou, et étaient tirés par l'âne qui marche à la tête de la caravane. Les marchands et les chevaux étaient arrêtés en face de nous, de l'autre côté de la rivière, et l'on voyait une femme turque assise à l'écart, qui se cachait dans son voile. Nous passâmes le Pythicus à notre tour, au-dessous d'un méchant pont de pierre; et à onze heures, nous gagnâmes un kan, où nous laissâmes reposer les chevaux.

A cinq heures du soir, nous nous remîmes en route. Les terres étaient hautes et assez bien cultivées. Nous voyions la mer à gauche. Je remarquai, pour la première fois, des tentes de Turcomans: elles étaient faites de peaux de brebis noires, ce qui me fit souvenir des Hébreux

1) Croupe, cime d'une montagne allongée et arrondie; les hanches des animaux de monture. Les traducteurs montent en croupe sur Pégase, derrière un grand écrivain, et s'élèvent ainsi jusqu'au Parnasse. Boiste. 2) On dit figurément: il allonge le parchemin, il fait de longues écritures pour en tirer plus de profit. — Il allonge la courroie, il met une grande économie dans sa dépense. Il a peu de revenu et beaucoup de charges, il faut qu'il allonge bien la courroie pour se tirer d'affaire. Il se dit aussi dans le sens d'étendre ses droits au-delà des bornes de l'équité.

et des pasteurs arabes. Nous descendîmes dans la plaine de Myrine, qui s'étend jusqu'au golfe d'Elée. Un vieux château, de nom de Guzel-Hissar, s'élevait sur une des pointes de la montagne que nous venions de quitter. Nous campâmes, à dix heures du soir, au milieu de la plaine. On étendit à terre une couverture que j'avais achetée à Smyrne. Je me couchai dessus, et je m'endormis. En me réveillant, quelques heures après, je vis les étoiles [1] briller au-dessus de ma tête, et j'entendis le cri du chamelier qui conduisait une caravane éloignée....

Nous sortîmes de Pergame le soir à sept heures; et faisant route au nord, nous nous arrêtâmes à onze heures du soir, pour coucher au milieu d'une plaine. Le 7, à quatre heures du matin, nous reprîmes notre chemin, et nous continuâmes [2] de marcher dans la plaine qui, aux arbres près, ressemble à la Lombardie. Je fus saisi d'un accès de sommeil si violent, qu'il me fut impossible de le vaincre, et je tombai pardessus la tête de mon cheval. J'aurais dû me rompre le cou; j'en fus quitte pour une légère contusion. Vers les sept heures, nous nous trouvâmes sur un sol inégal, formé par des monticules. Nous descendîmes ensuite dans un bassin charmant, planté de mûriers, d'oliviers, de peupliers, et de pins en parasol (*pinus pinea*). En général, toute cette terre de l'Asie me parut fort supérieure à la terre de la Grèce. Nous arrivâmes d'assez bonne heure à la Somma, méchante ville turque, où nous passâmes la journée.

Je ne comprenais plus rien à notre marche.

1) Il loge, il couche à la belle étoile, à l'enseigne de la lune, il couche dehors. — Voilà une étoile qui file et disparaît. J'ai vu tomber une étoile. 2) Continuer demande *à* avant un infinitif, lorsqu'on veut exprimer qu'on fait une ch. sans interruption, et *de*, lorsqu'on veut exprimer qu'on la fait avec interruption. On dit, continuez à être sage, à bien vivre, mais on dira: continuez de vous former le style. Marmontel.

Je n'étais plus sur les traces des voyageurs, qui tous allant à Burse ou revenant de cette ville, passent beaucoup plus à l'Est par le chemin de Constantinople. D'un autre côté, pour attaquer le revers du mont Ida, il me semblait que nous eussions dû nous rendre de Pergame à Adramytti, d'où, longeant la côte ou franchissant le Gargare, nous fussions descendus dans la plaine de Troie. Au lieu de suivre cette route, nous avions marché sur une ligne qui passait précisément entre le chemin des Dardanelles et celui de Constantinople. Je commençai à soupçonner quelque supercherie de la part du guide, d'autant plus que je l'avais vu souvent causer [1] avec le janissaire. J'envoyai Julien [2] chercher le drogman; je demandai à celui-ci par quel hasard nous nous trouvions à la Somma? Le drogman me parut embarrassé; il me répondit que nous allions à Kircagach; qu'il était impossible de traverser la montagne; que nous y serions infailliblement égorgés; que notre troupe n'était pas assez nombreuse pour hasarder un pareil voyage, et qu'il était bien plus expédient d'aller rejoindre le chemin de Constantinople.

Cette réponse me mit en colère; je vis clairement que le drogman et le janissaire, soit par peur, soit par d'autres motifs, étaient entrés dans un complot pour me détourner de mon chemin.

1) *Jaser*, c'est faire volontiers les frais de la conversation, parler légèrement de ce qui en est le sujet, et le faire avec grâce. *Causer*, si on le fait en compagnie, c'est parler à demi-voix dans un coin ou à l'écart avec une ou deux personnes; et si c'est en particulier, c'est deviser à fond de quelque affaire, ou s'entretenir au long de ce qui a le mérite de nous intéresser. *Babiller*, c'est dire des riens aimables pour s'amuser, tuer le temps et prévenir l'ennui. De Flagis. *Caqueter*, c'est parler avec bruit et tous à la fois. — *Le bnbillard* dit tout ce qu'il sait. Le *bavard* ne sait ce qu'il dit. L'un est un indiscret, l'autre est un sot. Le *causeur* a toujours à vous dire qu. ch. qu'il vient de confier à celui qu'il quitte, et qu'il va répéter, en vous quittant, au premier qu'il rencontrera. De Flagis. 2) Domestique français.

Je fis appeler le guide, et je lui reprochai son infidélité. Je lui dis que, puisqu'il trouvait la route de Troie impraticable, il aurait dû le déclarer à Smyrne; qu'il était un poltron, tout Turc qu'il était; que je n'abandonnerais pas ainsi mes projets selon sa peur ou ses caprices; que mon marché était fait pour être conduit aux Dardanelles, et que j'irais aux Dardanelles. A ces paroles, que le drogman traduisit très-fidèlement, le guide entra en fureur. Il s'écria: Allah! allah! secoua sa barbe de rage, déclara que j'avais beau dire et beau faire, qu'il me menerait à Kircagach; et que nous verrions qui d'un Chrétien ou d'un Turc aurait raison auprès [1] de l'aga. Sans Julien, je crois que j'aurais assommé cet homme.

Kircagach étant une riche et grande ville, à trois lieues de la Somma, j'espérai y trouver un agent français qui ferait mettre ce maudit Turc à la raison. J'étais trop agité pour dormir; le 8, à quatre heures du matin, toute notre troupe était à cheval, selon l'ordre que j'en avais donné. Nous arrivâmes à Kircagach en moins de trois heures, et nous mîmes pied à terre à la porte d'un très-beau kan. Le drogman s'informa, à l'heure même s'il n'y avait point un consul français dans la ville. On lui indiqua [2] la demeure d'un chirurgien italien: je me fis conduire chez le prétendu vice-consul, et je lui expliquai mon affaire. Il alla sur-le-champ en rendre compte au

1) *Auprès de* éveille une idée d'entour sans relation à aucune idée d'éloignement, une idée d'assiduité, de sentiment et quelque fois de comparaison: cet enfant est toujours auprès de sa mère. On l'a ôté d'auprès du prince. Votre mal n'est rien auprès du sien. *Au prix de* exprime aussi une comparaison, mais cette expression doit être préférée, lorsqu'on parle du mérite réel de deux objets. Le cuivre est vil au prix de l'or. — *Près* de exprime une idée de proximité, par opposition à celle d'éloignement. Il se dit des personnes et des choses. *Proche* s'emploie dans le même sens mais ne se dit que des choses. Dans le style très-familier il est permis d'omettre *de* après ces deux prépositions. 2) *Indiquer*,

commandant: celui-ci m'ordonna de comparaître devant lui avec le guide. Je me rendis au tribunal de Son Excellence; j'étais précédé du drogman et du janissaire. L'aga était à demi couché dans l'angle d'un sopha, au fond d'une grande salle assez belle, dont le plancher était couvert de tapis. C'était un jeune homme d'une famille de visirs. Il avait des armes suspendues au-dessus de sa tête; un de ses officiers était assis auprès de lui. Il fumait [1] d'un air dédaigneux une grande pipe persane, et poussait de temps en temps des éclats de rire immodérés, en nous regardant. Cette réception me déplut. Le guide, le janissaire et le drogman ôtèrent leurs sandales à la porte, selon la coutume: ils allèrent baiser le bas de la robe de l'aga, et revinrent ensuite s'asseoir à la porte.

La chose ne se passa pas si paisiblement à mon égard: j'étais complètement armé, botté, éperonné; j'avais un fouet à la main. Les esclaves voulurent m'obliger [2] à quitter mes bottes, mon fouet et mes armes. Je leur fis dire par le drogman, qu'un Français suivait partout les usages de son pays; et que s'ils osaient porter la main sur moi, je les ferais repentir de leur insolence. Je m'avançai brusquement dans la chambre au milieu des cris. Un spahis me saisit par le bras gauche, et me tira de force en arrière. Je lui sanglai à travers le visage un coup de fouet si bien appliqué, qu'il fut obligé de lâcher prise. Il mit

c'est montrer en faisant voir, montrer de la main ou du doigt, et *désigner* signifie donner les renseignements ou les signes auxquels on pourra reconnaître ce qu'on cherche. L'aiguille d'un cadran *indique* l'heure, le chiffre la *désigne*. De Flagis. 1) On dit: voulez-vous fumer *avec* cette pipe, ou *dans* cette pipe. 2) Dans le sens d'imposer l'obligation de dire ou de faire qu. ch., obliger prend à ou de. La loi divine nous oblige à honorer père et mère. Dieu nous cache le moment de la mort pour nous obliger d'avoir attention à tous les moments de notre vie. La Rochefoucauld. — Dans le sens de rendre service, faire plaisir, obliger ne prend que *de*. Obli-

la main sur les pistolets qu'il portait à la ceinture: sans prendre garde à sa menace, j'allai m'asseoir à côté de l'aga, dont l'étonnement et la frayeur étaient risibles. Je lui parlai français: je me plaignis [1] de l'insolence de ses gens, je lui dis que ce n'était que par respect pour lui, que je n'avais pas tué son janissaire; qu'il devait savoir que les Français étaient les premiers et les plus fidèles alliés du Grand-Seigneur; que la gloire de leurs armes était assez répandue dans l'Orient, pour qu'on apprît à respecter leurs chapeaux, de même qu'ils honoraient les turbans sans les craindre; que j'avais bu le café avec des pachas qui m'avaient traité comme leur fils; que je n'étais pas venu à Kircagach, pour qu'un esclave m'apprît à vivre, et fût assez téméraire pour oser toucher la basque de mon habit. L'aga ébahi m'écoutait comme s'il m'eût entendu: le drogman lui rendit mot pour mot mon discours. Il répondit qu'il n'avait jamais vu de Français; qu'il m'avait pris pour un Franc, et que très-certainement il allait me rendre justice; il me fit apporter le café.

Rien n'était curieux à observer comme l'air stupéfait et la figure allongée des esclaves qui me voyaient assis avec mes bottes poudreuses sur le divan, auprès de leur maître. La tranquillité étant rétablie, on expliqua mon affaire. Après avoir entendu les deux parties, l'aga rendit un arrêt auquel je ne m'attendais point du tout: il condamna le guide à me rendre une partie de mon argent; mais il déclara que les chevaux étant fatigués, cinq hommes seuls ne pouvaient se hasarder dans le passage des montagnes; qu'en conséquence je devais, selon lui, prendre tranquillement la route de Constantinople.

Il y avait là-dedans un certain bon sens turc assez remarquable, surtout lorsqu'on considérait la jeunesse et le peu d'expérience du juge. Je fis dire à Son Excellence que son arrêt, [1] d'ailleurs très-juste, péchait par deux raisons: premièrement, parce que cinq hommes bien armés passaient partout; secondement, parce que le guide aurait dû faire ses réflexions à Smyrne, et ne pas prendre un engagement qu'il n'avait pas le courage de remplir. L'aga convint que ma dernière remarque était raisonnable; mais que les chevaux étant fatigués et incapables de faire une aussi longue route, la Fatalité m'obligeait de prendre un autre chemin.

Il eût été inutile de résister à la Fatalité: tout était secrètement contre moi; le juge, le drogman et mon janissaire. Le guide voulut faire des difficultés pour l'argent; mais on lui déclara que cent coups de bâtons l'attendaient à la porte, s'il ne restituait pas une partie de la somme qu'il avait reçue. Il la tira, avec une grande douleur, du fond d'un petit sac de cuir, et s'approcha pour me la remettre: je la pris, et la lui rendis, en lui reprochant son manque de bonne foi et de loyauté. L'intérêt est le grand vice des Musulmans; et la libéralité est la vertu qu'ils esti-

gez-moi de me dire etc. Avec le passif *de* est également la prép. qu'il faut employer. — Quand *être obligé* ne marque qu'un devoir moral, il se dit des personnes et non pas des choses. Au lieu de dire la critique *est obligée* d'être sévère, il faut dire: la critique *doit être* sévère. Vailly. Duvivier. 1) *Se plaindre de ce que* suppose un sujet de plainte: il a raison de se plaindre de ce que vous l'avez trompé. *Se plaindre que* suivi du subjonctif suppose que la plainte n'est pas fondée: il a tort de se plaindre que vous l'ayez trompé. — *Se plaindre qu. ch.* signifie, se refuser par avarice les choses les plus nécessaires: cet homme se plaint un habit, il se plaint même le pain que ses enfants mangent. 1) Il n'appartient qu'aux cours supérieures de rendre des *arrêts*, résultant pour l'ordinaire d'une délibération approfondie. Les tribunaux inférieurs ne portent que des *jugements*, parce que n'opérant qu'en première instance, ils ne prononcent pas en dernier ressort. Le mot *sentence* exprime un acte de police répressive, ou celui d'un tribunal criminel qui condamne; lorsqu'il absout, il serait plus convenable d'appeler cet acte un *jugement*. De Flagis.

ment davantage [1]. Mon action leur parut sublime: on n'entendait qu'allah! allah! Je fus reconduit par tous les esclaves, et même par le spahis que j'avais frappé: ils s'attendaient à ce qu'ils appellent le *régal*. Je donnai deux pièces d'or au Musulman battu; je crois qu'à ce prix il n'aurait pas fait les difficultés que Sancho faisait pour délivrer madame Dulcinée. Quant au reste de la troupe, on lui déclara de ma part qu'un Français ne faisait ni ne recevait de présents.

Voilà les soins que me coûtaient Ilion et la gloire d'Homère. Je me dis, pour me consoler, que je passerais nécessairement devant Troie, en faisant voile avec les pélerins; et que je pourrais engager le capitaine à me mettre à terre. Je ne songeai donc plus qu'à poursuivre promptement ma route....

Au port de Mikalitza je congédiai mon fripon de guide, et je retins mon passage sur une barque turque, prête à partir pour Constantinople. A quatre heure de l'après-midi, nous commençâmes à descendre la rivière: il y a seize lieues de l'Echelle de Mikalitza à la mer. La rivière était devenue un fleuve à peu près de la largeur de la Seine: elle coulait entre des monticules verts qui baignent leurs pieds dans les flots. La forme antique de notre galère, [2] le vêtement oriental des passagers, les cinq matelots demi-nus qui nous tiraient à la cordelle, la beauté de la rivière, la solitude des coteaux, rendaient cette navigation pittoresque et agréable.

A mesure que nous approchions de la mer,

1) Il faut ici *le plus* au lieu de *davantage*. Il ne faut jamais employer davantage pour *le plus*. — *Davantage* et *plus* sont également comparatifs, et marquent tous deux la supériorité, mais *davantage* ne peut jamais avoir un *de* ou un *que* à sa suite. La science est estimable, mais la vertu l'est bien *davantage*. 2) Les *galères* sont des bâtiments de bas bord ou plats, qui vont à la voile et à la rame. Elles ne tirent que peu d'eau. On dit figurément: qu'allait-il faire dans cette galère? pour dire, pourquoi s'y exposait-il?

la rivière formait derrière nous un long canal au fond duquel on apercevait les hauteurs d'où nous sortions, et dont les plans inclinés étaient colorés par un soleil couchant qu'on ne voyait pas. Des cygnes voguaient devant nous; et des hérons allaient chercher à terre leur retraite accoutumée. Cela me rappelait assez bien les fleuves et les scènes de l'Amérique, lorsque le soir je quittais mon canot d'écorce, et que j'allumais du feu sur un rivage [1] inconnu. Tout-à-coup les collines entre lesquelles nous circulions, venant à se replier à droite et à gauche, la mer s'ouvrit devant nous. Au pied des deux promontoires s'étendait une terre basse à demi noyée, formée par les alluvions du fleuve. Nous vînmes mouiller sous cette terre marécageuse près d'une cabane, dernier kan de l'Anatolie.

CONSTANTINOPLE.

Le 12, à quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre: le vent [2] était doux et favorable; et nous nous trouvâmes en moins d'une demi-heure à l'extrémité des eaux du fleuve. Le spectacle mérite d'être décrit. L'aurore s'élevait à notre droite par-dessus les terres du continent; à notre gauche s'étendait la mer de Marmara; la proue de notre barque regardait une île; le ciel à l'orient était d'un rouge vif qui pâlissait à mesure que la lumière croissait; l'étoile du matin brillait dans cette lumière empourprée; et au-des-

15*

1) Le *rivage* et la *rive* sont les limites de l'eau. Le *rivage* est une *rive* étendue. Le *bord* est l'extrêmité de la terre qui touche l'eau; la *côte* s'élève au-dessus de l'eau, la commande et y descend. La *côte* a un *bord*, le *rivage* aussi; on n'en attribue point à la *rive*. La mer seule a des *côtes;* la mer, les fleuves, les grandes rivières ont des *rivages;* toutes les eaux ont des *bords*. On ne donne guères le mot *rive* à la mer. Roubaud. 2) *Vent frais* se dit d'un vent médiocrement fort. On dit dans le même sens, un bon frais, sans ajouter vent. *Vent largue* est le plus avantageux de tous les vents; c'est un

sous de cette belle étoile, on distinguait à peine le croissant de la lune, comme le trait du pinceau le plus délié: un ancien aurait dit que Vénus, Diane et l'Aurore venaient lui annoncer le plus brillant des dieux. Ce tableau changeait à mesure que je le contemplais: bientôt des espèces de rayons roses et verts, partant d'un centre commun, montèrent du levant au zénith; ces couleurs s'effacèrent, se ranimèrent, s'effacèrent de nouveau, jusqu'à ce que le soleil, paraissant sur l'horizon, confondit toutes les nuances du ciel dans une universelle blancheur légèrement dorée.

Nous fîmes route au nord, laissant à notre droite les côtes de l'Anatolie: le vent tomba une heure après le lever du soleil, et nous avançâmes à la rame. Le calme dura toute la journée. Le coucher du soleil fut froid, rouge et sans accidents de lumière; l'horizon opposé était grisâtre, la mer plombée et sans oiseaux; les côtes lointaines paraissaient azurées, mais elles n'avaient aucun éclat. Le crépuscule dura peu, et fut remplacé subitement par la nuit. A neuf heures le vent se leva du côté de l'Est, et nous fîmes bonne route. Le 13, au retour de l'aube, nous nous trouvâmes sous la côte d'Europe, en travers du port Saint-Etienne; cette côte était basse et nue. Il y avait deux mois jour pour jour, et presque heure pour heure, que j'étais sorti de la capitale des peuples civilisés: et j'allais entrer dans la capitale des peuples barbares. Que de choses

vent frais qui vient un peu de côté. Il a *vent arrière*, il a un vent qui souffle directement à la poupe du vaisseau; on dit dans un sens contraire, qu'il a *vent debout*. *Avoir vent en poupe* ne se dit qu'au fig. pour signifier, être favorisé par les circonstances. Il a le vent sur un vaisseau, il est au vent d'un vaisseau, il a le dessus du vent, il se trouve entre le vaisseau et le lieu d'où le vent souffle. C'est un *vent fait*, un vent qui paraît devoir durer. — Il va selon le vent, il s'accommode au temps. Il va contre vent et marée. *Selon le vent, la voile.* Voyez p. 127.

n'avais-je point vues dans ce court espace de temps! Combien ces deux mois m'avaient vieilli!

A six heures et demie nous passâmes devant la Poudrière, monument blanc et long, construit à l'italienne. Derrière ce monument s'étendait la terre d'Europe; elle paraissait plate et uniforme. Des villages annoncés par quelques arbres, étaient semés çà et là; c'était un paysage de la Beauce après [1] la moisson. Par-dessus la pointe de cette terre qui se courbait en croissant devant nous, on découvrait quelques minarets de Constantinople.

A huit heures, un caïque [2] vint à notre bord: comme nous étions presque arrêtés par le calme, je quittai la felouque, [3] et je m'embarquai avec mes gens dans le petit bateau. Nous rasâmes la pointe d'Europe où s'élève le château des Sept-Tours, vieille fortification gothique qui tombe en ruines. Constantinople, et surtout la côte d'Asie, étaient noyés dans le brouillard: les cyprès et les minarets que j'apercevais à travers cette vapeur, présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du sérail, le vent du nord se leva, et balaya, en moins de quelques minutes la brume répandue sur le tableau; je me trouvai tout-à-coup au milieu des palais du Commandeur des Croyants: ce fut le coup de baguette d'un Génie. Devant moi le canal de la mer Noire serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe: j'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari; la terre d'Europe était à ma gauche; elle formait, en se creusant, une large baie pleine de grands navi-

1) *Après* est une prép. de temps, d'ordre et de lieu. Après la pluie, le beau temps. *D'après* marque l'imitation. Ce portrait est fait d'après nature. On dit aussi: il raisonne d'après ses préventions; il parle d'après son maître. 2) Le caïque est une sorte de chaloupe qui sert ordinairement avec les galères dans la Méditerranée. Comme la chaloupe il n'est pas ponté. 3) La felouque est une barque qu'on emploie dans la Méditerranée.

res [1] à l'ancre, et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentait en regard et en amphithéâtre, Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari; les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges; la mer qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur; voilà ce que j'admirais: on n'exagère point, quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers.

Nous abordâmes à Galata: je remarquai sur-le-champ le mouvement [2] des quais, et la foule des porteurs, des marchands et des mariniers; ceux-ci annonçaient par la couleur diverse de leurs visages, par la différence de leurs langages, de leurs habits, de leurs robes, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière de deux mondes. L'absence presque totale des femmes, le manque de voitures à roue, et les meutes de chiens sans maîtres, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guère qu'en babouches, qu'on n'entend point de bruit de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteau, le silence est continuel. Vous voyez au-

1) Le *navire* est proprement un bâtiment ponté à un ou à plusieurs mâts qui ne peut marcher qu'à la voile, et qui sert au commerce. Le *vaisseau* est un bâtiment de haut bord; il y en a de plusieurs rangs et à plusieurs ponts; mais tous appartiennent ordinairement à la marine militaire. Le dernier de ces deux mots s'emploie aussi au figuré: le vaisseau de l'état. 2) C'est un homme qui se donne bien du mouvement, c'est un homme agissant et intrigant. — Mouvement se dit aussi des affections de l'âme. On n'est pas maître de ses

tour de vous une foule [1] muette qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Les cimetières sans murs et placés au milieu des rues, sont des bois magnifiques de cyprès: les colombes font leurs nids dans ces cyprès, et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques qui n'ont de rapport, ni avec les hommes modernes, ni avec les monuments nouveaux dont ils sont environnés: on dirait qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, [2] aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux: ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit, et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, capitole de la servitude: c'est là qu'un gardien sacré conserve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du temple, et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice; ils sont entraînés par un pouvoir fatal: les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie.

CHATEAUBRIAND.

premiers mouvements. Il a fait cela par un bon mouvement, par un mouvement de pitié. Il ne l'a pas fait de son propre mouvement. — On dit en t. de peinture, qu'il y a du mouvement dans ce paysage, pour dire, qu'il n'est pas monotone. — Le mouvement d'une montre. 1) Lorsque le peuple *afflue* dans une place publique par diverses rues, il en résulte un *concours* d'hommes qui bientôt se pressent en *foule*, et leur réunion forme la *multitude*. Boiste. 2) Le *contentement* regarde l'intérieur d'un coeur content; la *joie* en est la démonstration extérieure; la *satisfaction* est un retour sur le succès; le

LES NEGRES EN AMERIQUE.

Les premières impressions que reçoivent les Africains dans le nouveau monde, les déterminent vers de bonnes ou de mauvaises qualités. Ceux qui tombent en partage à un maître humain, se portent d'eux-mêmes à ses intérêts. Ils prennent insensiblement l'esprit, les affections de l'atelier où ils sont fixés. Cet attachement va quelquefois jusqu'à l'héroïsme. Un esclave Portugais, qui avait déserté dans les bois, ayant appris que son ancien maître était arrêté pour un assassinat, vint s'en accuser [1] lui-même en justice, se mit dans les fers à la place du coupable, fournit les preuves fausses mais juridiques de son prétendu crime, et subit le dernier supplice. Des actes d'une nature moins sublime, mais assez fréquents, ont touché le cœur de quelques colons. Plusieurs diraient volontiers comme le chevalier William Gooch, Gouverneur de la Virginie, à qui on reprochait de saluer un nègre, qui l'avait prévenu: Je serais bien fâché qu'un esclave fût plus honnête que moi.

Mais il y a des barbares qui, regardant la pitié comme une faiblesse, se plaisent à tenir la verge [2] de la tyrannie toujours levée. Grâces au ciel, ils en sont punis par la négligence, par l'infidélité, par la désertion, par le suicide des déplorables victimes de leur cupidité. On voit quelques-uns de ces infortunés terminer fièrement leur vie, avec la persuasion qu'après la mort ils renaîtront dans leur patrie. Leur méthode est de se pendre, ou de s'étouffer en retournant leur langue en dedans, comme s'ils voulaient l'avaler. L'esprit de vengeance fournit à d'autres des ressources plus déstructives encore. Instruits dès l'enfance dans l'art des poisons, qui naissent, pour ainsi dire, sous leurs mains, ils les emploient à faire périr les bœufs, les chevaux, les mulets, les compagnons de leur esclavage, tous les êtres qui servent à l'exploitation des terres de leur oppresseur. Pour écarter loin d'eux tous les soupçons, ils essaient leurs cruautés sur leurs femmes, [1] leurs enfants, leurs maîtresses, sur tout ce qu'ils ont de plus cher. Ils goûtent dans ce projet affreux de désespoir, le double plaisir de délivrer leur espèce d'un joug plus horrible que la mort, et de laisser leur tyran dans un état de misère qui le rapproche de leur état. La crainte des supplices ne les arrête point. Il entre rarement dans leur caractère de prévoir l'avenir; et d'ailleurs, ils sont bien assurés de tenir le secret de leur crime à l'épreuve des tortures. Par une de ces contrariétés inexplicables du cœur humain, mais communes à tous les peuples éclairés ou sauvages, on voit les nègres allier à leur poltronnerie naturelle une fermeté inébranlable. La même organisation qui les soumet à la servitude, par la paresse de l'esprit et le relâchement des fibres, leur donne une vigueur, un courage inouis

plaisir est une sensation agréable. Boiste. — Les transports de *l'alégresse* s'annoncent d'une manière bruyante; ceux de la *joie* se manifestent avec moins d'éclat. La première se répand en cris, en chants, en acclamations vives; l'autre brille dans les yeux et sur le visage, elle s'exhale en soupirs et quelquefois en larmes. On peut mourir de *joie*, mais jamais d'*alégresse*. De Flagis. 1) On accuse qn. de qu. ch. On accuse un homme de vol. — Accuser un acte de faux, soutenir qu'il est faux. — On dit en style d'affaires, je vous accuse réception de votre lettre du dix courant etc. — On dit à certains jeux, accusez votre jeu, accusez votre point; vous avez accusé faux. 2) On dit d'un tyran, qu'il gouverne ses peuples avec une verge de fer. — Faire passer qn. par les verges, par les baguettes, c'est une punition militaire. — Il donne des verges pour se fouetter, il fournit des armes contre lui-même. 1) Le mot *femme* ne doit pas être confondu avec celui d'*épouse*. Le mot *épouse*, proscrit de la conversation ainsi que du style épistolaire, est le seul qui soit reçu dans la haute poésie. Dans une lettre on dit, je vous prie de présenter mes respects à *Madame* (ici on la nomme), ou à *madame votre femme*: le mot de *votre épouse* serait provincial.

pour un effort extraordinaire: lâches toute leur vie, héros dans un moment. On a vu l'un de ces malheureux se couper le poignet d'un coup de hache, [1] plutôt que de racheter sa liberté par un vil ministère en servant de bourreau. Un autre avait été mis légèrement à la torture [2] pour une faute de peu d'importance, dont même il n'était pas coupable. Son ressentiment le décide à se saisir de la famille entière de son oppresseur, et à la porter sur les toits. Le tyran veut rentrer dans l'habitation, et voit lancé à ses pieds le plus jeune de ses enfants. Il lève la tête, et c'est pour voir tomber le second. A genoux et désespéré, il demande en tremblant la vie du troisième. La chute de ce dernier rejeton de son sang, accompagnée de celle du nègre, lui apprend qu'il n'est plus père ni digne de l'être.

Cependant rien n'est plus affreux que la condition du noir dans tout l'archipel américain. On commence par le flétrir du sceau [3] ineffaçable de l'esclavage, en imprimant avec un fer chaud sur ses bras, le nom ou la marque de son oppresseur. Une cabane étroite, malsaine, sans commodité, lui sert de demeure. Son lit est une claie plus propre à briser le corps qu'à le reposer. Quelques pots de terre, quelques plats de bois forment son ameublement. Ce qu'on lui donne de manioc, [4] de bœuf salé, de morue, de fruits

1) On dit figurément et familièrement d'un homme qui est un peu fou, qu'il a un coup de hache, un petit coup de hache. On dit encore dans ce sens, il a la tête fêlée, le timbre fêlé; il est un peu timbré; il a un grain de folie; il a des chambres à louer dans sa tête; il a l'esprit en écharpe, embrouillé, troublé, altéré; il a le cerveau perclus. 2) Mettre son esprit à la torture, s'alambiquer l'esprit, c'est s'embarrasser, s'épuiser l'esprit à force de réflexions. 3) On dit mettre le sceau, apposer le sceau à qu. ch. — Apposer le *scellé*, c'est appliquer juridiquement le sceau du Roi à un appartement, à un coffre etc. On a apposé le scellé chez cet homme. 4) Arbrisseau dont la racine fournit la cassave.

et de racines, ne soutient qu'à peine sa misérable existence. Privé de tout, il est condamné à un travail continuel, dans un climat brûlant, sous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce.

L'état de ces esclaves, quoique partout déplorable, éprouve quelque variation dans les colonies. Celles qui jouissent d'un sol étendu, leur donnent communément une portion de terre qui doit fournir à tous leurs besoins. Ils peuvent employer à son exploitation une partie du dimanche, et le peu de moments qu'ils dérobent les autres jours au temps de leur repas. Dans les îles plus resserrés le colon fournit lui-même la nourriture, dont la plus grande partie a passé [1] les mers. L'ignorance, l'avarice ou la pauvreté ont introduit dans quelques-unes un moyen de pourvoir à la subsistance des nègres, également destructeur pour les hommes et pour la culture. On leur accorde le samedi ou un autre jour pour gagner, soit en travaillant dans les habitations voisines, soit en les pillant, de quoi vivre pendant la semaine.

Il est prouvé par des calculs dont on ne dispute pas la justesse, qu'il meurt tous les ans en Amérique la septième partie des noirs qu'on y porte de Guinée. Quatorze cents mille malheureux qu'on voit aujourd'hui [2] dans les colonies européennes du nouveau monde, sont les restes infortunés de neuf millions d'esclaves qu'elles ont reçus. Cette destruction horrible ne peut pas être l'ouvrage du climat, qui se rapproche beaucoup

1) Nous *avons* passé le fleuve. Il *a* passé en Amérique en tel temps. La procession *a* passé sous mes fenêtres. Cette chose *a* passé en proverbe. — Il *est* passé en Amérique depuis tel temps. La procession *est* passée. Cette mode, cette fleur *est* passée. — Passez la lime sur cet ouvrage; passez un trait de plume sur cet endroit. Passez mon rasoir sur la pierre. Il avait fort envie de cette maison, mais il faut qu'il en passe son envie, il ne l'aura pas. Il faut en passer par où il lui plaît. Il a passé par de rudes épreuves. Il passe du

de celui d'Afrique ; et moins encore des maladies qui, de l'aveu de tous les observateurs, moissonnent peu de victimes. Sa source doit être dans le gouvernement des esclaves. Ne pourrait-on pas le corriger?

Le premier pas dans cette réforme, serait d'apprendre à connaître l'homme physique et moral. Ceux qui vont acheter les noirs sur des côtes barbares; ceux qui les mènent en Amérique; ceux surtout qui dirigent leur industrie, ayant sans cesse sous les yeux le spectacle de ces infortunés, se croient obligés par état, souvent même pour leur sûreté, de les opprimer. Leur âme fermée à tout sentiment de compassion, ne connaît de ressorts que ceux de la crainte ou de la violence, et elle les emploie avec toute la férocité d'une autorité précaire. Si les propriétaires des habitations, cessant de dédaigner le soin de leurs esclaves, se livraient à une occupation dont tout leur fait un devoir, ils abjureraient bientôt ces erreurs cruelles. L'histoire de tous les peuples leur démontrerait, qu'on ne rendra jamais utiles des hommes privés injustement de leur liberté, qu'on ne préviendra jamais les révoltes [1] de leur âme, qu'en les traitant avec beaucoup de douceur et d'humanité.

Ce trait de lumière puisé dans le sentiment, menerait à beaucoup de réformes. On se rendrait à la nécessité de loger, de vêtir, de nourrir convenablement des êtres condamnés à la plus pénible servitude qui ait existé, depuis l'infâme origine de l'esclavage. On sentirait, qu'il n'est

blanc au noir, d'une extrémité à l'autre. Il passe pardessus toutes sortes de considérations; par-dessus les plus beaux endroits. Passez cet endroit, ne le lisez pas. Il ne se contenta pas de l'insulter, il passa outre (plus avant), et le maltraita. Il fut défendu de passer outre à la vente du bien. 2) An 1770. V. p. 81. 1) *L'insurrection* a lieu lorsqu'un peuple esclave secoue ses fers pour les rompre. *L'émeute* a lieu momentanément lorsque le peuple s'indigne d'une vexation criante. La *sédition* est le sou-

pas dans la nature, que ceux qui ne recueillent aucun fruit de leurs sueurs, puissent avoir la même intelligence, la même économie, la même activité, la même force, que l'homme qui jouit du produit entier de ses peines. Par degrés on arriverait à cette modération politique qui consiste à épargner les travaux, à mitiger les peines, à rendre à l'homme une partie de ses droits, pour en retirer plus sûrement le tribut de ses devoirs. Le résultat de cette sage économie serait la conservation d'un grand nombre d'esclaves que les maladies, causées par le chagrin ou l'ennui, enlèvent aux colonies. Loin d'aggraver le joug qui les accable, on chercherait à en adoucir, à en dissiper même l'idée, en favorisant un goût naturel qui semble particulier aux nègres.

Leurs organes sont singulièrement sensibles à la puissance de la musique. Leur oreille est si juste, que dans leurs danses la mesure [1] d'une chanson les fait sauter et retomber, cent à la fois, frappant la terre d'un seul coup. Suspendus, pour ainsi dire, à la voix du chanteur, à la corde d'un instrument, une vibration de l'air est l'âme de tous ces corps; un son les agite, les enlève et les précipite. Dans leurs travaux, le mouvement de leurs bras ou de leurs pieds est toujours en cadence. Ils ne font rien qu'en chantant, et sans avoir l'air de danser. La musique chez eux anime le courage, éveille l'indolence. On voit sur tous les muscles de leur corps toujours nuds, l'expression de cette extrême sensibilité pour l'harmonie. Poètes et musiciens, ils

lèvement d'une partie du peuple animée par des factieux. La *sédition* suppose un chef qui fomente et dirige le mécontement du peuple. La *rébellion* est une opposition formelle aux loix de l'état. La *sédition* peut être le crime d'un individu comme celui de plusieurs. La *rébellion* est toujours le crime d'une multitude. La *révolte* fait courir aux armes; c'est la guerre allumée. De *l'émeute* à la *sédition*, comme de la *rébellion* à la *révolte*, il n'y a qu'un pas à faire. De Flagis. Boiste. 1) On

subordonnent toujours la parole au chant, par la liberté qu'ils se réservent d'alonger ou d'abréger les mots pour les appliquer à un air qui leur plaît. Ce que les Italiens ont fait pour leur poésie, les Africains le font pour leur musique. Mais qu'on y prenne garde, toutes les fois que ces deux arts seront associés, le plus puissant détruira l'autre. Depuis que l'Italie a de grands musiciens, elle n'a plus de grands poètes. Les nègres n'excellent dans aucun de ces beaux arts, mais ils ne cultivent l'un que pour l'autre. Un objet, un événement frappe un nègre; il en fait aussitôt le sujet d'une chanson. Ce fut dans tous les âges l'origine de la poésie. Trois ou quatre paroles qui se répètent alternativement entre le chanteur et les assistants en chœur, forment quelquefois tout le poème. Cinq ou six mesures font toute l'étendue de la chanson. Ce qui paraît singulier, c'est que le même air, quoiqu'il ne soit qu'une répétition continuelle des mêmes tons, les occupe, les fait travailler ou danser pendant des heures entières: il n'entraîne pas pour eux, ni même pour les blancs, l'ennui de l'uniformité que devraient causer ces répétitions. Cette espèce d'intérêt est dûe à la chaleur et à l'expression qu'ils mettent dans leurs chants. Un penchant si vif pourrait devenir un grand mobile entre des mains habiles. On s'en servirait pour établir des fêtes, des jeux, des prix. Ces amusements économisés avec intelligence, empêcheraient la stupidité si ordinaire dans les esclaves, allégeraient leurs travaux, et les préserveraient de ce chagrin dévorant qui les consume,

dit en t. de musique: il bat la mesure; il observe la mesure; il joue de mesure; il hâte, presse, dévance, ralentit la mesure; il est hors de mesure; il rompt la mesure. — On dit figurément, il ne garde la mesure en rien, c'est un homme imprudent. Il passe la mesure; c'est un homme sans règle et sans mesure, il n'a point de mesure, il est excessif et déréglé en tout ce qu'il fait. — Il a mal pris ses mesures. Il a pris de fausses mesures.

qui abrége si généralement leurs jours. Après avoir pourvu à la conservation des noirs apportés d'Afrique, on s'occuperait [1] de ceux qui sont nés dans les îles mêmes.

RAINAL.

ETUDES DE LA NATURE.

LE LEVER DU SOLEIL.

On voit s'annoncer le soleil par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes: à leur éclat, on attend l'astre long-temps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir paraître; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnait son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie: en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée: il se sent [2] de la langueur d'un paisible ré-

1) Occuper *à*, s'occuper *à*, réveille une idée de travail. Il faut secourir le pauvre en l'occupant à des choses utiles. Il s'occupe à détruire les abus. Il s'occupe à son jardin. — S'occuper *de* qu. ch., se dit pour penser à qu. ch., chercher les moyens d'y réussir. Il s'occupe de son jardin. Il s'occupe du soin de détruire les abus. Dans ce dernier sens il veut être suivi d'un substantif. 2) Se sentir de qu. ch., signifie, en porter l'empreinte, ou simplement, sentir qu. ch. Ce pays se sent encore de la guerre. Il ne se sent point des incommo-

veil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste: un spectacle si grand, si beau, si délicieux n'en laisse aucun de sang-froid.

J.-J. ROUSSEAU.

LES NUAGES.

Lorsque j'étais en pleine mer, et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquefois à dessiner les beaux nuages [1] blancs et gris, semblables à des groupes de montagnes, qui voguaient à la suite les uns des autres, sur l'azur des cieux. C'était surtout vers la fin du jour qu'ils développaient toute leur beauté en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs, et se combinaient sous les formes les plus magnifiques.

Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent alizé du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages qu'il voiture [2] dans le ciel à des distances égales comme son souffle, devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'ouest s'arrêtèrent et se groupèrent entre eux sous les formes d'un paysage. Ils représentaient une grande terre formée de hautes montagnes, séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux. Sur leurs sommets et leurs flancs, apparaissaient des brouillards détachés, semblables à

dités de la vieillesse. — Se sentir signifie, connaître l'état où l'on est, les forces, les ressources qu'on a. Je me sens bien, je ne suis pas si malade qu'on croit. Cet homme se sent, il ne souffrira pas qu'on manque à ce qu'on lui doit. Il ne se sent pas de joie. — Se sentir avec la négat. exprime famil. la haine: ils ne peuvent se sentir (se souffrir, se supporter). 1) *Nue* marque les vapeurs les plus élevées; *nuée* désigne une grande quantité de vapeurs étendues dans l'air et menaçant de l'orage; *nuage* caractérise un amas de vapeurs condensées.

ceux qui s'élèvent des terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans leurs vallons, et tomber çà et là en cataractes; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les croupes et les profils de cette île aérienne. Tous ces objets n'étaient point revêtus de ces riches teintes de pourpre, de jaune doré, de nacarat, [1] d'émeraudes, si communes le soir dans les couchants de ces parages; ce paysage n'était point un tableau colorié: c'était une simple estampe, où se réunissaient tous les accords de la lumière et des ombres. Il représentait une contrée éclairée, non en face des rayons du soleil, mais, par derrière, de leurs simples reflets. En effet, dès que l'astre du jour se fut caché derrière lui, quelques-uns de ces rayons décomposés éclairèrent les arcades demi-transparentes du pont, d'une couleur ponceau, se reflétèrent dans les vallons, et au sommet des rochers, tandis que des torrents de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur, et divergeaient vers les cieux comme les rayons d'une gloire; mais la masse entière resta dans sa demi-teinte obscure, et l'on voyait autour des nuages qui s'élevaient de ses flancs, les lueurs des tonnerres dont on entendait les roulements lointains. On aurait juré que c'était une terre véritable, située environ à une lieue et demie de nous. Peut-être était-ce une de ces

L'idée de *nue* fait penser à l'élévation; celle de *nuée* à l'orage; celle de *nuage* à l'obscurité. Beauzée. Au figuré, on dit: il l'élève aux *nues*, il le loue excessivement; je suis comme tombé des *nues*, je suis immobile d'étonnement. V. p. 54. *Je suis tout ébaubie, et je tombe des nues.* (Mol. *T'art.*); on le fait sauter aux *nues*, on l'impatiente; il a un *nuage* devant les yeux, il ne voit pas distinctement; voilà une *nuée* (une grande volée) d'oiseaux. 2) On *voiture* du bois, des denrées, des marchandises. On *charrie* des pierres. 1) Couleur d'un rouge clair, entre le cerise et le rose.

réverbérations célestes de quelque île très-éloignée, dont les nuages nous répétaient la forme par leurs reflets, et les tonnerres par leurs échos. Plus d'une fois des marins expérimentés ont été trompés par de semblables aspects. Quoi qu'il en soit, tout cet appareil fantastique de magnificence et de terreur, ces montagnes surmontées de palmiers, ces orages qui grondaient sur leurs sommets, ce fleuve, ce pont, tout se fondit et disparut à l'arrivée de la nuit, comme les illusions du monde aux approches [1] de la mort. L'astre des nuits, la triple Hécate [2], qui répète par des harmonies plus douces celles de l'astre du jour, en se levant sur l'horizon, dissipa l'empire de la lumière, et fit régner celui des ombres. Bientôt des étoiles innombrables et d'un éclat éternel brillèrent au sein des ténèbres. Oh! si le jour n'est lui-même qu'une image de la vie, si les heures rapides de l'aube, du matin, du midi et du soir, représentent les âges si fugitifs, de l'enfance, de la jeunesse, de la virilité et de la vieillesse, la mort, comme la nuit, doit nous découvrir aussi de nouveaux cieux et de nouveaux mondes!

BERNARDIN-DE-SAINT-PIERRE.

LES FORETS.

Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux végétaux? Combien de fois, loin des villes, dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt, [3] assis sur le bord d'une prairie agitée des vents, je me suis plu à voir les mélilots [4] dorés, les trèfles empourprés, et les

1) L'approche de la nuit lui fit doubler le pas. Les approches de la mort le firent penser à sa conscience. — En t. de guerre *approches* signifie, préparatifs pour un siége. 2) Fille de Jupiter et de Latone, que l'antiquité appelle la Lune dans le ciel, Diane sur la terre, et Proserpine aux enfers. 3) La *forêt* est plus vaste que le *bois*. On dit, les *bois* de Boulogne et de Vincenne, mais la *forêt* de Fontainebleau. — Le *foret* est un instrument pour forer, pour percer un tonneau. 4) *Melilotus*, plante légumineuse, à feuilles de trèfle.

vertes graminées, former des ondulations semblables à des flots, et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure! Cependant les vents balançaient sur ma tête les cimes majestueuses des arbres. Le retroussis de leur feuillage faisait paraître chaque espèce de deux verts différents. Chacun a son mouvement. Le chêne au tronc raide ne courbe que ses branches, l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions: l'un s'incline profondément auprès de son voisin comme devant un supérieur, l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami; un autre s'agite en tous sens comme auprès d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère, semblent passer tour à tour de l'un à l'autre comme dans le cœur des hommes, et ces passions versatiles ne sont au fond que les jeux des vents. Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part [1] aux agitations qui l'environnent; il a vécu dans un autre siècle. Cependant ces grands corps insensibles font entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts; ce sont des murmures confus comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête

1) *Participer* et *prendre part* veulent dire tous les deux avoir part, mais le premier ne signifie proprement que d'avoir une part quelconque, tandis que le second annonce une part active. C'est *participer* au crime que de ne pas l'empêcher quand on le peut; c'est y *prendre part* que de fournir des moyens d'exécution. — Quand *participer* se construit avec *de*, comme pour dire que le mulet participe du cheval et de l'âne, ce verbe n'a plus rien de commun avec *prendre part*: il ne signifie pas avoir part à deux natures, mais tenir de l'une et de l'autre, avoir qu. ch. des deux. De Flagis. — On ne dit pas, *participer* à votre douleur; *prendre part* ou *partager* est le terme qu'il faut employer dans ce sens.

par des acclamations. Il n'y a point de voix dominantes: ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douleur. Ainsi les murmures d'une forêt accompagnent les accents du rossignol, qui de son nid adresse des vœux reconnaissants aux Amours. C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleurs sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits.

Ce bruissement des prairies, ces gazouillements des bois, ont des charmes que je préfère aux plus brillants accords; mon âme s'y abandonne, elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres, elle s'élève avec leur cime vers les cieux, elle se transporte dans les temps qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir; ils étendent dans l'infini mon existence circonscrite et fugitive. Il me semble qu'ils me parlent, comme ceux de Dodone, [1] un langage mystérieux; ils me plongent dans d'ineffables rêveries qui souvent ont fait tomber de mes mains les livres des philosophes. Majestueuses forêts, paisible solitude, qui plus d'une fois avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre ne troubler jamais vos résonnantes clairières! n'accompagnez de vos religieux murmures que les chants des oiseaux, ou les doux entretiens des amis et des amants qui veulent se reposer sous vos ombrages [2].

LE MEME.

1) Les chênes de la forêt de Dodone, en Epire, rendaient des oracles; les prêtres qui répondaient aux consultants, se tenaient cachés dans le creux de ces arbres. 2) On dit également bien qu'on se repose à *l'ombre* ou à *l'ombrage* d'un hêtre; qu'on jouit de la fraîcheur de son *ombre* ou de son *ombrage*. Le dernier de ces termes suppose des objets réels qui interceptent les rayons de la lumière; le premier n'exprime que l'obscurité produite par l'interposition de ces objets. L'idée d'une voûte légère s'attache encore au mot *ombrage*. On est à *l'ombre* dans une grotte comme dans un bosquet, mais ce n'est que dans un bosquet qu'on est à *l'ombrage*. — Ceux qui ont peur de leur *ombre* sont sujets à prendre de *l'ombrage*. De Flagis. V. p. 82. 1) On dit le *pied* des animaux chez lesquels cette partie est de corne. On dit la *patte* des animaux chez lesquels cette partie n'est pas de corne. Le *pied* d'un cheval. La *patte* d'un chien. 2) On dit les *ongles* d'un homme, d'un lion; les *griffes* d'un chat, d'un tigre, d'un épervier, etc.; les *serres* d'un aigle, d'un vautour, d'un épervier. Ce dernier mot ne se dit que des oiseaux de proie. 3) On *sent* une rose. Il est enrhumé, il ne *sent* rien. Il faut *flairer* pour sentir des odeurs faibles. *Flairez* cette rose. — *Sentir* signifie encore exhaler, répandre une odeur. *Flair r* ne s'emploie jamais dans ce sens. Cette rose *sent* bon, *fleure*

LA ROSE ET LE PAPILLON.

La puissance animale est d'un ordre bien supérieur à la végétale. Le papillon est plus beau et mieux organisé que la rose. Voyez la reine des fleurs, formée de portions sphériques, teinte de la plus riche des couleurs, contrastée par un feuillage du plus beau vert, et balancée par le zéphyr; le papillon la surpasse en harmonie de couleurs, de formes et de mouvements. Considérez avec quel art sont composées les quatre ailes dont il vole, la régularité des écailles qui le recouvrent comme des plumes, la variété de leurs teintes brillantes, les six pates [1] armées de griffes [2] avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos, la trompe roulée dont il pompe sa nourriture au sein des fleurs, les antennes, organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête, et le réseau admirable d'yeux dont elle est entourée, au nombre de plus de douze mille. Mais ce qui le rend bien supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les facultés de voir, d'ouïr, d'odorer, de savourer, de sentir, [3] de se mouvoir, de vouloir, enfin une âme douée de passions et d'intelligence. C'est pour le nourrir que la rose entr'ouvre les glandes nectarées de son sein; c'est pour en protéger les œufs collés comme un bracelet autour de ses branches, qu'elle est entourée d'épines. La rose ne voit ni n'en-

tend l'enfant qui accourt pour la cueillir; mais le papillon, posé sur elle, échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche; et, après s'être joué [1] du chasseur, il prend sa volée, et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille.

LE MEME.

LE VOL DES INSECTES.

De tous les volatiles ceux dont le vol est le plus curieux et le plus à notre portée sont les insectes. Les uns ont des ailes de la plus fine gaze, comme la mouche: elle exécute toutes sortes de vols, et, quand il lui plaît, elle s'arrête en l'air, et y devient stationnaire. D'autres, tels que les papillons, ont des ailes couvertes d'écailles fines comme la poussière, et brillantes des plus vives couleurs. Bien différentes de celles des oiseaux, qui se ressemblent toutes, et qui leur sont distribuées par paires, elles sont patronnées sur une infinité de formes, et quadruples. Les papillons n'ont point de queue comme les oiseaux; mais la plupart sont couronnés d'antennes qui dirigent leur vol; leur gouvernail est à leur tête. Le papillon, avec sa trompe et ses antennes à bouton, semblables aux filets à anthère [2] qui sortent du sein des fleurs; avec ses ailes quadruples et éclatantes, qui imitent leurs pétales; [3] avec son vol incertain, que balance çà et là l'ha-

bon. L'héliotrope *sent* la vanille. Cela sent le brûlé. Le vin sent le fût. — Ce parvenu joue l'homme de qualité, mais la *caque sent toujours le hareng*. 1) On peut dire d'un imposteur qu'il se *joue* ou qu'il se *moque* des dupes qui ajoutent foi à ses discours, pour dire qu'il s'amuse à les tromper. Le dernier rappelle toujours l'idée d'un mépris. Le premier s'emploie dans plusieurs autres sens. Les enfants se *jouent* pour passer le temps. Le génie se *joue* des (exécute avec aisance les) choses les plus difficiles. Les railleurs devaient savoir à qui ils se *jouent* avant d'oser s'en *moquer*. De Flagis. 2) Anthère, capsule, sommet des étamines. 3) Pétale, feuille d'une fleur.

leine des zéphyrs, ressemble à une fleur volante. Il y en a qui, comme le ptérophore ou porte-plume, volent parmi les graminées avec deux ailes simples, faites comme deux plumes à écrire. Je me suis arrêté quelquefois avec plaisir à voir des moucherons, après la pluie, danser en rond des espèces de ballets. Ils se divisent en quadrilles, qui s'élèvent, s'abaissent, circulent et s'entrelacent sans se confondre. Les chœurs de danse de nos opéras n'ont rien de plus compliqué et de plus gracieux. Il semble que ces enfants de l'air soient nés pour danser; ils font aussi entendre au milieu de leurs bals des espèces de chants. Leurs gosiers ne sont pas résonnants comme ceux des oiseaux, mais leurs corselets le sont; et leurs ailes, ainsi que des archets, frappent l'air, et en tirent des murmures agréables. Une vapeur qui sort de la terre est le foyer ordinaire de leur plaisir; mais souvent une sombre hirondelle [1] traverse tout-à-coup leur troupe légère, et avale à la fois des groupes entiers de danseurs. Cependant leur fête n'en est pas interrompue. Les coryphées distribuent les postes à ceux qui restent, et tous continuent à danser [2] et à chanter. Leur vie, après tout, est une image de la nôtre. Les hommes se bercent de vaines illusions autour de quelques vapeurs qui s'élèvent de la terre, tandis que la mort, comme un oiseau de proie, passe au milieu d'eux, les engloutit tour à tour sans interrompre la foule qui cherche le plaisir.

LE MEME.

LE CHANT DES OISEAUX.

La nature a ses temps de solennité, pour lesquels elle convoque des musiciens des diffé-

1) *Une hirondelle ne fait pas le printemps.* 2) On le fera bien danser, on le mettra à la raison. Il danse sur la corde, il est dans une situation périlleuse. Il ne sait sur quel pied danser, il ne sait que faire. V. p. 21. Il paie les violons, et les autres dansent, il fait tous les frais de l'affaire, et les autres en ont le profit.

rentes régions du globe. On voit accourir de savants artistes avec des sonates merveilleuses, de vagabonds troubadours qui ne savent chanter que des ballades à refrain, des pélerins qui répètent mille fois les couplets de leurs longs cantiques. Le loriot siffle, l'hirondelle gazouille, le ramier gémit; le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle, [1] qui ne le cède [2] en rien à cet étranger; la seconde, sous un toit hospitalier, fait entendre son ramage confus, ainsi qu'au temps d'Evandre; [3] le troisième, caché dans le feuillage d'un chêne, prolonge ses roucoulements semblables aux sons onduleux d'un cor dans les bois. Enfin le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange où il a placé son gros nid de mousse. Mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie; il attend l'heure du recueillement et du repos, et se charge de cette partie de la fête qui se doit célébrer dans les ombres.

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées; lorsque les forêts se taisent par degrés, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Eternel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir; le désordre est dans ses chants: il saute du grave à l'aigu, du doux au fort; il fait des pauses; il est lent, il est vif; c'est un cœur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout-à-coup sa voix [1] tombe, l'oiseau se tait. Il recommence; que ses accents sont changés! quelle tendre mélodie! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées; tantôt c'est un air un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie: l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un; mais par un coup de son art, le musicien ne fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur.

CHATEAUBRIAND.

1) Il est fin, rusé comme un merle, se dit d'un homme fin et matois. 2) Le céder à qn. signifie, se reconnaître inférieur. En connaissances, il ne le cède en rien à qui que ce soit. Le pronom *le* est ici un t. redondant; il en est de même des verbes *emporter* et *disputer*. Le diamant l'emporte (excelle) sur toutes les autres pierreries. L'or l'emporte de beaucoup sur l'argent, il pèse davantage. Les Bohémiens le disputent (ne le cèdent en rien) en gaîté aux Français eux-mêmes. 3) Ici notre auteur a en vue l'Enéide, ch. 8. v. 455. "Le chant matinal des oiseaux qui logent sous le toit (*matutini volucrum sub culmine cantus*) hâte le réveil d'Evandre." Evandre apporta en Italie l'agriculture et l'usage des lettres. Virgile suppose qu'il vivait encore du temps d'Enée.

LE CYGNE.

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres [2] qui

1) On dit: il a une voix de haute-contre, de haute-taille, de basse-taille, de basse; sa voix a du timbre et du charme, elle est sonore et mélodieuse; il a une voix flûtée, une voix douce; une voix cassée, usée, éteinte, enrouée, il a encore de la voix; il n'a qu'un filet de voix; il a une extinction de voix; il n'a plus de voix; sa voix mue, la voix lui change. 2) Titre, droit de posséder. Il possède cette maison à titre d'achat, à titre d'héritage. A quel titre demande-t-il cette place? à bon titre, à juste titre. On dit d'une personne qui mérite une ch., qu'elle a bien des titres pour y prétendre. — Il s'est introduit dans cette maison à titre (en qualité, sous prétexte) de parent. — Titres au pluriel sont des

fondent un empire de paix: la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser, et de ne les employer que pour la défense. Il sait combattre et vaincre, sans jamais attaquer: roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air; il attend l'aigle, sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes, et les coups précipités d'une aile [1] vigoureuse qui lui sert d'égide; et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi; tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire; nulle espèce ne le mérite mieux. La nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages: coupe de corps élégante, formes arrondies,

diplômes, des brevets etc., et les papiers sur lesquels ils sont écrits. Il produit des titres authentiques. Il a fait voir ses titres et capacités (preuves de capacité). 1) On dit d'un téméraire qui commence une entreprise au-dessus de ses forces, qu'il veut voler avant d'avoir des ailes. — Cet homme ne bat plus que d'une aile, son crédit, sa fortune, son esprit sont diminués, il n'en peut plus. Cette affaire ne va que d'une aile, elle n'est pas poussée avec vigueur. On a tiré une plume de son aile, on a arraché qu. ch. de son bien. On en tirera pied ou aile, on en tirera qu. ch., on ne perdra pas tout. — Sous l'aile de sa maman, sous sa protection.

gracieux contours, blancheur élégante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout dans le cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté; tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'Amour; tout justifie la spirituelle et riante mythologie d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles.

A sa noble aisance, [1] à la facilité, à la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître, non seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé, et sa poitrine relevée et arrondie, semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde; son large estomac en présente la carène; son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière, et se relève en poupe; sa queue est un vrai gouvernail; ses pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent, et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que, voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée; soit que s'en détachant, et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves [2].

1) Il a beaucoup d'aisance dans ses manières. — Il vit avec aisance, dans l'aisance; il a de l'aisance, il a de quoi jouir des commodités de la vie. 2) Suave se dit principalement des odeurs et du goût. Un parfum suave; un mets d'un goût suave. — On dit aussi: c'est une mélodie suave; ce peintre a une manière suave.

Aux avantages de la nature le cygne réunit [1] ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ni s'y établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées; puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art, en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux, ils décoraient [2] la plupart des rivières, et même celle de la capitale, et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos Princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ces beaux oiseaux les bassins de ses maisons royales.

BUFFON.

1) Il faut ici: unit. Réunir, posséder en même temps, ne veut point que la préposition *à* soit placée avant un de ses régimes. Au lieu de dire cette jeune personne *réunit* la grâce *à* la beauté, il faut: cette jeune personne *réunit* les grâces *et* la beauté, ou bien: cette jeune personne *unit* les grâces *à* la beauté. 2) *Orner*, c'est ajouter les ornements nécessaires à l'ouvrage; *parer* présente l'idée de ce qu'on ajoute pour cacher les défauts; *décorer*, c'est ajouter des ornements accessoires à une chose qui a déjà les ornements ordinaires. Le cadre est *l'ornement* d'un tableau; un voile entr'ouvert en est la *parure*; les sculptures, les guirlandes en sont le *décor*. Boiste.

LE PREMIER HOMME.

Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble où je sentis, pour la première fois, ma singulière existence: je ne savais ce que j'étais, où j'étais, d'où je venais. J'ouvris les yeux: quel surcroît de sensation! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le crystal des eaux, tout m'occupait, m'animait, et me donnait un sentiment inexprimable de plaisir. Je crus d'abord que tous ces objets étaient en moi, et faisaient partie de moi-même. Je m'affermissais dans cette pensée naissante, lorsque je tournai les yeux vers l'astre [1] de la lumière; son éclat me blessa; je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu tout mon être.

Affligé, saisi d'étonnement, je pensais à ce grand changement, quand tout-à-coup j'entends des sons: le chant des oiseaux, le murmure des airs, formaient un concert dont la douce impression me remuait jusqu'au fond de l'âme; j'écoutai long-temps, et je me persuadai bientôt que cette harmonie était moi. Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliais déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avais connue la première, lorsque je rouvris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillants! Mon plaisir surpassa tout ce que j'avais senti la première

1) *Astre* est le t. générique pour désigner tous les corps célestes sans exception. On appelle le soleil *l'astre du jour*, et la lune *l'astre des nuits*. *Etoile* désigne proprement les corps célestes qui, lumineux par eux-mêmes, sont autant de soleils d'un autre système planétaire que le nôtre. (Il se dit néanmoins quelquefois des planètes. La planète de Venus s'appelle *l'étoile du berger, l'étoile du matin, l'étoile du soir.*) Le premier de ces termes est le seul qui s'emploie avec grâce dans le sens fig. Cet homme est *l'astre* de son pays. De Flagis. V. p. 220.

fois, et suspendit pour un temps le charmant effet des sons. Je fixai mes regards sur mille objets divers; je m'aperçus bientôt que je pouvais perdre et retrouver ces objets, et que j'avais la puissance de détruire [1] et de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même; et, quoiqu'elle me parût immense en grandeur, et par la quantité des accidents de lumière, et par la variété des couleurs, je crus reconnaître que tout était contenu dans une portion de mon être. Je commençais à voir sans émotion, et à entendre sans trouble, lorsqu'un air [2] léger, dont je sentis la fraîcheur m'apporta des parfums qui me causèrent un épanouissement intime, et me donnèrent un sentiment d'amour pour moi-même.

Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle et si grande existence, je me levai tout d'un coup, et je me sentis transporté par une force inconnue. Je ne fis qu'un pas; la nouveauté de ma situation me rendit immobile, ma surprise fut extrême; je crus que mon existence fuyait: le mouvement que j'avais fait avait confondu les objets; je m'imaginais que tout était en désordre. Je portai la main sur ma tête, je touchai mon front et mes yeux; je parcourus mon corps: ma main me parut être alors le principal organe de mon existence. Ce que je sentais dans cette partie était si distinct et si complet, la jouissance m'en paraissait si parfaite, en comparaison du plaisir que m'avaient causé la lumière et les sons, que je m'attachai tout entier à cette partie solide de mon être, et je sentis que mes idées prenaient de la profondeur et de la réalité. Tout ce que je touchais sur moi semblait rendre à ma main sentiment pour sentiment,

1) Ce qu'on *détruit* cesse de subsister, mais il en peut rester des vestiges; ce qu'on *anéantit* disparaît tout-à-fait. Girard. 2) Il ne fait point d'air; il n'y a point du tout d'air, pas un brin d'air; l'air est tout calme. — Il y a un air, une fente d'air, il vient de l'air par-là, se dit d'une fente d'où il vient quelque vent.

et chaque attouchement produisait dans mon âme une double idée.

Je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir que cette faculté de sentir était répandue dans toutes les parties de mon être; je reconnus bientôt les limites [1] de mon existence qui m'avait paru d'abord immense en étendue. J'avais jeté les yeux sur mon corps; je le jugeais d'un volume énorme, et si grand, que tous les objets qui avaient frappé mes yeux ne me paraissaient, en comparaison, que des points lumineux. Je m'examinais long-temps, je me regardais avec plaisir, je suivais ma main de l'œil, j'observais ses mouvements. J'eus sur tout cela les idées les plus étranges, je croyais que le mouvement de ma main n'était qu'une espèce d'existence fugitive, une succession de choses semblables; je l'approchai de mes yeux; elle me parut alors plus grande que tout mon corps, et elle fit disparaître à ma vue un nombre infini d'objets.

Je commençai à soupçonner qu'il y avait de l'illusion dans cette sensation qui me venait par les yeux. J'avais vu distinctement que ma main n'était qu'une petite partie de mon corps, et je ne pouvais comprendre qu'elle fût augmentée au point de me paraître d'une grandeur démesurée. Je résolus donc de ne me fier qu'au toucher, qui ne m'avait pas encore trompé, et d'être en garde sur toutes les autres façons [2] de sentir et d'être. Cette précaution me fut utile: je m'étais remis

1) *Le terme* est un point; les *limites* sont une ligne; les *bornes* un obstacle. Le *terme* est où l'on peut aller; les *limites* sont tout ce qu'on ne doit pas passer; les *bornes* ce qui empêche de passer outre. On approche ou l'on éloigne le *terme;* on resserre ou l'on étend les *limites*; on avance ou l'on recule les *bornes*. Le *terme* de la prospérité arrive souvent dans le moment qu'on projette de ne plus donner de *limites* à son pouvoir, et qu'on ne met plus de *bornes* à son ambition. La mer, les Alpes et les Pyrenées sont les *bornes* naturelles de la France. Girard. 2) Les enfants ont de petites façons (manières d'agir) qui plaisent. Chacun a sa façon. Sa façon d'é-

en mouvement, et je marchais la tête haute et levée vers le ciel; je me heurtai légèrement contre un palmier; saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps étranger; je le jugeai tel, parce qu'il ne me rendit pas sentiment pour sentiment. Je me détournai avec une espèce d'horreur, et je connus, pour la première fois, qu'il y avait quelque chose hors de moi.

Plus agité par cette nouvelle découverte que je ne l'avais été par toutes les autres, j'eus peine à me rassurer; et, après avoir médité sur cet événement, je conclus que je devais juger des objets extérieurs comme j'avais jugé des parties de mon corps, et qu'il n'y avait que le toucher qui pût m'assurer de leur existence. Je cherchais donc à toucher tout ce que je voyais: je voulais toucher le soleil; j'étendais les bras pour embrasser l'horizon, et je ne trouvais que le vide des airs.

A chaque expérience que je tentais, je tombais de surprise en surprise; car tous les objets paraissaient être également près de moi; et ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves [1] que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main; et, comme elle me donnait des idées toutes différentes des impressions que je recevais par le sens de la vue, mes sensations n'étant pas d'accord entre elles, mes jugements n'en étaient que plus imparfaits, et le total de mon être n'était encore pour moi-même qu'une exis-

crire est bonne. On en parle d'une étrange façon. — Ces vers sont de votre façon, de votre composition. — C'est un homme plein de façons, il agit par trop de cérémonie. Je vous prie, vivons sans façons; point tant de façons. C'est une femme toute pleine de façons, il y a trop d'afféterie en tout ce qu'elle fait. C'est une façon de bel esprit, il se donne pour bel esprit, mais il n'en a guère que l'apparence. — Il n'a ni mine, ni façon; il n'a ni grâce, ni apparence. — Il lui en a donné d'une bonne façon, il l'a maltraité d'une bonne manière. 1) *L'expérience* regarde la vérité des choses; elle décide de ce qui est ou de ce qui n'est pas; *l'essai* con-

tence en confusion. Profondément occupé de moi, de ce que j'étais, de ce que je pouvais être, les contrariétés que je venais d'éprouver m'humilièrent. Plus je réfléchissais, plus il se présentait de doutes. Lassé de tant d'incertitudes, fatigué des mouvements de mon âme, mes genoux fléchirent, et je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens.

J'étais assis à l'ombre d'un bel arbre; des fruits d'une couleur vermeille descendaient, en forme de grappe, à la portée [1] de la main. Je les touchais légèrement: aussitôt ils se séparent de la branche, comme la figue s'en sépare dans le temps de sa maturité. J'avais saisi un de ces fruits; je m'imaginai avoir fait une conquête, et je me glorifiai [2] de la faculté que je sentais de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier. Sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une résistance animée, que je me faisais un plaisir de vaincre. J'avais approché ce fruit de mes yeux; j'en considérais la forme et les couleurs. Une odeur délicieuse me le fit approcher davantage; il se trouva près de mes lèvres; je tirais à longues inspirations le parfum, et je goûtais à longs traits les plaisirs de l'odorat. J'étais intérieurement rempli de cet air embaumé. Ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler; elle se rouvrit pour en reprendre: je sentis que je possédais un

cerne l'usage des choses; *l'épreuve* a rapport à la qualité des choses. Encycl. — Un chapeau est à l'épreuve de la pluie, quand la pluie ne le perce point. C'est un homme à toute épreuve, il est d'une fidélité incorruptible. Il n'est pas à l'épreuve de la raillerie, il ne saurait souffrir qu'on le raille. — L'auteur veut voir jusqu'à trois épreuves avant de laisser tirer. 1) Cela n'est pas à la portée de ma vue. — On ne doit rien entreprendre au-dessus de sa portée, de la portée de son esprit. — Il fait une dépense au-dessus de sa portée. 2) On se *targue* d'un avantage qu'on croit avoir; on s'en *glorifie* lorsqu'il est constaté; on s'en *prévaut* sur ses concurrents. Boiste.

odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier; enfin, je goûtai [1]. Quelle saveur! quelle nouveauté de sensation! Jusque-là je n'avais eu que des plaisirs; le goût me donna le sentiment de la volupté. L'intimité de la jouissance fit naître l'idée de la possession. Je crus que la substance de ce fruit était devenue la mienne, et que j'étais le maître de transformer les êtres.

Flatté de cette idée de puissance, incité par le plaisir que j'avais senti, je cueillis un second et un troisième fruit; et je ne me lassais pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût; mais une langueur agréable, s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres, et suspendit l'activité de mon âme. Je jugeai de mon inaction par la mollesse de mes pensées; mes sensations émoussées arrondissaient tous les objets, et ne me présentaient que des images faibles et mal terminées. Dans cet instant mes yeux devenus inutiles se fermèrent, et ma tête, n'étant plus soutenue par la force des muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon. Tout fut effacé, tout disparut. La trace de mes pensées fut interrompue, je perdis le sentiment de mon existence. Ce sommeil fut profond; mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps, et ne pouvant le mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avais cessé d'être. Cet anéantissement que je venais d'éprouver me donna quelque idée de crainte, [1] et me fit sentir que je ne devais pas exister toujours.

1) Goûter qu. ch., sentir et discerner les saveurs par le goût. Il sait bien goûter le vin. — Je goûte bien (je trouve bon) ce que vous dites. On n'a jamais pu goûter cet homme. — Goûter *à* ou *de*, c'est ne prendre que tant soit peu de qu. ch. pour en connaître le goût. Voulez-vous goûter à notre vin, de notre vin? ce n'est que pour en (ou, pour y) goûter. 2) *L'alarme* naît de ce qu'on apprend; l'*effroi*, de ce qu'on voit; *la terreur*, de ce qu'on imagine; la *frayeur*, de ce qui surprend; l'*épouvante*, de ce qu'on présume; la *crainte*, de ce qu'on sait;

J'eus une autre inquiétude: je ne savais si je n'avais pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être. J'essayai mes sens; je cherchai à me reconnaître. Dans cet instant, l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignit son flambeau. Je m'aperçus à peine que je perdais le sens de la vue; j'existais trop pour craindre de cesser d'être; et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvai me rappela l'idée de mon premier sommeil.

BUFFON.

LES MANIES.

La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a, et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares et qui ont cours; mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un fauxbourg;

17*

la *peur*, de l'opinion qu'on a; et l'*appréhension*, de ce qu'on attend. — La présence subite de l'ennemi donne l'*alarme*; la vue du combat cause l'*effroi*; l'égalité des armes tient dans l'*appréhension*; la perte de la bataille répand la *terreur*; les suites jettent l'*épouvante* parmi le peuple: chacun *craint* pour soi; la vue du soldat fait *frayeur*; on a *peur* de son ombre. Encycl. — La *peur* est l'erreur des sens: on a *peur* des esprits. On *craint* Dieu et il ne fait pas *peur*. On se sert du mot *peur* par exagération en plusieurs phrases: j'ai *peur* de vous incommoder, de *peur* de vous déplaire. Roubaud.

il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *solitaire:* il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui [1] de joie: il la quitte pour l'*orientale;* de-là il va à la *veuve;* il passe au *drap d'or;* de celle-ci à l'*agate,* d'où il revient enfin à la *solitaire,* où il se fixe, où il se lasse, où il s'assit, où il oublie [2] de dîner; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées; elle a un beau vase ou un beau calice: il la contemple, il l'admire: Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point: il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées, et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée: il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange; il est curieux de fruits; vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre: parlez-lui de figues et de melons; dites que les poiriers [3] rompent de fruit cette année, que les pêchers ont donné avec abondance; c'est pour lui un idiome inconnu; il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers:

1) Le soleil fait épanouir les fleurs. Le bouton de rose s'épanouit. — Son visage s'épanouit, son front s'épanouit, il se déride, il devient serein. — On dit familièrement que cela lui a bien épanoui la rate, pour dire que cela l'a beaucoup diverti. 2) On dit *oublier à,* quand on a perdu l'usage, l'habitude de faire une ch.; et l'on dit *oublier de,* quand il s'agit d'un manque de mémoire: ainsi, on oublie *à* danser, en ne dansant pas; et l'on oublie *d'* aller dans un endroit, quand on ne s'en est pas ressouvenu. 3) Je l'ai vu poirier, je l'ai connu bien misérable. — Il faut garder une poire pour la soif, il faut garder qu. ch. pour le besoin.

il n'a de l'amour que pour une certaine espèce, toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, et prend l'autre: quelle chair! [1] dit-il, goûtez-vous cela? cela est divin! voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs! et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité, par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer, homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles! que je voie sa taille et son visage, pendant qu'il vit, que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui, seul entre les mortels, possède une telle prune!

Un troisième que vous allez voir, vous parle des curieux ses confrères, et surtout de Diognète. Je l'admire, dit-il, mais je le comprends moins que jamais: pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles, et qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits, et des monuments fixes et indubitables de l'ancienne histoire? rien moins: vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une *tête,* [2] vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'empereurs interrompue; c'est encore moins: Diognète sait d'une médaille le *frust* [3] et la *fleur de coin;* [4] il a une tablette dont toutes les places sont garnies, à l'exception d'une seule; ce vuide lui blesse la vue, et c'est précisément et

1) Figurément on appelle *chair* la pulpe de certains fruits. Le mot de *viande* porte avec lui une idée de nourriture que n'a pas celui de *chair.* Il y a des *chairs* qui ne se mangent pas, mais toute *viande* se mange. On dit *viande* de boucherie, et non *chair* de boucherie. On dit que le poisson et les légumes sont *viandes* de carême; que la perdrix a la *chair* courte et tendre. On dit, de la *chair* de perdrix, de poulet, de lièvre etc.; et de toutes ces *chairs,* que ce sont des *viandes*: mais on ne dit pas, de la *viande* de perdrix, de poulet, etc. — Voilà de belles *chairs;* voilà de belles *viande:* la première de ces expressions peut être l'éloge d'une jolie femme; et

à la lettre pour le remplir, qu'il emploie son bien et sa vie.

Vous voulez, ajoute Démocède, voir mes estampes? et bientôt il les étale, et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapisser un jour de fête le petit-pont ou la rue neuve: il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très-cher, et qu'il ne la changerait pas pour tout ce qu'il y a de meilleur. J'ai, continue-t-il, une sensible affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours: j'ai tout Calot, hormis une seule qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, au contraire, c'est un des moindres, mais qui m'achèverait Calot? je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir: cela est bien rude!

Tel autre fait la satyre de ces gens qui s'engagent, par inquiétude ou par curiosité, dans de longs voyages; qui ne font ni mémoires, ni relations; qui ne portent point de tablettes; qui vont pour voir, et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu; qui désirent seulement de connaître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers,

l'autre est celui d'un bon morceau de boeuf. — Le mot *chère* ne marche jamais sans un adjectif, ou sans son équivalent. Les bons catholiques se gardent d'user de *chair* pendant le carême, mais ils n'en font pas moins bonne *chère*. L'Encycl. De Fl. — *L'esprit est prompt et la chair est faible. Il n'est chère que d'avare, quand il traite tout y va.* 2) Tête de médaille, c'est le côté de la médaille opposé au revers. 3) Fruste se dit d'une médaille effacée, dont la légende est difficile à déchiffrer et dont la tête est méconnaissable. 4) Une médaille est à fleur de coin lorsqu'elle est parfaitement conservée. — On dit d'une ch. qu'elle est marquée au bon coin, lorsqu'elle est des meilleures de son espèce.

et de passer des rivières qu'on n'appelle ni la Seine, ni la Loire; qui sortent de leur patrie pour y retourner; qui aiment à être absents; qui veulent un jour être revenus de loin: et ce satyrique parle juste, [1] et se fait écouter.

Mais quand il ajoute que les livres en apprennent plus que les voyages, et qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliothèque, je souhaite de la voir. Je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison, où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets [2] d'or, et de la bonne édition; me nommer les meilleurs l'un après l'autre; dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près, qui sont peints de manière qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir; je le remercie de sa complaisance, et ne veut, non plus que lui, visiter sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque.

Un bourgeois aime les bâtiments; il se fait bâtir un hôtel si beau, si riche et si orné, qu'il est inhabitable. Le maître, honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un

1) Voici des adjectifs qui deviennent de véritables adverbes: il parle *bas;* il crie *haut*; il chante *faux*, il chante *juste*; il parle *net*; il boit *sec*, il répond *sec*; il parle *ferme*, il parle *franc;* il file *doux;* il tient *bon*; il trouve *bon* ou *mauvais*; il sent *bon* ou *mauvais*; il demeure *court*; il coupe *court*; il marche *droit*; il va *vite*; il part *soudain*; il voit *clair*, il voit *double*, il voit *trouble*; il vend *cher*; il frappe *fort*. Un enfant *nouveau* né. Du beurre *frais* battu. 2) Il a le filet, se dit d'un enfant dont la langue a quelque vice. Il n'a pas le filet, se dit d'un grand parleur. On dit aussi familièrement d'une personne qui a beaucoup de babil, qu'elle a la langue bien affilée. Il a la langue bien pendue, il s'énonce distinctement.

prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il achève sa vie, pendant que l'enfilade et les planchers de rapport sont en proie aux Anglais et aux Allemands qui voyagent, et qui viennent là du palais royal, et du Luxembourg. On heurte sans fin à cette belle porte: tous demandent à voir la maison, et personne à voir Monsieur.

Diphile commence par un oiseau, et finit par mille: sa maison n'en est pas infectée, mais empestée; la cour, la salle, [1] l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière. Ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme; les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues, ne font pas un bruit si perçant et si aigu; on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans des chambres où il faut attendre, pour faire le compliment [2] d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement; c'est une affaire laborieuse, et à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures: il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet, et de faire couver des canaries. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre; car ses enfants sont sans maître et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos, que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil; lui-même il est oiseau, il est hupé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue, ou qu'il couve.

1) Le *salon* est communément plus orné que la *salle*. On dit le *salon* de peintures, le *salon* de compagnie; mais on dira: la *salle* d'audience, la *salle* à manger, à danser, la *salle* d'armes; la *salle* de la comédie, de l'opéra. On dit la *salle* d'une auberge, mais le *salon* d'un traiteur. 2) *Faire compliment*, c'est féliciter. — *Faire des compliments à qn.*, c'est lui faire des politesses. — *Complimenter*, c'est faire une harangue d'apparat. — On *complimente* les rois dans certaines circonstances; on leur *adresse un compliment*, mais on ne leur fait pas *un compliment* ni *des compliments*. Duvivier. 1) *Etre en humeur de* se dit de la disposition actuelle; *être d'humeur à* se dit d'une disposition habituelle. Je ne suis pas *en humeur de* m'aller promener. Il n'est pas *d'humeur à* se laisser gouverner.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes: c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite? il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur [1] noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre: aussi a-t-il fait une perte irréparable. Approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, et qui vient d'expirer; c'est une chenille, et quelle chenille!

LA BRUYERE.

LE POETE TRAGIQUE

ET L'AUTEUR COMIQUE.

L'ECOLIER ne put s'empêcher d'interrompre le Diable en cet endroit: Seigneur Asmodée, lui dit-il, il n'y a pas moyen de résister à la curiosité que j'ai de savoir ce que signifie une chose qui attire mon attention, malgré le plaisir que je prends à vous écouter. Je remarque dans une chambre deux hommes en chemise qui se tiennent à la gorge et aux cheveux, et plusieurs personnes en robe-de-chambre qui s'empressent à les séparer: apprenez-moi, je vous prie, ce que cela veut dire. Le démon, qui ne cherchait qu'à le contenter,

lui donna sur-le-champ cette satisfaction de la manière suivante.

Les personnages que vous voyez en chemise et qui se battent, lui dit-il, sont deux auteurs français; et les gens qui les séparent sont deux Allemands, un Flamand et un Italien. Ils demeurent [1] tous dans la même maison, qui est un hôtel garni où il ne loge que des étrangers. L'un de ces auteurs fait ces tragédies, et l'autre des comédies. Le premier, pour quelque désagrément qu'il a essuyé en France, est venu en Espagne: et le dernier, peu content de sa condition à Paris, a fait le même voyage, dans l'espérance de trouver à Madrid une meilleure fortune.

Le poète tragique est un esprit vain et présomptueux, qui s'est fait, en dépit de la plus saine partie du public, une assez grande réputation dans son pays. Pour tenir sa muse en haleine, [2] il compose tous les jours. Ne pouvant dormir cette nuit, il a commencé une pièce dont il a tiré le sujet de l'Iliade. Il en a fait une scène; et comme son moindre défaut est d'avoir, ainsi que ses confrères, une démangeaison continuelle d'assassiner les gens du récit de ses ouvrages, il s'est levé, a pris sa chandelle, et, tout nu en chemise, est venu frapper rudement à la porte de l'auteur comique, qui, faisant un meilleur usage de son temps, dormait d'un profond sommeil.

Celui-ci s'est réveillé au bruit, et est allé ouvrir à l'autre, qui, d'un air de possédé, lui a dit en entrant: Tombez, mon ami, tombez à mes genoux; adorez un génie que Melpomène favorise.

1) *Demeurer* ne s'emploie qu'en verbe neutre; *habiter* et *loger* s'emploient en verbes neutres et en verbes actifs, mais le dernier ne se dit que par rapport à l'édifice. Il *demeure* à Paris. Il *habite* un palais, ou dans un palais. Il *habite* la campagne, ou à la campagne. Les Tartares *habitent* sous des tentes. Il *loge* chez son ami, en hôtel garni. Il *loge* beaucoup de monde. On l'a bien *logé*. 2) Tenir qn. en haleine signifie, le tenir en exercice, ou le tenir dans un état d'incertitude mêlé d'espérance et de crainte. — C'est un ouvrage de longue haleine, c'est un ouvrage extrêmement long. J'ai écrit tout cela tout d'une haleine, sans interruption. 1) *Aut fugies Uticam, aut vinctus mitteris Ilerdam.* Epit. d'Hor. L. 1. épit. 20. Tu iras chercher un asile en Afrique, ou, empaqueté dans quelque ballot, tu seras envoyé en Espagne. Il paraît que l'auteur fait allusion à cet endroit où Horace prédit à son livre le sort qui l'attend, quand il ne plaira plus à Rome. 2) Etrenne signifie le premier usage qu'on fait d'une chose. Ce linge n'a point encore servi, vous en aurez l'étrenne. Ce carrosse n'a

Je viens d'enfanter ces vers.... mais, que dis-je, je viens? c'est Apollon lui-même qui me les a dictés: si j'étais à Paris, j'irais les lire aujourd'hui de maison en maison; j'attends qu'il soit jour pour en aller charmer monsieur notre ambassadeur, aussi bien que tous les Français qui sont à Madrid. Avant que je les montre à personne, je veux vous les réciter.

Je vous remercie de la préférence, a répondu l'auteur comique, en bâillant de toute sa force: ce qu'il y a de fâcheux, c'est que vous prenez mal votre temps; je me suis couché fort tard, le sommeil m'accable, et je ne réponds pas que j'entende, sans me rendormir, tous les vers que vous avez à me dire. Oh! j'en réponds bien, moi, a repris le poète tragique: quand vous seriez mort, la scène que je viens de composer serait capable de vous rappeler à la vie. Ma versification n'est point un assemblage de sentiments communs et d'expressions triviales que la rime seule soutienne; c'est une poésie mâle qui émeut le cœur et frappe l'esprit. Je ne suis pas de ces poëtereaux dont les pitoyables nouveautés ne font que passer sur la scène comme des ombres, et vont à Utique [1] divertir les Africains; mes pièces, dignes d'être consacrées avec ma statue dans la bibliothèque palatine, ont encore la foule après trente représentations: mais venons, ajouta ce poète modeste, venons aux vers dont je veux vous donner l'étrenne [2].

Voici ma tragédie: *La mort de Patrocle.* Scène première. Briséis et les autres captives

d'Achille paraissent: elles s'arrachent les cheveux, et se frappent le sein pour témoigner la douleur qu'elles ont de la mort de Patrocle. Elles ne peuvent pas même se soutenir; abbatues par le désespoir, elles se laissent tomber sur le théâtre. Vous me direz que cela est un peu hasardé; mais c'est ce que je cherche. Que les petits génies se tiennent dans les bornes étroites de l'imitation, sans oser les franchir, à la bonne heure; il y a de la prudence dans leur timidité: pour moi j'aime le nouveau, et je tiens que, pour émouvoir et ravir les spectateurs, il faut leur présenter des images auxquelles ils ne s'attendent point.

Les captives sont donc couchées par terre [1]. Phénix, gouverneur d'Achille, est avec elles: il les aide à se relever l'une après l'autre; ensuite il commence la protase [2] par ces vers:

Priam va perdre Hector et sa superbe ville;
Les Grecs veulent venger le compagnon d'Achille,
Le fier Agamemnon, le divin Camelus,
Nestor, pareil aux dieux, le vaillant Eumelus,
Léonte, de la pique adroit à l'exercice,
Le nerveux Diomède, et l'éloquent Ulysse,
Achille s'y prépare, et déjà ce héros
Pousse vers Illum ses immortels chevaux.
Pour arriver plus tôt où sa fureur l'entraîne,
Quoique l'oeil qui les voit ne les suive qu'à peine,
Il leur dit: Chers Xantus, Balius, avancez;
Et lorsque vous serez de carnage lassés,
Quand les Troyens fuyants rentreront dans leur ville,
Regagnez notre champ, mais non pas sans Achille.
Xantus baisse la tête, et répond par ces mots:
Achille, vous serez content de vos chevaux;
Ils vont aller au gré de votre impatience;
Mais de votre trépas l'instant fatal s'avance.

pas encore roulé, vous l'étrennerez. — Les marchands appellent étrenne, le premier argent qu'ils reçoivent dans la journée. Etrennez-moi, je vous ferai bon marché. C'est mon étrenne de cette semaine. Voyez p. 87. 1) Un arbre *tombe par terre*, mais le fruit de l'arbre *tombe à terre*. Un homme qui passe dans une rue, et qui vient à tomber, *tombe par terre*; mais un couvreur à qui le pied manque sur le toit, *tombe à terre*. Duvivier. 2) La protasse est la partie du poème qui contient l'exposition du sujet de la pièce.

Junon aux yeux de bœuf ainsi le fait parler,
Et d'Achille aussitôt le char semble voler.
Les Grecs, en le voyant, de mille cris de joie
Soudain font retentir le rivage de Troie.
Ce prince, revêtu des armes de Vulcain,
Paraît plus éclatant que l'astre du matin;
Ou tel que le soleil, commençant sa carrière,
S'élève pour donner au monde la lumière;
Ou brillant comme un feu que les villageois font
Pendant l'obscure nuit sur le sommet du mont.

Je m'arrête, a poursuivi l'auteur tragique, pour vous laisser respirer un moment; car si je vous récitais toute ma scène de suite, la beauté de ma versification, et le grand nombre de traits brillants et de pensées sublimes qu'elle contient, vous suffoqueraient. Remarquez la justesse de cette comparaison: *Plus éclatant qu'un feu que les villageois font*..... Tout le monde ne sent point cela; mais vous, qui avez de l'esprit et du véritable, vous en devez être enchanté. Je le suis sans doute, a répondu l'auteur comique en souriant d'un air malin; [1] rien n'est si beau, et je suis persuadé que vous ne manquerez pas de parler aussi dans votre tragédie du soin que Thétis prenait de chasser les mouches troyennes, qui s'approchaient du corps de Patrocle. Ne pensez pas vous en moquer, a répliqué le tragique. Un poète qui a de l'habileté peut tout risquer: cet endroit-là est peut-être celui de ma pièce le plus propre [2] à me fournir des vers pompeux; je ne le raterai pas, sur ma parole.

1) Le substantif *malignité* a une toute autre force que son adjectif *malin*; on permet aux enfants d'être *malins*; on ne leur passe pas la *malignité* en quoi que ce soit, parce que c'est l'état d'une âme qui désire le malheur de ses semblables. Il y a dans la *malignité* plus de profondeur, plus de dissimulation que dans la *malice*; les tours *malins* d'un enfant ne sont que des *malices*; le *malicieux* veut faire de petites peines et non causer de grands malheurs. Il nuit par caprices; le *malin* est rusé; quand il nuit, c'est un tour qu'il joue. *La méchanceté* est encore plus atroce que la *malignité*. Le *méchant* est animé de la haine du bien, de ses semblables. Encycl. G. R. 2) Propre, signifiant convenable à, qui peut ser-

Tous mes ouvrages, a-t-il continué sans façon, sont marqués au bon coin: aussi quand je les lis, il faut voir comme on les applaudit; je m'arrête à chaque vers pour recevoir des louanges. Je me souviens qu'un jour je lisais à Paris une tragédie dans une maison où il va tous les jours de beaux esprits à l'heure du dîner, et dans laquelle, sans vanité, je ne passe pas pour un Pradon [1]. La grande comtesse de Vieille-Brune y était; elle a le goût fin et délicat; je suis son poète favori. Elle pleurait à chaudes larmes dès la première scène; elle fut obligée de changer de mouchoir au second acte; elle ne fit que sangloter au troisième; elle se trouva mal au quatrième; et je crus, à la catastrophe, qu'elle allait mourir avec le héros de ma pièce.

A ces mots, quelque envie qu'eût l'auteur comique de garder son sérieux, il lui est échappé un éclat de rire. Ah! que je reconnais bien, dit-il, cette bonne comtesse à ce trait-là: c'est une femme qui ne peut souffrir la comédie; elle a tant d'aversion pour le comique, qu'elle sort ordinairement de sa loge après la grande pièce, [2] pour emporter toute sa douleur. La tragédie est sa belle passion: que l'ouvrage soit bon ou mauvais, pourvu que vous y fassiez parler des amants malheureux, vous êtes sûr d'attendrir la dame. Franchement, si je composais des poèmes sérieux, je voudrais avoir d'autres approbateurs qu'elle.

Oh! j'en ai d'autres aussi, dit le poète tragique; j'ai l'approbation de mille personnes de

vir à, régit *à* ou *pour*; Il régit *à* quand il désigne un pouvoir éloigné; il veut *de* quand il désigne un pouvoir prochain. On est tout formé à l'égard de la chose *pour* laquelle on est propre: il faudra se former à l'égard de la chose *à* laquelle on est propre. Un objet est *propre pour* faire, et *propre à* devenir. Un bois est *propre pour* donner la teinture: une étoffe est *propre à* recevoir la teinture. Roubaud. — Propre, exprimant une qualité particulière et distinctive, réclame la prép. *de*. La magnanimité est une vertu *propre des* héros. 1) Les satires de Boileau ont immortalisé ce poète, dont les mauvaises tragédies sont entièrement oubliées. — Il n'y a que sa tragédie *Régulus* qui eut un succès éphémère. Voyez: Boileau, épît. VII, 106. 2) Au théâtre français on commence ordinairement par une tragédie ou par une comédie en 5 actes (la grande pièce), et l'on finit par une petite comédie ou par un vaudeville.

qualité, tant mâles que femmes... Je me défierais encore du suffrage de ces personnes-là, interrompit l'auteur comique; je serais en garde contre leurs jugements. Savez-vous bien pourquoi? c'est que ces sortes d'auditeurs sont distraits pour la plupart pendant une lecture, et qu'ils se laissent prendre à la beauté d'un vers, ou à la délicatesse d'un sentiment: cela suffit pour leur faire louer tout un ouvrage, quelque imparfait qu'il puisse être d'ailleurs. Tout au contraire, entendent-ils quelques vers dont la platitude ou la dureté leur blessent l'oreille, il ne leur en faut pas davantage pour décrier une bonne pièce.

Hé bien! a repris l'auteur sérieux, puisque vous voulez que ces juges-là me soient suspects, je m'en fie donc aux applaudissements du parterre. Hé! ne me vantez [1] pas, s'il vous plaît, votre parterre, a répliqué l'autre; il fait paraître trop de caprice dans ses décisions. Il se trompe quelquefois si lourdement aux représentations des pièces nouvelles, qu'il sera deux mois entiers sottement enchanté d'un mauvais ouvrage. Il est vrai que dans la suite l'impression le désabuse, que l'auteur demeure déshonoré après un heureux succès.

C'est un malheur qui n'est pas à craindre pour moi, a dit le tragique; on réimprime mes pièces aussi souvent qu'elles sont représentées. J'avoue qu'il n'en est pas de même des comédies; l'impression découvre leur faiblesse, les co-

2) Au théâtre français on commence ordinairement par une tragédie ou par une comédie en 5 actes (la grande pièce), et l'on finit par une petite comédie ou par un vaudeville. 1) *Vanter*, c'est dire beaucoup de bien d'une personne, pour lui procurer l'estime des autres; *louer*, c'est approuver avec admiration ce qu'une personne a dit ou fait. Il est plus ridicule de se *louer* soi-même que de se *vanter*: car on se *vante* par un grand désir d'être estimé; c'est une vanité qu'on

médies n'étant que des bagatelles, que de petites productions d'esprit... Tout beau, [1] monsieur l'auteur tragique, interrompit l'autre, tout beau: vous ne songez pas que vous vous échauffez; parlez, de grâce, devant moi, de la comédie avec un peu moins d'irrévérence. Pensez-vous qu'une pièce comique soit moins difficile à composer qu'une tragédie? Détrompez-vous: il n'est pas plus aisé de faire rire les honnêtes gens, que de les faire pleurer. Sachez qu'un sujet ingénieux, dans les mœurs de la vie ordinaire, ne coûte pas moins à traiter que le plus beau sujet héroïque.

Ah! parbleu, s'écrie le poète sérieux d'un ton railleur, je suis ravi de vous entendre parler dans ces termes. Hé bien, monsieur Calidas, pour éviter la dispute, je veux désormais autant estimer vos ouvrages, que je les ai méprisés jusqu'ici. Je me soucie fort peu de vos mépris, monsieur Giblet, reprend avec précipitation l'auteur comique; et pour répondre à vos airs insolents, je vais vous dire nettement ce que je pense des vers que vous venez de me réciter: ils sont ridicules, et les pensées, quoique tirées d'Homère, n'en sont pas moins plates. Achille parle à ses chevaux, ses chevaux lui répondent: il y a là-dedans une image basse, de même que dans la comparaison du feu que les villageois font sur une montagne. Ce n'est pas faire honneur aux anciens, que de les piller de cette sorte: ils sont, à la vérité, remplis de choses admirables;

pardonne; mais on se *loue* par une grande estime de soi; c'est un orgueil dont on se moque. Girard. 1) *Tout beau* signifie, doucement, arrêtez, modérez-vous. — Beau se prend quelquefois pour grand. Vous faites beau (grand) feu. Il fait belle dépense. L'occasion est belle, elle est favorable. Il a fait un beau coup. — Il s'emploie quelquefois ironiquement. Voilà de beaux discours. Il s'est fait beau garçon. C'est un beau prometteur. — Il s'emploie aussi en redondant: il s'en alla un beau matin. Il déchire son voisin à belles dents. — C'est quelquefois une particule explétive: tout est bel et bon, mais l'argent vaut mieux. V. p. 38, 148.

mais il faut avoir plus de goût que vous n'en avez pour faire un heureux choix de celles qu'on doit emprunter d'eux.

Puisque vous n'avez pas assez d'élévation de génie, a répliqué Giblet, pour apercevoir les beautés de ma poésie, et pour vous punir d'avoir osé critiquer ma scène, je ne vous en lirai pas la suite. Je ne suis que trop puni d'avoir entendu le commencement, a reparti Calidas: il vous sied bien à vous de mépriser mes comédies. Apprenez que la plus mauvaise que je puisse faire sera toujours fort au-dessus de vos tragédies, et qu'il est plus facile de prendre l'essor [1] et de se guinder [2] sur de grands sentiments, que d'attraper une plaisanterie fine et délicate.

Grâce au ciel, dit le tragique d'un air dédaigneux, si j'ai le malheur de n'avoir pas votre estime, je crois devoir m'en consoler. La cour juge plus favorablement de moi que vous ne faites; et la pension dont elle m'a bien voulu.... Eh! ne croyez pas m'éblouir avec vos pensions de cour, interrompt Calidas: je sais trop de quelle manière on les obtient, pour en faire plus de cas de vos ouvrages. Encore une fois, ne vous imaginez pas mieux valoir que les auteurs comiques: et pour vous prouver même que je suis convaincu qu'il est plus aisé de composer des poèmes dramatiques sérieux que d'autres, c'est que si je retourne en France, et que je n'y réussisse pas dans le comique, je m'abaisserai à faire des tragédies.

Pour un composeur de farces, dit le poète tragique, vous avez bien de la vanité. Pour un versificateur qui ne doit sa réputation qu'à de faux brillants, dit l'auteur comique, vous vous en

1) Un esprit médiocre ne doit pas prendre un trop grand essor. Il donne essor à son esprit ou à sa plume, il parle ou écrit avec une sorte d'élévation ou de liberté. 2) On dit d'un auteur qui affecte le ton élevé, que son style est guindé. Un homme guindé est un homme qui a l'air contraint.

faites bien accroire. Vous êtes un insolent, à répliqué l'autre. Si je n'étais pas chez vous, mon petit monsieur Calidas, la péripétie de cette aventure vous apprendrait à respecter le cothurne [1]. Que cette considération ne vous retienne point, mon grand monsieur Giblet, a répondu Calidas: si vous avez envie de vous faire battre, je vous battrai aussi bien chez moi qu'ailleurs.

En même temps ils se sont tous deux pris à la gorge et aux cheveux, et les coups de poings et de pieds n'ont pas été épargnés de part et d'autre. Un Italien, couché dans la chambre voisine, a entendu tout ce dialogue; et, au bruit que les auteurs faisaient en se battant, il a jugé qu'ils étaient aux prises. Il s'est levé, et par compassion pour ces Français, quoique Italien, il a appelé du monde. Un Flamand et deux Allemands, qui sont ces personnes que vous voyez en robes-de-chambre, viennent avec l'Italien séparer les combattants.

LE SAGE.

L'AVARE.

ACTE I, SCENE III.

Harpagon, père de Cléante et d'Elise. La Flèche valet de Cléante.

Harpagon. Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

La Flèche, à part. Je n'ai jamais rien vu

1) *Le cothurne* est une chaussure très-élevée, qu'employaient anciennement les auteurs tragiques. Il chausse le cothurne, se dit d'un homme qui prend un ton pathétique dans une occasion qui ne le demande pas. — *Le socque* était la chaussure propre de la comédie.

de si méchant que ce maudit vieillard; et je pense, sauf correction, [1] qu'il a le diable au corps.

Harpagon. Tu murmures entre tes dents?

La Flèche. Pourquoi me chassez-vous?

Harpagon. C'est bien à toi, pendard, à [2] me demander des raisons! Sors vite, que je ne t'assomme.

La Flèche. Qu'est-ce que je vous ai fait?

Harpagon. Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

La Flèche. Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

Harpagon. Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furètent de tous côtés, pour voir s'il n'y a rien à voler.

La Flèche. Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

Harpagon. Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait! (Bas, à part.) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (Haut.) Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

La Flèche. Vous avez de l'argent caché?

18*

1) Sauf correction, terme qu'on emploie pour adoucir une autre expression. 2) Selon plusieurs grammairiens, il fallait ici: c'est bien à toi *de* me demander des raisons! c'est à vous *à*, disent Domergue et Chapsal, éveille l'idée de tour: c'est à vous *à* parler après moi; et c'est à vous *de*, éveille une idée de droit, ou encore une idée de devoir: c'est au maître *de* parler, et au disciple *d'* écouter. Duvivier est du même avis.

Harpagon. Non, coquin, je ne dis pas cela. (Bas à part.) J'enrage. (Haut.) Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai?

La Flèche. Hé! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

Harpagon, levant la main pour donner un soufflet à la Flèche. Tu fais le raisonneur! Je te baillerai [1] de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici encore une fois.

La Flèche. Hé bien, je sors.

Harpagon. Attends. Ne m'emportes-tu [2] rien?

La Flèche. Que vous emporterais-je?

Harpagon. Viens-çà que je voie. Montre-moi tes mains.

La Flèche. Les voilà.

Harpagon. Les autres.

La Flèche. Les autres?

Harpagon. Oui.

La Flèche. Les voilà.

Harpagon, montrant les hauts-de-chausses de la Flèche. N'as-tu rien mis ici dedans?

La Flèche. Voyez vous-même.

Harpagon, tâtant le bas des hauts-de-chausses de la Flèche. Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe, et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

La Flèche, à part. Ah! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint! et que j'aurais de joie à le voler!

1) On dit aujourd'hui, je te donnerai sur les oreilles. Bailler n'est guère plus en usage dans le discours ordinaire; il ne s'emploie qu'en t. de pratique. — On dit familièrement, vous me la baillez belle, pour dire, vous voulez m'en faire accroire. — On dit populairement et figurément, on lui a frotté les oreilles, on lui a présenté un bouquet à cinq feuilles, il a eu sur ses oreilles. 2) Nous ordonnons qu'on nous *apporte* ce que nous souhaitons avoir. Nous permettons d'*emporter* ce que nous laissons aux autres, ou ce que nous leur donnons. Les

Harpagon. Hé?

La Flèche. Quoi?

Harpagon. Qu'est-ce que tu parles de voler?

La Flèche. Je dis que vous fouillez bien partout pour voir si je vous ai volé.

Harpagon. C'est ce que je veux faire. (Harpagon fouille dans les poches de la Flèche).

La Flèche, à part. La peste soit de l'avarice et des avaricieux [1].

Harpagon. Comment? Que dis-tu?

La Flèche. Ce que je dis?

Harpagon. Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux?

La Flèche. Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

Harpagon. De qui veux-tu parler?

La Flèche. Des avaricieux.

Harpagon. Et qui sont-ils ces avaricieux?

La Flèche. Des vilains et des ladres [2].

Harpagon. Mais qui est-ce que tu entends par là?

La Flèche. De quoi vous mettez-vous en peine?

Harpagon. Je me mets en peine de ce qu'il faut.

La Flèche. Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

Harpagon. Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

domestiques *apportent* ce que leurs maîtres les envoient chercher. Les voleurs *emportent* ce qu'ils ont pris. Ce dernier verbe renferme une idée de propriété à l'égard de la chose dont on se charge. Girard. — *Emporter le prix,* c'est obtenir une récompense, un avantage quelconque que l'on ambitionnait. *Remporter le prix,* c'est obtenir la couronne qui avait été mise au concours. Roubaud. 1) Un homme qui ne donne jamais passe pour un *avare.* Celui qui manque à donner dans l'occasion, ou qui donne trop peu, s'attire l'épithète d'*avaricieux.* 2) Le *ladre* et le *vilain* se font remarquer tous les deux

La Flèche. Je parle.... Je parle à mon bonnet.

Harpagon. Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette [1].

La Flèche. M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

Harpagon. Non; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi.

La Flèche. Je ne nomme personne.

Harpagon. Je te rosserai, si tu parles.

La Flèche. Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

Harpagon. Te tairas-tu?

La Flèche. Oui, malgré moi.

Harpagon. Ah, ah!

La Flèche, montrant à Harpagon une des poches de son juste-au-corps. Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous satisfait?

Harpagon. Allons, rends-le moi sans te fouiller.

La Flèche. Quoi?

Harpagon. Ce que tu m'as pris.

La Flèche. Je ne vous ai rien pris du tout.

Harpagon. Assurément?

La Flèche. Assurément.

Harpagon. Adieu. Va-t'en à tous les diables.

La Flèche, à part. Me voilà bien congédié!

Harpagon. Je te le mets sur ta conscience au moins.

SCENE IV.

Harpagon, seul. Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort; et je ne me plais point

par la plus sordide parcimonie. Le *vilain* peut par fois, par ostentation ou par intérêt, sortir de son caractère, et se livrer à des dépenses d'apparat qu'il se reproche en secret, mais le *ladre* n'est jamais homme à se démentir; il sait supporter tout le mépris qu'il inspire. De Fl. Le *mesquin* ne donne qu'avec peine, et chichement encore, ce qu'il ne peut se dispenser de donner. 1) On dit proverbialement, parler à la barrette de qn., pour dire, lui faire quelque réprimande, ou lui frotter les oreilles.

à voir ce chien de boiteux-là [1]. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent; et bien heureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidèle; car, pour moi, les coffres-forts [2] me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche [3] amorce à voleurs; et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

SCENE V.

Harpagon; Élise et *Cléante,* parlant ensemble, et restant dans le fond du théâtre.

Harpagon, se croyant seul. Cependant je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une somme assez..... (A part, appercevant Élise et Cléante.) O Ciel! Je me serai trahi moi-même; la chaleur m'aura emporté, et je crois que j'ai parlé haut, en raisonnant tout seul. (A Cléante et à Élise). Qu'est-ce?

Cléante. Rien, mon père.

Harpagon. Y a-t-il long-temps que vous êtes-là?

Élise. Nous ne venons que d'arriver.

Harpagon. Vous avez entendu....

1) L'acteur qui du temps de Molière remplissait ce rôle était boiteux. 2) La *caisse* est plus grande que le *coffre.* Au fig. *caisse* se prend pour le lieu où se font les recettes et les paiements, et *cassette* se dit des fonds qu'assignent les princes: un bon sur la *cassette.* Le *coffre-fort* se ferme avec de grosses serrures. La *malle* est une sorte de coffre, propre à porter des hardes en voyage. 3) Franc se dit quelquefois dans le sens de vrai, et il précède alors le substantif. Ce qu'il vous a dit est une franche défaite. En ce sens il se dit aussi par énergie: c'est un franc menteur, un franc vaurien; c'est une franche coquette, elle aime à jouer de la prunelle.

Cléante. Quoi, mon père!
Harpagon. Là.....
Élise. Quoi?
Harpagon. Ce que je viens de dire.
Cléante. Non.
Harpagon. Si-fait, si-fait [1].
Élise. Pardonnez-moi.
Harpagon. Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenais, en moi-même, de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, et je disais qu'il est bien heureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.
Cléante. Nous feignions [2] à vous aborder, de peur de vous interrompre.
Harpagon. Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.
Cléante. Nous n'entrons point dans vos affaires.
Harpagon. Plût à Dieu que je les eusse, les dix mille écus!
Cléante. Je ne crois pas...
Harpagon. Ce serait une bonne affaire pour moi.
Élise. Ce sont des choses...
Harpagon. J'en aurais bon besoin.
Cléante. Je pense que....
Harpagon. Cela m'accommoderait fort.

1) *Si*, est une particule affirmative qui s'oppose à *non*. Vous dites que *non*, et je dis que *si*. Il est du style familier. Il en est de même de *si-fait*. Je crois qu'il n'a pas été là? *si-fait* il y a été. Selon l'Académie cette façon de parler n'est pas du bel usage. — *Pardon*, au lieu de *je vous demande pardon*, est une formule de civilité en usage lorsqu'on est d'autre avis que celui avec qui l'on parle: Il est déjà midi. Pardon (je vous demande pardon), Monsieur, il n'est pas encore onze heures et demie. Il s'emploie aussi pour répondre affirmativement à une question négative. N'avez-vous pas des taffetas rayés en bleu? Pardon, M. nous en avons. 2) Feindre signifie ici hésiter, mais en ce sens il ne se

Élise. Vous êtes....
Harpagon. Et je ne me plaindrais pas, comme je fais [1] que [2] le temps est misérable.
Cléante. Mon Dieu, mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, et l'on sait que vous avez assez de bien.
Harpagon. Comment, j'ai assez de bien! Ceux qui l'ont dit en ont menti. Il n'y a rien de plus faux, et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.
Élise. Ne vous mettez point en colère.
Harpagon. Cela est étrange, que mes propres enfants me trahissent, et deviennent mes ennemis.
Cléante. Est-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien?
Harpagon. Oui. De pareils discours, et les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours on viendra chez moi me couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles [3].
Cléante. Quelle grande dépense est-ce que je fais?
Harpagon. Quelle? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville? Je querellais hier votre sœur; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel; et, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y aurait là de quoi faire une bonne constitution [4]. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort, vous donnez furieusement dans le marquis; et, pour

dit guère qu'avec la négative, et il veut toujours être suivi de la préposition *de*. Il ne feignit pas de l'aborder. Il ne feint pas de s'exposer au péril. 1) Faire s'emploie souvent pour éviter la répétition d'un verbe précédent. Je n'écris plus tant que je faisais autrefois. Je lui ai écrit comme je devais le faire. 2) *Que* est ici pour *de ce que*: voyez p. 208. 3) Pistole, monnaie de compte de dix francs. 4) Constitution signifie ici, création d'une rente, d'une pension. Il a mis la plus grande

aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

Cléante. Hé, comment vous dérober?

Harpagon. Que sais-je moi? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

Cléante. Moi, mon père? C'est que je joue; et, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

Harpagon. C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé [1] depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son crû, qui ne coûtent rien! Je vais gager qu'en perruques et rubans il y a du moins vingt pistoles; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sous huit deniers, à ne les placer qu'au denier-douze [2].

Cléante. Vous avez raison.

Harpagon. Laissons cela, et parlons d'autres affaires. (Appercevant Cléante et Élise qui se font des signes.) Hé? (Bas à part.) Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse (Haut.) Que veulent dire ces gestes-là?

Élise. Nous marchandons, [3] mon frère et moi, à qui parlera le premier; et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

partie de son bien en constitution. — Il se dit plus souvent de la complexion du corps humain. Il est de bonne constitution. 1) Lardé signifie ici garni; c'est une expression populaire. On dit aussi familièrement, larder qn. d'épigrammes, de brocards etc. 2) Mettre son argent au denier-douze, c'est le donner à rente pour en tirer la douzième partie tous les ans. 3) Nous marchandons etc., veut dire ici, nous disputons sur qui parlera le premier.

Harpagon. Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

Cléante. C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

Harpagon. Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

Élise. Ah! mon père!

Harpagon. Pourquoi ce cri? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose qui vous fait peur?

Cléante. Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre; et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

Harpagon. Un peu de patience. Ne vous allarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux, et vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire; et pour commencer par un bout, (à Cléante) avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

Cléante. Oui, mon père.

Harpagon. Et vous?

Élise. J'en ai ouï parler.

Harpagon. Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

Cléante. Une fort charmante personne.

Harpagon. Sa physionomie?

Cléante. Toute honnête et pleine d'esprit.

Harpagon. Son air et sa manière?

Cléante. Admirables, sans doute.

Harpagon. Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela [1] mériterait assez que l'on songeât à elle?

Cléante. Oui, mon père.

Harpagon. Que ce serait un parti souhaitable? [2]

Cléante. Très-souhaitable.

Harpagon. Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

1) Cette expression n'est pas du bel usage. 2) Cléante aurait dit, *désirable*. Les *souhaits* sont plus vagues, et les *désirs* plus ardents.

Cléante. Sans doute.

Harpagon. Et qu'un mari aurait satisfaction avec elle?

Cléante. Assurément.

Harpagon. Il y a une petite difficulté; c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourrait prétendre.

Cléante. Ah! mon père, le bien n'est pas considérable, [1] lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

Harpagon. Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

Cléante. Cela s'entend.

Harpagon. Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments; car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme, et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

Cléante. Hé!

Harpagon. Comment?

Cléante. Vous êtes résolu, dites-vous ...

Harpagon. D'épouser Mariane.

Cléante. Qui? vous? vous?

Harpagon. Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela?

Cléante. Il m'a pris tout-à-coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

Harpagon. Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

MOLIERE.

1) *N'est pas considérable,* pour *ne doit pas être pris en considération.* — On *considère* les gens en place en leur rendant ce qui est dû à leur rang; mais on *estime* les grandes vertus, les talents utiles. Ainsi l'*estime* est plus flatteuse que la *considération.* — La formule en terminant une lettre, "qu'on a l'honneur d'être avec toute *la considération* qu'on doit, etc." a toujours qu. ch. de froid entre amis; elle paraît seche au bout de la plume des supérieurs, et insolente de la part des inférieurs. On adoucit la froideur inhérente au mot *considération,* en y ajoutant un mot flatteur: on dit ainsi "avec la plus haute considération, avec une considération distinguée, très-distinguée etc." Le mot *estime,* soumis à n'entrer dans la correspondance qu'aux mêmes conditions que celui de considération, est réservé pour les supérieurs lorsqu'ils veulent témoigner à ceux qui sont à leur service, la satisfaction qu'ils ont de la manière dont ils s'en sont acquittés; ou pour des égaux qui se donnent des marques d'affection réciproque en se rendant justice. Les inférieurs assurent les supérieurs de leur *respect.* Ces nuances légères résultent du sens que l'usage et les bons auteurs ont attaché à ces termes. De Fl.

SOCRATE ET EVAGORE.

S. Peut-on vous demander, Evagore, [1] ce que vous regardiez avant-hier si attentivement dans ce grand jardin qui est sur le chemin de Pirée?

E. Quoi, vous y étiez aussi, Socrate? Je suis fâché de ne vous avoir point aperçu; j'aurais bientôt quitté ce que je regardais, pour vous aller joindre.

S. Je reconnais là votre politesse et votre amitié; mais que je sache pourtant ce que vous auriez quitté pour moi.

E. La préférence n'est pas flatteuse; ce n'était qu'un paon que je regardais.

S. Un paon! [2] vous me parlez là du plus bel oiseau qu'il y ait dans la nature, et je vous sais gré en vérité, de vous être si-tôt décidé pour moi.

E. Il est vrai que rien n'est plus beau que toute la figure de cet oiseau: son port et sa démarche ont quelque chose de noble et de majestueux; son plumage d'un fond vert, est diversifié de plusieurs nuances; son cou est d'un bleu changeant, en sorte qu'à chaque mouvement qu'il fait, surtout aux rayons du soleil, on y voit briller les plus belles couleurs, l'or, l'azur et le

1) Roi de Chypre, mort en 375, avant J. C. 2) On dit d'un homme sans mérite qui s'attribue les inventions d'autrui, que c'est le geai paré des plumes du paon. La Fontaine, IV, 9.

pourpre; sa tête est ornée d'une aigrette ou d'un panache, lequel efface assurément l'éclat du diadème du grand Roi. [1] Et pour sa queue, toute parsemée des yeux d'Argus, [2] il faut avouer que quand il l'étale, et qu'il en fait comme un éventail, on ne vit jamais d'étoffe si magnifique.

S. Vous dépeignez fort bien les beautés de cet oiseau; mais vous ne dites rien de son chant.

E. Oh! pour [3] le chant, n'en parlons pas; il ne répond point à tout le reste: ce n'est qu'un vilain cri glapissant, qui blesse l'oreille.

S. Vous voyez, o Evagore! que toutes les perfections ne se rencontrent pas ensemble: la nature a su mettre partout de justes compensations. Mais vous accommoderiez-vous mieux du cygne?

E. Oui, s'il était vrai qu'il eût un chant mélodieux, comme le disent les poètes. J'ai souvent eu occasion d'admirer sa blancheur éclatante, et cet air noble et aisé, dont il porte la tête en flottant sur l'eau: mais je n'ai jamais eu le bonheur de l'entendre chanter.

S. Ce n'est pas la première fois que les imaginations poétiques s'éloignent de la nature et de la vérité. Vous aimeriez donc mieux un oiseau qui chante?

E. Oui, sans doute. Car quoiqu'on soit d'abord frappé d'une belle figure et d'un beau plumage, il me faut avouer qu'on s'en lasse bientôt; l'a-t-on vu un quart d'heure, tout est vu, on s'ennuierait à le regarder plus long-temps; et

1) Le roi de Perse. 2) Argus, le gardien aux cent yeux de la belle Io, fut tué par l'ordre de Junon, et tous ses yeux furent répandus sur la queue du paon. 3) *Pour* est à préférer, lorsqu'il s'agit de ce qui régit le verbe suivant. *Quant* s'emploie mieux lorsqu'il s'agit de ce qui est régi par le verbe: *pour* le chant du paon, il ne répond pas à la beauté de son plumage; *quant* à celui du rossignol, on n'en connaît rien de plus joli. — *Quant à moi* (*quantum ad me spectat*) marque un intérêt à la chose. *Pour moi* (*ego vero*) n'indique qu'un jugement ou un fait. La première locution prend un air plus décidé, plus tranchant. La seconde n'a ni faste, ni prétention. Vous direz modestement et avec un air de doute, *pour moi*, je penserais; vous direz avec fermeté et d'une manière résolue, *quant à moi*, je pense. Roubaud. On dit d'un homme qui fait le suffisant, qu'il se met sur son *quant-à-moi*, qu'il se tient sur son *quant-à-soi*.

si par malheur le paon s'avise d'ouvrir le bec, il y a de quoi s'enfuir: on lui dirait volontiers, laisses-toi regarder, mais tais-toi; au lieu que j'ai un serin chez-moi....

S. Eh bien, votre serin vous amuse davantage?

E. Beaucoup plus. Il vous amuserait vous-même, Socrate, si vous l'écoutiez. En vérité, il est charmant. C'est un ramage, ce sont des tons, des ports de voix, des airs si variés et si agréables, que chaque jour c'est un nouveau plaisir.

S. Dites-moi, mon cher Evagore, s'il se présentait à vous un homme de grand air, à grande parure, et à grand équipage; cela suffirait-il pour vous plaire?

E. Oh non, car il pourrait bien ressembler au paon, belle plume et vilain ramage. Pour juger de ce qu'il vaut, il faudrait l'entendre parler.

S. C'est-à-dire que s'il parlait mal, [1] s'il se montrait ignorant, vain, indiscret, menteur, vous ne lui tiendriez pas compte de sa belle chevelure, ni de ses riches atours.

E. Il y a bien là de quoi éblouir les sots; mais au fond un pareil homme n'est bon à rien, et ce serait une chose bien triste que de passer sa vie avec lui.

S. Puisque vous vous arrêtez si peu à l'extérieur, qu'est-ce donc qu'il vous faut pour vous plaire?

E. Ce que je trouve en vous, Socrate; vous ne vous piquez pas de beauté, et vous êtes le premier à badiner sur ce que la nature ne vous a pas trop bien traité de ce côté-là: cependant tout

1) Beauzée pense que *parler mal* tombe sur la manière de s'exprimer, et que *mal parler* a rapport aux choses qu'on dit: le premier est contre la grammaire, et le second contre la morale. Il ne faut ni *mal parler* des ab-

le monde vous recherche; vous parlez de tout si savamment et si agréablement, que l'on voudrait passer des jours entiers avec vous: au lieu qu'à peine peut-on supporter une heure la présence d'un sot et d'un ignorant, quelque beau et bien paré qu'il puisse être. Quelle différence! excusez la comparaison, mais il me semble que c'est comme le paon et le serin.

S. Ne me faites point d'excuse, [1] Evagore: la comparaison est juste, et dans le sens que vous la prenez, elle me fait honneur. Permettez-moi seulement de vous faire remarquer que vous n'êtes pas tout-à-fait d'accord avec vous-même.

E. Il se peut, que ma légèreté m'ait joué ce tour-là. Heureusement vous êtes ici pour me redresser: quelle est donc cette contradiction que vous me reprochez?

S. Quand je vous ai abordé, vous m'avez d'abord fait l'éloge du paon, en décrivant sa beauté avec une sorte d'admiration; cependant, bientôt après, vous avez fort mal traité et fort méprisé les hommes qui lui ressemblent. Est-ce là tenir la balance égale? Il fallait aussi louer ces gens-là jusqu'à un certain point, en ajoutant, qu'il leur manque pourtant quelque agrément du côté de l'esprit et du langage.

E. Oh! pour le coup, [2] Socrate, je ne crois pas avoir tort. Doit-on louer un homme pour les mêmes qualités qu'un animal? Ce qui est un éloge pour l'un, l'est-il aussi pour l'autre? Il semble en vérité, qu'un homme doit se distinguer par d'autres endroits.

---

sents, ni *parler mal* devant les savants. — Roubaud au contraire ne voit dans ces deux manières de parler qu'une différence de construction sans aucune différence de sens. *Mal* se met également devant ou après plusieurs autres verbes avec la même signification: on dit *mal enfourner*, ou *enfourner mal* une affaire. 1) On fait des excuses. On demande pardon. 2) *Pour le coup*, à ce coup, pour cette fois-ci. *Pour le coup*, il ne m'échappera pas. — *Tout d'un coup* signifie d'une fois, d'un seul trait: j'ai avalé ma médecine *tout d'un coup*. *Tout-à-coup* signifie

S. Et par quels endroits, je vous prie?

E. Par des choses qui conviennent à l'homme.

S. Est-ce, par exemple, par la légèreté à la course, ou par l'exercice de la chasse?

E. Non, car les animaux nous surpassent de ce côté-là: nous ne courrons jamais si bien qu'un cerf, et nous ne chasserons jamais mieux qu'un épervier.

S. Vous faites sans doute bien plus de cas d'un habile lutteur?

E. C'est une qualité qui vaut son prix, mais pourtant....

S. Quoi, pourtant? vous n'admirez pas qu'on puisse porter un bœuf sur les épaules?

E. Me permettrez-vous de le dire? Il me semble qu'en ce cas-là, il y a peu de différence entre le fardeau et celui qui le porte.

S. Vous avez raison, et je vois bien que c'est par les qualités de l'esprit que vous voulez qu'on loue les hommes. Sur ce pied-là, un astronome et un poète sont bien à vos yeux des gens de mérite?

E. Attendez, il y a en cela quelque chose de vrai; cependant je ne voudrais pas encore prononcer. Il me semble que l'idée d'homme de mérite emporte quelque chose de plus.

S. Voulez-vous dire qu'il y a des qualités plus nécessaires que celles-là, pour composer un homme de mérite?

E. Oui, car il y a bien des gens de mérite qui ne sont ni astronomes, ni poètes, et il y a, au contraire, de savants astronomes et de grands poètes dont la personne est peu estimée.

---

soudainement, inopinément: il a disparu *tout-à-coup*. — *A coup sûr*, certainement. Vous me trouverez *à coup sûr*, sans faute. — *Après coup*, trop tard. Vous voulez produire des pièces quand votre procès est jugé, c'est *après coup*. — *Coup sur coup*, immédiatement l'un après l'autre. Il lui a envoyé deux courriers *coup sur coup*. — *Faire d'une pierre deux coups*, venir à bout de deux choses par un seul moyen.

S. Il faut donc qu'il y ait d'autres qualités plus essentielles à l'homme. Essayons de les trouver. Pour cela il n'y a qu'à voir de quoi l'on ne saurait se passer. Croyez-vous, par exemple, que l'on pût se passer de bien raisonner? [1]

E. Non, car à quoi que l'on s'applique, il faut raisonner juste. Cela est nécessaire dans toutes sortes d'affaires, et à tous les moments de la vie. Sans la raison, [2] nous ne serions pas au-dessus des brutes.

S. Peut-on bien raisonner, quand on est tout-à-fait ignorant?

E. Non, si l'on n'entendait pas les matières dont on raisonne, on se méprendrait continuellement. Ne vous ai-je pas ouï dire que raisonner, c'est comparer des idées? Or, on ne saurait faire cette comparaison, si l'on n'a pas un assez grand nombre d'idées dans l'esprit.

S. Vous croyez donc que l'usage de la raison exige que l'on ait quelques connaissances et quelque science?

E. Il me paraît que cela est aussi nécessaire, que l'étoffe l'est au tailleur, pour travailler.

S. Supposé qu'un homme sût bien des choses, et qu'il en raisonnât pertinemment, mais qu'il fût sans religion et sans mœurs, l'appelleriez-vous un homme de mérite?

E. Bien loin de là, je le regarderais comme d'autant plus méprisable, qu'il se démentirait lui-même, en ne se servant pas de son esprit pour se rendre meilleur.

S. Vous convenez donc que la piété, la droiture, la bonté et la modestie, sont des qualités nécessaires à l'homme?

E. Certainement: qu'est-ce qu'un homme injuste, violent, dissolu et hautain? Dans quel

1) La logique apprend l'art de *raisonner* en forme. — Les chambres vides *résonnent* mieux que les autres. 2) On doit dire: se laisser vaincre *à* des raisons, *à* la pitié, c'est-à-dire se laisser persuader, toucher; et non: se laisser vaincre *par* des raisons etc.

trouble ne vivrait-il point? Que de maux ne causerait-il pas dans le monde? De [1] qui serait-il aimé? Il serait abhorré des Dieux et des hommes.

S. J'aime à vous voir parler avec feu sur cet article: c'est la marque d'un cœur noble et bien fait. Mais souffrez que je vous mène un peu plus loin. Nous avons trouvé qu'un raisonnement juste, une certaine mesure de connaissances générales, et les bonnes mœurs, sont des qualités essentielles à l'homme, sans lesquelles il serait très-méprisable et très-malheureux. Mais croiriez-vous qu'un peintre, par exemple, dût se contenter de ce que vous venez de dire?

E. Il me semble que dès qu'il a embrassé cette profession, il doit tâcher d'y exceller.

S. Vous croyez donc qu'outre le mérite essentiel à tout homme, il y a un mérite particulier qui convient à chaque condition?

E. C'est là justement ce que j'entendais. On a bien raison de dire que vous aidez les gens à penser.

S. Ainsi, pour juger du mérite d'un homme, quelles questions lui feriez-vous, et à quels points croiriez-vous qu'il faudrait s'arrêter? Faudrait-il simplement savoir s'il a les qualités communes d'un honnête homme, d'un homme de bon sens, ou s'il a aussi les qualités propres à son état ou à son emploi?

E. Il me semble qu'on ne doit point séparer ces deux choses. Ainsi après avoir demandé d'un tel homme: sait-il quelque chose? est-il raisonnable? est-il intègre? je demanderais encore: a-t-il les qualités particulièrement nécessaires à sa profession? [2] Ce capitaine est-il brave?

1) S'agit-il d'un sentiment, d'une passion, le verbe passif régit *de*; s'agit-il au contraire d'une action à laquelle l'esprit ou le corps a seul part, on fait usage de la prép. *par*. L'honnête homme est estimé, même *de* ceux qui n'ont pas de probité. Les Autrichiens furent battus *par* Napoléon. 2) Le *métier* demande un travail de la main; la *profession* un travail quelconque; *l'art* un travail de l'esprit, sans exclure comme sans exiger le

Ce vieillard est-il sage? Cette mère a-t-elle soin de sa famille?

S. C'est fort bien raisonner. Mais, dites-moi, je vous prie, la condition de prince est-elle un emploi ou une profession qui exige aussi des qualités particulières?

E. Oui, sans doute; le propre d'un prince est de bien gouverner.

S. Et qu'entendez-vous par bien gouverner?

E. C'est faire que tout un peuple soit heureux et tranquille.

S. Et que doit faire pour cela un prince?

E. Il doit établir de bonnes lois, et les faire observer, en punissant les coupables, en protégeant les innocents, et en récompensant le mérite. Il doit porter ses sujets à être religieux, sobres, laborieux, pacifiques; et leur enseigner pourtant à se défendre vaillamment contre d'injustes agresseurs. Il doit faire fleurir [1] l'agriculture et les autres arts; il doit maintenir l'ordre public; veiller sur toutes les familles et sur tous les corps de l'état, afin [2] d'obliger chacun à remplir son devoir.

S. On ne peut pas mieux expliquer les obligations d'un souverain, et je vous loue d'y avoir si bien réfléchi à votre âge: cela est d'un très-bon augure. Vous ne croyez donc pas qu'un prince doive se contenter d'un mérite commun?

E. Un mérite commun ne convient qu'à une condition commune. Mais je comprends bien qu'un prince doit aspirer plus haut. Puisqu'il a une plus grande tâche à remplir, il devrait être au-

travail de la main. Le *métier* de boulanger, de maçon. La *profession* de commerçant, de médecin. L'*art* de la serrurerie ou de l'horlogerie, de la peinture ou de la sculpture, de la rhétorique ou de la poésie. Le mot de *métier* est quelquefois relevé par un régime; ainsi l'on dit *le métier des armes*. Roubaud. 1) Dans le sens figuré, fleurir fait le plus souvent, *florissait*, à l'imparf. de l'indicat., et toujours *florissant* au part. prés. On trouve quelques exemples de l'emploi de *fleurissait* dans le sens figuré; Duvivier pense que cette forme présente une expression plus hardie. 2) *Pour* marque une vue plus présente;

tant supérieur aux autres, en vertus et en lumières, qu'il l'est par son rang et par sa dignité.

S. Souvenez-vous bien, ô Evagore, des grandes vérités que vous venez de dire. Mais pour y parvenir, suffit-il de le souhaiter, et d'en avoir l'intention?

E. C'est déjà beaucoup, ce me semble, que de le vouloir, car je vous ai ouï dire, que quand on veut fortement les choses, on est en bon train d'y réussir. Il est cependant vrai, qu'avec les meilleures intentions du monde, on pourrait se méprendre, faute de capacité. Voilà l'embarras. Mais afin de vous faire des questions à mon tour, dites-moi, Socrate, comment on peut acquérir cette capacité?

S. On l'acquiert par les leçons [1] d'habiles maîtres, quand on y apporte de l'attention et de la docilité. On a aussi le secours des livres choisis, qui sont une grande école. Mais je vous avertis qu'il n'y a rien de plus propre à former le cœur et le jugement, que les bons exemples, les bonnes conversations et la bonne société. C'est là une instruction continuelle et imperceptible, qui ne manque presque jamais de produire son effet. Mais en voilà assez pour aujourd'hui. Je m'aperçois que l'heure vous invite à vous retirer.

E. C'est bien à présent, Socrate, que je dois vous demander pardon de ma comparaison du serin. Je ne pensais d'abord qu'à l'agrément de votre conversation, et je vois que tout y est utile et instructif.

VERNET.

afin en marque une plus éloignée. Le premier convient mieux, lorsque la chose qu'on fait en vue de l'autre en est une cause plus infaillible. On se présente devant le prince *pour* lui faire sa cour: on lui fait sa cour *afin* d'en obtenir des grâces. On tire le canon sur une place assiégée *pour* y faire une brèche, et *afin* de l'obliger à se rendre. Girard. 1) M. N* fait des leçons publiques; il donne des leçons (ne dites pas: des informations); il a beaucoup de leçons à donner. Charles prend des leçons de langue italienne de M. N*. — Leçon au fig. se dit de

MORCEAUX ORATOIRES.

SUR LA MORT DE LA REINE D'ANGLETERRE [1]).

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse; soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui: car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main, et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples: *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram* [2].

Chrétiens, que la mémoire d'une grande Reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extré-

toute sorte d'instruction que reçoit une personne pour sa propre conduite. Cet événement a été pour lui une bonne leçon. — On lui a bien fait sa leçon, on lui a fait une verte semonce, on l'a bien réprimandé. 1) Henriette Marie, fille de Henri IV, Roi de France, naquit en 1609, et fut mariée, en 1625, à Charles I, Roi d'Angleterre. Les troubles de l'Ecosse et la révolte des Anglais contre le Roi interrompirent bientôt le bonheur des premières années de son mariage. Pour procurer des secours à son

mités des choses humaines, la félicité sans bornes aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis de retours soudains, de changements inouïs: la rébellion longtemps retenue, à la fin tout-à-fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une Reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli: voilà les enseignements que Dieu donne aux rois. Ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs.

Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande Reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, [3] et puis plongé tout-à-coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut; et, s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des évé-

époux elle passa d'abord en Hollande, et puis en France, en 1644. La mort funeste de son époux mit le comble à sa douleur. A la mort de Cromwel l'espoir de Charles II se ranima, et le 6 juin de l'an 1660 il fut salué roi. La reine mourut en France en 1669. 2) Sap. 6, 2. Voyez la traduction à la fin de ce morceau. 3) La *prospérité* est une suite d'heureux événements; c'est le succès de la conduite. Le *bonheur* est l'effet du hasard; il vient du dehors et inopinément. Girard. Enc.

nements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire: *Entendez, ô grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde!* [1]

BOSSUET.

LA VICTOIRE LA PLUS GLORIEUSE.

Quelle honte, lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres, et que [2] la force, l'autorité, la pudeur des lois, se trouvent confiées à ceux qui ne connaissent de lois que le mépris public de toute bienséance et leur propre faiblesse! Ils devaient régler les mœurs publiques, et ils les corrompent; ils étaient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu, et ils deviennent les appuis et les modèles du vice.

Toute la gloire humaine ne saurait jamais effacer l'opprobre [3] que leur laissent le désordre des mœurs et l'emportement des passions; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices; on loue les actions, et l'on méprise la personne: c'est de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, et ses lauriers flétris par ses faiblesses. Le monde, qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle; il élève des monuments superbes aux grandes actions des conquérants; il fait retentir

1) L'orateur nous montre toujours Dieu présent au haut des cieux, secouant et brisant les trônes, précipitant la révolution, et, par sa force invincible, enchaînant ou domptant tout ce qui lui résiste. Cette idée répandue dans le discours d'un bout à l'autre, en augmente beaucoup l'effet, et rend le pathétique plus sublime. Thomas, essai sur les éloges, II. 2) *Que* s'emploie pour éviter la répétition d'une conjonction précédente. *Comme* il le soutenait, et *que* je ne le croyais pas, etc. *Si* vous m'aimez, et *que* vous vouliez me le persuader, etc. 3) Un mauvais sujet est la *honte*, l'*opprobre* de sa famille. Une idée de justice, qui ne se joint pas toujours à la

la terre du bruit de leurs louanges; une poésie pompeuse les chante et les immortalise: chaque Achille a son Homère; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre. L'appareil des éloges est donné à l'usage et à la vanité; l'admiration secrète et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la vérité.

Et en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes. Il en coûte bien moins de remporter des victoires, que de se vaincre soi-même. Il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples, que de dompter une passion. La morale même des païens en est convenue: du moins les combats où président la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie; et quand il ne faut être grand que certains moments, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil, pour un peu de temps, peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la Foi sont des combats de tous les jours: on a affaire à [1] des ennemis qui renaissent de leur propre défaite; si vous vous lassez un instant, vous périssez. La victoire même a ses dangers; l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre; tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous; votre cœur lui-même vous dresse des embûches:

mortification que fait naître l'*opprobre*, est inhérente à la signification de la *honte*; aussi ce dernier terme se prend-il toujours pour exprimer un désagrément mérité. J. C. expirant sur la croix, y était couvert d'*opprobre* et non de *honte*. Des juges iniques se couvrent eux-mêmes de *honte* en livrant l'innocent à l'*opprobre*. De Flagis. L'*infamie* ôte la réputation, flétrit l'honneur; l'*ignominie* souille le nom; c'est l'abondance de l'infamie et de l'ignominie qui consomme l'*opprobre*. Roubaud. 1) On dit, *avoir affaire à qn., avec qn.*, pour, avoir à lui parler, avoir à traiter avec lui de qu. ch. J'ai affaire à des gens difficiles, avec mon avocat. Il se dit aussi pour,

il faut sans cesse recommencer le combat: en un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis; mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même!

MASILLON.

LE SOUVERAIN LE PLUS PUISSANT.

Non, Sire, ce n'est pas le rang, les titres, la puissance, qui rendent les souverains aimables: ce n'est pas même les talents glorieux que le monde admire; la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits et de gouverner les peuples: ces grands talents ne les rendent aimables à leurs sujets, qu'autant qu'ils les rendent humains et bienfaisants. Vous ne serez grand qu'autant que vous leur serez cher: l'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle et la moins équivoque des souverains; et les peuples n'aiment guère, dans les souverains, que les vertus qui rendent leur règne heureux. Et en effet, est-il [1] pour les princes une gloire plus pure et plus touchante que celle de régner sur les cœurs? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang; c'est le carnage et la mort qui nous y conduit; et il faut faire des malheureux pour se l'assurer: l'appareil qui l'environne est funeste et lugubre; et souvent le conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes [2] sur ses propres victoires.

avoir quelque démêlé avec qn. Si on l'attaque, on aura affaire à moi. Il verra à qui il a affaire. — On dit, *avoir affaire de*, pour, avoir besoin de. Il a affaire d'argent. J'ai affaire de vous, ne sortez pas. En ce sens on dit, par ironie, j'ai bien affaire de cet homme-là, pour, je ne me soucie guère de lui. 1) Il *est* se dit pour *il y a* dans la poésie et dans le style élevé. Boileau a dit: *Il n'est point de serpent ni de monstres odieux Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux;* en prose il aurait dit, il *n'y a* pas d'objet, même hideux, dont la peinture ou la sculpture ne puisse faire un objet agréable. 2) La joie et l'affliction font couler des *larmes*. Les *pleurs* sont tou-

Mais la gloire, Sire, d'être cher à son peuple, et de le rendre heureux, n'est environnée que de la joie et de l'abondance. Il ne faut point élever de statues et de colonnes superbes pour l'immortaliser: elle s'élève dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que l'airain et le bronze, parce que l'amour, dont il est l'ouvrage, est plus fort que la mort: le titre de conquérant n'est écrit que sur le marbre; le titre de Père du peuple est gravé dans les cœurs. Et quelle félicité [1] pour le souverain, de regarder son royaume comme sa famille, ses sujets comme ses enfants; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens et leurs personnes; et de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ses ancêtres sur le trône! La gloire des conquêtes et des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Mais de plus, Sire, si la gloire des conquérants vous touche, commencez par gagner les cœurs de vos sujets: cette conquête vous répond de celle de l'univers. Un roi cher à une nation valeureuse comme la vôtre, n'a plus rien à craindre que l'excès de ses prospérités et de ses victoires.

LE MEME.

PERORAISON DE L'ELOGE DE DESCARTES.

Avec ses sentiments, son génie et sa gloire, il dut trouver l'envie à Stockholm, comme il l'avait trouvée à Utrecht, à la Haye et dans Amsterdam. L'envie le suivait de ville en ville et de climat en climat. Elle avait franchi les mers avec lui; elle ne cessa de le poursuivre que lorsqu'elle vit entre elle et lui un tombeau. Alors

jours marqués par une émotion violente. La sensibilité, la tendresse répandent des *larmes*; le désespoir, les passions violentes ne versent que des *pleurs*. On dit une *larme*, et non pas un *pleur*; par la raison qu'il y a dans les pleurs une sorte d'abondance. Roubaud. 1) *La félicité* est une jouissance intime du *bonheur* et de la *prospérité*.

elle sourit un moment sur sa tombe, et courut dans Paris, où la renommée lui dénonçait Corneille et Turenne.

Hommes de génie, de quelque pays que vous soyez, voilà votre sort. Les malheurs, les persécutions, les injustices, le mépris des cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux, ou de ceux qui croiront, l'être, l'indigence, l'exil, et peut-être une mort obscure à cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que, pour cela, vous renonciez à éclairer les hommes? non, sans doute, et quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres? [1] Etes-vous les maîtres de dompter votre génie, et de résister à cette impulsion rapide et terrible qu'il vous donne? N'êtes-vous pas nés pour penser, comme le soleil pour répandre la lumière? N'avez-vous pas reçu, comme lui, votre mouvement? Obéissez donc à la loi qui vous domine, et gardez-vous de vous croire infortunés. Que sont tous vos ennemis auprès de la vérité? Elle est éternelle, et le reste passe. La vérité fait votre récompense; elle est l'aliment de votre génie; elle est le soutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou insensés, ou indifférents, ou barbares, vous persécutent ou vous méprisent; mais dans le même temps, il y a des âmes avec qui les vôtres correspondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez qu'elles souffrent et pensent avec vous; songez que les Socrate et les Platon, morts il y a deux mille ans, sont vos amis; songez que dans les siècles à venir il y aura d'autres âmes qui vous entendront [2] de même, et que leurs pen-

1) On dit, vous êtes le maître d'aller où il vous plaira, pour dire, il vous est libre d'aller etc. — Il n'est pas maître de lui; il ne se possède pas. — On s'est rendu maître du feu, on en a arrêté les progrès. — Il est passé maître, il est reçu avec les formes ordinaires dans le corps de son métier. — Il a trouvé son maître, il a trouvé qn. plus fort, plus savant que lui. — *Tel maître, tel valet. Nul ne peut servir deux maîtres à la fois.* 2) *Entendre* regarde la valeur des termes; il s'applique à la

sées seront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple et qu'une famille avec tous les grands hommes qui furent autrefois, ou qui seront un jour. Votre sort n'est pas d'exister dans un point de l'espace ou de la durée. Vivez pour tous les pays et pour tous les siècles; étendez votre vie sur celle du genre humain; portez vos idées encore plus haut: ne voyez-vous point le rapport qui est entre Dieu et votre âme? prenez devant lui cette assurance qui sied si bien à un ami de la vérité. Quoi! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, et vous seriez malheureux! Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'ose encore vous le promettre, non point faible et incertain, comme il l'est pendant ce rapide instant de la vie, mais universel et durable pendant la vie des siècles. Voyez la postérité qui s'avance, et qui dit à chacun de vous: Essuie tes larmes; je viens te rendre justice et finir tes maux; c'est moi qui fais la vie des grands hommes; c'est moi qui ai vengé Descartes de ceux qui l'outrageaient; c'est moi qui, du milieu des rochers et des glaces, ai transporté ses cendres dans Paris; c'est moi qui flétris les calomniateurs et anéantis les hommes qui abusent de leur pouvoir; c'est moi qui regarde avec mépris ces mausolées élevés dans plusieurs temples à des hommes qui n'ont été que puissants, et qui honore comme sacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. Souviens-toi que ton âme est immortelle, et que ton nom le sera. Le temps fuit, les moments se succèdent, le songe de la vie s'écoule.

clarté du discours, à la délicatesse des expressions, au ton dont on parle; tout cela s'entend. *Comprendre* a rapport à la nature des choses qu'on explique; il se dit des leçons, des principes, des choses spéculatives. *Concevoir* regarde plus particulièrement l'ordre et le dessein de ce qu'on se propose; il se dit des projets, des plans et de tout ce qui dépend de l'imagination. On *entend* les langues; on *comprend* les sciences; et l'on *conçoit* ce qui regarde les arts. Il est difficile *d'entendre* ce qui est énigmatique, de *comprendre* ce qui est abstrait, et de *con-*

Attends, et tu vas vivre; et tu pardonneras à ton siècle ses injustices, aux oppresseurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choisi pour instruire et pour éclairer les hommes.

THOMAS.

L'HOMME DE LETTRES.

C'est celui dont la profession principale est de cultiver sa raison pour ajouter à celle des autres [1]. C'est dans ce genre d'ambition, qui lui est particulier, qu'il concentre toute l'activité, tout l'intérêt que les autres hommes dispersent sur les différents objets qui les entraînent tour à tour. Jaloux d'étendre et de multiplier ses idées, il remonte dans les siècles, et s'avance au travers des monuments épars de l'antiquité, pour y recueillir, sur des traces souvent presque effacées, l'âme et la pensée des grands hommes de tous les âges. Il converse avec eux dans leur langue, dont il se sert pour enrichir la sienne. Il parcourt le domaine de la littérature étrangère, dont il remporte des dépouilles honorables au trésor de la littérature nationale.

Doué de ces organes heureux qui font aimer avec passion le beau et le vrai en tout genre, il laisse les esprits étroits et prévenus s'efforcer [2] en vain de plier à une même mesure tous les talents et tous les caractères, et il jouit de la variété féconde et sublime de la nature dans les différents moyens qu'elle a donnés à ses favoris pour charmer les hommes, les éclairer et les servir. C'est pour lui surtout que rien n'est perdu

cevoir ce qui est confus. Girard. Il entend à demi-mot, il comprend ce qu'on veut lui dire, dès qu'on a commencé de parler. — *A bon entendeur demi-mot.* — *L'entente est au diseur.* 1) On dit *autres* quand il y a relation des personnes, et il faut dire *autrui* quand il n'y a point de relation. Il ne faut pas désirer le bien d'*autrui*. Il ne faut pas ravir le bien des uns pour le donner aux *autres*. Il ne faut pas faire à *autrui* ce que nous ne voulons pas qui nous soit fait. 2) *S'efforcer* demande *de*

de ce qui se fait de bon et de louable; c'est pour une oreille telle que la sienne que Virgile a mis tant de charmes dans l'harmonie de ses vers; c'est pour un juge aussi sensible, que Racine répandit un jour si doux dans les replis des âmes tendres, que Tacite jeta des lueurs affreuses dans les profondeurs de l'âme des tyrans; c'est à lui que s'adressaient Montesquieu quand il plaidait pour l'humanité, Fénélon quand il embellissait la vertu. Pour lui toute vérité est une conquête, tout chef-d'œuvre est une jouissance.

Accoutumé à puiser également dans ses réflexions et dans celles d'autrui, il ne sera ni seul dans la retraite, ni étranger dans la société: enfin, quel que soit le travail où il s'applique, soit qu'il marche à pas mesurés dans le monde intellectuel des spéculations mathématiques, ou qu'il s'égare dans le monde enchanté de la poésie; soit qu'il attendrisse les hommes sur la scène, ou qu'il les instruise dans l'histoire; en portant ses tributs au temple des Arts, il ne cherchera pas à renverser ses concurrents dans sa route, ni à déshonorer leurs offrandes pour relever le prix de la sienne; il ne détournera pas des triomphes d'autrui son œil consterné; les cris de la renommée ne seront pas pour son âme un bruit importun; et, au lieu que la médiocrité inquiète et jalouse gémit de tous les succès, parce que le champ du génie se rétrécit sans cesse à ses faibles yeux, le véritable homme de lettres, le parcourant d'un regard plus vaste et plus sûr, y verra toujours un monument à élever, et une place à obtenir.

LA HARPE.

devant un infinitif, lorsqu'il signifie employer ses facultés intellectuelles pour parvenir à une fin. Vous *vous efforcez d'*être plaisant, mais ce n'est pas le moyen de l'être. On doit *s'efforcer* par ses bonnes oeuvres *de* se rendre agréable à Dieu. — Il prend *à*, lorsqu'il signifie employer toute sa force à faire qu. ch. Il *s'est efforcé à* crier.

SUR LA BANQUEROUTE.

Au milieu de tant de débats tumultueux, [1] ne pourrai-je donc vous ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples? Daignez, messieurs, daignez me répondre. Le ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle? Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggraverait le péril; qu'un jour, une heure, un instant pouvait le rendre mortel? Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il propose? (Oui, s'écrie une voix.) Je conjure celui qui répond *oui*, de considérer que son plan n'est pas connu, qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur a pu se tromper; que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il ne l'est pas; que quand tout le monde a tort, tout le monde a raison; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances. Et moi aussi je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles; mais le ciel me préserve, dans une situation si critique, d'opposer les miens aux siens! Vainement je les tiendrais pour préférables: on ne rivalise point en un instant une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu, et, s'il faut tout dire, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun autre mortel.

Il faut donc en revenir au plan de M. Necker. Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs? Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles: voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la délibération? Manquer le moment décisif, acharner notre amour propre à changer [1] quelque chose à un plan que nous n'avons pas même conçu, et diminuer, par notre intervention indiscrète, l'influence d'un ministre dont le crédit financier est, et doit être plus grand que le nôtre. Messieurs, certainement il n'y a là ni sagesse, ni prévoyance; mais du moins y a-t-il de la bonne foi.

Oh! si les déclarations les plus solennelles ne garantissaient pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme mot de banqueroute, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas! ignorés de nous-mêmes, qui nous font si imprudemment reculer, au moment de proclamer l'acte du plus grand dévoûment, certainement inefficace, s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné: je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt, je leur dirais: qu'est-

1) Les besoins de l'état avaient engagé M. Necker à proposer en 1789, le 24 Sept., la contribution du quart des biens de chaque citoyen. Cette mesure paraissait extrême à beaucoup de députés qui voulaient qu'on examinât le plan du ministre des finances. Un impôt extraordinaire était nécessaire, et Mirabeau, quoique connu pour être ennemi de M. Necker, opinait à s'en rapporter entièrement à lui pour le mode d'imposition. Les moments étaient chers. Mirabeau avait déjà parlé trois fois. Il était quatre heures du soir, rien ne se décidait et l'on était prêt à renvoyer encore l'affaire au comité. Il reprit alors la parole une quatrième fois, et improvisa ce discours, qui produisit un si grand effet, que le décret passa à l'unanimité. 1) Dans le sens de quitter une ch. pour en prendre une autre à la place, ce verbe demande la prép. *pour*, ou la prép. *contre:* Il a changé sa vieille vaisselle *pour* de la neuve. Il a changé ses tableaux *contre* des meubles. — On *échange* les ratifications d'un traité; on *échange* des marchandises et, en général, des valeurs. On *troque* des marchandises, mais proprement des choses de service, des effets, des chevaux, des usten-

ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts?... Mes amis, écoutez un mot, un seul mot.

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir: il faut le combler ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français: choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes; précipitez-les dans l'abîme: il va [1] se refermer.... Vous reculez d'horreur.... Hommes inconséquents! hommes pusillanimes! Eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable, gratuitement criminel? car enfin cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible, ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime?

siles. Le marchand *troque* une ch. contre une autre, lorsqu'il n'y a point eu d'argent déboursé. *Changer* s'emploie avec la prép. *contre* dans le sens de troquer. Roubaud. Dans le sens de transmuer une ch. en une autre, changer demande la prép. *en*. Aux noces de Cana J. C. changea l'eau en vin. La médisance change les vertus *en* vices. 1) Aller devient souvent auxiliaire pour marquer un futur prochain. Je vais écrire. Le sermon va commencer. Le jour va finir. Nous allons voir ce qu'il va dire. — On l'emploie quelquefois pour donner plus de

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse? Non, vous périrez, et dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons.... J'entends parler de patriotisme, d'invocation du patriotisme, d'élans du patriotisme. Ah! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède! Eh! Messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris qu'inspirera sa stupidité. Oui, Messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est l'intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus comme autrefois: Donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus: Eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la main-

force à l'expression. N'allez pas vous imaginer, se dit pour, ne vous imaginez pas. N'allez pas vous aviser (ne vous avisez pas) de partir aujourd'hui. — Il se dit d'une chose qui était sur le point d'être faite: j'allais vous trouver lorsqu'une forte pluie survint. — Cela ne va pas comme votre tête, cela ne va pas comme vous pensez. Il va comme on le mène, il est faible et ne fait rien de lui-même. Il n'y va pas de main-morte, il frappe de toute sa force. Cela va tout seul, cette affaire est sans difficulté. Cela va sans dire, c'est une chose incontestable. Tout y va la paille et le blé, on n'épargne rien. *Au long aller petit fardeau pèse. Les premiers vont devant.*

tenir, si dès votre premier pas vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus, si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution? Je vous dis: Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle; et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subside extraordinaire, et que puisse-t-il être suffisant! Votez-le, parce que [1] si vous avez des doutes sur les moyens, doutes vagues et non éclaircis, vous n'en avez pas sur sa nécessité, et sur notre impuissance à le remplacer: votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que vous seriez comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps; le malheur n'en accorde pas. Eh! Messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles, ou dans les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés: *Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère!* et certainement il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome: mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de vous consumer, vous, vos propriétés, votre honneur: et vous délibérez!

MIRABEAU.

1) *Parce que* s'emploie pour motiver ce que l'on vient d'exposer: il faut profiter du temps, *parce que* sa perte est irréparable, et *que* celui qui s'envole ne revient plus. — *Puisque* est plus insinuant et plus doux; il a l'avantage de pouvoir se placer tantôt avant, tantôt après la proposition qu'on veut faire recevoir; placé devant, il dispose l'esprit à ne point s'effaroucher de ce qu'il va entendre: *puisque* ceux qui nous ont prédécédés, nous ont fait place, il nous faut bien nous résigner à faire place à ceux qui doivent nous remplacer. Placé après la proposition, il semble en faire partie, lui ôter ce qu'elle a de dogmatique, et ne la présenter que comme une vérité qui n'a rien de nouveau; il faudra bien se résoudre à suivre les préceptes divins, *puisque* notre bonheur en dépend. *Car* a qu. ch. de plus ferme. En s'en servant on a l'air de ne pas permettre le doute: nous mourrons, *car* nos pères sont morts. De Flagis. 1) Il parle de haut, il parle avec audace. On dit d'un homme qu'il est haut en parole, qu'il a le verbe haut, pour dire, qu'il parle d'une manière arrogante, audacieuse. 2) Dans le sens fig., et signifiant joindre une ch. avec une autre, mêler régit *à*. Mêlez l'agréable *à* l'utile. — Dans le sens propre, et signifiant brouiller ensemble plusieurs ch., mêler demande *avec*. Il mêle de l'eau *avec* du vin.

Modèle d'exercice.

Non, l'on ne délibéra plus: des cris d'enthousiasme attestèrent la victoire de l'orateur, et la France vit aussi dans son sein ces grands triomphes de l'éloquence publique, ces grandes scènes nationales, qui, dans l'histoire des anciens, nous semblaient des prodiges d'un autre monde, faits pour ne jamais appartenir au nôtre. Ceux qui les ont étudiés, ne retrouvent-ils pas ici le talent des Cicéron et des Démosthène, mais plus particulièrement encore la manière de ce dernier; cette accumulation graduée de moyens, de preuves et d'effets, cet art de s'insinuer d'abord dans l'esprit des auditeurs en captivant l'attention, de la redoubler par des suspensions ménagées, de la frapper par de violentes secousses? Mirabeau procède ici comme ces grands maîtres; il fait briller d'abord la lumière du raisonnement; il subjugue la pensée; il fouille ensuite plus avant, et va remuer les passions secrètes jusqu'au fond de l'âme, l'intérêt, la crainte, l'espérance, l'amour-propre; il frappe partout; et quand il se sent enfin le plus fort, voyez alors comme il parle de haut, [1] comme il domine, comme il mêle [2] l'ironie à l'indignation, comme en récapitulant les motifs, il porte les derniers coups!

LA HARPE.

MORCEAUX PHILOSOPHIQUES.

LA GRANDEUR DE LA NATURE.

La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui, et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnaître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais, si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre; elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait [1] imperceptible dans l'ample sein de la nature; nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perd dans cette pensée.

1) Trait, en peinture, signifie une ligne. Le trait doit être léger dans les lumières, et ressenti dans les ombres. Il copie trait pour trait, il copie exactement. Il écrit son nom tout d'un trait. Passez un trait de plume sur ce mot. Ce fils a tous les traits de son père. — Voilà un trait d'ami; un trait de perfidie; un trait noir. — Cet ouvrage est plein de trait, de pensées vives. C'est un trait satirique. Cet homme a du trait, il est fécond en traits saillants. — Il partit comme un trait, comme un trait d'arbalète. — On scie le bois à deux traits, chaque bûche en trois morceaux.

Mais, pour présenter à l'homme un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. [1] Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines, des humeurs dans ce sang, des vapeurs dans ces gouttes... Qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver?

PASCAL.

LE GENIE ET LE TALENT.

Le *talent* est une disposition particulière et habituelle à réussir dans une chose à l'égard des lettres, il consiste dans l'aptitude à donner aux sujets que l'on traite et aux idées qu'on exprime une forme que l'art approuve et dont le goût soit satisfait: l'ordre, la clarté, l'élégance, la facilité, le naturel, la correction, la grâce même, sont le partage du talent. Le *génie* est une sorte d'inspiration fréquente, mais passagère; et son attribut est le don de créer. Il s'ensuit que l'homme de génie s'élève et s'abaisse tour à tour, selon [2]

1) Délicat est opposé à grossier. Teint délicat; peau délicate. — En parlant de la santé il est opposé à robuste. Cet enfant est extrêmement délicat; il a la poitrine délicate; une santé délicate. — Il est engagé dans une affaire délicate (difficile et dangereuse). Vous êtes bien délicat (difficile à contenter). *Les délicats sont malheureux.* 2) Dans le style de la conversation, selon se met quelquefois absolument sans régime, pour dire, selon les occurences, selon les différentes dispositions des cho-

que l'inspiration l'anime ou l'abandonne. Il est souvent inculte parce qu'il ne se donne pas le temps de perfectionner: il est grand dans les grandes choses, parce qu'elles sont propres à réveiller cet instinct sublime, et à la mettre en activité; il est négligé dans les choses communes, parce qu'elles sont au-dessous de lui, et n'ont pas de quoi l'émouvoir. Si cependant il s'en occupe avec une attention forte, il les rend nouvelles et fécondes, parce que cette attention qui couve les idées, les pénètre, si j'ose le dire, d'une chaleur qui les vivifie et les fait germer, comme le soleil fait germer l'or dans les veines du rocher.....

Si l'on demande à présent quelle est la différence de la création du *génie* et de la production du *talent*, l'homme éclairé, sensible, versé dans l'étude de l'art, n'a pas besoin qu'on le lui dise; et le grand nombre même des hommes cultivés est en état de le sentir. La production du *talent* consiste à donner la forme, et la création du *génie* à donner l'être; le mérite de l'une est dans l'industrie, [1] le mérite de l'autre est dans l'invention; le *talent* veut être apprécié par les détails, le *génie* nous frappe en masse. Pour admirer le cinquième livre de l'*Énéide* il faut le lire; pour admirer le second et le quatrième, il suffit de s'en souvenir même confusément. L'homme de *talent* pense et dit les mêmes choses qu'une foule d'hommes auraient pensées et dites; mais il les présente avec plus d'avantage, il les choisit avec plus de goût, il les dispose [2] avec plus

ses, des personnes etc. Croyez-vous que cette entreprise lui réussisse? c'est selon. 1) L'*industrie* est un tour ou une adresse de la conduite; Le *savoir-faire* est un avantage d'art ou de talent qui s'acquiert par pénétration. On nomme chevaliers d'*industrie* ceux qui, sans biens, sans métier, vivent aux dépens d'autrui; il ne se dit qu'en mauvaise part. Girard. — L'*ingénieux* imagine; l'*industrieux* trouve les moyens d'exécution; l'*adroit* les emploie et réussit, guidé, secondé par les autres. Boiste. 2) Dieu a disposé (arrangé) dans un ordre merveilleux

d'art, il les exprime avec plus de finesse et de grâce: l'homme de *génie*, au contraire, a une façon de voir, de sentir, de penser, qui lui est propre. Si c'est un plan qu'il a conçu, l'ordonnance en est surprenante, et ne ressemble à rien de ce qu'on a fait avant lui. S'il dessine des caractères, leur singularité frappante, leur étonnante nouveauté, la force avec laquelle il en exprime tous les traits, la rapidité et la hardiesse dont il en trace les contours, l'ensemble et l'accord qui se rencontrent dans ces conceptions soudaines, font dire qu'il a créé des hommes; et s'il les groupe, leurs contrastes, leurs rapports, leur action, leur réaction mutuelle sont encore, par leur vérité rare, une sorte de création: dans les détails, il semble dérober à la nature des secrets qu'elle n'a révélés qu'à lui; il pénètre plus avant dans notre cœur que nous n'y pénétrions nous-mêmes avant qu'il nous eût éclairés; il nous fait découvrir en nous et hors de nous comme de nouveaux phénomènes.

S'il veut agir sur la pensée et subjuguer l'entendement, il donne à ses raisons un poids, une force d'impulsion à laquelle rien ne résiste. S'il veut agir sur l'âme, [1] il l'attaque, il l'ébranle, il l'agite en tous sens avec tant de vigueur et de violence, il la tourmente si impérieusement, soit du frein, soit de l'aiguillon, qu'il vient à bout de la dompter. S'il peint les passions, il donne à leurs ressorts une force qui nous étonne, à leurs mouvements des retours [2] dont le naturel nous confond; dans le moment où nous croyons leur

toutes les parties de l'univers. Les appartements de cette maison sont bien disposés. — Je ne puis disposer (je ne puis faire tout ce que je veux etc.) *de* ce qui ne m'appartient pas. L'*homme propose et Dieu dispose*. 1) L'homme insensible, celui qui a le coeur dur, tous ceux qui n'ont que des inclinations basses, n'ont pas d'*âme*; le poltron n'a pas de *coeur*. De Flagis. 2) Retour au figuré signifie changement. La fortune a ses retours. C'est un fâcheux retour de fortune. Il est perdu sans retour. Ils sont brouillés sans retour. — On dit d'un homme bi-

force et leur véhémence épuisées, son souffle y ajoute des degrés de chaleur dont le cœur humain est surpris d'être susceptible: [1] c'est la colère, la vengeance, l'ambition, l'amour, la douleur exaltée à son plus haut point, mais jamais au-delà; tout est vrai dans cette peinture, quoique tout y soit surprenant. S'il décrit les objets sensibles, il y fait remarquer des traits frappants qui jusqu'à lui nous avaient échappé, des accidents et des rapports sur lesquels nos regards ont glissé mille fois. Le commun des hommes regarde sans voir; l'homme de *génie* voit si rapidement que c'est presque sans regarder. S'il creuse le premier dans une mine, il en épuise les grandes veines, et il ne laisse que des filons; s'il se saisit d'un objet connu, il le pénètre si profondément, que ce champ, que l'on croyait usé, devient une terre féconde. Il fait sortir un fleuve de la même source d'où le talent ne tirait qu'un ruisseau; s'il s'enfonce dans les possibles, il y découvre des combinaisons à la fois si nouvelles et si vraisemblables, qu'à la surprise qu'elles causent se mêle en secret le plaisir de penser qu'on a vu ce qu'il feint, ou du moins qu'on a pu l'imaginer sans peine.

MARMONTEL.

DU JE NE SAIS QUOI.

Il y a quelquefois, dans les personnes ou dans les choses, un charme invisible, une grâce [2] naturelle, qu'on n'a pu définir, et qu'on a été

zarre, qu'il a de fâcheux retours. — Il signifie aussi quelquefois, reconnaissance, ou une sorte d'équivalent d'un bienfait reçu. L'amitié demande du retour. Un honnête homme oblige sans espérance d'aucun retour. Elle paie son amour d'un sincère retour. 1) *Susceptible* se dit des choses. *Capable* se dit des personnes. *Susceptible* ne s'emploie des personnes que dans le sens d'être trop prompt à s'offenser; et *capable* ne se dit des choses que dans cette acception: ce vase est *capable* de tenir six pintes. 2) Avoir de la *grâce* s'entend de la ch. et de la pers. La *bonne grâce* n'appartient qu'à la personne. Voyez p. 50.

forcé d'appeller le *je ne sais quoi*. Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise. Nous sommes touchés de ce qu'une personne nous plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire; et nous sommes agréablement surpris de ce qu'elle a su vaincre des défauts [1] que nos yeux nous montrent, et que le cœur ne croit plus: voilà pourquoi les femmes laides ont très-souvent des grâces, et qu'il est rare que les belles en aient; car une belle personne fait ordinairement le contraire de ce que nous avions attendu; elle parvient à nous paraître moins aimable: après nous avoir surpris en bien, elle nous surprend en mal; mais l'impression du bien est ancienne, celle du mal nouvelle: aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes passions, presque toujours réservées à celles qui ont des grâces, c'est-à-dire des agréments que nous n'attendions point, et que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grâce, et souvent l'habillement des bergères en a. Nous admirons la majesté des draperies de Paul Véronèse, mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphaël et de la pureté du Corrége. Paul Véronèse promet beaucoup, et paie [2] ce qu'il promet; Raphaël et le Corrége promettent peu et paient beaucoup, et cela nous plaît davantage.

Les grâces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage; car un beau vi-

1) Le *manque* est ce dont il s'en faut qu'une chose soit entière; le *défaut* est l'absence de la chose. Le *manque* d'esprit dit qu'on n'a pas la dose d'esprit ordinaire ou convenable. Le *défaut* d'esprit exprime une privation quelconque et même la nullité. — Par la *faute* on fait mal; par le *manquement*, on n'observe pas la règle: ainsi nous disons *manquement de foi, de respect, de parole:* nous ne disons pas *une faute de foi, de respect, de parole.* Roubaud. *Chacun a ses défauts. — Au défaut de* signifie à la place de. *Au défaut de* la force, le style de Fénélon a la correction et la grâce. *A défaut de* signifie *faute de.* Il se trouvait appelé à la succession de ce fief, *à*

sage paraît d'abord, et ne cache presque rien: mais l'esprit ne se montre que peu à peu, que quand il veut, et autant qu'il veut; il peut se cacher pour paraître, et donner cette espèce de surprise qui fait les grâces. Les grâces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manières; car les manières naissent à chaque instant, et peuvent à tous les moments créer des surprises: en un mot, une femme ne peut guère être belle que d'une façon, mais elle est jolie [1] de cent mille.

Comme la gêne et l'affectation ne sauraient nous surprendre, les grâces ne se trouvent ni dans les manières gênées ni dans les manières affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui est entre les deux extrémités; et l'âme est agréablement surprise de voir que l'on a évité les deux écueils. Il semblerait que les manières naturelles devraient être les plus aisées; ce sont celles qui le sont moins, car l'éducation, qui nous gêne, nous fait toujours perdre du naturel; or, nous sommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure, que lorsqu'elle est dans cette négligence ou même dans ce désordre qui nous cache tous les soins que la propreté n'a pas exigés, et que la seule vanité aurait fait prendre; et l'on n'a jamais de grâces dans l'esprit, que lorsque ce que l'on dit paraît trouvé et non pas recherché. Lorsque vous dites des choses qui vous ont coûté, vous pouvez

défaut d' héritier légitime. *A défaut de* ne s'emploie guère qu'au palais, excepté quand il est précédé d'un adj. possessif: *à mon défaut* ce sera mon frère qui viendra. *A son défaut* je vous servirai. 2) Il paie en même monnaie, il rend la pareille. Il paie en monnaie de singe, en gambades. Il paie de belles paroles. Je ne me paie pas de mots. — Il paie de sa personne, il fait son devoir dans une occasion dangereuse. — Il paie les violons, il paie les frais et les autres ont le plaisir. *Qui répond paie.* 1) Le *beau* est grand, noble, régulier. Le *joli* est délicat, mignon, agréable. Le *beau* étonne. Le *joli* séduit. Un *bel* homme est autre ch. qu'un *joli* homme.

bien faire voir que vous avez de l'esprit, [1] et non pas de grâces dans l'esprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyiez pas vous-même, et que les autres, à qui d'ailleurs quelque chose de naïf et de simple en vous ne promettait rien de cela, soient doucement surpris de s'en apercevoir. Ainsi les grâces ne s'acquièrent point; pour en avoir, il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf?

Une des plus belles fictions d'Homère, c'est celle de cette ceinture qui donnait à Vénus l'art de plaire. Rien n'est plus propre à faire sentir cette magie et ce pouvoir des grâces qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible, et qui sont distinguées de la beauté même. Or, cette ceinture ne pouvait être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvait convenir à la beauté majestueuse de Junon, car la majesté demande une certaine gravité, c'est-à-dire une contrainte opposée à l'ingénuité des grâces; elle ne pouvait bien convenir à la beauté fière de Pallas, car la fierté est opposée à la douceur des grâces, et d'ailleurs peut souvent être soupçonnée d'affectation.

MONTESQUIEU.

DE LA LOUANGE ET DE LA GLOIRE.

La louange, si désirée et si prodiguée sur la terre, n'est point et ne peut être une chose indifférente; elle est utile ou funeste; elle est tour à tour ce qu'il y a ou de plus noble ou de plus

Le sens du premier tombe sur la figure du corps et du visage. Le sens du second tombe sur l'humeur et sur les manières d'agir. — Qui dit de *belles* ch. n'est pas toujours écouté avec attention. Sa conversation est quelquefois trop savante. La conversation de celui qui dit de *jolies* choses est toujours enjouée, on l'entend avec plaisir. Beauzée. Girard. 1) Tout ce que les hommes inventent dans les sciences et dans les arts, est *ouvrage de l'esprit*; les compositions des gens de lettres sont des *ouvrages d'esprit*. Le Tartufe est un excellent *ouvrage d'esprit*.

vil. En société c'est le plus souvent un commerce de mensonges, [1] établi par la convention et le besoin de se plaire; alors elle nuit aux hommes, parce qu'elle les dispense d'avoir des vertus qu'ils auraient peut-être, [2] ou du moins qu'ils devraient avoir. Si c'est un instrument que l'intérêt emploie pour parvenir à la fortune, on doit la mépriser; si c'est la flatterie d'un esclave qui trompe un homme puissant, on doit la craindre. Mais quelquefois aussi c'est l'hommage que l'admiration rend aux vertus, ou la reconnaissance au génie; et, sous ce point de vue, elle est une des choses les plus grandes qui soient parmi les hommes. D'abord, par son autorité elle inspire un respect naturel pour celui qui la mérite et qui l'obtient; par sa justice, elle est la voix des nations qu'on ne peut séduire, des siècles qu'on ne peut corrompre; par son indépendance, l'autorité toute puissante ne peut l'obtenir, l'autorité toute puissante ne peut l'ôter; par son étendue, elle remplit tous les lieux; par sa durée, elle embrasse les siècles. On peut dire que par elle le génie s'étend, l'âme s'élève, [3] l'homme tout entier multiplie ses forces, et de là les travaux, les méditations sublimes, les idées du législateur, les veilles du grand écrivain; de là le sang versé [4] pour la patrie, et l'éloquence de l'orateur qui défend la liberté de sa nation.

1) *Dire un mensonge* et *faire un mensonge* n'ont pas toujours le même sens. *Dire des mensonges,* peut signifier quelquefois rapporter des mensonges dont on n'est pas l'auteur; il m'a conté toutes les nouvelles qui courent, il m'a dit des mensonges: au lieu que *faire des mensonges,* signifie toujours qu'on en est l'auteur. Un *diseur de mensonges* ne ment pas en contant des nouvelles, à moins qu'il ne les ait inventées lui-même. Un *faiseur de mensonges* est proprement un menteur. Bouhours. 2) On trouve quelquefois *peut-être,* ainsi que *possible* et *impossible,* employé avec le verbe pouvoir; mais c'est une négligence qu'il faut éviter. *Peut-être* avec le secours de ses amis *pourra-t-il* réussir. Dites: *Peut-être* réussira-t-il avec le secours de ses amis. Il est *impossible* qu'on *puisse*

Il ne faut donc pas s'étonner que les âmes ardentes et actives aient été toutes passionnées pour la gloire. On connaît le mot de Philippe, à qui un courtisan féroce conseillait de détruire Athènes: *Et par qui serons-nous loués?* Ces mêmes Athéniens étaient les maîtres et les tyrans d'Alexandre, qui était le maître du monde; c'était pour eux qu'il combattait, qu'il détrônait, qu'il faisait des rois. Il se précipitait sur le champ de bataille pour que les poëtes, les musiciens et les ouvriers d'Athènes dissent, en se promenant sur la place, qu'Alexandre était grand.

Ce sentiment est un aiguillon pour les uns et un frein pour les autres: *Souviens-toi,* disait un philosophe à un prince, *que chaque jour de ta vie est un feuillet de ton histoire.* Et il faudrait que tous les matins ce fût la première parole qu'on fît entendre aux princes à leur réveil. L'amour de la gloire veillerait autour d'eux pour en repousser les faiblesses et les vices, car tel est le caractère de ce sentiment, qu'il est fier, délicat, sévère à lui-même. A chaque pensée, à chaque action qu'il médite, il s'environne de témoins, l'univers est son censeur et la postérité son juge.

D'où naît ce sentiment? De la nature même de l'homme. Ambitieux et faibles, mélange d'imperfection et de grandeur, une estime étrangère peut seule justifier celle que nous tâchons [1] d'a-

s'imaginer quelle douleur lui causa cette mort. Dites: on ne peut s'imaginer quelle douleur lui causa cette mort. 3) On dit, élever *à* un rang, *à* un état, *à* une haute dignité, à de grands honneurs; mais on dira, élever *en* honneur, *en* dignité, parce qu'il n'y a rien entre *en* et le substantif. — Selon Vaugelas la phrase, élever les yeux *vers* le ciel, n'est point française, il faut dire, élever les yeux *au* ciel. 4) *Verser* se dit d'une liqueur qu'on met à dessein dans un vase. On a *versé* du vin dans votre verre, il faut le boire. *Répandre* se dit d'une liqueur qu'on laisse tomber sans le vouloir. Prenez garde de ne pas *répandre* du vin sur la nappe. Néanmoins on dit également *verser* ou *répandre* le sang; *verser* ou *répandre* des larmes. Boiste. Vailly. 1) Tâcher prend *à,* quand il

voir pour nous-mêmes. Elle met un prix à nos travaux, elle nous fait croire à nos vertus, elle nous rassure sur nos faiblesses; elle occupe de plus notre activité inquiète, qui a besoin de mouvement et qui cherche à se répandre au dehors. L'amour de la gloire nous pousse et nous précipite hors de nous. Nous échappons à l'ennui et à nous-mêmes, nous volons au-devant du temps, nous vivons où nous ne sommes pas. La calomnie siffle dans un coin, mais la gloire parcourt la terre; elle acquitte la dette du genre humain envers la vertu et le génie.

THOMAS.

LE BONHEUR DE LA VIE CHAMPETRE.

Nous avons tous un goût naturel pour la vie champêtre. Loin du fracas des villes et des jouissances factices que leur vaine et tumultueuse société peut offrir, avec quel plaisir vivement ressenti nous allons y respirer l'air de la santé, de la liberté, de la paix!

Une scène se prépare plus intéressante mille fois que toutes celles que l'art invente à grands frais pour vous amuser ou vous distraire. Du sommet de la montagne qui borne l'horizon, l'astre du jour s'élance brillant de tous ses feux. Le silence de la nuit n'est encore interrompu que par le chant plaintif et tendre du rossignol, ou le zéphyr léger qui murmure dans le feuillage, ou le bruit confus du ruisseau qui roule dans la prairie ses eaux étincelantes. Voyez-vous ces collines [1] se dépouiller par degrés du voile de pourpre qui les recèle, ces moissons mollement agitées se balancer au loin sous des nuances incer-

signifie viser à. Vous tâchez *à* m'embarrasser. Il tâche *à* me nuire. — Tâcher prend *de*, quand il signifie faire tous ses efforts pour parvenir à une fin. Il tâche *de* se débarrasser de ses dettes. 1) La *colline* est labourable à la charrue, pour l'ordinaire. Le *côteau* ne peut être travaillé qu'à bras d'homme, et ne peut être occupé que par des bois ou par des vignes. De Flagis.

taines, ces châteaux, [1] ces bois, ces chaumières, bizarrement groupés, s'élever du sein des vapeurs, ou se dessiner en traits ondoyants dans le vague azuré des airs? L'homme des champs s'éveille. Tandis que sa robuste compagne fait couler dans une urne grossière le lait de vos troupeaux, le voyez-vous ouvrir gaiement un pénible sillon, ou, la serpe à la main, émonder en chantant l'arbuste qui ne produit que pour vous ses fruits savoureux? Cependant le soleil s'avance dans sa carrière enflammée; l'ombre, comme une vague immense, roule et se précipite vers la gorge solitaire d'où s'échappent les eaux du torrent; le vent fraîchit, l'air s'épure; une abondante rosée tombe en perles d'argent sur le velours des fleurs, ou se résout en étincelles de feu sur la naissante verdure. Oh, combien votre âme est émue! quelle fraîcheur délicieuse pénètre alors vos sens! comme elles sont consolantes et pures les pensées du matin! [2] comme elles égaient le rêve mélancholique de la vie! en s'abandonnant à leurs douces erreurs, combien aisément on oublie, et les tristes projets de la grandeur, et les vaines jouissances de la gloire, et le mépris du monde et *sa froide injustice!*

Nous ne remarquons pas assez l'influence prodigieuse que la nature conserve encore sur nos âmes, malgré l'étonnante variété de nos goûts, et la profonde dépravation de nos penchants. Je ne sais, mais il me semble qu'à la campagne notre sensibilité devient et moins orgueilleuse [3] et plus

1) On dit proverbialement qu'il fait des châteaux en Espagne, qu'il bâtit des châteaux en l'air, pour dire qu'il s'occupe de chimères, qu'il repaît son esprit de rêveries fantastiques et bizarres. 2) On dit: hier matin, demain matin; mais il faut dire: hier au soir, demain au soir. 3) L'*orgueilleux* affiche la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le *glorieux*, rempli de vanité, cherche plus à s'établir dans l'opinion par les dehors; il veut paraître qu. ch. L'*avantageux* agit comme s'il était qu. ch. Le *fier* se communique peu; il croit qu'il est seul im-

vive; que nous y aimons nos amis avec plus de franchise, nos femmes avec plus de tendresse; que les jeux de nos enfants nous y intéressent davantage; que nous y parlons de nos ennemis avec moins d'aigreur, de la fortune avec plus d'indifférence. Est-ce en respirant la vapeur embaumée du soir, en se promenant à la lueur tranquille et douce de l'astre des nuits, qu'on peut ourdir une trame perfide, ou méditer de tristes vengeances? Ce berceau que vos mains ont planté, où le chèvrefeuille, le jasmin et la rose entrelacent leurs tiges odorantes, ne l'avez-vous orné avec tant de soin, que pour vous y livrer aux rêves pénibles de l'ambition? Dans cette solitude champêtre qu'ont habitée vos pères, dans cet asyle des mœurs, de la confiance et de la paix, que vous importent les vains discours des hommes, et leurs lâches intrigues, et leur haine impuissante, et leurs promesses trompeuses? Quelle impression peut encore faire sur votre âme le récit importun de leurs erreurs ou de leurs crimes? Au déclin d'un jour orageux, ainsi gronde la foudre dans le nuage flottant sur les bords enflammés de l'horizon, ainsi retentit le torrent qui ravage au loin une terre agreste et sauvage.

BERGASSE.

L'AMOUR DE LA PATRIE.

Aimer sa patrie, c'est faire tous ses efforts pour qu'elle soit redoutable au dehors et tranquille au dedans. Des victoires ou des traités

portant. Beauzée. — L'homme *haut* ne s'abaisse pas. L'homme *hautain* vous rabaisse; *hautain* se prend ordinairement en mauvaise part. On peut avoir le coeur *haut* avec beaucoup de modestie; on n'a point d'*humeur hautaine* sans un peu d'insolence. L'homme *altier* veut vous asservir plutôt que vous abaisser. La noblesse rend naturellement *haut*; la grandeur rend *hautain*; le pouvoir rend *altier*. Roubaud. — *Glorieux*, joint à un nom de ch., se prend toujours en bonne part. Il est bien *glorieux* (c'est une ch. bien glorieuse que) d'être utile à sa patrie.

avantageux lui attirent le respect des nations. Le maintien des lois et des mœurs peut seul affermir sa tranquillité intérieure; ainsi, pendant qu'on oppose aux ennemis de l'Etat des généraux et des négociateurs habiles, il faut opposer à la licence et aux vices qui tendent à tout détruire, des lois et des vertus qui tendent à tout rétablir: et de là quelle foule de devoirs, aussi essentiels qu'indispensables, pour chaque classe de citoyens, pour chaque citoyen en particulier!

O vous, qui êtes l'objet de ces réflexions, vous qui me faites regretter en ce moment de n'avoir pas une éloquence assez vive pour vous parler dignement des vérités dont je suis pénétré; vous enfin que je voudrais embraser de tous les amours honnêtes, parce que vous n'en seriez que plus heureux, souvenez-vous sans cesse que la patrie a des droits imprescriptibles et sacrés sur vos talents, sur vos vertus, sur vos sentiments et sur toutes vos actions; qu'en quelque état que vous vous trouviez, vous n'êtes que des soldats en faction, toujours obligés de veiller pour elle, et de voler à son secours au moindre danger!

Pour remplir [1] une si haute destinée, il ne suffit pas de vous acquitter des emplois qu'elle vous confie, de défendre ses lois, de connaître ses intérêts, de répandre même votre sang dans un champ de bataille ou dans la place publique. Il est pour elle des ennemis plus dangereux que les ligues des nations et les divisions intestines; c'est la guerre sourde et lente, mais vive et continue, que les vices font aux mœurs: guerre d'au-

21*

Joint à un nom de personne, glorieux se prend en bonne et mauvaise part. Il revient *glorieux* (couvert de gloire) et triomphant. Il a du mérite, mais il est trop *glorieux* (il a trop de vanité). 1) *Emplir* se dit communément des choses liquides. *Emplissez* de vin ce tonneau. *Emplissez* d'eau la carafe. *Remplir* se dit mieux des choses qui ne sont pas liquides. Il a *rempli* ses coffres d'or et d'argent. Il a *rempli* de blé tous ses greniers. Au fig. *remplir* est le seul dont on doive se servir. Il est très-digne de la place qu'il *remplit*. Boiste.

tant plus funeste que la patrie n'a par elle-même aucun moyen de l'éviter ou de la soutenir. Permettez qu'à l'exemple de Socrate, je mette dans sa bouche le discours qu'elle est en droit d'adresser à ses enfants:

"C'est ici que vous avez reçu la vie, et que de sages institutions ont perfectionné votre raison. Mes lois veillent à la sûreté du moindre des citoyens, et vous avez tous fait un serment formel ou tacite, de consacrer vos jours à mon service. Voilà mes titres: quels sont les vôtres, pour donner atteinte aux mœurs qui servent mieux que les lois de fondement à mon empire? Ignorez-vous qu'on ne peut les violer sans entretenir dans l'Etat un poison [1] destructeur; qu'un seul exemple de dissolution peut corrompre une nation, et lui devenir plus funeste que la perte d'une bataille; que vous respecteriez la décence publique, s'il vous fallait du courage pour la braver, et que le faste avec lequel vous étalez des excès qui restent impunis, est une lâcheté aussi méprisable qu'insolente?

"Cependant vous osez-vous approprier ma gloire, et vous enorgueillir aux yeux des étrangers, d'être nés dans cette ville qui a produit Solon et Aristide, de descendre de ces Héros qui ont fait si souvent triompher mes armes. Mais quels rapports y a-t-il de communs entre ces sages et vous? Je dis plus: qu'y a-t-il de commun entre vous et vos aïeux? Savez-vous qui sont les

1) Le *venin* est dans la chose, et la chose elle-même est un *poison*. La ciguë est un *poison*, le suc qu'on en exprime en est le *venin*. On ne dit pas qu'un animal est un *poison*, il n'a que du *venin;* car sa qualité n'est pas d'empoisonner comme aliment. Mais la plante qui détruit l'animal qui la mangerait comme une autre plante, est un *poison*. Le *venin* est la qualité maligne de la chose: le *poison* est le contraire de l'aliment. La nature donne seule le *venin*; l'art prépare les *poisons*. Beauzée. Roubaud. — *Venimeux* ne se dit proprement que des animaux, ou des choses qui sont infectées du venin de quelque animal; et *vénéneux* ne se dit que des plantes. Les

compatriotes et les enfants de ces grands hommes? les citoyens vertueux, dans quelque état qu'ils soient nés, dans quelque intervalle de temps qu'ils puissent naître.

"Heureuse leur patrie, si, aux vertus dont elle s'honore, ils ne joignaient pas une indulgence qui concourt à sa perte! Ecoutez ma voix à votre tour, vous qui, de siècle en siècle, perpétuez la race des hommes précieux à l'humanité. J'ai établi des lois contre les crimes; je n'en ai point décerné contre les vices, parce que ma vengeance ne peut être qu'entre vos mains, et que vous seuls pouvez les poursuivre par une haine vigoureuse. Loin de la contenir dans le silence, il faut que votre indignation tombe en éclats sur la licence qui détruit les mœurs, sur les violences, les injustices et les perfidies qui se dérobent à la vigilance des lois, sur la fausse [1] probité, la fausse modestie, la fausse amitié et toutes ces viles impostures qui surprennent l'estime des hommes; et ne dites pas que les temps sont changés, et qu'il faut avoir plus de ménagements pour le crédit des coupables: une vertu sans ressources est une vertu sans principes; dès qu'elle ne frémit pas à l'aspect des vices, elle en est souillée. Songez quelle ardeur s'emparerait de vous, si tout à coup on vous annonçait que l'ennemi prend les armes, qu'il est sur vos frontières, qu'il est à vos portes. Ce n'est pas là qu'il se trouve aujourd'hui; il est au milieu de vous, dans le sénat, dans les

animaux *venimeux* font le mal par eux-mêmes, les plantes *vénéneuses* perpétuent, par leur fécondité naturelle, les causes du mal qu'elles peuvent faire. Au figuré les mots suivent le sens propre autant qu'il est possible. Beauzée.
1) Une *fausse clef* est une clef dont on fait un usage illicite. Une *clef fausse* n'est pas propre à la serrure; cependant cette locution est peu usitée. Voyez p. 96. — Une *fausse corde* est une corde qui n'est pas montée au ton qu'il faut. Une *corde fausse* est une corde qui ne peut jamais s'accorder avec une autre. — Un *faux accord* choque l'oreille, parce que les sons, quoique justes, ne forment pas un ensemble harmonieux. Un *accord faux*

assemblées de la nation, dans les tribunaux, dans vos maisons. Ses progrès sont si rapides, qu'à moins que les Dieux ou les gens de bien n'arrêtent ses entreprises, il faudra bientôt renoncer à tout espoir de réforme et de salut."

Si nous étions sensibles aux reproches que nous venons d'entendre, la société, devenue par notre excessive condescendance un champ abandonné aux tigres et aux serpents, serait le séjour de la paix et du bonheur. Ne nous flattons pas de voir un pareil changement: beaucoup de citoyens ont des vertus; rien de si rare qu'un homme vertueux, parce que, pour l'être en effet, il faut avoir le courage de l'être dans tous les temps, dans toutes les circonstances, malgré tous les obstacles, au mépris des plus grands intérêts.

Mais si les âmes honnêtes ne peuvent pas se confédérer contre les hommes faux [1] et pervers, qu'elles se liguent du moins en faveur des gens de bien; qu'elles se pénètrent surtout de cet esprit d'humanité qui est dans la nature, et qu'il serait temps de restituer à la société, d'où nos préjugés et nos passions l'ont banni. Il nous apprendrait à n'être pas toujours en guerre les uns avec les autres, à ne pas confondre la légèreté de l'esprit avec la méchanceté du cœur, à pardonner les défauts, à éloigner de nous ces préventions et ces défiances, sources funestes de tant de dissensions et de haines. Il nous apprendrait aussi que la bienfaisance s'annonce moins par une

est celui dont les intonations ne sont pas justes. — Une *fausse porte* est une issue ménagée pour se dérober aux importuns sans être vu. En t. de guerre, porte peu apparente qui introduit dans un faubourg. Une *porte fausse* est un simulacre de porte. — Un tableau est dans *un faux jour*, quand il est éclairé du sens contraire à celui que le peintre a supposé dans son sujet. Il y a *un jour faux* dans un tableau, quand une partie y est éclairé contre nature. Duvivier. Boiste. 1) Quoique *faux* aime à précéder son subst., on dit toujours, que c'est un homme faux, qu'il a l'esprit faux, et, en t. de peinture, que c'est un effet faux, un coloris faux, un dessin faux.

protection distinguée et des libéralités éclatantes, que par le sentiment qui nous intéresse aux malheureux. Vous voyez tous les jours des citoyens qui gémissent dans l'infortune, d'autres qui n'ont besoin que d'un mot de consolation, et d'un cœur qui se pénètre de leurs peines; et vous demandez si vous pouvez être utiles aux hommes, et vous demandez si la nature nous a donné des compensations pour les maux dont elle nous afflige. Ah! si vous saviez quelles douceurs elle répand dans les âmes qui suivent ses inspirations! Si jamais vous arrachez un homme de bien à l'indigence, au trépas, [1] au déshonneur, j'en prends à témoin les émotions que vous éprouverez; vous verrez alors qu'il est dans la vie des moments d'attendrissement qui rachètent des années [2] de peines. C'est alors que vous aurez pitié de ceux qui s'alarmeront de vos succès, ou qui les oublieront après en avoir recueilli le fruit.

Ne craignez point les envieux; ils trouveront leur supplice dans la dureté de leur caractère; car l'envie est une rouille qui ronge le fer. Ne craignez pas la présence des ingrats; ils fuiront la vôtre, ou plutôt ils la rechercheront, si le bienfait qu'ils ont reçu de vous fut accompagné et suivi de l'estime et de l'intérêt; car si vous avez abusé de la supériorité qu'il vous donne, vous êtes coupables, et votre protégé n'est qu'à plaindre. On a dit quelquefois: Celui qui rend un service doit l'oublier; celui qui le reçoit, s'en souvenir; et moi je vous dis que le second s'en souviendra, si le premier l'oublie. Et qu'importe que je me

1) *Trépas* est poétique, et emporte dans son idée le passage d'une vie à l'autre. *Mort* est du style ordinaire, et signifie précisément la cessation de vivre. *Décès* est d'un style plus recherché, tenant un peu de l'usage du palais, et marquant proprement le retranchement du nombre des mortels. Roubaud. 2) On dit un *an*, deux *ans*, mille *ans*, pour marquer simplement l'époque et la durée; mais, lorsqu'il s'agit de marquer ou l'ordre des événements, ou quelque circonstance importante, on dit: *année*: il est dans sa vingtième *année*. Une bonne et

trompe? Est-ce par intérêt qu'on doit faire le bien?

BARTHELEMY.

L'INSTINCT DE LA PATRIE.

Le plus beau, le plus moral des instincts, c'est l'*amour de la patrie.* Si cette loi n'était soutenue par un miracle toujours subsistant, et auquel, comme à tant d'autres, nous ne faisons aucune attention, les hommes se précipiteraient dans les zones tempérées, en laissant le reste du globe désert. On peut se figurer quelles calamités résulteraient de cette réunion du genre humain sur un seul point de la terre. Afin d'éviter ces malheurs, la Providence a, pour ainsi dire, attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invincible: les glaces de l'Islande et les sables embrasés de l'Afrique ne manquent point d'habitants.

Il est même digne de remarque, que plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui revient au même, plus on a souffert de persécutions dans ce pays, plus il a de charmes pour nous. Chose étrange et sublime qu'on s'attache par le malheur, et que l'homme qui n'a perdu qu'une chaumière, soit celui-là même qui regrette davantage le toit paternel! La raison de ce phénomène, c'est que la prodigalité d'une terre trop fertile détruit, en nous enrichissant, la simplicité des liens naturels qui se forment de nos besoins; quand on cesse d'aimer

heureuse *année.* Nos belles *années* passent bien vite. La suite des *années.* Un grand nombre d'*années.* Des *années* de sécheresse. On dira bien cinq *ans* de guerre; mais cinq *années* de guerre appuiera davantage sur la circonstance du temps. On dit en saluant, bon jour, bon *an;* on dit aussi le nouvel *an.* — L'*année dernière* signifie l'année qui précède immédiatement celle où l'on parle: j'ai beaucoup voyagé l'*année dernière. La dernière année* signifie la dernière des années, dans une période dont on parle: la *dernière année* de son règne. Duvivier.

ses parents, parce qu'ils ne nous sont plus nécessaires, on cesse en effet d'aimer sa patrie.

Tout confirme la vérité de cette remarque. Un Sauvage tient plus à sa hutte, qu'un prince à son palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne, que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger écossais s'il voudrait changer son sort contre le premier potentat de la terre? Loin de sa tribu chérie, il en garde partout le souvenir; partout il redemande ses troupeaux, ses torrents, ses nuages. Il n'aspire qu'à manger le pain d'orge, à boire le lait de la chèvre, à chanter dans la vallée ces ballades que chantaient aussi ses aïeux. Il dépérit, s'il ne retourne au lieu [1] natal. C'est une plante de la montagne, il faut que sa racine soit dans le rocher; elle ne peut prospérer, si elle n'est battue des vents et des pluies: la terre, les abris, et le soleil de la plaine, la font mourir. Avec quelle joie il reverra son toit de bruyère! comme il visitera les saintes reliques de son indigence!

Doux trésors! se dit-il; chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends: sortons de ces riches palais,
Comme l'on sortirait d'un songe.

Qu'y a-t-il de plus heureux que l'Esquimaux dans son épouvantable patrie? que lui font les fleurs de nos climats auprès des neiges du Labrador, nos palais auprès de son trou enfumé?

1) *Lieu* marque un total d'espace: *endroit* n'indique proprement que la partie d'un espace plus étendu: *place* insinue une idée d'ordre. Paris est le *lieu* du monde le plus agréable. Les espions vont dans tous les *endroits* de la ville. On est dans le *lieu.* On cherche l'*endroit,* par exemple l'*endroit* d'un livre cité. On occupe la place. Girard. — *Endroit* se dit populairement du lieu où un homme est né. Cet homme est de mon *endroit.* Il est allé dans son *endroit.* — *Lieu* se dit quelquefois d'un certain endroit désigné. A vendre une maison située à V. etc.... S'ad., pour voir la propriété, sur *les lieux,* etc. Un violent incendie a éclaté hier. Le roi, accouru

Il s'embarque au printemps avec son épouse, sur quelque glace flottante. Entraîné par les courants, il s'avance en pleine mer sur ce trône du Dieu des tempêtes. La montagne balance sur les flots ses sommets lumineux et ses arbres de neige; les loups marins se livrent à l'amour dans ses vallées, et les baleines accompagnent ses pas sur l'Océan. Le hardi sauvage, dans les abris de son écueil mobile, presse sur son cœur la femme que Dieu lui a donnée, et trouve avec elle des joies inconnues, dans ce mélange de voluptés et de périls.

Ce Barbare a d'ailleurs de fort bonnes raisons pour préférer son pays et son état aux nôtres. Toute dégradée que nous paraisse sa nature, on reconnaît, soit en lui, soit dans les arts qu'il pratique, quelque chose qui décèle encore la dignité de l'homme. L'Européen se perd tous les jours sur un vaisseau, chef-d'œuvre de l'industrie humaine, au même bord où l'Esquimaux, flottant dans une peau [1] de veau marin, se rit de tous les dangers. Tantôt il entend gronder l'Océan qui le couvre, à cent pieds au-dessus de sa tête; tantôt il assiège les cieux sur la cime des vagues; [2] il se joue dans son outre au milieu des flots, comme un enfant se balance sur des branches unies, dans les paisibles profondeurs d'une forêt. En plaçant cet homme dans la région des orages, Dieu lui a mis une marque de royauté: "Va, lui a-t-il crié du milieu du tourbillon, je te

dès le commencement sur *les lieux*, n'a cessé d'encourager les travailleurs par sa présence. 1) Il mourra dans sa peau, se dit familièrement d'un homme incorrigible. On dit populairement: il crève dans sa peau, pour dire qu'il a quelque dépit qu'il ne veut pas témoigner. *Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.* 2) Les *ondes* laissent une idée de cours paisible. Les *flots* indiquent un peu d'agitation, et s'appliquent proprement à la mer. Les *vagues* marquent une plus forte agitation, et s'appliquent également aux rivières comme à la mer. Girard. *Onde* se dit en poésie de la mer: sur la terre et sur l'onde. Le soleil se cache dans les ondes.

jette nu sur la terre; mais afin que, tout misérable que tu es, on ne puisse méconnaître tes destinées, tu dompteras les monstres de la mer avec un roseau, et tu mettras les tempêtes sous tes pieds."

Ainsi, en nous attachant à la patrie, la Providence justifie toujours ses voies, et nous avons pour notre pays mille raisons d'amour. L'Arabe n'oublie point le puits du chameau, la gazelle, et surtout le cheval, compagnon de ses courses; le Nègre se rappelle toujours sa case, sa zagaie, [1] son bananier, et le sentier du zèbre et de l'éléphant [2].

On raconte qu'un mousse anglais avait conçu un tel attachement pour un vaisseau au bord duquel il était né, qu'il ne pouvait souffrir d'en être séparé un moment. Quand on voulait le punir, on le menaçait de l'envoyer à terre; il courait alors se cacher à fond de cale, en poussant des cris. Qu'est-ce qui avait donné à ce matelot cette tendresse pour une planche battue des vents? certes, ce n'était pas des convenances purement locales et physiques. Etait-ce quelques conformités morales entre les destinées de l'homme et celles du vaisseau? ou plutôt trouvait-il un charme à concentrer ses joies et ses peines, pour ainsi dire, dans son berceau? Le cœur aime naturellement à se resserrer; moins il se montre au dehors, moins il offre de surface aux blessures: c'est pourquoi les hommes très-sensibles, comme le sont en général les infortunés, se complaisent [3] à habiter de petites retraites. Ce que le sentiment gagne en force, il le perd en étendue:

1) Javelot des nègres. 2) Faire d'une mouche un éléphant, c'est user d'hyperboles, faire passer un rien pour une merveille, exagérer excessivement. 3) On *se plaît qu. part*, quand on s'y trouve assez bien, pour ne pas désirer d'être ailleurs; on *s'y complait*, quand on s'y trouve si bien qu'on ait peine à croire qu'il soit possible de vivre ailleurs. On peut se *plaire à* la campagne, chez un ami; mais il n'est donné qu'au maître du lieu de *s'y complaire*, parce qu'il n'est donné qu'à lui de s'identifier avec ses plantations, ses bosquets,

quand la République Romaine finissait au mont Aventin, ses enfants mouraient avec joie pour elle; ils cessèrent de l'aimer, lorsque ses limites atteignirent les Alpes et le Taurus. C'était sans doute quelque raison de cette espèce qui nourrissait chez le mousse anglais cette prédilection pour son vaisseau paternel. Passager inconnu sur l'océan de la vie, il voyait s'élever les mers entre lui et nos douleurs: heureux de n'apercevoir que de loin les tristes rivages du monde!

Chez les peuples civilisés, l'amour de la patrie a fait des prodiges. Dans les desseins de Dieu, il y a toujours une suite; il a fondé sur la nature l'affection pour le lieu natal, et l'animal partage en quelque degré cet instinct avec l'homme; mais l'homme le pousse plus loin, et transforme en vertu ce qui n'était qu'un sentiment de convenance universelle: ainsi, les lois physiques et morales de l'univers se tiennent par une chaîne admirable. Nous doutons qu'il soit possible d'avoir une seule vraie vertu, un seul véritable talent, sans amour de la patrie. A la guerre, cette passion fait des prodiges: dans les lettres, elle a formé Homère et Virgile. Le poète aveugle peint de préférence les mœurs de l'Ionie où il reçut le jour, et le cygne de Mantoue [1] ne s'entretient que des souvenirs de son lieu natal. Né dans une cabane, et chassé de l'héritage de ses aïeux, ces deux circonstances semblent avoir singulièrement influé sur son génie: elles lui ont donné cette teinte de tristesse qui en fait un des principaux charmes; il rappelle sans cesse ces

ses eaux et ses parterres. On peut *se plaire* à table avec des amis; mais lorsqu'ils se sont retirés, si l'on ne peut se *complaire dans* sa famille, on est loin d'être heureux. — Un jeune homme se *plaît avec* ses soeurs, *auprès* de sa mère; il se *complaît* auprès de sa maîtresse. Se *plaire à soi-même*, c'est en être content; se *plaire en soi-même*, c'est en être trop content; se *complaire à soi-même*, c'est user de beaucoup d'indulgence à son égard. De Fl.

1) Virgile est né à *Andès*, aujourd'hui *Piétola*, près de *Mantoue*.

événements, et l'on voit qu'il *se souvient toujours de cet Argos*, où il passa sa jeunesse.

Et dulces moriens reminiscitur Argos [1].

Mais la religion chrétienne est encore venue rendre à l'amour de la patrie sa véritable mesure. Ce sentiment a produit des crimes chez les anciens, parce qu'il était poussé à l'excès. Le christianisme en a fait un amour *principal*, et non pas un amour *exclusif*: avant tout, il nous ordonne d'être justes; il veut que nous chérissions la famille d'Adam, puisqu'elle est la nôtre, quoique nos concitoyens aient le premier droit à notre attachement. Cette morale était inconnue avant la mission du Législateur des Chrétiens; c'est à tort qu'on a prétendu qu'il voulait anéantir les passions: Dieu ne détruit point son ouvrage. L'Evangile n'est point la mort du cœur; il en est la règle; il est à nos sentiments ce que le goût est aux arts; il en retranche ce qu'ils peuvent avoir d'exagéré, de faux, de commun, de trivial: il leur laisse ce qu'ils ont de beau, de vrai, de sage. La religion chrétienne, bien entendue, n'est que la nature primitive lavée de la tache originelle.

C'est lorsque nous sommes éloignés de notre pays, que nous sentons surtout l'instinct qui nous y attache. Au défaut de réalité, on cherche à se repaître de songes; le cœur est expert en tromperies; quiconque a été nourri au sein de la femme, a bu à la coupe des illusions. Tantôt c'est une cabane qu'on aura disposée comme le toit paternel; tantôt c'est un bois, un vallon, un côteau, à qui l'on fera porter quelques-unes de ces douces appellations de la patrie. Andromaque [2]

1) Il se rappelle, en expirant, le doux pays d'Argos. *Æn. X.* v. 782. 2) Andromaque, femme d'Hector. Privée d'un époux qu'elle aimait tendrement, elle échut en partage au fils de son meurtrier, à Pyrhus, qui l'emmena en Epire et l'épousa; après la mort de Pyrhus, elle épousa le jeune Hélénus, frère de son 1er époux, mais elle ne pouvait jamais oublier sa patrie et son cher Hector. Pour tromper la douleur de ses pertes et les ri-

donne le nom du *Simoïse* à un *ruisseau.* [1] Et quelle touchante vérité dans *ce petit ruisseau,* qui retrace un *grand fleuve* de la terre natale! Loin des bords qui nous ont vu naître, la nature est comme diminuée, et ne nous paraît plus que l'ombre de celle que nous avons perdue.

Une autre ruse de l'instinct de la patrie, c'est de mettre un grand prix à un objet en lui-même de peu de valeur, mais qui vient de notre pays, et que nous avons emporté dans l'exil. L'âme semble se répandre jusque sur les choses inanimées qui ont partagé nos destins: une partie de notre vie reste attachée à la couche où reposa notre bonheur, et surtout à celle où veilla notre infortune.

Pour peindre cette langueur d'âme qu'on éprouve hors de sa patrie, le peuple dit: *cet homme a le mal du pays.* C'est véritablement un mal, et qui ne peut se guérir que par le retour. Mais pour peu que l'absence ait été de quelques années, que retrouve-t-on aux lieux qui nous ont vus naître? Combien existe-t-il d'hommes, de ceux que nous y avons laissés pleins de vie! Là, sont des tombeaux où étaient des palais; là, des palais où étaient des tombeaux; le champ paternel est livré aux ronces ou à une charrue étrangère, et l'arbre sous lequel on fut nourri, est abattu.

Si l'on nous demandait quelles sont donc ces fortes attaches par qui [2] nous sommes enchaînés au lieu natal, nous aurions de la peine à répondre. C'est peut-être le souris d'une mère, d'un père, d'une sœur; c'est peut-être le souvenir du vieux précepteur qui nous éleva, des jeunes com-

gueurs de son exil, elle se plaisait à imiter en Epire les objets de ses regrets. 1) *In luco falsi Simoëntis* etc. *Æn. III, v.* 302. 2) Il faut ici: par lesquelles etc. Lorsque le relatif *qui* est précédé d'une préposition, il ne se dit que des personnes ou des choses personnifiées. — On trouve un pareil exemple plus haut: tantôt c'est un bois, à qui etc., mais là l'auteur semble personnifier les objets en y donnant des noms.

pagnons de notre enfance; c'est peut-être les soins que nous avons reçus d'une nourrice, d'un domestique âgé, partie si essentielle de la maison; enfin ce sont les circonstances les plus simples, si l'on veut même, les plus triviales: un chien qui aboyait la nuit dans la campagne, un rossignol qui revenait tous les ans dans le verger, le nid de l'hirondelle à la fenêtre, le clocher [1] de l'église qu'on voyait au-dessus des arbres, l'if du cimetière, le tombeau gothique: voilà tout; mais ces petits moyens démontrent d'autant mieux la réalité d'une Providence, qu'ils ne pourraient être la source de l'amour de la patrie et des grandes vertus que cet amour fait naître, si une volonté suprême ne l'avait ordonné ainsi.

CHATEAUBRIAND.

L'AMITIÉ.

Passion sublime, sentiment des grandes âmes, bonheur du monde, devant lequel tous les maux disparaissent, ou s'affaiblissent, et tous les biens s'embellissent et s'accroissent: ô divine amitié! ton nom seul me rappelle tous les charmes de ma vie. Passion héroïque dont le feu toujours pur est allumé par le sentiment, et animé par l'intelligence; vertu consolatrice que le souverain être a accordée à l'homme pour le dédommager [2] des suites funestes d'une raison égarée; sentiment bienfaisant, sans lequel il ne peut exister aucun bien pour nous; car, qu'est-ce qu'un bien dont on ne peut parler à son ami? Vertu céleste dont le nom a été si souvent prostitué, dont l'image a été si souvent altérée, que les mortels adorent, même lorsqu'ils t'ignorent; passion géné-

1) On dit familièrement d'un homme qui n'a jamais quitté la maison de ses parents, qu'il n'a jamais perdu de vue le clocher de son village. 2) On *indemnise* en réparant le mal en entier, et l'on *dédommage* en compensant par quelque bien le mal qu'en justice stricte on n'est pas tenu à réparer. De Flagis.

reuse et sublime qui ennoblit tout notre être, et qui ne nous fait vivre que pour l'ami que notre cœur a choisi: c'est toi que nous avons maintenant [1] à peindre.

Jamais celui dont le cœur est brûlé par les douces flammes de la sainte amitié, n'éprouva un sentiment si vif, que lorsque l'ami qu'il chérit à le plus besoin de son secours; il le suit au milieu de l'infortune la plus cruelle; il s'attache à lui pour ne jamais s'en séparer; les froideurs même de celui qu'il a choisi, ne peuvent éteindre le feu céleste dont il est embrasé; il l'aime même ingrat, même infidèle aux saintes lois de l'amitié; il le plaint, il lui pardonne tous les maux qu'il en reçoit; il en est désolé, mais il ne l'en chérit pas moins; il immole tout son bonheur au sien; il veut mourir pour son Oreste, et consent qu'il l'ignore. Son âme se confond avec celle de son ami; elle n'a plus que les mêmes désirs, les mêmes mouvements, les mêmes affections; et lorsque la mort, qui vient tout désunir, lui enlève l'objet de ses tendres et immortels sentiments, il l'accompagne avec courage jusqu'au bord de sa tombe; il lui dérobe ses pleurs; il sème de quelques charmes ces instants funestes; il le console au moment où tout va lui être ravi sans retour; et lorsque la porte fatale du tombeau est fermée, désolé et sans espoir, il ne retient plus ses larmes; mais seul au milieu [2] du silence

1) *Maintenant* signifie littéralement pendant qu'on y tient la main, et qu'on a les choses en main. Il désigne la continuation d'une chose, la liaison d'une partie à une autre, et élégamment le contraste de deux événements successifs. Nous venons de considérer le beau côté de la médaille, voyons en *maintenant* le revers. Il est de tous les styles. *A présent* désigne un temps présent plus ou moins étendu. Il ne se dit qu'en prose. *Présentement* signifie dans le moment, sans délai. Il commence à vieillir. *Actuellement* exprime l'instant où l'on parle. Il s'applique proprement aux premiers temps, aux premiers commencements d'un changement. Le malade est *actuellement* sans danger. Roubaud. 2) Tout *centre* est

des bois les plus épais et les plus solitaires, il va pleurer celui qu'il a perdu, se nourrir de ses regrets et de l'image de son ami, et consumer dans la douleur un cœur dont les sentiments ne peuvent plus s'épancher, une vie qui n'était pas pour lui, et qui lui est devenue inutile. Quelquefois, lorsque les ombres règnent sur la terre, il croit distinguer son ami au milieu d'une faible lumière; il lui parle, hélas! comme s'il pouvait l'entendre; il charme sa douleur par cette douce et cruelle illusion; il court embrasser cette ombre si chérie, il ne rencontre que des ténèbres insensibles, et ne retrouve dans son cœur que les regrets les plus cuisants: il le redemande à la nuit, il le redemande au jour; et, ne pouvant plus supporter le faix [1] de ses amertumes, de ses chagrins et de sa perte, il succombe [2] enfin à sa douleur, et meurt en prononçant le nom de son ami. O céleste amitié! [3] pourquoi tes flammes pures ne consument-elles pas toutes les âmes? Pourquoi si peu de mortels t'ont-ils dans le cœur, lorsque tous t'ont sur les lèvres? Et pourquoi ton nom, que la vertu seule devait prononcer, a-t-il si souvent servi à voiler de noires trahisons et des complots sinistres?

LACEPEDE.

MÊME SUJET.

L'amitié est une harmonie entre deux êtres qui ont les mêmes besoins. Ainsi elle est plus commune chez les faibles que chez les puissants;

milieu, mais tout *milieu* n'est pas un *centre*. 1) La *charge* est ce qu'on impose pour être porté. Le *fardeau*, la charge pesante qu'on ne porte qu'avec effort. Le *faix*, un fardeau dont on peut être surchargé. On appelle particulièrement *faix* ce qui s'accroît progressivement: le *faix* des affaires-multipliées; le *faix* du travail. Roubaud. 2) On succombe à la douleur; à la tentation. On succombe *sous* le faix des affaires. 3) Il a *fait (lié) amitié* avec mon frère. Il m'a *fait amitié* (il m'a montré de l'affection) en toute occasion. *Faites-moi l'amitié* (le

elle est plus grande d'un enfant à un enfant, que d'un enfant à un vieillard; elle est plus forte dans l'âge des passions que dans le premier âge; elle est plus constante dans l'âge viril que dans l'adolescence et la jeunesse, parce qu'à la perspective des services à rendre, se joint le souvenir des services rendus, et que les sentiments de la nature se fortifient par leurs habitudes. La satisfaction des mêmes besoins engendre [1] l'amitié, car leur seul appétit produit l'inimitié. Les haines qui existent entre les hommes, et même entre les animaux, ne naissent que de la concurrence des mêmes passions vers un objet qui ne peut se partager. Voilà pourquoi l'amour engendre des jalousies, et la guerre des amitiés: l'amant n'a pas besoin de compagnon pour se reproduire, et il en faut aux guerriers pour détruire.

L'amitié naît d'abord des besoins physiques, et elle peut subsister assez long-temps par les simples relations de plaisirs, de goûts, d'exercices, d'intérêts. Elle s'étend ensuite aux besoins intellectuels, et s'augmente par les lumières et les études des mêmes arts et des mêmes sciences; enfin elle devient vertu, parce qu'elle demande des sacrifices, de la reconnaissance et de l'indulgence, et qu'elle n'est constante et sublime que quand elle s'appuie sur les sentiments de la divinité et de l'humanité, qui ne varient jamais. Les livres de morale profitent à l'amitié, mais font tort aux amis. Il est si commode de trouver dans sa bibliothèque un ami sensible, éclairé, discret, toujours disposé à nous parler, et d'humeur toujours égale, que cela fait négliger les amis du dehors. Les grands écrivains dérobent nos âmes à la société. Platon voulait qu'on

plaisir) de remettre ce livre à mon frère. *Faites*-lui *mes amitiés* (mes compliments). Il m'a *fait mille amitiés* (mille civilités). 1) Au fig. *engendrer* se dit de ce qui est l'effet de l'humeur; on se sert d'*enfanter* pour un ouvrage, soit de la plume soit de la main. Un auteur a *enfanté* un livre; un homme gai *n'engendre* pas la mélancolie. Girard.

bannît Homère de sa république après l'avoir couronné; je voudrais plutôt qu'on adoptât tous les bons ouvrages de morale, mais qu'on ne couronnât que les bons amis.

Il se glisse souvent parmi les gens de lettres des jalousies qui les disposent à la malveillance. Aristote, Platon et Xénophon furent ennemis les uns des autres quoique disciples de l'école de Socrate. Les inimitiés de collége sont les plus durables et les plus envenimées; [1] nous en avons une foule de preuves dans les querelles des théologiens. Richelieu, devenu cardinal et ministre, fit brûler vif, comme sorcier, Urbain Grandier, [2] pour lui avoir disputé une thèse dans sa licence de Sorbonne. A la vérité, les gens illettrés haïssent moins violemment, mais les lettrés savent mieux aimer. Les ignorants ont des appétits plus robustes, et les savants en ont de plus délicats. Comme les véritables amitiés résident dans la vertu, il est certain qu'il n'y a point d'amitié comparable à celle d'un homme de lettres vertueux.

L'amitié couvre la vie du plus doux ombrage. Elle ressemble à ces arbres toujours verts qui portent à la fois des fleurs et des fruits. Est-il une amitié plus touchante que celle de Cicéron pour Lélius, de Virgile pour Gallus et Pollion, de Plutarque pour Sénécion, de Tacite pour son beau-père Agricola? Mais ces amitiés consulaires sont trop sujettes aux orages: les plus obscures sont les plus heureuses. Les plus fortes se rencon-

1) *Envenimer* ne se dit que des choses, des plaies, des blessures; *empoisonner* se dit des personnes et des choses. On *empoisonne* les esprits en les infectant de mauvais principes; les discours, en prêtant à ceux qui les tiennent des intentions qu'ils n'ont pas; des armes, en les imbibant d'un suc vénéneux. La malignité *envenime* tous les rapports qu'elle se charge de faire. La satire *envenime* ses traits, comme certains peuples *empoisonnent* leurs flèches. De Fl. 2) Urbain Grandier, curé de Loudun, département de la Vienne, fut brûlé vif le 18 avril 1634. On l'avait accusé d'avoir ensorcelé les religieuses urselines du couvent de Loudun. Quand il était au bû-

trent souvent dans les états qui éprouvent le plus de dangers, sans doute comme une compensation. J'ai remarqué que les soldats et les gens de mer sont plus sensibles à l'amitié que la plupart des autres classes de la société; ils s'engagent et se dégagent sur la foi les uns des autres. Les périls qu'ils courent ensemble resserrent leur affection. Il semble ainsi que l'amitié s'accroisse par l'éloignement des lieux et des temps: on se souvient avec plus d'intérêt de ses amis en Amérique qu'en Europe, de ceux de son enfance que de ses contemporains, et des morts que des vivants. L'âme s'étend avec les distances, et franchit les limites même du tombeau sur les ailes de l'amitié.

BERNARDIN-DE-SAINT-PIERRE.

LA CONSCIENCE.

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres; et le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne saurait être sain d'esprit ni bien constitué, qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, et que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, et la bonté n'est en lui qu'un vice contre nature [1]. Fait pour nuire à ses semblables comme le loup pour égorger sa proie, un homme

cher, une grande mouche noire lui volait autour de la tête en bourdonnant. Un moine s'écria aussitôt: "voilà *Belzebut* (le dieu des mouches, selon l'hébreu) qui vient enlever son âme." 1) On dit avec l'article, cela est conforme à la nature; mais on omet l'article dans le sens opposé: cela est contre nature. En t. de peinture on dit, dessiner d'après nature; ces figures sont plus grandes que nature. *Nourriture passe nature*, l'éducation a plus de force sur nous que la nature même. *L'habitude (l'accoutumance) est une autre nature.*

humain serait un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable; et la vertu seule nous laisserait des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami! examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchants nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourments ou du bonheur d'autrui? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, et nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous intéressez-vous sur vos théâtres? Est-ce aux forfaits [1] que vous prenez plaisir? est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous est indifférent, disent-ils, hors notre intérêt: et, tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines; et, même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissements d'amour pour les grandes âmes? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrais-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son âme étroite ces sentiments délicieux; celui qui, à force de se concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien; le malheureux ne sent plus, ne vit plus; il est déjà mort.

1) *Le forfait* est un *crime* grave. Le *crime* peut être l'effet des circonstances; il peut être involontaire. Le *forfait* naît du caractère; il veut l'audace et l'énormité. Le *délit* est une transgression de la loi civile. Anon.

Mais, quel que soit le nombre des méchants sur la terre, il est peu de ces âmes cadavéreuses devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste et bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence et d'injustice; à l'instant un mouvement de colère et d'indignation s'élève au fond du cœur, [1] et nous porte à prendre la défense de l'opprimé: mais un devoir plus puissant nous retient, et les lois nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est-ce qui ne se dit pas, j'en voudrais avoir fait autant? il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans; et cependant le même intérêt nous affecte dans l'histoire ancienne, que si tout cela s'était passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il était mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchants parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils sont méchants. Non-seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui, et quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré soi, pitié des infortunés; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauraient perdre tout-à-fait ce penchant; souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passants couvre encore la nudité du

1) Il a du coeur, c'est un homme de coeur, signifient, il a du courage, c'est un homme courageux. Elle a du coeur, signifie, elle a des sentiments et sait garder son rang. — Il ou elle a le coeur bon, bien fait, il ou elle a de la bonté, il ou elle est d'une humeur bienfaisante. C'est une personne de tout coeur, c'est une personne très-généreuse. Voyez p. 176.

pauvre; et le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en secret les crimes cachés et les met si souvent en évidence. Hélas! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix? On parle par expérience; et l'on voudrait étouffer ce sentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéissons à la nature, nous connaîtrons avec quelle douceur elle règne, et quel charme on trouve, après l'avoir écoutée, à se rendre un bon témoignage de soi. Le méchant se craint et se fuit; il s'égaie en se jetant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, et cherche un objet qui l'amuse; sans la satire amère, sans la raillerie [1] insultante, il serait toujours triste; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire, la sérénité du juste est intérieure; son ris n'est point de malignité, mais de joie: il en porte la source en lui-même; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jetez les yeux sur toutes les nations du monde, parcourez toutes les histoires; parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez partout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, partout les mêmes principes de morale, partout les mêmes notions du bien et du mal. L'ancien paganisme enfanta des dieux abominables, qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, et qui n'offraient pour tableau du bonheur

1) Les mots changent souvent de signification selon qu'on emploie ou qu'on omet l'article devant eux: *Entendre la raillerie*, c'est entendre l'art de railler. *Entendre raillerie*, c'est prendre bien ce qu'on nous dit, c'est ne point s'en fâcher. Peu de personnes *entendent la fine raillerie*. Mon ami n'entend *point raillerie* sur ce chapître. — Il m'a *donné jour* à mardi, il m'a assigné ce jour. Il a *donné jour* à cette affaire, il en a fait naître l'idée ou l'occasion. Il a *donné du jour* à cette affaire, il a éclairci ce qu'il y avait d'obscur. — *Donnez ordre à* (pourvoyez à)

suprême que des forfaits à commettre et des passions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendait en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussait du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter on admirait la continence de Xénocrate; la chaste Lucrèce adorait l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifiait à la Peur; il invoquait le dieu qui mutila son père, et mourait sans murmure de la main du sien. Les plus méprisables divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisait respecter sur la terre, et semblait reléguer dans le ciel le crime avec les coupables,

Il est donc au fond des âmes un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises; et c'est à ce principe que je donne le nom de conscience.

J.-J. ROUSSEAU.

MEME SUJET.

Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable? Pourquoi le remords est-il si terri-

cette maladie, de crainte qu'elle ne devienne sérieuse. Je vais *donner ordre* pour qu'on vous serve de véritable vin du Rhin. Le général a *donné l'ordre* (le mot qu'on donne pour distinguer les amis d'avec les ennemis). — Cet officier a *pris parti* (s'est enrôlé) dans les troupes ennemies. Il a *pris parti* (il s'est déclaré) contre le roi. Il faut toujours *prendre le parti* (la défense) de la vérité. Il a *pris le parti* (la résolution) de quitter sa patrie. Il a *pris le parti* (la profession) de l'église, de l'épée, de la robe. — C'est un homme insolent, mais il s'adoucit

ble, qu'on préfère souvent de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie, et dort; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est inquiet et mobile; il n'ose fixer le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter: il voit au milieu de la nuit des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage; il découvre le goût du poison jusque dans les mets qu'il a lui-même apprêtés; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et, en embrassant son ami, il croit sentir sous ses vêtements un poignard caché.

CHATHEAUBRIAND.

LE PRESENT, L'AVENIR.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils! toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive

dès qu'on lui *tient tête* (lui résiste). Je lui ai *tenu la tête* pendant que le chirurgien a visité sa blessure. Il faut *tenir la tête* droite. — Il m'a *fait visite* (par civilité) il y a quelques jours. Le prévôt a *fait la visite* (la recherche pour voir si tout est en ordre) dans cette maison. L'évêque a *fait sa visite* dans le diocèse. Je lui ai *rendu visite*, je lui ai fait une visite. Je lui ai *rendu la visite*, je lui ai fait une visite, après qu'il a été chez moi. — L'ennemi *fait feu*, *fait grand feu*. Cet homme *prend feu* (s'échauffe) aisément. Il jette *feu et flamme*,

et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussi-tôt séchée qu'éclose: tu te verras changé insensiblement; les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir; la vieillesse, languissante et ennemie des plaisirs, viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paraît éloigné. Hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

FENELON.

PRESSENTIMENT DE L'IMMORTALITE.

Je reconnais que je porte dans moi-même un pressentiment secret de l'immortalité de mon âme, et l'attente d'une vie future qui n'aura jamais de fin. En vain voudrais-je étouffer cette opinion dans mon cœur, et écouter ceux qui cherchent à l'obscurcir: je sens en moi un principe et comme un germe d'immortalité qui ne me permet pas d'en douter. La dissolution des organes de mon

il s'emporte avec excès. On a *mis le feu* à la maison. Voyez p. 73. Il faut *appliquer le feu* (un remède brûlant) à cette plaie. — Le juge doit *rendre la justice* sans acception de personnes. *Rendre justice*, voyez p. 141. — Il me *demande la raison* (le sujet) de mon chagrin. *Demander raison*, v. p. 62. — Il *fit mine* (il fit semblant) d'en

corps ne me paraît point entraîner avec elle la destruction de cet être spirituel qui lui est uni. Je ne vois dans un être indivisible et essentiellement un, aucune cause de séparation ou de corruption; et je ne conçois pas pourquoi un Dieu aussi sage que puissant n'aurait tiré cet être du néant que pour l'y faire rentrer après ce court intervalle qui est entre la naissance de l'homme et sa mort, intervalle qui n'est qu'un instant, et encore moins aux yeux de l'Etre éternel. Je me dis donc à moi-même, comme Horace, et dans un meilleur sens que lui:

Non omnis moriar; multaque pars mei
Vitabit libitinam [1].

Je trouve en moi une autre idée qui achève de me confirmer dans ce sentiment. En effet, si je ne saurais concilier la supposition de la mortalité de mon âme avec l'idée que j'ai de la sagesse de Dieu, je puis encore moins l'accorder avec celle que j'ai de sa justice. Le partage très-inégal des biens et des maux du monde présent, la prospérité dans laquelle je vois souvent couler les jours de l'homme injuste, l'adversité qui n'accompagne pas moins souvent ceux du juste ou de l'homme de bien, m'annoncent également qu'un Dieu qui est la justice même ne saurait permettre qu'un si grand désordre dure toujours, en laissant le vice éternellement sans punition, et la vertu éternellement sans récompense. J'en conclus donc qu'il viendra un temps, et qu'il y aura après cette vie, destinée à l'épreuve des bons et des méchants, un état où une inégalité si surprenante sera avantageusement réparée, et où le juste souverainement heureux, l'injuste souverainement

être content. *Faire la mine*, v. p. 45. — *Faire eau* etc. v. p. 157. *Faire amitié* etc. v. p. 337. 1) Horat., lib. 3, od. 25. Horace s'applaudit dans cette ode de ce qu'il s'est assuré l'immortalité par ses vers. Je ne mourrai pas tout entier, dit-il, la meilleure partie de moi-même s'affranchira des lois de la Parque. Libitina était la

malheureux, feront également, s'il est permis de parler ainsi, l'apologie de la Providence.

En vain quelques-uns de mes semblables, à qui leur âme prophétise, [1] comme à moi, un avenir favorable aux observateurs de la loi naturelle, et redoutable à ses violateurs, voudraient pouvoir écarter cette pensée importune qui trouble et qui empoisonne leurs plaisirs; elle les suit partout malgré eux; elle redouble leurs frayeurs à mesure qu'ils approchent du terme fatal de leur course; et tôt ou tard ils sont forcés de reconnaître que l'homme trouve également dans lui-même, et une réponse de mort par rapport à son être corporel, et une réponse de vie ou d'immortalité par rapport à son être spirituel. Non seulement le plus grand nombre des philosophes, mais presque tous les poètes, sans en excepter les plus profanes, me font voir que cette opinion ne m'est pas propre, et que tel est le sentiment perpétuel et universel du genre humain.

D'AGUESSEAU.

IMMORTALITE DE L'AME.

Que l'homme ne se plaigne point de la courte durée de sa vie: lorsque ses harmonies terrestres seront détruites, ses harmonies célestes subsisteront encore. L'Eternel a attaché à son corps quelques années d'amertume et de misère; mais il a donné à son âme une éternité de joie et de ravissement. Ce n'est point un être condamné seulement à ramper sur ce globe, et à en déchirer le sein avec le fer pour soutenir une frêle existence. Sa vie n'est qu'un passage, mais elle a

déesse des funérailles. 1) On *prédit* en devinant; on *prophétise* par inspiration divine. La *prédiction* n'est qu'une conjecture. Le *prophétie* est une révélation. — On *augure* bien ou mal d'une entreprise; on *présage* avec certitude ou avec vraisemblance. Le *présage* est particulièrement certain ou incertain; l'*augure*, bon ou mauvais. Le premier se rapporte au fait, le second au succès. Roubaud.

un but, et ce but est sublime. Voyez-le expirant [1] sur son lit de douleur: déjà il contemple un Dieu prêt à le recevoir. Cet être si faible, si misérable, aurait-il donc une pensée que n'aurait pas eue le créateur de toutes les pensées? Ce n'est point en vain qu'il a entrevu d'aussi grandes destinées. Il quitte un monde de ténèbres pour un monde de lumières; il quitte des infortunés, des mourants comme lui, pour un séjour où l'on ne meurt plus. Sa joie sera de ne voir que des heureux; il sera rassasié de volupté. O transports de l'homme, lorsque, tout douloureux encore des angoisses de la vie, il voit le ciel s'ouvrir devant lui! Ce n'est plus un être de poussière; c'est un ange, c'est une divinité qui s'élance au milieu des soleils! Il y a un instant qu'il était esclave et chargé de fers, maintenant le voici maître d'un empire et de l'éternité. Triste et souffrant, il se traînait pas à pas vers la mort, et il lui échappe, éblouissant de lumière. Il habitait un monde couvert de cyprès, arrosé de larmes, où tout change, où tout meurt, où l'on n'aime que pour souffrir, où l'on ne se rencontre que pour se quitter, où le plaisir même conduit à la mort: maintenant le voici dans un séjour où tout est éternel; son âme s'embrase d'un amour qui ne peut finir, et, du haut du ciel, il jette un regard triomphant vers la terre, où l'on pleure, et où il n'est plus.

BERNARDIN-DE-SAINT-PIERRE.

LA PERTE D'UN AMI.

J'en avais un; la mort me l'a ôté: elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant,

1) Dans le sens propre, expirer convient aux personnes, et se conjugue avec avoir. Il a expiré entre mes bras. Dans le sens figuré, il convient aux ch., et se conjugue avec être. La trêve est expirée. Mon bail est expiré.

pour mon cœur. Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre; nous n'avions qu'une pipe à nous deux; nous buvions dans la même coupe; nous couchions sous la même toile; et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie. Je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre et d'une guerre désastreuse. La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre; elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger, auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur. Sa mort eût été utile à son pays et funeste [1] aux ennemis; je l'aurais moins regretté; mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé, au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité! Ah! je ne m'en consolerai jamais! Cependant sa mémoire [2] ne vit plus que dans mon cœur; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé; cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même [3] au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches; les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent

1) *Fatal* et *funeste* ont souvent un sens augural; alors *fatal* désigne une combinaison dans les causes inconnues qui fait arriver le mal; *funeste* présage des accidents, plus grands et plus accablants. Toute liaison nouée par le vice est *funeste*. Girard. 2) La *mémoire* est un acte de la faculté qui nous rappelle les idées et les objets, et cette faculté même. Le *souvenir* est l'idée d'une ch. qui redevient présente par la mémoire. Le *ressouvenir* est le souvenir renouvelé. La *réminiscence* est le plus léger souvenir. Roubaud. 3) On sousentend, que le monde.

parmi les fleurs; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort; et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaîment son chant infatigable, caché dans l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout. La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature. L'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur qui se dissipe dans les airs....

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel; les noires [1] idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant! Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre [2] et à mon esprit de penser.... Non, mon ami n'est point entré dans le néant! Quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

XAV. DE MAISTRE.

1) Les adj. désignant la couleur, suivent le subst. dans le sens propre, mais dans le sens fig. ils le précèdent: de *noirs* soucis; la *verte* jeunesse; une *verte* réprimande. Cependant on dit: il a la tête *verte*. 2) Pour *battre* il faut redoubler les coups; pour *frapper* il suffit d'en donner un. Girard.

L'ESPERANCE.

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la Religion et de la Vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés; la Foi et la Charité lui disent: "Ma sœur!" et elle se nomme l'Espérance.

CHATEAUBRIAND.

NOTICES LITTÉRAIRES.

COUP-D'OEIL SUR L'HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

La langue romaine ou latine s'introduisit dans les Gaules, au temps de la conquête de ces contrées par les Romains (54 avant J. C.). Quand les Francs succédèrent aux Romains dans la domination des Gaules (500 après J. C.), les vainqueurs, en peu de temps, prirent les moeurs et le langage des vaincus. Ainsi, à la langue celtique que parlaient les Gaulois, succéda le latin qui devint la langue vulgaire, la langue religieuse et politique. Cependant ce n'était pas la langue pure des Romains qu'on parlait. Les Gaulois avaient conservé quelques mots de leur idiome; les Francs y mêlèrent quelques débris de leur langage tudesque; il s'en formait successivement un jargon qui n'était guère intelligible que dans les provinces où il était en usage. On appela cet amalgame du *celte*, du *latin* et du *tudesque* la langue *romane* ou *romance*. Les premières traces du *roman* se trouvent sous Charlemagne, mais le plus ancien monument authentique de cette langue est le traité conclu entre Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique, vers le milieu du IX^e^ siècle et près de 30 ans après la mort de Charlemagne. On voit par ce traité que les mots avaient reçu une terminaison différente de celle du latin: au lieu de dire, par exemple, comme les Romains, *adoramus*, *frater*, *populus*, on écrivit et l'on prononça *aorum's*, *fradre*, *poblo*: Ce ne fut qu'au X^e^ siècle qu'on fit usage de l'article *li*, qui donna lieu à l'article français.

Dans les provinces du Nord, siége principal de la puissance des Francs, la langue des Gallo-Romains se

ressentit le plus du mélange des idiomes barbares qui lui communiquèrent de leur rudesse; on l'appela *Roman-Wallon.* Dans le XII^e^ siècle, le *roman-wallon* et le *roman du midi* (*provençal*) reçurent les noms de *langue d'oïl* et de *langue d'oc* (comme l'italien, *langue de si,* et l'allemand, *langue de ja*) empruntés de la manière différente d'y exprimer la même réponse (oui). C'est le roman-wallon qui a donné naissance au français.

Long-temps après les époques les plus florissantes des troubadours de la langue d'oc, la langue d'oïl n'avait encore été illustrée par aucun poète. Sous l'influence des Normands elle commença à s'élever. C'étaient eux qui dans ce temps-là possédaient toute la bienséance et tous les agréments du discours. Le séjour continuel de la cour aux lieux où on la parlait, contribuait aussi à la répandre. Elle s'introduisait successivement dans plusieurs pays de l'Europe: en Angleterre, sous les pas de Guillaume-le-Conquérant; en Sicile, avec les princes normands qui l'envahirent; à Constantinople avec les Baudouin et les Courtenay. Toutefois elle se perfectionnait lentement. Elle avait à lutter contre l'ignorance du siècle. La noblesse n'estimait que les armes, et se faisait une gloire de mépriser les lettres. Les ducs et les barons conservaient ou créaient même le patois de leurs provinces, comme un signe de leur indépendance. La langue, livrée aux caprices de ces petits rois, et privée d'un centre commun où elle put se polir et s'épurer, restait sans loi et sans autorité. Cet obstacle en produisit un autre. La difficulté de s'entendre dans les diverses parties du royaume, engageait les légistes à rédiger leurs actes en latin. Le latin se mit en possession des conseils et des tribunaux. Il l'était déjà de l'église. Il régnait par la science et par les lois dont il était l'organe. On sait que dans ce temps de ténèbres la science était reléguée dans les monastères. La théologie composait la partie la plus considérable des études. On ne voulait d'autre langue que celle qui paraissait l'interprète légitime de la théologie. *Pierre Valdo,* dans le XIII^e^ siècle, fut persécuté pour avoir osé traduire la bible en langage vulgaire. Les moines ont peu fait pour la littérature par les chroniques, les légendes et les mauvaises poésies qu'ils ont publiées; ils lui ont été funestes par leur zèle intolérant pour une seule science. On a besoin de se rappeler qu'en prenant soin de recueillir et de multiplier les manuscrits, ils ont conservé et nous ont transmis les écrits des anciens.

Les exploits des guerriers avaient d'abord été célébrés dans les chansons militaires dites *chansons de geste.* Charlemagne avait fait recueillir un grand nombre de ces chansons, mais elles ne sont pas venues jusqu'à nous. La plus célèbre et la plus répandue était celle de Rolland. Les tournois militaires, où les guerriers de toutes les nations venaient se disputer le prix du courage, de la force et de l'adresse, et les hommages qu'on accordaient aux femmes, qui nommaient *champions* tous ceux qui combattaient en leur nom, avaient fourni un riche fonds de sujets de chansons et de contes. Pour amuser les croisés on composa des contes de chevalerie. Ces contes furent ordinairement écrits en latin. Ce n'est que vers le milieu du XII^e^ siècle que les poètes qu'on nommait *Trouvères,* comme dans la Provence *Troubadours,* commencèrent à se servir de la langue vulgaire pour leurs chroniques et pour leurs ouvrages d'agrément. Les contes composés en cette langue furent nommés *Romans.* La plupart de ces contes étaient rimés et très-difficiles à comprendre à cause des fréquentes inversions et des licences énormes que prenaient les poètes de ce temps-là. Vers le milieu du XIII^e^ siècle parut le fameux Roman de la Rose* qu'on regarde comme le premier véritable

*) Ce roman est un tableau allégorique de l'art d'aimer. C'est un chevalier qui, endormi sous un rosier, rêve toute sorte de galanteries. Il a été continué par *Jean le Meun,* 1310.

roman français. Son auteur *Guillaume de Lorris* (mort 1260) fut honoré par Clément Marot du nom de l'*Ennius Français*.

Au commencement du XIV^e^ siècle, l'espèce de passion qu'on avait eue pour les vers s'étant beaucoup ralentie, on vit paraître en prose, avec de nouveaux romans, les aventures des héros que les poètes avaient célébrés du temps des croisades, mais la langue y gagna peu. Charles V fit quelques efforts pour ranimer l'amour de la littérature, mais les malheurs où la France fut plongée sous ses successeurs, ralentirent encore le perfectionnement du langage. *Alain Chartier* [1] par une prose grossière, des vers inintelligibles, des pensées extravagantes et communes, usurpait vainement le titre de *Père de l'éloquence*. *Willon* [2] et particulièrement *Comines* [3] firent sentir la révolution graduelle qui s'opérait dans la langue. Cette révolution, lente à la vérité, mais suivie, marcha, pour ainsi dire, à pas de géant dans le cours du siècle suivant.

À l'avènement de François 1^er^, le latin fut banni des jugements et des actes publics. La langue française hautement protégée se signala depuis ce temps par de rapides progrès. Les découvertes et les grands événements (l'Amérique, l'Imprimerie, les Turcs à Constantinople, la Réforme) donnaient à toutes choses une impulsion nouvelle. Les relations de la France avec l'Italie devinrent, sous François 1^er^, plus fréquentes et plus intimes. Dans le même temps, la Réforme se propageait

1) Chartier (*Alain*) né à Bayeux, 1386; mort à Avignon, 1449. — *Histoire de Charles VII.; Dialogues; Poésies.* — 2) Villon (*Fr.* Corbueil, dit), né à Paris, 1431; *Père de la poésie française*, selon Boileau; condamné pour vols à être pendu; ne fut que banni; m. en Angleterre, 148.? — *Poésies diverses; Rondeaux.* 3) Comines (*Philip. d'*Argenton *de*), né au château de Comines (Flandre), 1445; d'abord à la cour de Charles-le-Téméraire; puis sénéchal, conseiller et chambellan de Louis XI; ambassadeur à Venise sous Charles VIII; appelé le *Tacite français*; m. 1509. — *Mémoires* (1464-1498), très-

en France, et ses prosélytes pour y répandre plus sûrement les doctrines de Calvin, s'étudiaient à parler avec pureté et à écrire avec charme la langue nationale. L'*Institution de la Religion Chrétienne*, ouvrage de *Calvin*, à 26 ans (1536), dédié à François 1^er^, est l'un des premiers monuments remarquables de la prose française. La langue n'était alors que naïve. *Rabelais* [1] attira l'attention par sa gaieté naturelle; mais *Marot* [2] sut le premier être naïf avec décence; il perfectionna la langue sans en changer le caractère dominant; mais il ne sut trouver ni l'énergie, ni la noblesse; la langue attendait un autre régénérateur. *Ronsard* [3] se flatta de l'être; il tenta une révolution qu'il jugea nécessaire, mais il manquait de tact et de goût; au lieu de l'énergie, il produisit l'enflure, la bizarrerie et l'obscurité. *Amyot* et *Montaigne* firent enfin une heureuse révolution dans la langue. *Amyot* [4] traduisit Plutarque, celui des auteurs de l'antiquité qui pouvait le mieux revivre dans la naïve simplicité de l'idiome français. Le succès d'Amyot lui fit des imitateurs. *Montaigne* [5] louait le style d'Amyot et ne l'imitait pas; il se fit une langue plus énergique et plus hardie. Son style est à lui; quand les expressions lui manquent pour exprimer ses idées, il en crée souvent à son insu. La langue reçut de lui une foule de tournures claires et rapides, de

estimés. 1) Rabelais (*Fr.*) né à Chinon, 1483; ex-cordelier; curé de Meudon; m. 1553. — *Les horribles et épouv. faits et prouesses du très-renommé Pantagruel; Gargantua; père de Pantagruel; Lettres.* 2) Marot (*Clément*) né à Cahors, 1495; page de François 1; valet-de-chambre de Marg. de Valois; m. à Genève, 1544. — *Epît.; Epigr.; Madrig.; Chans.; Odes; Trad. des Psaumes.* 3) Ronsard (*Pierre de*), né à Vendôme, 1524; page du duc d'Orléans; puis de Jacques, roi d'Ecosse; très-aimé de Charles IX; aumônier du roi; m. 1585. — Oeuvres, 1567; 4 vol. in 4°: 2 liv. *Amours*; 5 liv. *Odes*; poème ép., *la Franciade*; *le Bocage royal*; *Mascarades*, *Gaietés*, etc. etc. 4) Amyot (*Jacques*), né à Melun, 1513; précept. des fils de Henri II; gr. aumônier de Charles IX.; évêque d'Auxerre; m. 1593. — *Plusieurs traductions du grec.* 5) Montaigne (*Michel*, seigneur de), néa

mots élégants et sonores, dont plusieurs ont été bannis des dictionnaires. *Charron* [1] tâcha d'imiter la manière d'écrire de Montaigne; mais il n'avait ni les mêmes talents, ni la même érudition.

Cependant la langue de Montaigne ne devait pas subsister. On commençait à sentir le besoin des règles uniformes. L'esprit de méthode qui venait de naître parvint enfin à soumettre la langue à des règles. Les plus habiles écrivains du siècle s'y appliquent. *Malherbe* [2] commence l'oeuvre tardive de la fixation de la langue, que *Balzac* [3] et *Descartes* [4] accomplissent en réformant la prose comme Malherbe avait réformé la poésie. Cette révolution fut la dernière. La langue française n'a éprouvé, depuis, aucune altération essentielle dans sa constitution. L'esprit de la littérature a pu varier; le caractère de la langue s'est maintenu. *Richelieu* établit l'Académie française en 1635; et *Blaise Pascal* publia en 1656 ses Lettres provinciales, ouvrage que Voltaire regarde comme le premier livre de génie qu'on vît en prose.

OUVRAGES A CONSULTER: DUCLOS, Mémoires sur les révolutions de la langue française. JULES PIERROT, Sur l'hist. de la langue et de la littérat. fr., leçons faites à la faculté des lettres à Paris. 1820-1821. FRANÇOIS DE NEUFCHÂTEAU, Essai sur les meilleurs ouvrages en prose dans la langue fr. LA HARPE, Cours de littér. A.-J. DE MANCY, Tableau historique de la littérature française.

château de Montaigne en Périgord, 1533; maire de Bordeaux, 1582; m. 1592. — *Essai*, célèbre; liv. I et II, 1580; édit. compl. par Mlle. de Gournay, sa fille adoptive, 1595. 1) CHARRON (*Pierre*), né à Paris, 1541; avocat; prêtre; ami de Montaigne; député de Cahors à l'assemblée du clergé, 1595; m. 1603. — *Traité des trois vérités*; III liv. *de la sagesse*, célèbres, 1601; 16 *Discours chrétiens*, 1604. 2) MALHERBE (*François de*), né à Caen, 1555; très-estimé de Henri IV et de Louis XIII; m. 1628. Père de la poésie française. — *Plusieurs odes célèbres.* 3) BALZAC (*Jean Louis Guez*, seigneur de) né à Angoulême, 1594; très-aimé de Richelieu; Acad., 1635; m. 1654. — *Lettres; Epîtres et Elégies.* 4) DESCARTES (*René*) né à La Haie (Tourraine) 1596; persécuté m. en Suède, près de la reine Christine, 1650. *Discours de la méthode; Principes de la philosophie*, 1644; *l'Homme; les Passions; Lettres.*

SIÈCLE DE LOUIS XIV.

1610—1715.

PASCAL (*Blaise*), né à Clermont en Auvergne, le 19 Juin 1623; à 16 ans, *Traité des sections coniques*; à 19, *Machine arithmétique*; se retire à Port-Royal, 1653; collaborateurs: Antoine Arnauld et Pierre Nicole; m. à Paris, le 19 août 1662. — *Les Provinciales ou Lettres écrites par Louis de Montalte* (Pascal) *à un Provincial de ses amis avec les notes de Guillaume Wendrock* (Pierre Nicole), ouvrage classique, contre la morale des Jésuites, 1656 et 57. Ouvr. posth. *Pensées.*

Il y avait un homme, dit Chateaubriand, qui, à douze ans, avec des barres et des ronds avait créé les mathématiques; qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement; qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique (naturæ horror vacui); qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, tourna toutes ses pensées vers la religion; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue qu'ont parlée Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort; enfin qui, dans le court intervalle de ses maux, résolut, en se privant de tous les secours, un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta au hasard sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommait *Blaise Pascal* (Génie du Christianisme, t. III). — Quelques orateurs, dit De Fontanes, ont osé suivre de loin, imiter Bossuet: mais qui tentera imiter Pascal? son style ne ressemble à celui d'aucun écrivain ancien et

moderne. Son expression est à la fois audacieuse et simple, pleine et précise, sublime et naïve.

Ch. Bossut, Essai sur l'histoire générale des mathématiques. Voltaire, Siècle de Louis 14. De Fontanes, Discours prélimin. de la trad. de l'Essai sur l'homme. La Harpe, Cours de littér. t. 10. Chateaubriand. Amauri Duval, Collection de moralistes français, avec des comment. et de nouv. notes historiques, 1820. De Mancy.

Molière (*Jean-Baptiste* Poquelin, dit) né à Paris, le 15 janvier, 1622, d'un père valet-de-chambre-tapissier du roi et marchand fripier; étudie à 15 ans chez les Jésuites, au collége de Clermont (Louis-le-Grand); a pour condisciple, le prince de Conti, depuis son protecteur; étudie la philosophie sous Gassendi avec Chapelle, si connu par son talent naturel pour les vers; suit Louis XIII à Narbonne, 1641, et exerce près de lui les fonctions de son père. Les comédies de société étaient alors très à la mode. Poquelin se met à la tête d'une troupe, et change son nom en celui de *Molière*, qui avait déjà été porté par un acteur médiocre de l'hôtel de Bourgogne. Il joua au faubourg Saint-Germain et au quartier Saint-Paul, avec ses amis, parcourut ensuite les provinces, surtout Lyon, Grenoble et Rouen, 1653, composant une partie des pièces qu'il jouait, et s'établit enfin (1658) à Paris, jusqu'à sa mort, 15 février 1673. — *L'Etourdi*, 1653. *Le Dépit Amoureux*, 1654. *Les Précieuses ridicules*, 1659. *Le Cocu imaginaire*. *D. Garcie de Navarre*, 1660. *L'Ecole des Maris*, 1661. *L'Ecole des Femmes*, 1662. *Critique de l'Ec. des Femmes; L'Impromptu de Versailles*, 1663. *Le Mariage forcé; La Princesse d'Elide*, 1664. *Le Festin de Pierre; L'Amour Médecin*, 1665. *Le Misanthrope; Le Médecin malgré lui*, 1666. *Le Sicilien; Tartuffe*, 1667. *Amphitryon; George Dandin; L'Avare*, 1668. *Pourceaugnac; les Amants magnifiques*, 1669. *Le Bourgeois gentilhomme*, 1670. *Les Fourberies de Scapin; Psyché* (Opéra avec P. Corneille et Quinault), 1671. *Les Femmes savantes*, 1672. *Le Malade imaginaire*, 1673.

Dans les comédies, comme le *Tartuffe*, le *Misanthrope* et *les Femmes savantes*, où le caractère se développe principalement par des paroles, il employa la poésie pour donner plus d'éclat et de précision aux détails; dans les pièces, au contraire, comme l'*Avare* et le *Bourgeois gentilhomme*, où le caractère s'annonce le

plus fréquemment par des actions, il donna préférence à la prose.

La peinture de l'esprit humain, dit Laharpe, a été l'art de Molière: c'est la carrière qu'il a ouverte et qu'il a fermée: il n'y a rien en ce genre, ni avant lui ni après. Molière n'est jamais fin, il est profond; c'est-à-dire que lorsqu'il a donné son coup de pinceau, il est impossible d'aller au-delà. Ses comédies bien lues pourraient suppléer à l'expérience, non pas parce qu'il a peint des ridicules qui passent, mais parce qu'il a peint l'homme qui ne change point.

Louis XIV demanda un jour à Boileau, quel était le plus grand écrivain qui eût honoré son règne? Molière, répondit Boileau, sans balancer. Je ne le croyais pas, poursuivit le roi; mais vous vous y connaissez mieux que moi.

Cependant malgré tout son génie, Molière ne peut être proposé pour un modèle de style. L'obligation de multiplier les nouveautés le forçait à travailler rapidement et l'empêchait de soigner sa diction; et le désir de faire parler les personnages comme ils se seraient exprimés eux-mêmes dans les circonstances où il les plaçait, le porta à employer souvent des tournures très-conformes au caractère des personnages, mais contraires au bon usage et aux règles de la langue.

Voltaire, Biographie de Molière. La Harpe, t. 5. Cailhava, Etudes sur Molière ou observations sur la vie, les moeurs, les ouvrages de cet auteur, et sur la manière de jouer ses pièces. Auguis, Vie de Molière. L.-F. Beffara, Dissertation sur J.-B. Poquelin-Molière. J. Taschereau, Histoire de la vie et des ouvrages de Molière, 1825. De Mancy.

Sévigné (*Marie de* Rabutin, marquise de), née en Bourgogne, le 5 février 1626, morte en Provence chez Mme de Grignan sa fille, 1696; célèbre par ses *Lettres*.

On a dit de Mme de Sévigné qu'elle était en son genre ce que La Fontaine était dans le sien, le modèle

et le désespoir de ceux qui suivent la même carrière. Si l'un fut appelé Fablier, le nom d'Epistolier aurait pu convenir à l'autre. Laharpe dit d'elle, que rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions; qu'elle est toujours affectée de ce qu'elle raconte; qu'elle peint comme si elle voyait, et que l'on croit voir ce qu'elle peint. Jouy, au contraire, juge d'elle tout différemment: cette dame, dit-il, excellait à raconter des riens; elle n'a point d'égal pour le commérage de cour. Il convient que ses traits sont en général fins, délicats, spirituels, et qu'une fois (dans son admirable lettre sur la mort de Turenne) elle a atteint le sublime du genre épistolaire; mais, ajoute-t-il, ce me semble, avec raison, c'est là que doit s'arrêter l'éloge. Ceux qui tiendront à se faire une opinion sur cette femme célèbre, au lieu de la recevoir toute faite, seront surpris de trouver souvent de la recherche et du mauvais goût dans un style que l'on paraît convenu de regarder comme un modèle irréprochable de naturel et de délicatesse.

La Harpe, t. 10. Ph.-A. Grouvelle, Lettres de Mme de Sévigné à sa fille et à ses amis, avec une notice sur sa vie. Jouy, l'Hermite en province, t. 6. De Lévizac, Lettres choisies de Mme de Sévigné. Ph.-de-la Madeleine, Manuel épistolaire. De Mancy.

La Bruyère (*Jean de*), né dans un village proche de Dourdan, non loin de Paris, en 1644; maître d'histoire du Dauphin, placé par Bossuet; Acad. 1693; philosophe, moraliste célèbre; mort à Paris, le 10 mai 1696. — *Caractères de Théophraste, trad. du grec, avec les caractères et les moeurs de ce siècle,* 1687. *Dialogues sur le Quiétisme.*

Si l'on compare La Bruyère à Théophraste, on trouve dans l'auteur français plus d'art, et par conséquent moins de ce naturel aimable qui distinguait l'auteur grec. Un style rapide, concis, nerveux, — dit Voltaire, en parlant des *Caractères* de La Bruyère, — des expressions pittoresques, un usage tout nouveau de la

langue, mais qui n'en blesse pas les règles, frappèrent le public; et les allusions qu'on y trouvait en foule, en achevèrent le succès. Boileau lui reproche d'avoir trop imité la manière entrecoupée de Montaigne et de Charron.

La Harpe, t. 10. Nicéron, Mémoires, t. 19. Voltaire, Siècle de Louis 14. J. B. A. Suard, Mélanges de littérature; notice sur la personne et les écrits de la Bruyère, t. 3. Abbé d'Olivet, Eloge de la Bruyère. Vigneul-Marville, Mélanges d'hist. et de littér. Coste, Défense de la Bruyère contre Vigneul-Marville. Amaury Duval, Collect. de moralistes français. De Mancy.

Bossuet (*Jacques-Bénigne*), né à Dijon, le 27 sept. 1627; étudie à Paris, 42; doct. en Sorbonne, 52; archidiacre et doyen de Metz, y instruit les protestants; prêche devant la cour avec grand applaudissement, 62; évêque de Condom, 69; instituteur du Dauphin, 70; Acad. 71; 1er aumônier de mad. la Dauphine, 80; évêque de Meaux, 81; conseiller d'état, 97; m. 1704. — *Avent,* 1661. *Carême,* 1662. *Oraisons funèbres. Discours sur l'hist. universelle,* 1681.

Quatre discours, qui sont quatre chefs-d'oeuvre, *les oraisons funèbres d'Henriette de France,* 1669, *d'Henriette d'Angleterre,* 1670, *du grand Condé,* 1687, *et de la princesse Palatine,* 1685, surtout les trois premières, ont placé Bossuet à la tête de tous les orateurs français, non pas, comme on voit, par le nombre, mais par la supériorité des compositions. Trois choses se succèdent continuellement dans ses discours: le trait de génie et d'éloquence; la citation si bien fondue avec le texte qu'elle ne fait plus qu'un avec lui; enfin la réflexion, ou le coup d'oeil d'aigle sur les causes de l'événement rapporté. Suivez de l'oeil, dit Laharpe, l'aigle au plus haut des airs, traversant toute l'étendue de l'horizon; il vole, et ses ailes semblent immobiles: on croirait que les airs le portent: c'est l'emblème de l'orateur et du poète dans le genre sublime: c'est celui de Bossuet.

Supérieur dans les or. funèbres, il ne l'était pas moins dans l'histoire. Nommé instituteur du Dauphin, il composa pour son éducation un *Discours sur l'histoire*

universelle, 1681. Il y suit l'enchaînement des causes secondes, quoiqu'il les rapporte toujours à la cause première. D'Alembert lui reproche pourtant d'être plus orateur qu'historien, et que sa tendance morale lui a souvent fait perdre le juste point de vue qu'il aurait dû prendre.

La Harpe, t. 10. Nicéron, t. 2. De Burigny, Vie de Bossuet. Delarue, Eloge de Bossuet. Thomas, Essai sur les éloges. Talbert, Eloge hist. de Bossuet. Mauri, Essai sur l'éloquence. Villemain, Discours d'ouverture du cours d'éloquence française. Chateaubriand, Génie du christianisme, t. 3, l. 4. Tabaraud, Supplément aux histoires de Bossuet et de Fénélon. Vauvenargues, les Orateurs. De Mancy.

Boursault (*Edme*), né à Mussi l'Evêque, en Bourgogne, 1638; ne fit pas d'études; composa, par ordre de Louis XIV, un ouvrage intitulé, *la Véritable étude des souverains;* receveur des tailles à Montluçon en Bourbonnais; m. 1701. — 16 *pièces de théâtre;* 3 vol. de *Romans; Gazette en vers*; *Lettres à Babet.*

Ses tragédies sont entièrement oubliées; mais ses comédies, *le Mercure galant*, *Esope à la ville* et *Esope à la cour* eurent beaucoup de succès. Boileau ne l'avait pas ménagé dans ses satires; Boursault ne s'en vengea qu'en l'aidant de son argent dans un grand besoin. Ses *lettres* sont écrits d'un style lâche, commun et souvent trivial, mais on y trouve 30 lettres, attribuées à Babet, Parisienne d'une bonne famille, lesquelles se distinguent par cette légèreté naïve et par cette plaisanterie décente qui font le mérite principal de la lettre. Selon le *Calepin* de *M. Weiler* Babet mourut de la consomption, à l'âge de 25 ans, dans un couvent où elle s'était retirée.

La Harpe, t. 6. Nicéron, t. 14. Ph.-de-la Madeleine, Manuel épistolaire. De Mancy.

Fénélon (*François* de Salignac de Lamotte), né au château de Fénélon en Quercy, aujourd'hui département du Lot, 1651; précepteur du duc de Bourgogne, 1689; archevêque de Cambrai, 1694; adhérent du quiétisme, attaqué par Bossuet, et condamné à Rome pour son livre *Maximes des saints;* auteur de *Téléma-*

que; point aimé de Louis XIV, qui croyait voir une satire de sa cour dans les aventures de Télémaque; mort 1715. — *Education des filles*, 1687. *Maximes des saints*, 1697. *Aventures de Télémaque*, 1699. *Recueil de sermons*, 1710. *Dialogues des morts*, 1712. *Existence de Dieu*, 1713. .... Oeuvres posthumes: *Dialogues sur l'Eloquence. Examen de la conscience d'un roi. Lettre à Louis XIV*, publiée avec fac-simile, par A. Renouard, 1825.

On croirait que Fénélon a produit le Télémaque d'un seul jet, dit le cardinal Maury; l'homme de lettres le plus exercé dans l'art d'écrire ne pourrait distinguer les moments où Fénélon a quitté et repris la plume, tant ses transitions sont naturelles, soit qu'il entraîne doucement par la pente de ses idées, soit qu'il fasse franchir avec lui l'espace que l'imagination agrandit ou resserre à son gré. Modèle accompli de la poésie descriptive, il multiplie ses comparaisons vastes qui supposent un génie observateur, et il flatte sans cesse l'oreille par les charmes de l'harmonie imitative; en un mot Fénélon donne à la prose la couleur, la mélodie, l'accent, l'âme de la poésie, et son style, vrai, enchanteur, inimitable, trop abondant peut-être, ressemble à sa vertu. Laharpe tire un parallèle entre Bossuet et Fénélon: Bossuet, dit-il, né pour les luttes de l'esprit et les victoires du raisonnement, garda toujours cette vigueur de raison, cette rapidité d'idées, ces figures hardies et pressantes qui sont les armes de la parole. Fénélon, fait pour aimer la paix et pour l'inspirer, conserva sa douceur, même dans la dispute, mit de l'onction jusque dans la controverse, et parut avoir rassemblé dans son style tous les secrets de la persuasion. De Fontanes le caractérise dans un seul vers:

Son goût fut aussi pur que son âme était belle.

Bausset, Histoire de Fénélon. La Harpe, Eloge de Fénélon. D'Alembert, Eloge de Fénélon. Nicéron, t. 38. Voyez l'article de Bossuet.

Massillon (*Jean Baptiste*), né à Hières, en Provence, 1663; entre dans l'Oratoire, 1681; évêque de Clermont, 1717; Acad. 1719; m. à Clermont, 1742. —

Sermons (classiq.). *Oraisons funèbres. Conférences ecclésiastiques* (discours adressés aux jeunes ecclésiastiques qu'il dirigeait dans le séminaire de St. Magloire). *Paraphrases des psaumes.*

C'est dans les sermons, dit Laharpe, que Massillon est au-dessus de tous ceux qui l'ont précédé et de tous ceux qui l'ont suivi, par le nombre, la variété et l'excellence de ses productions. Un charme d'élocution continuel, continue-t-il, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au coeur ou qui parlent à l'imagination; un assemblage de force et de douleur, de dignité et de grâce, de sévérité et d'onction; une surprenante richesse de développements, un art de pénétrer dans les plus secrets replis du coeur humain, de manière à l'étonner et à le confondre; d'en détailler les faiblesses les plus communes, de manière à en rajeunir la peinture, l'usage le plus heureux de l'écriture et des pères, un pathétique entraînant, et par-dessus tout un caractère de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté: c'est à ces traits réunis que tous les juges éclairés ont reconnu dans Massillon un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquents.

Pour donner un exemple de l'éloquence de Massillon, Voltaire a cité, dans l'Encycl., son sermon *du petit nombre des élus.* Il y eut, dit-il, pendant que Massillon prononça ce sermon, un moment où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire. Le mouvement d'acclamation et de surprise fut si fort, qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique du morceau.

Lorsqu'il eut prêché son premier *avent* à Versailles, Louis XIV lui dit ces paroles remarquables: Mon Père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle; j'en ai été fort content: pour vous, toutes les fois

que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même.

La Harpe, t. 7. d'Alembert, Eloge de Massillon. De Mancy. Voyez l'article de Bossuet.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Lesage (*Alain René*), né à Sarzeau (Morbihan), dans la Basse-Bretagne, 1677; élève des Jésuites de Vannes. Privé de bonne heure de ses parents, il fut obligé de pourvoir lui-même à son existence; il alla à Paris, où il commença par faire des comédies, dont il prit le sujet dans le théâtre espagnol; il finit par introduire dans la littérature de France le roman de caractère, dont la littérature espagnole lui avait fourni l'idée principale. Il mourut à Boulogne-sur-mer, 17 novembre 1747. — Théâtre: *Traître puni; Don Félix de Mendoce*, 1700; *Crispin, riv. de son maître*, 1707; *Turcaret*, 1709; *Arlequin Baron allemand*, 1712; *La Tontine*, 1732..... Romans: *Le Diable Boiteux*, 1707; *Aventures du chevalier Beauchesne, capitaine des Flibustiers*, 1713. *Gil Blas de Santillane (chef-d'oeuvre)*, 1715; *D. Guzman d'Alfarache*, 1732; *Estévanille Gonzalès*, 1734; *Le Bachelier de Salamanque*, 1738..... Dialogues: *Journées des Parques*, 1737.

Le sujet de *Gil Blas* est pris du roman espagnol intitulé: *La Vidad de lo escudero don Marco d'Obrego* (la vie de l'écuyer don Marc d'Obrego), mais Le Sage a modifié et embelli l'original de manière à en faire un ouvrage totalement neuf. Après avoir lu *Gil Blas*, on se dit que Le Sage est pour le roman ce que Molière est pour la comédie. Les romans de Le Sage, dit Dussault dans *ses Annales littéraires*, montrent le profond observateur et le grand peintre. Toujours badin, léger, comique et plaisant, il connaît à fond le coeur humain, dont il fait ressortir avec tant de vérité toutes les faiblesses. Jamais dans ses ouvrages on ne remarque de superfluités; son style coule avec abondance, mais sans inonder ses rives: une sage précision renferme chaque

sujet et chaque partie du sujet dans leurs bornes naturelles.

VOLTAIRE, Siècle de Louis 14. DUSSAULT, Annales littéraires. FR. DE NEUFCHÂTEAU, Examen de la question de savoir si Lesage est l'auteur de Gilblas. J.-A. LLORENTE, Observ. crit. sur le roman de Gilblas. AUDIFFRET, Biogr. de Lesage. DE MANCY.

AGUESSEAU (*Henri François d'*), né à Limoges, 1668; cultiva dans sa jeunesse la poésie et les belles-lettres; avocat-général au parlement de Paris, 1691; procureur-général, 1700; après la mort de Louis XIV, garde des sceaux et chancelier; deux fois congédié et deux fois rappelé à la même place, m. 1751. — *Plaidoyers; Mercuriales; Discours.*

Les ouvrages purement oratoires de d'Aguesseau, dit Villemain, en portant l'empreinte d'une savante littérature et d'un travail ingénieux, ne sont pas exempts de pompe et d'affectation. Son style, qui pour le fond du langage tient à la meilleure époque de la langue française, est mêlé de faux ornements; trop souvent il manque à la fois de naturel et de grandeur..... Les défauts que le goût peut reprocher à ses discours publics, à ses harangues d'apparat, s'expliquent au reste presque toujours par la différence qui se trouvait entre la situation d'un avocat général au parlement de Paris, et les souvenirs de la tribune antique, dont le talent de d'Aguesseau s'était nourri. Privé d'un grand sujet, et n'ayant pas, il est permis de le croire, cet instinct profond de naturel qui appartenait aux vrais hommes de génie de son temps, d'Aguesseau eut plutôt les artifices que les inspirations de l'éloquence, et fut un écrivain habile, mais non pas un grand écrivain. Toutefois cette infériorité, que l'on doit reconnaître dans les productions où probablement il plaçait sa gloire, disparaît dans les morceaux moins importants qui sont sortis de sa plume sans prétention et sans efforts. Lorsqu'il s'entretient avec son fils sur des sujets de littérature ou de philosophie, lorsqu'il écrit de simples mémoires sur la vie de son père, dans ses lettres enfin, il ne laisse plus

voir que l'excellent goût de son siècle, et les lumières d'un esprit formé par les plus purs modèles; alors il est écrivain supérieur, précisément parce qu'il ne cherche pas la réputation de bien écrire. Un enjouement aimable, une sorte d'urbanité gracieuse tempère la gravité naturelle de son esprit, et donne plus de charme à ses vertus. Comme orateur il est bien loin de Cicéron, mais dans ses lettres il l'égale quelquefois.

THOMAS, Éloge de H.-F. d'Aguesseau. VILLEMAIN. DE MANCY. D.-B. RIVES, Lettres inédites du chancelier d'Aguesseau.

MONTESQUIEU (*Charles de Secondat*, baron de la Brède et de), né au château de la Brède, près Bordeaux, 1689; trace à l'âge de 20 ans le plan de son *Esprit des lois;* président au parlement de Bordeaux, et membre de l'Acad. de cette ville, 1716; de l'Acad. fr. 1728; voyage en Allemagne, Hongrie, Italie, Suisse, Hollande et Angleterre, 1729—31; m. à Paris, 10 février, 1755. — *Projet d'une Histoire physique de la terre,* 1719. *Lettres Persanes,* 1721. *Temple de Gnide,* 1725. *La Monarchie universelle en Europe,* 1727. *Sur la Grandeur et la Décadence des Romains,* 1734. *Esprit des lois,* 1748. *Lysimaque,* 1751. Ouvrage posthume: *Essai sur le goût.*

Les *Lettres Persanes* nous offrent des traces remarquables du temps où Montesquieu a vécu. Sous le voile transparent de plaisanteries lancées contre la religion musulmane, et même par des attaques plus directes, Montesquieu y cherche à dévouer au ridicule la marche des raisonnements théologiques en général, et la croyance de toute espèce de dogme. La raillerie de Montesquieu a plus d'amertume que celle de Voltaire, et pourrait produire plus d'effet; car elle dirige bien plus ses attaques contre le fond des choses, mais quand on sait ne pas attacher aux opinions légères que renferme cet ouvrage, plus d'importance que n'en attachait l'auteur lui-même, on peut y prendre un vif intérêt; on y remarque à travers tant de jugements hasardés l'amour du juste et de l'honnête, et l'on se persuade que son auteur était loin d'avoir aucun sentiment ni aucun but coupable.

L'esprit des lois est son chef-d'oeuvre; il y distingue les trois gouvernements, le *républicain*, le *monarchique* et le *despotique*. Il laisse la grande question sur le meilleur des gouvernements indécise. Il se contente de faire entendre qu'il donne la préférence à la monarchie limitée. On lui reproche un penchant au paradoxe, quelquefois du vague et de la confusion dans les idées et des tours forcés dans son style; mais la passion pour la justice et la haine éclairée du despotisme qui animent son *Esprit des lois* d'un bout à l'autre, lui assurent à jamais l'amour et l'admiration des gens de bien.

D'Alembert, Éloge de Montesquieu à la tête du 5me v. de l'Encycl. Lenglet, Observ. sur M. De Barante, de la littér. fr. du 19me siècle. Collin de Plancy, Oeuvres de M. avec les remarques des divers commentateurs (Kératry. Depping.) et des notes inédites. Villemain, Éloge de M., discours qui a remporté le prix d'éloquence à l'Acad., 1826.

Rousseau (*Jean-Jacques*), né à Genève, 1712; fils d'un horloger; devient commis-greffier, puis apprenti-graveur; sort de Genève, arrive à Annecy chez Mme Warens; abjure sa religion pour se faire catholique, 1728; laquais chez le comte de Gouvon; s'en fait renvoyer, retourne chez Mme Warens, 1730; maître de musique à Lausanne; vient à Paris, 1732; précepteur du frère de Mably et de Condillac, 1740; 2e fois à Paris, 1741; part pour Venise en qualité de secrétaire d'Ambassade, 1743; retourne à Paris, 1745; fait connaissance avec Thérèse Levasseur. L'Acad. de Dijon proposa la question: si le rétablissement des arts et des sciences a contribué à épurer les moeurs; Rousseau prend la négative et remporte le prix, 1749; fait un voyage à Genève; rentre dans la religion protestante; revient à Paris, 1752; citoyen de Genève, 1753; va habiter l'Ermitage que Mme d'Epinay lui avait fait réparer, 1756; se brouille avec Mme d'Epinay et va s'établir à Montmorency; s'enfuit en Suisse après la publication de son *Emile*, 1762; se réfugie à l'île de St. Pierre, 1765; part pour Londres à l'invitation du célèbre Hume, 1766; retourne à Paris et épouse Mlle Levasseur, 1769; m. à Ermenonville, 1778. — *Muses galantes*, opéra, 1742. *Les Sciences et les Arts*, etc. Discours couronné à Dijon, 1749. *Devin de village*, opéra, 1751. *Lettres sur la musique française*; *Discours sur l'inégalité*, 1753. *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, 1758. *Nouvelle Héloïse*, 1759. *Traduction du 1er livre des Histoires de Tacite*, 1759. *Contrat social*; *Émile*, 1762. *Lettre à Christ. de Beaumont, évêque de Paris*; *Lettres de la montagne*, 1763. *Confessions*, 1766-1770. *Gouvernement de Pologne*, 1772. *Lettres sur la Botanique*, 1771-1773. *Dialogues*, 1775. *Rêveries*, 1777-1778. — Ouvrage posthume: *Correspondance avec Mme Latour de Franqueville et M. du Peyron.*

Rousseau fut élevé sans maître, et dut tout à la vigueur de son génie; il crut les lumières inutiles au bonheur de la société; il attaqua les institutions de son temps et pleura sur ses semblables; jamais il ne céda à la puissance des noms et du crédit; jamais il ne flatta les vices des grands; aussi avait-il contre lui une foule de gens de crédit, d'hommes riches et puissants. On l'accusa d'orgueil et de misanthropie, et il fut obligé de se cacher pour éviter la haine des hommes. Mme de Staël prétend qu'il s'est donné lui-même la mort; elle fonde son opinion sur quelques lettres dans lesquelles Rousseau semble annoncer son dessein à un de ses amis, peu de temps avant sa mort.

Si parmi les écrivains illustres de ce siècle, dit Barante, il en est un qui ait eu une influence particulière, et qui ne se soit pas asservi à suivre le mouvement commun, c'est sans doute Rousseau qui a obtenu cet honneur. Sans famille, sans amis, errant de pays en pays, opprimé de tout l'ensemble d'un monde où il n'était pour rien, il conçut un esprit de révolte, une fierté intérieure qui s'exaltèrent jusqu'au délire. En partant du principe que tout est bien en sortant des mains de la nature, et que tout est mal dans l'état social, Rousseau a voulu, pour ainsi dire, recommencer la civilisation sur de nouvelles bases. Ce n'était pas par le respect pour les devoirs, mais par un élan libre et passionné, qu'il voulut faire marcher l'homme à la vertu. Le principal vice de sa philosophie était ainsi d'ébranler le sentiment du devoir. Malheureux qu'il était, il n'avait

pu voir que le devoir, loin d'être une barrière aux sentiments de l'homme, en est au contraire l'application bien dirigée. Dans son *Émile* il veut élever l'enfant, non pour la société, mais contre la société. Toute la morale y est fondée sur la considération de l'intérêt personnel.

Nul n'a mieux su que Rousseau révéler l'intérieur de son âme. On s'en persuade en lisant la peinture animée de ses vagues rêveries, de ses espérances sans cesse trompées et sans cesse renaissantes, de ces jouissances de l'imagination, de ces tempêtes qui se passent au plus profond du cœur, enfin de toute l'histoire d'une âme rêveuse et solitaire. Après nous avoir placés par la magie de la vérité, dans toute sa situation, Rousseau nous fait partager chacune de ses pensées et pour ainsi dire de ses actions. — Son style est tout à lui; et quoiqu'il paraisse quelquefois s'approcher d'une âpreté affectée, il réunit pourtant tous les mérites d'un prosateur parfait. Il a la plus grande clarté et son expression est simple et énergique et parfaitement ajustée à la matière. Doué d'une imagination vive et ardente, il en communique le feu à la peinture éloquente de la passion. Les autres auteurs de ce siècle sont parvenus à plaire, Rousseau seul a excité l'enthousiasme.

J.-J. Rousseau, Confessions. De Barante. Mme de Staël, Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau. Chateaubriand, Essai sur les révol. Jouy, l'Ermite en prov. t. 10. Ant. Métaal, Testament de J.-J. Rousseau, trouvé à Chambéry, 1820, avec sa justification envers Mme de Warrens. V.-D. Musset-Pathay, Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. R. Revue Encycl. 1821.

VOLTAIRE (*Marie François Arouet* de), né à Châtenai près de Paris, 20 février 1694; élevé au collége de Louis-le-grand; *Ninon de Lenclos* lui lègue 2000 francs pour acheter une bibliothèque; il débute par la tragédie *Oedipe*, 1711; l'Acad. lui refuse le prix; il s'en venge par des épigrammes; s'en va en Hollande; à l'avènement de Louis XV mis à la Bastille, à cause d'une épigramme qu'on lui attribue; trace dans sa prison le plan de la Henriade; remis en liberté après un an; Oedipe joué avec grand succès, 1718; fait connaissance à Bruxelles avec J.-B. Rousseau, 1722; 2e fois à la Bastille; en sort après 6 mois; passe en Angleterre, 1725; revient à Paris 1730; jouit d'une fortune indépendante, dûe à son patrimoine, au produit de ses premiers écrits et à d'heureuses spéculations de finance; échappe plusieurs fois aux poursuites de la police, 1730-35; entrevue à Clèves avec Frédéric-le-grand, 1740; nommé historiographe de France, 1745; Acad. 1746; fait pendant deux ans l'ornement de la cour de Stanislas; accepte l'invitation de Frédéric de venir à Sans-souci, 1750; honoré des lettres de Catherine; se brouille avec le roi; s'en va en Suisse; s'établit à Délices, aux environs de Genève, 1755; commence ses querelles avec J.-J. Rousseau; se réconcilie avec Frédéric; Correspondance avec lui, 1757; à Ferney, village du pays de Gex, 1765; écrit la défense de J.-Calas, 1766; revient à Paris, 1778; y fait jouer Irène, à la 3me représentation de laquelle son buste est couronné sur le théâtre fr.; m. 30 Mai, 1778. — Ouvrages d'histoire, décrédités par leur peu d'exactitude: *Histoire de Charles XII; Hist. de l'empire de Russie sous Pierre-le-grand; Hist. de la guerre de* 1741; *Essai sur les siècles de Louis XIV et de Louis XV; Hist. des croisades; Annales de l'empire; Abrégé de l'hist. universelle depuis Charles-Magne jusqu'à Charles V; Essai sur l'hist. générale et sur les moeurs et l'esprit des nations.* — Correspondance politique, littéraire et familière: *La correspondance générale; la correspondance du Roi de Prusse et de l'Impératrice de Russie; la Correspondance de d'Alembert et de Voltaire.* — Ouvrages posthumes dans ce genre: *Lettres à Frédéric-le-grand; la Correspondance de Voltaire et du cardinal Bernis; Lettres à Mme la comtesse de Lutzelbourg; Lettres à Mlle Quinault.* — Romans: *Le monde comme il va; Memnon, hist. orientale; Zadig ou la destinée; Candide; L'ingénu; Jeannot et Collin; la Princesse de Babylone; Micromégas; Les aveugles juges des couleurs.* — Ouvrages philosophiques: *Éléments de philosophie de Newton; Réponse à toutes les objections principales contre la philosophie de Newton; Mélanges de littérature; Dictionnaire philosophique; la Philosophie de l'histoire; les Singularités de la nature; Questions sur l'Encyclopédie; Réflexions d'un citoyen catholique sur les lois de France; Commentaire sur l'Esprit des lois.* — Ses ouvrages de poésie seront mentionnés dans la partie où il sera question de la poésie.

Né avec tous les talents, avec l'ambition de toutes les gloires, Voltaire voulut tous les succès, et les obtint

au théâtre, dans les salons, auprès du peuple, auprès des grands. Une fois imbu des principes du temps, et choqué des abus de tout genre et du despotisme des gens d'église, il se mit à attaquer toute religion positive sous le nom de superstition, et parmi toutes les religions, celle surtout qui était la dominante, la religion catholique. À cette fin il se ligua avec Diderot et d'Alembert qui venaient de fonder l'*Encyclopédie;* il fut bientôt le chef des Encyclopédistes; J.-J. Rousseau et Montesquieu refusèrent d'en être, mais ce qu'il y a de bien étonnant dans l'histoire du coeur humain, c'est que le despote Frédéric était de cette coalition qui sappait la base du pouvoir des princes. Le monument le plus extraordinaire de littérature qui existe, est peut-être la correspondance entre Diderot, Voltaire, d'Alembert et le Roi de Prusse. C'est là, qu'à chaque page, on voit les Philosophes jetant le manteau dont ils se revêtaient pour la foule, et le monarque déposant le masque royal, traiter de fable la morale de la terre, et parler hardiment de liberté entre eux, en réservant l'esclavage pour le peuple stupide. Telle était cette fameuse secte, qui sous Louis XV commença à s'étendre et à détruire la morale en France; ses progrès furent étonnants. Cependant un renversement total de la religion, dit Barante, était loin de la pensée de Voltaire: il avait un sens trop droit, un dégoût trop grand du vulgaire et de la populace, pour former un pareil voeu. Dans un de ses romans, il nous donne lui-même une juste idée de sa philosophie. Babouc, chargé d'examiner les moeurs et les institutions de Persépolis, reconnaît tous les vices avec sagacité, se moque de tous les ridicules, attaque tout avec une liberté frondeuse. Mais lorsque ensuite il songe que de son jugement définitif peut résulter la ruine de Persépolis, il trouve dans chaque chose des avantages qu'il n'avait pas d'abord aperçus, et se refuse à la destruction de la ville (Barante, p. 110).

On reproche à Voltaire, historien, le peu de profondeur de ses réflexions, la connaissance incomplète des caractères, un style qui plaît, mais qui n'appelle point à penser. Son meilleur ouvrage historique est la Vie de Charles XII. La réflexion avait peu de prise sur la vie du roi de Suède; il était tout entier dans les faits. Il n'y avait qu'à peindre, et c'était un des talents de Voltaire.

Ce qui caractérise peut-être le mieux ses productions, c'est une facilité admirable à saisir tous les tons, et à parler à tous les esprits. L'éloquence et la satire sont les armes qu'il emploie. Il étale toutes les grâces du style; il ouvre toutes les sources du bel esprit pour mieux insinuer ses principes. Il est le premier qui ait popularisé la philosophie en France, et qui par la force de la plaisanterie, et l'arme du ridicule, ait affaibli l'importance de plusieurs erreurs.

Condorcet, Vie de Voltaire. La Harpe, Éloge de Voltaire. Luchet, Hist. littér. de Voltaire. Linguet, Examen des ouvrages de Voltaire. Barante. Chateaubriand. Jouy. Mme de Grafigny, Vie privée de Voltaire, suivie de 50 lettres inédites de Voltaire. Longchamp et Wagnière, secrétaires de Voltaire, Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages.

Thomas (*Antoine*), né dans le diocèse de Clermont, département du Puy-de-Dôme, 1735; étudie à Paris; débute par la critique du Poème de la religion naturelle par Voltaire, 1757; couronné de l'Acad. 1759; Acad. 1767; employé auprès du duc d'Orléans; m. à Oullins, près Lyon, 1785. — *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poème de la religion naturelle*, 1757. *Éloge du maréchal de Saxe*, couronné de l'Acad. 1759. *Éloges du Chancelier d'Agueseau, de Duguay-Trouin, de Sully, de Marc-Aurèle, de René-Descartes, de Louis, Dauphin de France. Discours prononcé à l'Acad.*, 1767. *Essai sur le caractère, les moeurs et l'esprit des hommes*, 1772. *Essai sur les éloges*, 1773. *Essai sur le caractère des femmes.* Ouvrage posthume: *Le vrai ami des hommes.*

Nul peut-être, dit Barante, ne mit plus de soins et de prétentions pour parvenir à l'éloquence que Thomas, mais il suivit au commencement une fausse route. Ne

s'apercevant pas que l'éloquence est dans le caractère de la pensée, il crut y atteindre en tourmentant son style, afin de lui donner de la force et de la grandeur. Il rechercha tous les moyens artificiels de la rhétorique pour que son langage produisît de l'effet, et oublia que la correspondance intime des idées et de leur expression est la seule chose qui puisse faire une impression vive. Cependant son style qui avait été dur, raide, monotone, et qui avait fatigué par de fréquentes métaphores empruntées des arts et des sciences, se détendit enfin; on commença par estimer ses ouvrages, et cette estime alla jusqu'à l'admiration, lorsqu'il publia *l'Éloge de Marc Aurèle* qui fut son chef-d'oeuvre. Il y a, ajoute Barante, complètement saisi le vrai caractère d'une éloquence élevée et touchante.

Hérault-Séchelles, Tableau du caractère et de la vie domestique de Thomas. La Harpe, Correspondance littéraire. Barante. Notices sur la vie et les ouvrages de Thomas, dans ses Oeuvres complètes chez *Desessarts*. De Mancy.

Buffon (*Georges-Louis* Leclerc, comte de), né à Montbard en Bourgogne, 7 septembre 1707; se passionna très-jeune pour les hautes sciences; Euclide devint son livre favori qu'il portait toujours avec lui; il voyagea en Italie et s'y adonna surtout à l'étude de la nature; de retour à Paris il traduisit de l'anglais la *Statique des Végétaux de Hales*, 1735; intendant du jardin du roi, 1739; Acad. 1753; m. à Paris, 15 avril, 1788. — *Statique des végétaux, etc.* 1735; *Traité des fluxions*, traduit de l'anglais de Newton, 1740; *Discours sur le style*, 1753; *Histoire naturelle* (Daubenton, Guéneau de Montbeillard, Abbé Bexon, collaborateurs), 1449-88; *Fin du supplément*, 1789.

Les savants ont long-temps combattu plusieurs des idées de Buffon: on les discutera encore, mais on ne lui ôtera jamais l'éminent mérite du style. Aucun écrivain du 18me siècle, dit Barante, ne parla un plus beau langage que Buffon. Aussi connaissait-il très-bien sa force sous ce rapport; lorsqu'il fut reçu à l'Acad., le style fut le sujet principal de son discours. Il en traça

les règles, et mérita qu'on distinguât cet ouvrage de la plupart des harangues académiques. Son *Histoire naturelle* le plaça au rang des plus grands prosateurs de la France. Rousseau était parmi ses grands admirateurs. Buffon, dit Boissy d'Anglas, est le seul écrivain du dernier siècle qui ait paru digne d'être comparé à Rousseau, par l'élégance, la richesse, l'harmonie, l'élévation et la pureté du style. En lisant Buffon, ajoute Barante, on sent de nouveau ce qu'on avait éprouvé sans bien le définir; on retrouve le sentiment qu'avait fait naître en nous l'aspect du cheval parcourant fièrement la prairie, ou de l'âne portant son fardeau avec patience. — Condorcet a tracé un parallèle entre Buffon et ses grands prédécesseurs de l'antiquité. On admirera toujours dans *Aristote*, dit-il, le génie de la philosophie; on étudiera dans *Pline* les arts et l'esprit des anciens, on y cherchera ces traits qui frappent l'âme d'un sentiment triste et profond; mais on lira *Buffon* pour s'intéresser comme pour s'instruire; et tandis qu'il continuera d'exciter pour les sciences naturelles un enthousiasme utile, les hommes lui devront long-temps et les doux plaisirs que procurent à une âme jeune encore les premiers regards jetés sur la nature, et ces consolations qu'éprouve une âme fatiguée des orages de la vie, en reposant sa vue sur l'immensité des êtres paisiblement soumis à des lois éternelles et nécessaires.

Condorcet, Éloge de Buffon. La Harpe, t. 15. Boissy d'Anglas, Buffon et J.-J. Rousseau, Études littéraires et poétiques, t. 4. Barante, Buffon et Descartes, De la littér. française. Cuvier, Buffon et Linnæus, Prospectus du Dict. des sciences naturelles. Alphonse de Beauchamp, Vie des grands hommes. Suard, Mélanges littéraires, t. 1. De Mancy.

Dupaty (*Ch.-Marg.-J.-B.* Mercier), né à la Rochelle, 1744; avocat-général au parlement de Bordeaux, 1767; pour avoir lutté contre le ministère despotique sous le duc d'Aiguillon, il fut envoyé en prison à Pierre-en-Cise, petit fort à Lyon, d'où il ne sortit que pour rester en exil jusqu'en 1774; réintégré dans ses fonc-

tions, il fut nommé président à mortier au parlem. de Bordeaux; il vint ensuite à Paris où il se lia avec d'Alembert; m. à Paris 1788. — *Réflexions historiques sur les lois criminelles. Discours académiques. Lettres sur l'Italie,* 1785.

Diderot et Thomas étaient les modèles de Dupaty; il leur emprunte même quelquefois les tournures et les expressions. Dans ses lettres sur l'Italie il se montre sensible aux chefs-d'oeuvre de l'art et aux beautés de la nature; on y admire la fraîcheur de son imagination et la vivacité de son esprit. Laharpe regarde la relation de son voyage en Italie comme l'un des ouvrages les plus ingénieux de son siècle, tout en avouant qu'on y trouve des écarts et des hardiesses que le goût reprouve, et une foule d'idées plus brillantes que justes. Son style n'est ni assez simple, ni assez familier, en raison du genre qu'il adopte.

La Harpe, Correspondance littéraire. Journal Encycl. 1792. L. Dubois, Notice sur la vie et les écrits de Dupaty. Biogr. nouv. des contemporains.

VERNET (*Jean-Jacques*), né à Genève, 1698; étudie la philosophie et la théologie; vient à Paris où il gagne l'amitié de Fontenelle, de Montesquieu, de Voltaire; parcourt en qualité de gouverneur d'un jeune gentilhomme l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre; de retour à Genève, 1729; nommé ministre du S. E.; professeur des belles lettres, 1739; prof. en théologie, 1756; m. 1789. — *Traité de la vérité de la religion chrétienne,* 1730. *Dialogues socratiques,* 1755. *Réflexions sur les moeurs et le culte,* 1769.

Le caractère de Socrate, et sa manière de convaincre par toutes sortes de questions surprenantes, sont imités à un degré supérieur dans les Dialogues socratiques de Vernet. Il s'y montre en homme de goût, en bon critique et bon philosophe.

Sénébier, Hist. littér. de Genève. Ph.-Sieffert, Nouv. choix des meilleurs morceaux de la littér. fr.

BARTHÉLEMY (*Jean-Jacques*), né à Cassis près d'Aix en Provence, 20 janv. 1716; élève des Jésuites; se rend à Paris, 1744; appelé à l'Acad. des Inscriptions,

1747; inspecteur du cabinet des médailles, 1753; entreprend un voyage en Italie, 1755; ami du duc de Choiseul, ambassadeur de France à la cour de Rome; Acad. 1789; mis dans la prison des Magdelonettes, le 2 sept. 1793; Danton et Courtois lui firent rendre sa liberté, 16 heures après; m. à Paris, 30 avril 1795. — *Réflexions sur l'Alphabet et sur la langue dont on se servait autrefois à Palmyre. Les Amours de Carite et de Polydore,* 1760. *Lettres sur quelques monuments phéniciens,* 1766. *Entretien sur l'état de la musique grecque au 4me siècle,* 1770. *Dissertation sur une inscription grecque relative aux finances des Athéniens. Le voyage du jeune Anacharsis en Grèce, vers le milieu du 4me siècle avant l'ère vulgaire,* 1788. *Mémoires,* 1792-93. Oeuvr. posth.: *Voyage en Italie,* publié par A. Sérieyes, bibliothécaire du Prytanée, 1801. *Paléographie numismatique,* 3 vol.

Le plus beau titre à sa gloire est, sans contredit, *le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce,* ouvrage que l'on a placé avec justice parmi les plus belles productions du dix-huitième siècle. Ce chef-d'oeuvre, où il présente un tableau brillant de toute la Grèce, des moeurs, des usages, des lois, de la littérature et du génie de ce peuple fameux dans sa plus florissante période, lui coûta trente années de sa vie; aussi pourrait-il suffire seul à la gloire d'un écrivain distingué. Tout ce qui peut séduire l'imagination, rappeler de grands souvenirs, instruire et plaire à la fois, se trouve réuni dans cet ouvrage immortel, fait pour intéresser également et les savants et les gens du monde. Les Anglais et les Allemands (Biester à Berlin) se sont empressés d'en enrichir leur littérature; il a aussi été traduit en russe. Le style de Barthélemy a quelques rapports avec celui de Fénélon. Du moins est-il vrai, dit Barante, que Platon l'a quelquefois rendu éloquent, comme Homère avait rendu Fénélon poétique.

L.-J. Nivernois, Essai sur la vie de J.-J. Barthélemy. Lalande, Éloge de Barthélemy. Dussault, Annales littéraires. Alph. de Beauchamp. Barante.

RAINAL (*Guillaume Thomas*), né à Saint-Geniez, dans le Rouergue, départ. d'Aveyron, 11 mars 1711;

élevé chez les Jésuites; quitte les Jésuites et vient à Paris, 1748; travaille au Mercure, publie son grand ouvrage, *l'Histoire philosophique*, etc. 1771; voyage en Angleterre et en Hollande; publie une nouvelle édition de son histoire, 1781; cette nouvelle édition était améliorée sous plusieurs rapports, mais Raynal y avait aussi ajouté à l'amertume de sa censure des institutions sociales; le parlement de Paris fait brûler le livre, 25 mai 1781; Raynal est décrété de prise de corps; se retire à Spa; se rend dans diverses cours d'Allemagne; entrevue avec le grand Frédéric, 1781; retourne en France, 1787; de retour à Paris, 1789; se déclare contre la révolution; adresse à l'assemblée une longue lettre dans laquelle il censure ses opérations, 31 mai, 1791; on rejette cet écrit sur sa vieillesse; dégoûté de la capitale, il va se fixer à Passy; m. d'un catharre, 6 mars 1796. — *Histoire du parlement d'Angleterre. Histoire du Stathoudérat*, 1748. *Anecdotes littéraires*, 1750. *Mémoires de M^lle^ Lenclos*, 1751. *Anecdotes historiques, militaires et politiques de l'Europe*, 1753. *École militaire*, 1762. *Histoire du divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre avec Catherine d'Arragon*, 1763. *Histoire philosophique et politique des établissements des Européens dans les deux Indes*, 1771; *nouvelle édition améliorée de cet ouvrage*, 1781. On assure qu'il a laissé en manuscrit: *l'Histoire de la révolution de l'édit de Nantes, en 4 vol.*

Son *Histoire philosophique* etc. qui contient des passages très-éloquents, d'autres où l'on trouve des principes opposés au bon ordre de toute société, d'autres enfin où l'intérêt des événements contribue fortement à captiver l'attention du lecteur, reçut de grands éloges, et éprouva de nombreuses critiques. Il est certain que l'éloquence de l'auteur n'y est souvent que de la déclamation très-éloignée du vrai style de l'histoire; on lui reproche même de n'être pas toujours exact dans ses descriptions. Barante dit de son ouvrage que les notions positives qu'il renferme, sont exactes pour tout ce qui se rapporte au commerce et aux arts, mais que l'exposition des faits historiques montre peu d'érudition et de critique. Cependant, comme le sujet devait intéresser une foule de lecteurs, cette histoire se répandit bientôt dans toute l'Europe. Son style quelquefois trop chargé

d'antithèses et d'images hardies, se distingue par une énergie bien rare. Les descriptions qu'il fait de la misère des nègres et de la cruauté de leurs maîtres européens sont touchantes, et excitent autant de pitié pour les uns que d'indignation contre les autres.

Alph. de Beauchamp. Desessart, Siècles littéraires. De la Veaux, Défense de Raynal contre les attaques de quelques chenilles littéraires. Barante. A.-Jay, Précis hist. sur la vie et les écrits de R.

MIRABEAU (*Honoré Gabriel Riquetti*, comte de), né en Provence, 9 mars 1749; officier à 17 ans; fait la campagne de Corse; son père, Victor Riquetti, marquis de Mirabeau, qui le traite avec une grande sévérité, le fait enfermer au donjon de Vincennes, 1777; mis en liberté, il fait, quelques années après, un voyage en Angleterre; quand il était revenu en France, M. de Calonne, pour l'éloigner, lui confie une mission subalterne à Berlin; de retour en France, 1788, il publie plusieurs ouvrages importants. La convocation des États généraux, 1789, lui fournit l'occasion de développer son talent oratoire; il se rend en Provence pour être nommé député de la noblesse; ce projet ayant échoué, il se fait nommer député du tiers état; m. 2 Avril, 1791. — *Considérations sur l'ordre de Cincinnatus. Des Lettres de cachet et des prisons d'état. Essai sur le despotisme. Conseils à un jeune prince qui veut refaire son éducation. La Monarchie prussienne*, 7 vol. *Histoire secrète de la cour de Berlin.* Ses *Discours* forment une collection de 5 vol. On a encore de lui une foule de brochures politiques. Plusieurs romans licentieux lui sont attribués, quoiqu'il les ait toujours desavoués. — Oeuvres posthumes: *Lettres de Mirabeau, écrites du donjon de Vincennes, à Sophie de Ruffie, marquise de Monnier*, 4 vol. in-8°. *Lettres à Champfort.*

Parmi tant d'écrits de Mirabeau, il n'en est pas un qui n'offre ou de très-hautes pensées, ou des pages sublimes, ou des instructions importantes; cependant, à l'exception de ses discours, il n'en est pas un qui puisse aspirer à être compté parmi les monuments de la langue française. On y reconnaît les résultats de lectures immenses, mais qu'une âme trop ardente et une vie violemment agitée n'ont pas permis d'approfondir et de

digérer suffisamment; aussi portent-ils plus ou moins l'empreinte d'une rédaction précipitée.

Ce sont ses discours, presque tous chefs-d'oeuvre d'éloquence, qui remettront son nom à la postérité. Ils se distinguent par une vigoureuse logique, par un certain caractère de grandeur, et par ces magnifiques mouvements qui émeuvent et entraînent l'auditeur. Mirabeau possédait principalement le talent d'improviser à la tribune et de dominer une assemblée par la force de son génie et de son éloquence. Un geste imposant, une voix sonore et retentissante, une âme brûlante, un sang-froid imperturbable, une éloquence volcanique; enfin la connaissance des hommes, le tact d'une grande assemblée: tout concourait en lui pour émouvoir, entraîner, subjuguer les esprits et faire voir tout ce que peut le grand lévier de l'éloquence. Il n'avait pas un patriotisme pur; on a reconnu en lui un homme prêt à se vendre à tous les partis et à les jouer tous suivant l'intérêt et l'ambition. Lacretelle suppose qu'il eût fini par être le modérateur de la révolution et que, s'il fût arrivé au directoire républicain, il eût pu devenir le fondateur d'une nouvelle gloire nationale.

Pagès, Histoire de la révol. Lacretelle, Fragm. politiques et littéraires, t. 1. Cadet-Gassicourt, Essai sur la vie privée de Mirabeau. Barthe, Mirabeau, Bernave et Vergniaud, 3 vol.; en tête du 1er vol. on trouve les jugements que Garrat et Chénier ont portés sur Mirabeau. Rev. Enc. 1822.

Marmontel (*Jean François*), né à Bort, en Limousin, 1723; élevé des Jésuites à Mauriac; entre dans une maison de commerce à Clermont; dégoûté des travaux du bureau, il se retire dans le couvent de Clermont; s'applique à l'étude de la philosophie; obtient des prix à l'Acad. des jeux floraux à Toulouse; après la mort de son père Voltaire l'engage à venir à Paris; il y arrive, 1745, mais il ne parvient qu'avec peine à subvenir aux premiers besoins de la vie; remporte deux prix à l'Acad. française; débute par la tragédie *Denys le tyran*, 1748; fait jouer en peu d'années cinq tragédies qui ne furent pas trop applaudies; la dernière tomba

entièrement; rédacteur du Mercure de France; soupçonné auteur d'une épigramme contre le gouvernement, il est mis à la Bastille, d'où il sort après 11 jours, mais le privilége du Mercure lui était ôté; écrit des romans et des opéras comiques; ses romans surtout eurent beaucoup de succès; Acad. 1763; privé de ses traitements pendant la révolution, il se retire à Abboville, petit hameau voisin de Gaillon; élu membre du conseil des anciens, il se rend à Paris, 1797; après le 18 fructidor, il se réfugie de nouveau dans son hameau, où il meurt le dernier jour du 18me siècle. — *Contes moraux*, 1761. *Bélisaire*, 1767. *Les Incas ou la destruction de l'empire du Pérou*, 1777. *Nouveaux contes moraux*, 1792. — *L'Observateur littéraire*, 1749. *Discours de réception à l'Acad.* 1763. *Adieux d'un Danois à un Français*, 1768. *Poétique française*, 1776. *Essai sur la révolution de la musique* (Gluckistes et Piccinistes), 1777. *De l'autorité, de l'usage et de la langue*, 1785. *Éléments de littérature*, 1787. *Apologie de l'Acad. fr.*, 1792. — Plusieurs opéras comiques, entr'autres: *Zémire et Azor*, et *Didon* (Piccini), 1782. — Oeuvres posth.: *une logique; une grammaire; un traité de morale; une histoire de la régence; Mémoires d'un père* (Marmontel) *pour servir à l'instruction de ses enfants.*

Marmontel ne put prétendre rivaliser avec le génie ou le talent de ses illustres contemporains, mais il mérita du moins l'une des premières places du second rang parmi les prosateurs français. La série de ses titres littéraires s'ouvre par les *Contes moraux*. Les moeurs, en général, n'y sont pas assez approfondies, et ce sont plutôt les moeurs de convention de la société que les moeurs réelles qu'il a retracées. Cependant la conception en est spirituelle. La réputation de Marmontel s'étendit considérablement par la publication de *Bélisaire*, dont le 15e chapitre consacré à la tolérance des cultes, valut à la fois à l'auteur un débit extraordinaire de l'ouvrage, les éloges de plusieurs souverains, un mandement du même archevêque qui avait condamné l'*Émile*, sa nomination à l'Acad. française et la place d'historiographe de France. Cathérine II traduisit *Bélisaire* en langue russe. Laharpe trouve à cet ouvrage le grand défaut de commencer par un roman et de finir

par un sermon. Dans les *Incas* Marmontel reprit le sujet du 15e ch. de Bélisaire. Le but de ce roman est de faire détester le fanatisme par le tableau des crimes qui signalèrent la destruction de l'empire du Pérou. *Les Éléments de littérature* sont, sans contredit, l'ouvrage où Marmontel s'est montré avec le plus d'avantage; il y analyse avec discernement et finesse, le genre de sentiment qui caractérise les différentes formes dont se revêtent les productions de l'esprit; il recherche les causes qui peuvent influer sur ce sentiment et le modifier, et il enseigne à sentir et à admirer les oeuvres de l'imagination.

Barante. Villenave, Notice sur les ouvrages de Marmontel. Parent Réal, Revue Encyclop. 1821. Ersch, la France littéraire. Biogr. nouv. des contemporains. Saint-Surin, Oeuvres choisies de Marmontel, accompagnées d'une Notice sur la vie et les écrits de l'auteur, 1824.

LAHARPE (*Jean François de*), né à Paris, 20 novembre 1739; élevé au collége d'Harcourt; soupçonné d'une satire contre un professeur du collége, il est envoyé à Bicêtre, où il est détenu pendant quelques mois; débute dans la carrière des lettres par ses épîtres de Montézume à Cortès et d'Elisabeth à don Carlos, 1759; publie la tragédie de Warwick, 1763; joue la comédie à Ferney, où Voltaire l'encourage; éprouve de fréquents revers dans la carrière dramatique; remporte plusieurs prix à l'Acad. fr. qui le reçoit membre, 1776; professeur de littérature au Lycée de Paris, 1786; y lit comme professeur les cahiers publiés depuis sous le titre de *Cours de littérature ancienne et moderne;* adopte les principes de la révolution avec enthousiasme; à l'ouverture de la séance du Lycée, 3 sept. 1792, il récite, le bonnet rouge sur la tête, un *Hymne à la liberté;* parle avec mépris des talents oratoires de Robespierre; enfermé dans la prison du Luxembourg, 1794; en sort après 5 mois, dévot et pénitent; écrit contre le directoire exécutif; compris dans la proscription (qui suit le 8 fructidor, an 5), 1796; se cache; obtient la liberté, 9 novembre 1799; adversaire du gouvernement consulaire; m. à Paris, 11 février 1803. — *Éloges de Charles V* (1767), *de Henri IV* (1770), *de Fénelon* (1771), *de J. Racine* (1772), *de Catinat* (1775), *de Voltaire* (1780). *Discours sur les Grecs anciens et modernes.* — *Cours de littérature ancienne et moderne*, 1796. *Correspondance russe*, 1801. — Ses tragédies seront nommées dans la partie où il sera question de la poésie. — Oeuvres posthumes: *Nouveau supplément au Cours de littérature de J.-F. de Laharpe; Commentaire sur le théâtre de Racine*, 7 vol.; *Réfutation des Lettres de M. Guinguené sur les confessions de J.-J. Rousseau; Réfutation des principes de J.-J. Rousseau sur la souveraineté nationale.*

Selon la *Biographie des contemporains*, le *Cours de littérature* de Laharpe serait en tout un modèle de critique, si l'auteur avait su être aussi juste envers ses contemporains qu'envers ses devanciers; s'il avait pu se débarrasser des préventions et des ressentiments qu'il conservait à la plupart des auteurs avec lesquels il s'était trouvé en rivalité, mais, ajoute son biographe, lorsqu'il parle des principes, donne des préceptes, expose ses doctrines littéraires, c'est toujours un guide sûr. Barante lui reproche de ne jamais voir la littérature que d'après ses idées habituelles, d'apprécier la littérature étrangère d'une manière superficielle, d'admirer trop les artifices de composition, les calculs de l'art qu'il croit démêler dans les chefs-d'oeuvre, pendant qu'il néglige de s'occuper du sentiment qui les a dictés, des circonstances qui ont influé sur l'auteur, du caractère de son talent, en un mot de tout ce qui est l'âme et le principe des oeuvres de l'esprit.

Quant à son style il y emploie la plus vive éloquence pour dépeindre l'effet que produisaient sur lui les beautés ou les fautes littéraires: tour-à-tour majestueux, abondant, flexible, plein de grâces, il prend avec une rare facilité tous les tons, toutes les formes, et pénètre, anime le lecteur d'un charme qui va toujours en augmentant. Il est peu de critiques qui aient montré autant d'éloquence que lui, mais plusieurs font preuve d'une plus grande pénétration et d'une analyse plus subtile et plus profonde. Après Voltaire on le regarde comme le premier littérateur de l'époque où il a vécu, et on lui décerne le nom du *Quintilien français.*

BARANTE. Biogr. nouv. des contemporains. Laharpe peint par lui-même, ouvrage contenant des détails inconnus, et une exposition impartiale de la philosophie du 18e siècle, par un membre de l'Académie française. Paris 1817. AUGER, Cours de littérature par Laharpe, complété et conduit jusqu'à nos jours par un choix des meilleurs morceaux de critique de *Chénier, Dussault, Fontanes, Guinguené, Geoffroy, Féletz, Hoffmann, Auger,* précédé de la vie de Laharpe, 1 vol. in-8°. 1826.

SAINT-PIERRE (*Jacques-Henri-Bernardin de*), né au Havre, 1737; un de ses oncles, capitaine d'un vaisseau marchand, le conduit à la Martinique, 1749; de retour en France il finit ses classes à Caen sous les jésuites; reçu ingénieur, 1757; fait la campagne de Malte; sert sous le grand Frédéric, sous Cathérine II; revient en France; est nommé capitaine-ingénieur de l'Ile de France, 1773; nommé intendant du jardin des plantes à la place de Buffon; meurt dans sa maison de campagne près de Pontoise, 21 janvier 1814. — *Voyage à l'Ile de France,* 1773. *Études de la nature,* dont la pastorale de *Paul et Virginie* est une épisode, 1784. *Les Voeux d'un solitaire, pendant la révolution. La Chaumière indienne. Le Café de Surate. Le Voyage en Silésie.* — Oeuvres posthumes: *Les Harmonies de la nature; l'Arcadie.*

La force de Bernardin est tout entière dans la plus délicate sensibilité, dans l'imagination la plus heureuse, dans ce don si rare d'une organisation qui égale la fidélité du style à la vivacité des impressions, et qui reproduit au dehors, avec la plus exacte vérité, tous les traits, tous les contours et, pour ainsi dire, tous les éléments des images qui sont venus la frapper. Tous ses ouvrages contiennent une morale pure. Dans la *Chaumière indienne* il nous montre que l'amour de la vérité et de la simplicité fait l'unique instrument du bonheur individuel et public, et que l'union de la bienfaisance avec la probité ennoblit la condition la plus obscure. Le *Café de Surate* a pour objet de nous porter à la tolérance par le sentiment, et de nous y raffermir par la conviction. La *Biographie des contemporains* dit de son ouvrage, les *Études de la nature,* qu'il y a fait un hymne à la nature qui ne périra qu'avec le sentiment du beau. Selon Dussault il faut considérer les *Études de la nature,* dont les *Harmonies* forment la suite, plutôt comme une poétique, comme un traité de goût, que comme un livre de science et de philosophie. Il a toujours raison quand il peint, dit Dussault, mais il a presque toujours tort quand il raisonne. Jamais ses sensations ne le trompent, mais il est souvent la dupe de ses pensées. Il met la grâce du dessin, la magie du coloris, où Jean-Jacques a employé le burin de la nature et de la vérité: ces douces peintures, où semblent se confondre la facilité de Fénélon et l'élégance de Barthélemy, remplacent chez Bernardin le raisonnement vigoureux, la didactique serrée, l'éloquence entraînante du Genévois. Celui-ci a fouillé le coeur humain: c'est dans la nature extérieure que Bernardin a trouvé ses plus délicieux tableaux.

DUSSAULT, Annales littéraires. ALPH. DE BEAUCHAMP, Vie des grands hommes. Biogr. nouv. des contemporains. J.-L.-A. AMONDIEU, Études des études de la nature de Bernardin de Saint-Pierre, servant à éclaircir quelques objections que cet auteur a faites aux sciences naturelles. 1821.

MERCIER (*Louis-Sébastien*), né à Paris, 6 juin 1740; débute par quelques héroïdes qui n'eurent pas de succès; renonce pour toujours à la poésie et ne veut écrire qu'en prose; après la suppression des jésuites, professeur de rhétorique à Bordeaux; de retour à Paris, il travaille pour le théâtre; ses premières pièces ne réussissent pas; fait paraître, sous le voile de l'anonyme, les 2 premiers volumes du *Tableau de Paris,* 1781; apprenant que cet ouvrage est attribué à plusieurs personnes, il s'en déclare l'auteur et part pour la Suisse; il termine l'ouvrage à Neufchâtel; revient en France au moment où la révolution va éclater; député à la convention nationale; se prononce contre la peine de mort de Louis XVI et vote pour la détention; au conseil des cinq-cents, 1795; accepte une place de contrôleur de la caisse de la loterie, 1797, quoiqu'il eût provoqué, dans ses écrits, la destruction des loteries; professeur d'histoire à l'école centrale; membre de l'institut; m. à Paris, 25 avril 1814. — *Songes et visions philosophiques,* 1768. *Éloges et discours philosophiques,* 1776. *Tableau de Paris,* 1781. *Mon*

bonnet de nuit, 1783. *Portraits de rois de France*, 1785. *Fragments de politique, d'histoire et de morale*, 1787. *Le nouveau Paris*, 1800. *Néologie ou Vocabulaire de mots nouveaux à renouveler*, 1801. *De l'impossibilité des systèmes de Copernic et de Newton* (il prétend dans cet ouvrage que la terre est ronde et plate, et qu'autour de ce plateau le soleil tourne comme un cheval au manége), 1806. *Satire contre Racine et Boileau*, 1808. — La plupart de ses productions dramatiques sont oubliées aujourd'hui. *L'Habitant de la Guadeloupe* est presque la seule qu'on représente encore quelquefois. *Boisrosé* est une comédie posthume, en un acte et en prose, qu'on a jouée pour la première fois, le 27 février 1826.

Son *Tableau de Paris* eut un grand succès dans les pays étrangers, où il fut traduit en presque toutes les langues; il en eut moins à Paris: on y critique avec justice son style déclamatoire et les néologismes dont il est rempli; *c'est un ouvrage pensé dans la rue et écrit sur la borne*, disait Rivarol. Il se montra toujours le détracteur le plus obstiné des grands poètes de la France; dans son ouvrage intitulé: *Mon Bonnet de nuit*, il traite Boileau de poète *sans couleur*, et Racine de *doucereux* qui pourtant avait de l'esprit. On ne peut lui refuser du talent, et une grande facilité jointe à beaucoup d'imagination, mais une malheureuse tendance à l'originalité l'a continuellement entraîné dans les sophismes, les faux systèmes et des jugements injustes.

Ersch, la France littéraire. Rev. Enc., vol. 29. Biogr. nouv. des contemporains.

Pagès (*François-Xavier*), né à Aurillac, département du Cantal, 1745; m. à Paris, le 21 décembre 1802. — *Tableaux historiques de la révolution française. Histoire secrète de la révol. fr.*, 1796-1801. *Nouveau voyage autour du monde.* On lui attribue: *La France républicaine*, poème en 10 chants, et *l'Histoire du consulat, ou Annales de France.* Il a composé plusieurs romans qui sont oubliés aujourd'hui.

L'auteur montre dans son *Histoire secrète de la révolution française*, un coup d'oeil sûr et exercé, en découvrant les ressorts les plus cachés qui ont produit les événements incroyables de la révolution. Un coloris

tragique règne dans toute son histoire et ajoute à l'intérêt de ses portraits, mais, de même que plusieurs historiens modernes, il se montre infecté d'un amour singulier pour l'antiquité qu'il compare toujours avec les événements modernes. Son style, d'ailleurs nerveux et plein de force, est quelquefois trop déclamatoire.

Philippe-Sieffert, Nouveau choix des meilleurs morceaux de la littér. française. Biogr. nouv. des contemporains.

Bergasse (*Nicolas*), né à Lyon, 1750; avocat en cette ville, puis au parlement de Paris; a un fameux procès avec Beaumarchais, 1787; publie un mémoire dans cette affaire; député du tiers-état de Lyon aux états-généraux, 1789; quitte brusquement son poste; incarcéré et sur le point d'être jugé par le tribunal révolutionnaire, 1793; vit dans la retraite depuis le 9 thermidor. — *Mémoire dans l'affaire de M. Kornman*, 1787. *La morale religieuse. Traité sur l'influence de la volonté et sur l'intelligence.* On connaît de lui quelques autres écrits de peu d'étendue, soit sur la politique, soit sur le magnétisme, et particulièrement sur la doctrine de Mesmer, dont M. Bergasse fut un des plus zélés apôtres.

C'est le *Mémoire* qu'il publia 1787 et sa *morale religieuse* qui ont le plus contribué à sa célébrité. On remarque dans le premier un passage de la plus haute éloquence, sur les conséquences funestes que la suspension de la justice peut exercer sur tous les intérêts de la société. Son style est brillant et énergique.

Beaumarchais, Mémoire, ou réponse à M. Kornman. Biogr. nouv. des contemporains.

Lacépède (*Bernard-Germain-Etienne Laville*, comte de), né à Agen, 16 décembre 1756; élève de Buffon et de Daubenton; garde des cabinets au jardin des plantes; appelé au sénat-conservateur, 1799; président du même sénat, 1801; pair de France, 1814; refuse la place de grand-maître de l'université au retour de Napoléon, 1815, mais accepte celle de grand-chancelier de la légion d'honneur; éliminé de la chambre des pairs, 24 juillet 1815; y rappelé depuis; m. 182.? — *Essai sur l'Électricité naturelle et artificielle*, 2 *v.* 1781. *Physique générale et particulière*, 2 *v.* 1782 *et* 1784. *Histoire naturelle des quadrupèdes ovipares et des serpents, et Hist. nat. des poissons*, 5 *v.* 1798. *Hist. nat. des cétacés,*

1804. *Discours d'ouverture de ses cours au jardin des plantes. Vue générale des progrès de plusieurs branches des sciences depuis le milieu du 18e siècle. — Éloge de M. J.-L. duc de Brunswick*, 1786. *Éloge historique de Daubenton. Histoire générale physique et civile de l'Europe. — Vues sur l'enseignement public*, 1790. — *La poétique de la musique*, 2 *vol.* 1795. *Ellival et Caroline, roman*, 2 *vol. Charles d'Ellival et Caroline de Florentino, suite du précédent.*

On retrouve dans les ouvrages de ce savant naturaliste cette élégance de style et ces observations profondes qui rappellent l'excellente école à laquelle il appartient. En historien on l'a comparé à Bossuet.

Biogr. nouv. des contemporains. Rev. Enc., 1819 et 1824. VILLENAVE, Eloge historique de M. le comte de Lacépède, 1825.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

STAËL-HOLSTEIN (*Anne-Louise-Germaine Necker*, Baronne de), née, 22 avril 1766, de Jacques Necker et de Susanne Curchod de Nasse; mariée avec M. de Staël, ambassadeur de Suède près la cour de France, 1786; débute par *ses Lettres sur J.-J. Rousseau*, 1787; mécontente de la république de la convention, elle s'explique à cet égard avec trop de franchise; reçoit un ordre d'exil qui est confirmé par le directoire; cette autorité s'adoucit enfin et elle revient à Paris; voit pour la première fois le général-en-chef Bonaparte, 1798; l'enthousiasme que ses campagnes d'Italie lui avaient inspiré, s'éteint tout-à-coup et fait place à une sorte d'aversion; elle ne cesse d'exciter Benjamin Constant, son ami, à se montrer toujours défenseur zélé des libertés nationales; M. de Talleyrand, qui avait été son ami intime, se croit obligé de s'éloigner d'elle; fatiguée d'une lutte prolongée, elle se rend chez son père à Coppet, près de Genève; son mari meurt en route; elle publie le roman de Delphine, 1803; les idées d'indépendance de ce roman lui procurent un nouvel ordre d'exil; elle se sépare de son père et ne le revoit plus; elle apprend sa mort à Berlin; part pour l'Italie, où elle fait sa Corinne; reléguée à Coppet, 1810; elle y épouse M. de Rocca, officier français; part pour l'Autriche, 1812; pénètre jusqu'en Russie; de là elle va en Suède et ensuite en Angleterre, où elle est reçue avec enthousiasme; invitée à se rendre à Paris, 1815, elle se dispose à quitter l'Angleterre, mais la bataille de Waterloo change son plan; elle passe en Italie, où elle meurt, 14 juillet 1817. — *Lettres sur J.-J. Rousseau. Traité sur la paix intérieure, dédié aux Français. Réflexions sur la paix, adressées à M. Pitt et aux Français*, 1794. *L'Influence des passions*, 1797. *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1800. *Delphine*, 1803. *Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*, 1804. *Corinne ou l'Italie. L'Allemagne*, 1810. *Réflexions sur le suicide, dédiées au prince royal de Suède* (Charles XIV), 1812. *Considérations sur la révolution française*, 1817.

Mme de Staël est une des femmes les plus illustres dont s'honore la France, celle qui réunit au plus haut point l'élévation de l'âme et la bonté du coeur; celle enfin qui défendit avec le plus de constance et de force la cause de la liberté, de la justice et de la tolérance religieuse. Elle s'est essayée dans plusieurs genres; elle a écrit sur les passions, sur la littérature et sur la politique. On a dit que *Delphine* était la réalité de cette femme extraordinaire dans sa jeunesse, comme *Corinne* en était l'idéal; mais par des facultés éminentes et par des passions fougueuses Delphine est emportée hors de la ligne des devoirs qu'ont tracés aux femmes la nature et l'ordre social. La création de Delphine doit plutôt être regardée comme une erreur de l'esprit. Corinne brave aussi l'opinion, mais elle respecte pourtant le devoir. Comme roman et comme description de l'Italie Corinne laisse beaucoup à désirer; les portraits de nation qu'on y trouve manquent de justesse et de véritable philosophie; sous les rapports de l'art d'écrire et des inspirations poétiques il satisfait davantage. Les chants de Corinne, dit le critique dans la Rev. Enc., ont souvent toute l'ardeur, tout l'abandon, toute la mollesse et la volupté des Muses de l'Ausonie, et il résulte de la combinaison de ces différentes vertus un mélange délicieux, un ensemble plein de charmes.

Dans son ouvrage sur l'Allemagne, Mme de Staël compare les Français aux Allemands, mais il est rare qu'il ne soit pas pour faire la satire des premiers et l'éloge des seconds.* — En parlant de la littérature elle prétend que la mélancolie, qu'elle regarde comme le sentiment le plus profond en ouvrages de génie, appartient presque exclusivement aux climats septentrionaux. Elle fait une mention honorable des tragédies d'Œhlenschlæger qu'elle a lues en traduction. „On y trouve, dit-elle, une belle imagination dramatique. À la lecture, elles excitent l'intérêt sous deux rapports principaux; d'abord, parce que l'auteur a su quelquefois réunir la régularité française à la diversité de situations qui plaît aux Allemands, et secondement, parce qu'il a représenté d'une manière à la fois poétique et vraie l'histoire et les fables des pays habités jadis par les Scandinaves." — Dans l'analyse des divers systèmes de philosophie qui partagent l'Allemagne, elle fait preuve d'une grande puissance d'attention. On reconnaît qu'elle a bien saisi les principes et les conséquences de chacun de ces systèmes, et, en les dégageant des formes et des termes obscurs, elle les fait comprendre comme elle les comprend elle-même. Elle attribue presque exclusivement aux littératures du Nord le développement de la raison humaine, et la renaissance de la philosophie en Europe.

En général, Mme de Staël est plus brillante par le coloris que profonde par la pensée. Ses contradictions

* On trouve souvent dans son livre sur l'Allemagne des traits semblables à ceux-ci: „On sent dans la plupart des ouvrages des Français, que leur but n'est pas l'objet qu'ils traitent, mais l'effet qu'ils produisent.... En France on ne lit guère un ouvrage que pour en parler; la clarté passe pour un des premiers mérites d'un écrivain; car il s'agit avant tout de ne pas donner de la peine, et d'attraper, en lisant le matin, ce qui doit faire briller le soir en conversation.... Ce qui manque en France, c'est l'habitude du respect; on y passe bien vite de l'examen, qui peut tout éclaircir, à l'ironie qui réduit tout en poussière.... Les Français gagneraient plus à concevoir le génie allemand, que les Allemands à se soumettre au bon goût français."

sont fréquentes; sa pensée est rarement indépendante de ses affections, et sa raison, des préjugés de ses amis. Cependant aucun écrivain de l'époque où elle vivait, n'a laissé sur la route des traces plus brillantes. Elle s'est placée à la tête des auteurs de son sexe, et elle a pris parmi les écrivains français un rang élevé dont la postérité, déjà commencée pour elle, lui confirmera sans doute la légitime possession.

Mme Necker de Saussure, Notice sur les écrits et le caractère de Mme de Staël. J.-Ch. Bailleul, Examen critique des considérations de Mme de Staël sur la révol. fr. Regnault, l'Esprit de Mme de Staël. Mlle Hortense Allard, Lettres sur les ouvrages de Mme de Staël, 1824. Année, Rev. Enc. 1821. Biogr. nouv. des contemporains.

Foy (*Maximilien-Sébastien*), né à Ham, département de la Somme, 3 février 1775; lieutenant d'artillerie, 1790; capitaine d'artillerie volante à la bataille de Jemmapes; se distingue beaucoup en Helvétie sous Masséna; fait la guerre de la Péninsule, d'abord comme général de brigade, puis comme général de division; reçoit sa quinzième blessure à la bataille de Vaterloo; paraît à la tribune comme député du département de l'Aisne, 1819; m. à Paris, 28 novembre 1825. — *Discours, prononcés à la chambre des Députés. Histoire de la guerre de la Péninsule, sous Napoléon, précédée d'un tableau politique et militaire des puissances belligérantes.*

Les champs de l'honneur, ainsi que l'enceinte des assemblées législatives, ont tour-à-tour mis en évidence son courage, ses talents et son patriotisme. La justice et la liberté trouvèrent en lui le plus hardi et le plus éloquent de leurs défenseurs. Ses discours sont tous pleins de verve et de profondeur. Son ouvrage historique a le mérite des vues judicieuses et d'un style énergique, noble et rapide. On lui reproche d'intervertir quelquefois les faits, et de manquer de méthode et de suite, mais ses réflexions prouvent l'observateur éclairé, le militaire habile et l'ami sincère de son pays.

P.-Lacroix, Éloge historique du lieutenant-général Foy. Auguste Faber, Rev. Enc., t. 37. Biogr. nouv. des contemporains.

Ségur (*Louis Philippe*, comte de), né à Paris, le 11 décembre 1753; va en Amérique 1776; fait deux cam-

pagnes de la guerre de l'indépendance américaine; de retour, 1783; nommé ministre plénipotentiaire en Russie; accompagne Catherine II dans son voyage de Crimée; rappelé à Paris par suite des premiers événements de la révolution; nommé maréchal-de-camp, 1791; Napoléon lui donne la charge du grand-maître des cérémonies; pair de France, 1814; éliminé de la chambre des pairs à la seconde restauration; y rentre, 1816. — *Décade historique, ou tableau de l'Europe depuis* 1786 *jusqu'en* 1796. *La Politique des cabinets de l'Europe. Histoire ancienne. Histoire de France. Histoire de Charlemagne. Mémoires*, 3 *vol. Galerie morale et politique. Pensées ou Choix de maximes et de sentences. Les quatre âges de la vie, ou Étrennes à tous les âges.* Il a encore composé un grand nombre de poésies grâcieuses et de chansons spirituelles.

C'est principalement dans le genre historique que M. de Ségur s'est distingué en littérateur. Placé au premier rang de l'ordre social, il a eu les occasions les plus favorables pour pénétrer dans les secrets des cabinets. Ses *Mémoires* renferment des notices très-intéressantes sur les principales cours de l'Europe. Il a été lié par sa naissance avec les hommes les plus illustres de la cour, et par ses talents avec les hommes les plus célèbres dans les sciences et dans les arts. Aussi a-t-il vu les hommes et les choses avec le coup d'oeil exercé de l'homme d'état et l'impartialité du philosophe; et quand il remet en action les acteurs principaux de son temps, il semble leur rendre la vie, et nous croyons être leurs contemporains. Ses ouvrages sont recherchés à la fois par les hommes qui s'attachent aux études sérieuses, et par les gens du monde. Il doit cette universalité de suffrages autant à son tact fin et judicieux et à la justesse de ses vues politiques et morales, qu'à l'élégance et à la facilité de son style.

Rev. Enc., 1824 et 1825. Biogr. nouv. des contemporains.

BOUILLY (*J.-N.*), né à Tours, 1763; débute à 25 ans par l'opéra-comique *Pierre-le-Grand*, dont Grétry avait composé la musique; adopte les principes de la révolution; se lie avec Mirabeau et Bernave; appelé,

après le 9 thermidor, par la commission d'instruction publique pour la seconder dans ses travaux, il contribue beaucoup à l'organisation des écoles primaires, mais, quand cette commission fut annexée au ministère de la police, il quitta sa place, et depuis ce temps il se livre aux occupations littéraires. — On a de lui plusieurs opéras; en voici les plus connus: *La Jeunesse de Henri IV; Les Deux journées; L'Intrigue aux fenêtres; Cimarosa* (avec Emanuel Dupaty). — Il a aussi composé des comédies et des vaudevilles: *l'Abbé de l'Epée* est une comédie en 5 actes dont le principal personnage est un sourd-muet. — Il a cultivé avec succès une autre branche de littérature: *Les Contes à ma fille, les Conseils à ma fille, les Jeunes femmes, et les Mères de famille* font un cours de morale, où l'on passe en revue les quatre âges de la femme. *Encouragements de la jeunesse. Contes aux enfants de France. Contes à mes petites amies.*

Les contes de Bouilly sont les fruits d'une imagination féconde et d'un esprit libéral. La jeunesse y puisera des préceptes salutaires et de nobles exemples. Ses inventions manquent pourtant quelquefois de naturel et de vraisemblance; et son style, qui est généralement correct, élégant et animé, n'est pas toujours exempt d'afféterie. On regrette aussi d'y trouver parfois cette prolixité que d'Arnaud Baculard qualifie „l'embonpoint du sentiment."

Biogr. nouv. des contemporains. E. HÉRAUT, Rev. Enc. 1826 et 1828.

MAISTRE (*Xavier*, comte de), né à Chambéry, 1764; entre au service de Sardaigne, en qualité d'officier, dans un régiment d'infanterie de la marine; fait la guerre d'Italie; s'attache au feld-maréchal Souwarow qu'il suit en Russie; se fixe à Saint-Pétersbourg; rentre dans sa patrie, 1817; un de six membres nationaux non-résidents de l'Acad. de Turin. — *Voyage autour de ma chambre. Le Lépreux de la cité d'Aoste. L'expédition nocturne autour de ma chambre. Les Prisonniers de Caucase. La Jeune Sibérienne.*

La gaieté et la philosophie qui caractérisent le *Voyage autour de ma chambre*, ont fait nommer cet auteur le *Sterne décent*. Dans plusieurs chapîtres, comme dans le 19e et le 28e, on le trouve même supérieur à

son devancier dans cette carrière. — Son frère le comte *Joseph de* MAISTRE (né à Chambéry 1753; ministre du roi de Sardaigne près de l'empereur de Russie; un des six membres nat. non-résidents de l'Acad. de Turin, depuis 1817; mort 1821) a publié différents ouvrages, entre autres: *Considérations sur la France*, et *les Soirées de Saint-Pétersbourg* ou *Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence.* On trouve dans ses ouvrages une foule d'aperçus judicieux, fins et profonds, mais ce sont souvent des éclairs au milieu de l'obscurité. Dans ses dernières productions l'auteur est entièrement dominé par les opinions partiales d'un système d'illuminisme.

Rev. Enc., 1821 et 1823. Biogr. nouv. des contemporains.

CHATEAUBRIAND (*François Auguste*, vicomte de), né à Combourg, arrondissement de Saint-Malo, 1769; entre comme sous-lieutenant au régiment de Navarre, 1786; passe en Amérique, 1790; arrive aux États-Unis, pénètre dans l'intérieur des terres; retourne en Europe à la nouvelle de la guerre éclatée, 1792; porte les armes contre la France sous les bannières de l'émigration; blessé au siége de Thionville, il sollicite sa retraite et se rend en Angleterre; rentre en France après le 18 brumaire; ministre plénipotentiaire en Valais, 1804; donne sa démission après la mort du duc d'Enghien, 1805; part pour Jérusalem, 1806; traverse la Grèce, revient par l'Afrique et l'Espagne et rentre en France, au mois de mai 1807; désigné pour remplacer J. Chénier à l'institut, 1811; s'élève dans son discours de réception contre son prédécesseur qui n'avait pas admiré ses ouvrages; fait l'éloge de Napoléon dans son *Itinéraire de Jérusalem;* émet des opinions toutes différentes dans sa brochure de *Bonaparte et des Bourbons*, 1814; suit à Gand Louis XVIII, 1814; ministre d'état et pair de France la même année; de l'Acad. fr., 21 mars 1816; publie sa brochure de la *Monarchie selon la Charte;* éliminé du nombre des ministres d'état, 1817; insère plusieurs articles sur les affaires du moment dans les Archives philos., polit. et littéraires; présente à la Duchesse de Berri un flacon avec de l'eau de Jourdain, au moment du baptême du duc de Bordeaux; peu de temps après ministre plénipotentiaire en Prusse; revenu en France il défend par ses écrits la liberté de la presse, 1827; ministre plénipotentiaire auprès de Léo XII, 1828;

après la mort du pape de retour à Paris. — *Essai historique sur les révolutions*, 1797. *Les Natchez, peinture des moeurs des tribus indiennes. Le Génie du Christianisme*, 1802. *Les Martyrs*, 1808. *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811. *De Bonaparte et des Bourbons*, 1814. *Réflexions politiques sur quelques brochures du jour*, 1814. *La Monarchie selon la Charte*, 1816. *Remarques sur les affaires du moment*, 1818. *Mémoires, lettres et pièces authentiques touchant la vie et la mort du duc de Berri*, 1820. *Voyages en Amérique, en France et en Italie. Discours sur l'histoire de France*, 2 vol. *De la Liberté de la presse*, 1827.

M. de Chateaubriand avait passé deux années parmi les peuplades qui vivent de chasse, au milieu des forêts du nouveau monde; de fortes impressions reçues dans ces lieux sauvages, influèrent beaucoup sur le talent de cet écrivain, sur sa manière de peindre, sur le genre particulier de son style. Le *Génie du Christianisme* et les *Martyrs* sont regardés comme ses chefs-d'oeuvre. Le *Génie du Christianisme* a pour but de prouver, contre l'opinion des deux derniers siècles, que la religion chrétienne est le plus poétique aussi bien que le plus moral de tous les cultes. Dans les *Martyrs* il a voulu nous montrer, dans le dévouement des héros de son poème, un genre de courage plus sublime et plus intéressant que celui des héros profanes. La *Revue Encyclopédique* nous offre une analyse profonde des oeuvres complètes de M. de Chateaubriand. Nous en citerons ici les traits les plus marquants. Frappé des grandes beautés de son style, on se demande d'abord, dit l'auteur de l'analyse, comment il se fait qu'il n'ait pas écrit en vers. Mais on reconnaît bientôt que le langage mesuré n'eût point suffi à l'étendue et au développement de sa pensée. Il existe à ce sujet, ajoute-t-il, un rapport remarquable entre M. de Chateaubriand et J.-J. Rousseau. Doués l'un et l'autre de l'imagination la plus vive, et donnant à la prose tout le mouvement et toute l'harmonie des plus beaux vers, ni l'un ni l'autre ne se sont soumis à la contrainte du mètre. C'est que le génie

méditatif ne peut s'élever à une certaine hauteur, sans échapper aux entraves de la versification. L'un et l'autre, emportés par la fougue de leurs pensées, placent fréquemment la vérité près du paradoxe, sans laisser au lecteur le temps ni la possibilité de les démêler. Rousseau s'adresse plus souvent à la raison, et il l'éblouit quand il ne peut la convaincre. M. de Chateaubriand parle plus à l'imagination, et il excelle à la séduire. Le premier a été pour la philosophie ce que le dernier a été pour la religion. Le même censeur regarde l'auteur des *Études* et des *Harmonies* de la nature comme la nuance intermédiaire entre ces deux grands écrivains. En général on ne trouve pas dans les ouvrages de M. de Chateaubriand la justesse et l'accord des idées dans un vaste ensemble. Dès que les objets s'agrandissent, ses raisonnements méritent peu de confiance. Aussi ne faut-il pas lui demander le discernement du sage, mais le coloris du peintre ingénieux. Le style de ses premiers ouvrages n'était pas exempt d'affectation et de recherche, mais il s'est corrigé successivement de ce défaut. Dans son poème des *Martyrs* le style se distingue par le plus haut degré de pureté et de naturel. On retrouve toujours dans ses moindres écrits une sorte de fraîcheur, de verve et de mouvement poétique.

Biogr. nouv. des contemporains. Rev. Enc., t. 33, 35 et 39. A.-J-C. Saint-Prosper, Examen des oeuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand.

Jouy (*Victor-Joseph-Étienne*), né 1769 à Jouy, département de Seine et Oise; débute par la carrière militaire; part pour l'Amérique méridionale, en qualité de sous-lieutenant, 1782; envoyé à la côte de Coromandel, et de là au Bengale, en qualité d'officier d'état-major; revient en France, 1790; joue un rôle dans la révolution; dégoûté de la carrière militaire, il sollicite et obtient sa retraite; embrasse la carrière littéraire; appelé à l'Acad., 1814. — *L'Hermite de la chaussée d'Antin, ou observations sur les moeurs françaises au* 19me *siècle*, 5 *vol.*, 1815. *Le Franc-Parleur*, 2 *vol. L'Hermite de la Guyane*, 3 *vol.*, 1816. *L'Hermite en province*, 12 *vol.*, 1820-1827. *L'Hermite en prison* (avec M. Jay), 2 *vol. L'Hermite en liberté*, 2 *vol. Morale appliquée à la politique*, 2 *vol. Cécile ou les Passions, roman en lettres*, 1827. — *L'avide héritier*, comédie en 5 *actes. M. Beaufils, ou la conversation faite d'avance*, com. en 1 *acte. L'Homme aux convenances*, com. en 1 *acte. Le Mariage de M. Beaufils*, com. en 1 *acte*. — Il a composé plusieurs vaudevilles, en société avec MM. Delouchamp et Dieulafoy: *La Fille en loterie; La Paix et l'Amour; L'Intrigue dans les caves; Le Tableau des Sabines; Le vaudeville au Caire; Le Carrosse espagnol*. — Ses tragédies et ses opéras seront nommés dans la partie en poésie.

La France n'avait autrefois point d'ouvrage du genre du *Spectateur* d'Addison et de Steele. M. Jouy s'est plû à naturaliser parmi les Français cette espèce de journal en action, et il y a réussi. *L'Hermite de la chaussée d'Antin* a placé son auteur parmi les moralistes les plus distingués. Dans ses tableaux de moeurs, où la nature et la société sont prises sur le fait à chaque instant, les observations sont présentées sous des formes grâcieuses et piquantes; on les trouve à la fois légères et graves, rapides et profondes. *Le Franc-Parleur* et l'*Hermite de la Guyane* y succédèrent bientôt, mais on les trouve inférieurs à ses premiers essais de moeurs. Il en est de même de son *Hermite en prison*, qu'il publia en société avec M. Jay. Malgré le succès de cet ouvrage le véritable public est persisté dans cette opinion que M. Jouy, par son début dans cette carrière, promettait plus qu'il n'a tenu par la suite. Quant à l'*Hermite en province*, on prétend que l'auteur voyage sans sortir de sa cellule, et qu'il ne fait que rédiger habilement les notes qu'on lui fournit de toutes parts. M. Jouy lui-même avoue presque le fait dans plusieurs parties de son livre, où il se borne à transmettre les détails de moeurs qu'il a recueillis oralement, ou qu'il a puisés dans les écrits de ses devanciers; cependant il ne s'est pas toujours borné au rôle de rédacteur, et plusieurs morceaux, tel que le début de son voyage en Bretagne, sont marqués de ce cachet qui lui est particulier et qu'il semble avoir

dérobé à Voltaire, avec qui il a vécu dans un commerce intime.

E. Héraut, Rev. Enc., t. 29. Biogr. nouv. des contemporains.

JAUFFRET (*Louis François*), né le 4 octobre 1770; membre de plusieurs sociétés savantes, et secrétaire-caissier de la Faculté de droit de l'Académie d'Aix. Il est auteur de plusieurs ouvrages dans le genre de Berquin; en voici les plus remarquables: — *Les Charmes de l'enfance et les plaisirs de l'amour maternel*, ouvrage publié aussi sous le titre *d'Étrennes sentimentales aux mères et aux enfants. Le Courrier des enfants*, continué sous le titre de *Courrier des adolescents. Petit théâtre de famille, ou Recueil de drames propres à être joués par les adolescents*, 3 *vol. Voyage au jardin des plantes. L'art épistolaire, ou Dialogues sur la manière de bien écrire les lettres*, 3 *vol. Voyage de Rolando et de ses compagnons de fortune autour du monde, ouvrage traduit en anglais et en allemand. Les Merveilles du corps humain, ou Éléments d'Anatomie à la portée de l'enfance. Dialogues amusants et instructifs sur la géographie. Les Veillées du pensionnat. Théâtre des maisons d'éducation*, 1811. *Abrégé du spectacle de la nature de Pluche, revu et mis en ordre. — Histoire impartiale du procès de Louis XVI*, 1793. *Romances historiques. Fables nouvelles*, 2 vol. 1815.

Dans les contes de Jauffret, publiés sous le titre de *Charmes de l'enfance* etc., on trouve des idylles pleines de grâce et de délicatesse. On pourrait quelquefois lui reprocher trop de longueur dans les détails; aussi n'est-il pas toujours exempt d'affectation, mais, en général, ses nombreux ouvrages offrent tous de l'intérêt, contiennent une morale pure et présentent l'instruction sous des formes qui éloignent ce qu'elle a de plus répugnant pour la jeunesse. Dussault, en parlant des fables de Jauffret, le met au-dessus de Florian, mais quand il le met immédiatement après Lafontaine, on y trouvera sans doute un éloge un peu outré.

Dussault, Journal des débats, 1815. E. Héreaut, Rev. Enc., 1826. Biogr. nouv. des contemporains.

SÉGUR (*Paul-Philippe*, comte de) fils de M. L.-P. de Ségur, né à Paris, 1780; nommé maréchal-de-camp,

le 22 février 1812; pendant la campagne de Russie il exerçait les fonctions de maréchal-des-logis. — *L'Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812, publiée 1824. *L'Histoire de Russie ou Vie de Pierre-le-Grand*, 1828.

Par son *Histoire de Napoléon* M. de Ségur a ouvert une nouvelle école pour la narration historique. Sous le rapport littéraire cet ouvrage a fait la plus vive sensation. Les descriptions qu'on y trouve, appartiennent au genre qu'on a appelé romantique. M. de Beauchamp a désiré que l'auteur eût donné à la marche de ses plans un ordre plus didactique, et à son style plus de correction et de sévérité. On lui reproche aussi d'enfler quelquefois ses expressions et de s'écarter du naturel pour viser à l'effet. Néanmoins, malgré les taches de mauvais goût qui déparent cet ouvrage, on y rencontre à chaque pas des caractères peints d'une main habile, des descriptions frappantes de vérité et véritablement pittoresques, et des considérations qui révèlent un esprit profond. On admire surtout la description de la retraite, où il peint les désastres de l'armée sous les traits les plus frappants. Tout y annonce, dit la *Rev. Enc.*, un talent destiné à traiter l'histoire comme l'avaient conçue et comme l'ont traitée les beaux génies de l'antiquité.

Plus cet ouvrage se distingue ainsi sous le rapport littéraire, plus il est à regretter que l'auteur sous le rapport historique ne mérite pas notre confiance. M. le général Gourgaud a redressé plusieurs erreurs et même injustices dont M. de Ségur s'est rendu coupable. Il faut rapprocher partout l'ouvrage de M. Gourgaud du livre de M. de Ségur. Aucun de ses chapitres n'échappe à l'examen, aucun n'en sort intact, exempt de corrections, et plusieurs reçoivent des additions et des éclaircissements importants.

Alph. de Beauchamp, Critique historique de l'Hist. de Napoléon etc. par M. de Ségur. Gourgaud, Napoléon et la grande armée en Russie, ou Examen critique de l'ouvrage de M. de Ségur. Chambray, l'Histoire de l'expéditione de Russie. Rev. Enc. 1824 et 1825. Biogr. nouv. des contemporains.

NODIER (*Charles*), né à Besançon, 29 avril 1793; reproche à Bonaparte d'aspirer au trône et de trahir la cause de la liberté, dans une ode intitulée la *Napoléone*, 1799; cette ode, insérée dans les journaux anglais, lui attire une suite de persécutions; obligé de s'expatrier, il parcourt une grande partie de l'Europe; les événements de l'année 1814 le ramènent en France; le roi lui accorde des lettres de noblesse et la décoration de la légion d'honneur; nommé bibliothécaire de Monsieur à l'Arsenal, 1824. — *Archéologue, ou système universel et raisonné des langues. Prolégomènes*, 1810. *Dictionnaire raisonné des onomatopées de la langue française*, 1813. *Dictionnaire de la langue écrite*, 1813. *Questions de littérature légale. Apothéose et imprécations de Pythagore. Commentaire sur les Fables de La Fontaine*, 2 *vol.*, 1818. *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France*, 2 *vol. in-fol. Voyage pittoresque en Écosse. Critique de tous les dictionnaires*, 1828. On a encore de lui plusieurs poésies et romans; parmi les derniers *Jean Sbogar* est le plus recherché.

M. Nodier a marqué sa carrière littéraire par de nombreux écrits, sur des matières bien différentes, et qui annoncent des connaissances étendues et variées. Ses ouvrages se distinguent par l'originalité de son esprit et par les tournures piquantes et variées de son style.

Biogr. nouv. des contemporains. Rev. Enc., 1829.

ANCELOT, né au Havre, 1795; débute par quelques vaudevilles qui n'ont aucun succès; voyage en Russie et assiste au couronnement de l'empereur Nicolas, 1826; revient en France, 1827. — *Six mois en Russie, lettres écrites à M. X.-B. Saintines*, 1827. — *Plusieurs tragédies.*

Les tragédies *Louis IX*, *Fiesque*, et le poème de *Marie de Brabant*, ont assigné à M. Ancelot un rang distingué parmi les littérateurs de France. Dans la relation de son voyage en Russie on retrouve cette élégance et cette correction du style qui ajoutent tant au charme de sa poésie. On le blâme de surcharger sa prose de comparaisons poétiques. Avec la plupart des voyageurs il mérite aussi le reproche de conclure trop souvent du particulier au général, et de juger du caractère de toute une nation sur des faits isolés et dont l'authenticité pourrait même quelquefois être contestée. Cependant son critique reconnaît lui-même qu'il était difficile, dans une tournée aussi rapide, de faire un meilleur ouvrage sur un tel pays.

Six mois suffisent-ils pour connaître un pays? ou Observations sur l'ouvrage de M. Ancelot, par J. T....y, 1827. É. HERBAU, Rev. Enc., t. 34. Biogr. nouv. des contemporains.

* * *

NAPOLÉON BONAPARTE, Empereur des Français, né à Ajaccio, le 15 août 1769; mort à l'île de Sainte-Hélène, le 5 mai 1821. — Ouvrages de sa jeunesse: *Le souper de Beaucaire, dialogue politique entre quelques convives d'opinions différentes; Lettre de M. Bonaparte à M. Matteo Buttafuco, député de la Corse à l'assemblée nationale; Discours de Napoléon sur les vérités et les sentiments qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes, publié par le général Gourgaud*, 1826. Napoléon professe dans ce discours, qu'il composa à 21 ans, une grande admiration pour Raynal. — *Correspondance amoureuse de Napoléon avec Josephine, publiée pendant les années* 1821 *et* 1822 *par Charles Tennant, à Londres,* 2 *vol. in-*8°. — *Correspondance inédite, officielle et confidentielle de Napoléon Bonaparte avec les cours étrangères, etc. Paris*, 1819 *et* 1820, 7 *vol. in-*8°. — *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène par les généraux qui ont partagé sa captivité, et publiés sur les manuscrits entièrement corrigés de la main de Napoléon.* 8 *vol. in-*8°.

Napoléon employa les six années de sa captivité à dicter des fragments sur des sujets militaires, tantôt à *Montholon*, tantôt à *Gourgaud*, deux généraux distingués qui se dévouèrent à partager le sort de leur empereur. Dans ces dictées précieuses les événements extraordinaires de notre époque sont retracés et jugés par celui qui en fut le principal moteur. On y trouve aussi d'importantes leçons sur l'art de la guerre, surtout dans les fragments où Napoléon parle des campagnes d'Italie. Ces Mémoires sont intéressants sous le point de vue littéraire, en ce qu'ils nous offrent un exemple du style de cet homme extraordinaire. On y voit que

Napoléon ne sut appliquer à l'étude du style cette force de tête qu'il déploya dans ses travaux sur l'art de diriger les nations. En général, on trouve dans ses compositions, parmi beaucoup de tirades sentimentales, des élans de talent d'autant plus brillants qu'ils apparaissent au milieu de déclamations bannales et de nombreuses fautes de goût.

Dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* le comte DE LASCASES, qui pendant dix-huit mois est resté auprès de Napoléon dans son exil, a recueilli et consigné, jour par jour, toutes les conversations familières dans lesquelles Napoléon exprimait ses opinions et son goût particulier. Rev. Enc. v. 27-29.

ADER, X.-B. SAINTINE et d'autres jeunes auteurs (*J.-P.-G. Viennet, Alexis Dumesnil, Mortonval, Bory de St. Vincent, Alph. Rabbe, St. Maurice*) se sont réunis pour la rédaction d'un *Résumé général de l'histoire militaire des Français par compagnes*, depuis le commencement de la révolution jusqu'à la fin du règne de Napoléon. Les détails stratégiques ont été revus par le général *Beauvais*, rédacteur de l'ouvrage intitulé: *Victoires et conquêtes des Français. — Plutarque des Pays-Bas, ou Vies des hommes illustres de ce royaume, avec une introduction historique*, par Ader. *Contes philosophiques et moraux de Jonathan le Visionnaire*, 2 *vol.*, par Saintine. On a encore quelques comédies de M. Ader, et plusieurs poésies très-distingées de M. Saintine.

M. Ader a rédigé l'histoire de *l'Expédition d'Égypte et de Syrie*, 1 vol. 1826. Il y fait une exposition succincte des traits principaux de cet événement extraordinaire. Son style n'est pas toujours exempt de déclamations, qui lui échappent dans l'ardeur de la narration, mais il mérite l'éloge d'écrire avec pureté. — M. Saintine est l'auteur de *l'Histoire des guerres d'Italie*, 3 vol. 1826-1828. Il a su choisir dans cette histoire les détails les plus propres à frapper l'imagination. Ses descriptions sont quelquefois revêtues d'une couleur poétique, et son ouvrage se distingue en général par des vues lumineuses et par un style pur et coulant.

TABLE DES MATIERES.

I. MORCEAUX CHOISIS ET NOTICES LITTÉRAIRES.

Pages.

COUP D'OEIL SUR L'HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE 353
CHARTIER. VILLON. COMINES 356
RABELAIS. MAROT. RONSARD. AMYOT. MONTAIGNE . 357
CHARRON. MALHERBE. BALZAG. DESCARTES 358
PASCAL 359
La Grandeur de la nature (*Pensées.*) 310
MOLIÈRE 360
L'Avare (*Acte* 1, *Scènes* 3, 4, 5.) 274
SÉVIGNÉ 361
Lettres à Mme de Grignan 49
Lettre à M. de Coulanges 58
LA BRUYÈRE 362
Les Manies (*Caractères de La Bruyère, ch.* 13.) . . 259
BOSSUET 363
Sur la mort de la Reine d'Angleterre (*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.*) 294
BOURSAULT ET BABET 364
Lettres 39
FÉNÉLON 364
Le Présent, l'Avenir (*Télémaque.*) 345
MASSILLON 365
La Victoire la plus glorieuse (*Petit carême, sermons.*) 296
Le Souverain le plus puissant (*Ibidem.*) 298
LESAGE 367
Le Poète tragique et l'Auteur comique (*Le Diable boiteux, t.* 2, *ch.* 14.) 265
AGUESSEAU 368
Pressentiment de l'immortalité (*Essai d'une institution au droit public.*) 346
MONTESQUIEU 369
Paris. Lettres persanes 168
Du je ne sais quoi (*Essai sur le goût.*) 314
J.-J. ROUSSEAU 370
L'Ile de Saint-Pierre (*Réveries, 5e promenade.*) . . 191
Lever du soleil (*Émile, liv.* 3.) 239

La Conscience (*Émile, liv. 4. Profession de foi du vicaire savoyard.*) 340
VOLTAIRE 237
Jeannot et Collin 28
Charles XII à Varnitza (*Hist. de Charles XII, l.* 6.) . 60
THOMAS 375
Peroraison de l'éloge de Descartes 299
De la Louange et de la Gloire (*Essai sur les éloges, ch.* 1.) 317
BUFFON 376
Le Cygne (*Hist. naturelle.*) 249
Le Premier homme (*Ibidem, ch.* 4.) 253
DUPATY 377
Le Capitole (*Lettres sur l'Italie.*) 202
Le Colisée (*Ibidem.*) 203
VERNET 378
Socrate et Évagore (*Dialogues socratiques.*) 285
BARTHÉLEMY 378
La Vallée de Tempe (*Voy. du j. Anacharsis, ch.* 35.) 212
L'Amour de la patrie (*Ibidem.*) 322
RAYNAL 379
Les Nègres en Amérique (*Hist. phil. etc. V.* 6, *l.* 9, *ch.* 22.) 232
MIRABEAU 380
Londres (*Lettre à Champfort.*) 156
Sur la banqueroute (*Disc. prononcé le* 26 *sept.* 1789.) 304
MARMONTEL 382
Le Génie et le Talent (*Éléments de littérature.*) . 311
LA HARPE 384
L'Homme de lettres (*Discours de récept. à l'Acad.*) 302
Modèle d'exercise (*Mercure de France.*) 309
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE 388
Les Nuages (*Harmonies de la nature, t.* 2.) 240
Les Forêts (*Ibidem t.* 1.) 242
La Rose et le Papillon (*Études de la nature.*) . . 245
Le Vol des Insectes (*Harmonies de la nature.*) . . 246
L'Amitié (*Ibidem.*) 337
Immortalité de l'Ame (*Ibidem.*) 348
MERCIER 387
De la Converations (*Tableau de Paris.*) 172
L'Homme en place (*Ibidem.*) 174
PAGÈS 388
Prise d'assaut de la Bastille (*Hist. de la révol., t.* 1.) 92
BERGASSE 389
Le Bonheur de la Vie champêtre (*La Morale religieuse.*) 320

LACÉPÈDE 389
L'Amitié (*La Poétique de la musique.*) 335
STAËL-HOLSTEIN 390
Aspect de l'Allemagne (*L'Allemagne, t.* 1, *ch.* 1.) 152
La Littérature allemande en Angleterre (*Ib. t.* 2, *ch.* 2.) 161
Le Vendredi-Saint à Rome (*Corinne, liv.* 10, *ch.* 4.) 205
Le Vésuve (*Ibidem, liv.* 11, *ch.* 4. *et liv.* 13, *ch.* 1.) 209
FOY 393
Napoléon-Bonaparte (*Hist. de la guerre de la Péninsule, t.* 1.) 147
Aspect de deux camps (*Ibidem.*) 182
L.-P. SÉGUR 393
Frédéric II (*Mémoires, vol.* 2.) 75
Catherine II (*Ibidem.*) 87
BOUILLY 394
Le Diner de Delille, ou le Cadran bleu (*Encouragements de la jeunesse.*) 14
MAISTRE 395
La Perte d'un ami (*Voyage autour de ma chambre.*) 319
CHATEAUBRIAND 396
Les Campagnes Romaines (*Lettre à M. de Fontanes.*) 199
L'Anatolie (*L'Itinéraire de Paris à Jérusalem, t.* 2.) 216
Constantinople (*Ibidem.*) 227
Le Chant des oiseaux (*Génie du Christian. t.* 1, *l.* 5.) 247
L'Instinct de la patrie (*Ibidem, t.* 1. *liv.* 8.) . . . 328
La Conscience (*Ibidem, t.* 3.) 344
L'Espérance (*Les Martyrs, liv.* 14.) 352
JOUY 398
Le Bourgeois du marais (*L'Hermite de la chaussée d'Antin, t.* 1.) 177
JAUFFRET 399
Le vieux Plutarque, ou la Leçon paternelle (*Les Charmes de l'enfance.*) 1
P.-F. SÉGUR 400
L'Incendie de Moscou (*L'Hist. de Napoléon etc. t.* 2.) 131
NODIER 402
Le Ben-Lomond en Écosse (*Promenade aux montagnes d'Écosse.*) 164
ANCELOT 402
Le Peuple russe (*Six mois en Russie.*) 184
NAPOLEON-BONAPARTE 403
Bataille d'Arcole (*Mémoires etc., écrits sous la dictée d. N. par Montholon.*) 111
ADER 404

Expédition d'Egypte (*Expédition d'Égypte et de Syrie.*) 116
SAINTINE 404
Bonaparte, Général en chef de l'armée d'Italie (*Hist. des guerres d'Italie, t. 2.*) 102

II. GALLICISMES, PROVERBES

ET DIFFICULTÉS DE LA LANGUE.

À, 275, 319. — À bout touchant, 72. — À la traverse, 48. — À l'envi, 1. — À plomb, 152. — Abîmer, 141. — Abord, 148. — Aborder, 99. — Abuser, 94. — Accident, 192. — Accord, 144, 325. — Accuser, 232. — Adjectifs employés adverbialement, 263. — Affaire, 21, 297. — Affaisser, 81. — Aider, 38. — Aigle, 173. — Aile, 250. — Air, 30, 170, 203, 254. — Aisance, 251. — Aisé, 211. — Aller, 125, 178, 306. — Alonger, 214. — Allure, 168. — Amener, 122. — Ami, 38. — Amitié, 337. — Anoblir, 109. — Applaudir, 101. — Après-dînée, après-midi, 216. — Approcher, 189. — Approches, 242. — Article, 45, 62, 73, 90, 141, 157, 317, 337. 343. — Assaut, 68. — Assister, 180. — Assurer, 64. — Atteindre, 152. — Attendre, 174. — Aurore, 84. — Autre, 178, 302. — Autrui, 302. — Avancer, 208. — Avec, 223. — Avis, 32. — Aviser (s'), 41. — Avoir, 235.
Badauderie, 170. — Bailler, 181, 276. — Bâiller, 181. — Bain, 157. — Balloter, 172. — Barbe, 69. — Barrette, 278. — Basse, basse-taille, 249. — Bât, 147. — Batterie, 183. — Battre, 98, 155. — Beau, 38, 148, 272. — Besogne, 174. — Berceau, 92. — Berlue, 59. — Biscuit, 118. — Blaser, 130. — Boeuf, 200. — Boire, 197. — Bois, 21. — Bonnet, 32. — Bouche, 66. — Bras, 57. — Branle-bas, 122. — Braquer, 94. — Brûler, 158. — Bruine, brume, 164. — But, 110.
Café, 23. — Caisse, 98. — Camp, 70. — Campagne, 201. — Capable, 314. — Ce, 45. — Céder (le), 248. — Cendre, 146. — Chacun, 36. — Chambrée, 182. — Chance, 51. — Changer, 305. — Charrue, 200. — Château, 321. — Chaudement, 126. — Chavirer, 123. — Chemin, 9. — Chère, 262. — Clef, 96, 325. — Clocher, 335. — Cocagne, 85. — Coche, 20. — Coeur, 176, 207, 342. — Coin, 362. — Colonne, 112, 204. — Comble, 126. — Commencer, 183. — Commère, Compère, 41. — Compliment, 264. — Compte, 137. — Condamnation, 31. — Constitution, 281. — Conte, 80. — Continuer, 220. — Convenir, 180. — Corde, 325. — Cordonnier, 65. — Corner, 15. — Corps-de-garde, 96. — Côte, Cotiser (se), 57. — Coude, 114. — Couleur, 202. — Coup, 288. — Couper, 160. — Coup-d'oeil, 74. — Cour, 90. — Cours, 7. — Croupe, 219. — Crier, 56.
Dans, 72, 198, 223. — Danser, 247. — D'après, 229. — De, 24, 49, 275. — De prime-abord, 148. — Déboucher, 112. — Déclin, 208. — Défier, 121. — Délicat, 311. — Délices, 195. — Demander, 160. — Demeurer, 266. — Dernier, 328. — Deuil, 57. — Deviner, 59. — Diligence, 20, 36. — Dner, 55. — Discrétion, 44. — Disposer, 312. — Disputer (le), 248. — Distinguer, 187. — Donner, 19. — Dont, d'où, 195. — Douter, 41. — Doux, 207.
Eau, 157. — Echapper, 74. — Echec, 63. — Echouer, 123. — Eclaircir, 182. — Eclaire, 104. — Ecorce, 218. — Ecot, 57. — Efforcer (s'), 302. — Eléphant, 331. — Elever, 319. — Embarquer (s'), 118. — Embraser, embrasser, 138. — Emporter (l'), 248. — Emprunter, 185. — En, 9, 103, 309. — Enfoncer, 115. — Ennoblir, 109. — Entendre, 15. — Envie, 2. — Epanouir, 260. — Epée, 71. — Epreuve, 257. — Esprit, 91. — Essort, 273. — Estomac, 60. — Et, 58. — Etiquette, 78. — Etoile, 220. — Être, 59, 85, 103 235. — Etrenne, 267. — Evangile, 178. — Excuses, 288. — Expirer, 349. — Expressions elliptiques, 19, 21.
Face, 118. — Façon, 256. — Faire, 58, 168, 281, 337. Falloir, 49. — Faux, 325, 326. — Feindre, 280. — Fer, 117. — Férir, 116. — Fête, 34. — Feu, 73, 88, 146, 345. — Fil, 65. 176. — Filet, 262. — Fin, 33, 248. — Flanc, 113. — Flanquer, 93. — Flèche, 21. — Fleurir, 292. — Foi, 33. — Folie, 224. — Fond, fonds, fonts, 167. — Fondre, 125. — Force, 62, 167. — Forêt, foret, 242. — Fortune, 155. — Fou, 234. — Foyer, 181. — Frais, 212. — Franc, 279. — Frondeur, 86. — Front, 88. — Fumer, 223.
Galant, 44. — Gallerie, 226. — Garde, 86. — Garder, 23. — Geai, 285. — Gens, 100 — Gibet, gibier, 100. — Girouette, 51. — Goûter 258. — Grâce, 50, 314. — Grand, 202. — Gré, 47 — Griffes, 245. — Grimace, 45. — Guindé, 273. — Guinguette, 159.
Habit, 171. — Habiter, 266. — Hache, 234. — Haie, 56. — Haleine, 266. — Hanter, 150. — Haut, 309. — Haute-contre, haute-taille, 249. — Herbe, 200. — Heure, 78. — Hier, 321. — Hirondelle, 247. — Ho-

bereau, 46. — Honte, 88. — Horoscope, 46. — Humeur, 265.
Imposer, 60. — Impossible, 318. — Ivre, 189.
Jabot, 43. — Jouer, 62, 155. — Jouir, 175. — Jour, 102, 343. — Jurer, 62. — Justice, 141, 346.
Lâcher, 142. — Laisser (se) aller à, 88. — Langue, 59. — Lanternes, 23. — Lardé, 282. — Large, 3. — Larron, 76. — Latin, 31. — Leçon, 293. — Liberté, 157. — Lion, 76. — Loger, 266. — Lumière, 84. — Lune, 58.
Maître, 175, 300. — Mal, 85, 177, 288. — Mal-aisé, 211. — Manger, 43. — Manoeuvre, 123. — Manquer, 114. — Marchander, 282. — Marmo, 174. — Marmouset, 26. — Matin, 164. — Mauvais, 30, 45. — Mêler, 65, 309. — Mémoire, 91. — Mensonge, 318. — Mer, 145. — Merle, 248. — Mesure, 238. — Mieux, 1, 195. — Midi, minuit, 216. — Mine, 45, 346. — Monde, 37. — Morgue, 175. — Mort, 165. — Mot, 54. — Mouche, 331. — Moue, 45. — Moule 172. — Mouvement, 230. — Musique, 206.
Nature, 340. — N'était que etc. 42. — Noir, 351. — Non, 280. — Normand, 44. — Nouvelle, 8.
Obliger, 223. — Observer, 135. — Occuper, 239. — Oeil, 186, 207. — Ogre, 181. — Oison, 173. — Ombre, 82. — On dirait, 154. — Ongle, 76, 245. — Opiner, 32. — Or, 92. — Ordinaire, 60. — Ordre, 343. — Ordres grecs et italiens, 204. — Oreille, 15, 276, 278. — Orgue, 196. — Où, 195. — Oublier, 260.
Pain, 191. — Pâmer (se), 56. — Pantin, 176. — Par, 291. — Pardon, 280. — Parti, 344. — Participer, 243. — Partir, 178. — Pas, 111. — Passer, 31, 65, 196, 235. — Patte, 76, 245. — Payer, 316. — Pays, 85. — Peau, 330. — Perdre, 136. — Personne, 114. — Persuader, 68. — Peut-être, 318. — Pièce, 179. — Pied, 142, 245. — Pierre, 210. — Pincer, 155. — Place, 142. — Plaire, 162. — Plaindre, 224. — Plume, 171, 196. — Poire, 260. — Pont, 95. — Portée, 257. — Possible, 318. — Poste, 20. — Potence, 100. — Poudre, 74. — Prendre, 9, 157. — Préparer, 206. — Presser, 132. — Prêter, 113, 131. — Prise, 98. — Prise-de-corps, 36. — Problème, 150. — Promettre, 40. — Prophète, 85. — Propos, 183. — Propre, 269. — Puiser, puits, 117.
Que, 171, 281, 296. — Qui, 334. — Quote-part, 57.
Raillerie, 343. — Raison, 62, 290, 346. — Raisonner, 290. — Rappeler (se), 90. — Rapport, 106. — Remarquer, 135. — Remonter, 112. — Renverser, 35. — Replier (se), 112. — Répondre, 44. — Représenter, 174. —

Résonner, 290. — Ressembler, 150. — Retour, 313. — Retrancher, 137. — Réunir, 252. — Richesse, 133. — Rideau, 163. — Rire, 43. — Robe, 35. — Rouler, 210.
Saint, 34. — Sapin, 185. — Satisfaire, 104. — Sauf, 275. — Savoir, 192. — Sceau, scellé, 234. — Selon, 311. — Semaine, 205. — Sentinelle, 94. — Sentir, 13, 239, 245. — Servir, 171. — Serres, 245. — Serrure, 96. — Si, 280. — Sommeil, 129. — Sonner, 155. — Soufler, 27. — Souvenir (se), 90. — Suave, 251. — Suppléer, 198. — Sur, 11, 72, 198. — Susceptible, 314.
Table, 53. — Tache, tâche, 13. — Tâcher, 319. — Taille, 28. — Tambour, 98. — Tenir, 21, 47. — Tenue, 80. — Termes de marine, 122, 123, 127, 227, 229, 230. — Tête, 21, 98, 335. — Timon, 157. — Tirer, 21, 72. — Titre, 249. — Toison, 164. — Tomber, 57, 268. — Ton, 11. — Torture, 234. — Toucher, 56, 71, 155. — Tour, 17. — Tourner, 51, 111. — Train, 53. — Trait, 310. — Traiter, 119. — Tremper, 107. Trombe, trompe, 147. — Tuer, 54.
Unir, 252. — User, 23, 149.
Vaincre, 290. — Valoir, 43. — Venir, 25, 188, 196. — Vent, 51, 139, 227. — Ventre, 43. — Verges, 232. — Vessies, 23. — Vis-à-vis, 108. — Visite, 345. — Voix, 93, 249. — Vol, 137. — Voleur, 76. — Voyager, 178.
Y, 125.

III. SYNONYMES.

A défaut de, au défaut de, 315. — A présent, actuellement, 336. — A travers, au travers, 116. — Adroit, 312. — Afin, 293. — Aisé, 211. — Allarme, 258. — Allégresse, 232. — Altier, 322. — Ame, 313. — An, année, 327. — Ancien, antique, 124. — Anéantir, 254. — Appas, attraits, 158. — Apporter, 276. — Appréhension, 258. — Argot, 64. — Arrêt, 225. — Art, 291. — Aspect, 153. — Astre, 253. — Atteindre, 152, — Avantageux, 321. — Avare, avaricieux, 277. — Augurer, 418, — Auprès de, au prix de, 222.
Babiller, babillard, bavard, 221. — Bannière, 83. — Battre, 351. — Beau, 316. — Beau monde, 30. — Bel esprit, 34. — Bois, 242. — Bonheur, 295. — Bord, 227. — Bornes, 255. — Bourrasque, 140.
Cacher, 200. — Cadeau, 87. — Caisse, cassette, coffre-

fort, 279. — Cajolerie, 84. — Car, 309. — Caqueter, causer, causeur, 221. — Célèbre, 89. — Centre, 337. — Cependant, 163. — Chair, 261. — Chaleur, chaud, 27. — Changer, 305. — Chant, chanson, 207. — Charge, 337. — Charme, 158. — Charrier, 241. — Cime, comble, 166. — Clarté, 139. — Coeur, 313. — Colline, côteau, 320. — Comparer à, avec, 156. — Complaire, 331. — Comprendre, concevoir, 301. — Concours, 231. Conduire, 214. — Congratuler, 35. — Connaître le monde, 37. — Considérer; considération, 284. — Contentement, 231. — Côte, 227. — Crainte, 258. — Crime, 341.

Danger, 117. — Davantage, 226. — Débris, décombre, 145. — Déceler, découvrir, dévoiler, 143. — Décès, 327. — Décorer; décor, 252. — Dédommager, 335. — Défaut, 315. — Défier (se), 121. — Déguiser, dissimuler, 200. — Délit, 341. — Dérober, 77. — Désigner, 223. — Désir, 283. — Détruire, 254. — Différence, diversité, 218. — Difficile, 211. — Dire un mensonge, 318. — Don, 87. — Drapeau, 83. — Durant, 127.

Ecarter, éloigner, 144. — Echanger, 305. — Eclat, 139, 155. — Ecouter, entendre, 217. — Effroi, épouvante, 258. — Egaler, 149. — Emeute, 236. — Eminent, 148. — Emplir 223, — Empoisonner, envenimer, 339. — Emporter, 277. — Endroit, 329. — Enfanter, engendrer, 338. — Enseigne, étendard, 83. — Entendre, 300. — Epouse, 233. — Epreuve, essai, expérience, 256. — Espérance, espoir, 133. — Esprit fort, 34. — Estimer; estime, 284. — Etoile, 253. — Etouffer, 146. — Etrennes, 87.

Facile, 211. — Faire, 197. — Faire accroire, faire croire, 23. — Faire grâce, faire la grâce, 50. — Faire un mensonge, 328. — Faîte, 166. — Faix, fardeau, 337. — Fameux, 89. — Fatal, funeste, 350. — Faute, 315. — Fécond, fertile, 209. — Féliciter, 35. — Félicité, 299. — Femme, 233. — Fier, 321. — Filou, fripon, 76. — Flagornerie, 84. — Flairer, fleurer, 245. — Flot, 330. — Forêt, 242. — Forfait, 341. — Fosse, 134. — Foule, 231. — Frapper, 351. — Frayeur, 258. — Friand, 19. — Froid, froideur, froidure, 27.

Gloire, 136. — glorieux, 321. — Glorifier (se), 257. — Glouton, goinfre, goulu, gourmand, gourmet, 19. — Grand monde, 30. — Guider, 214. — Guidon, 84.

Haut, hautain, 322. — Homme de la cour, homme de cour, 90. — Honneur, 136. — Honte, 296.

Il est, il y a, 298. — Ignominie, infamie, 297. — Il-

lustre, 89. — Imiter, 213. — Imminent; 148. — Indemniser, 335. — Indiquer, 223. — Industrie, industrieux, 312. — Insurrection, 236. — Inviter, 55.

Jargon, 64. — Jaser, 221. — Joie, 231. — Joli, 316. — Jouer (se), 246. — Jugement, 225.

Ladre, 277. — Laisser, 197. — Langage, langue, 64. — Larmes, 298. — Larron, 77. — Lieu, 329. — Limites, 255. — Louer, 271. — Lourd, 201. — Lueur, lumière, 139.

Maintenant, 336. — Mal-aisé, 211. — Malice, malicieux, malin, malignité, méchanceté, 269. — Malle, 279. — Mal parler, 287. — Manifester, 143. — Manque, manquement, 315. — Méfier (se), 121. — Mémoire, 350. — Mener, 214. — Mesquin, 278. — Métier, 291. — Milieu, 337. — Mode, 24. — moderne, 124. — Mort, 327. — Moquer (se), 246. — Multitude, 231.

Navire, 230. — Néanmoins, 163. — Neuf, nouveau, 187. — Nuage, nue, 240.

Oeuvre, ouvrage, 167. — Ombrage, ombre, 244. — Ondes, 330. — Opprobre, 296. — Orage, ouragan, 140. — Orgueilleux, 321. — Orner, 252. — Ouvrage de l'esprit, ouvrage d'esprit, 317.

Paraître, 213. — Parce que, puisque, 308. — Parer, 252. — Parler mal, 287. — Participer, pendre part, 243. — Partir, 178. — Patois, 64. — Pendant, 127. — Penser, 151. — Péril, 117. — Pesant, 201. — Pinacle, 166. — Plaire, 331. — Plaisir, 232. — Pleurs, 298. Plier, ployer, 69. — Plus, 226. — Poison, 324. — Pour, 286. 292. — Pourtant, 163. — Prédire, prédiction, présager, prophétiser, prophétie, 348. — Préjugé, préoccupation, prévention, 161. — Près, proche, 222. — Prévaloir (se), 257. — Prier à dîner, prier de dîner, 55. — Profession, 291. — Prospérité, 295. — Puis (je ne), 160.

Quant à, 286.

Rébellion, révolte, 237. — Récent, 124. — Réminiscence, ressouvenir, 350. — Remplir, 323. — Remporter, 277, — Renommé, 89. — Répandre, 319. — Résoudre, 216. — Respect, 285. — Ressembler, 149. — Rêve, 82. — Révéler, 143. — Rêver, 151. — Risque, 117. — Rivage, rive, 227. — Roc, rocher, 215. — Ruines, 145.

Salle, salon, 264. — Satisfaction, 231. — Saurais (je ne), 160. — Savoir-faire, 312. — Savoir le monde, 37. — Sédition, 236. — Sembler, 213. — Sentence, 225. — Sentir, 245. — Sépulcre, sépulture, 134. — Seul, 193. — Somme, sommeil, 129. — Songe, 82. —

Songer, 151. — Souhait, 283. — Souvenir, 350. — Splendeur, 139, 155. — Suffoquer, 146. — Suivre, 213.
Targuer (se), 257. — Tempête, 140. — Termes, 255. — Terreur, 259. — Tombe, tombeau, 134. — Tomber à terre, tomber par terre, 268. — Tous deux, tous les deux, 107. — Toutefois, 163. — Trépas, 327. — Troquer, 305.
Unique, 194.
Vagues, 330. — Vanter, 271. — Vaisseau, 230. — Vénéneux, venin, venimeux, 324. — Verser, 319. — Viande, 261. — Vieux, 124. — Vilain, 277. — Vogue, 24. — Voiturer, 241. — Voler, voleur, 77. — Voyager, 178. — Vue, 153.

ADDITIONS ET ERRATA.

Page X, ligne 19. voulaient etc., lisez, voudraient etc. — P. 4, l. 11. funeste, lisez, funeste. — P. 15, l. 8. ci etc., lisez, si etc. — P. 23, l. 40. Supprimez ce qui est mis en parenthèse. — P. 30, l. 41. il mentit, lisez, il ment. — P. 63, l. 35. aux prises, lisez, en prise. — P. 132, l. 42. e etc., lisez, le etc. — P. 168, l. 37, ravail; lisez, travail; — P. 168, l. 38. tonner etc. lisez, donner etc. — P. 175. l. 43, bons valet. lisez, bons valets. — P. 177, l. 34. Ajoutez: Nicole (Pierre), né à Chartres, 1625; m. 1695; Auteur d'un ouvrage intitulé, Essai de morale. — P. 251, l. 1. élégante etc. lisez, éclatante etc. — P. 360, l. 7. Ajoutez au nombre des auteurs à consulter: Villemain, Mélanges philosophiques et littéraires, 1829.